This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600097045V

7613
5/7 Cat 66

LES

GRANDES CHRONIQUES DES BELGES.

1095 - 1180.

GODEFROID DE BOUILLON,

CHRONIQUES ET LÉGENDES

DU TEMPS DES DEUX PREMIÈRES CROISADES,

1095 — 1180.

PAR J. COLLIN DE PLANCY.

VIGNETTES PAR J. COOMANS,

GRAVÉES A L'ÉCOLE ROYALE DE BRUXELLES.

BRUXELLES,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS,

PLACE DU GRAND SABLON, N° 11.

1842

110. l. 42.

BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

AVANT-PROPOS.

Il n'y a pas longtemps encore qu'il était de mode de se moquer des Croisades. Les raisonneurs, qui ne voyaient qu'à leur superficie ces grands pèlerinages militaires, auraient pu les épargner, d'abord pour la teinte noble et poétique qui les entoure ; ils auraient pu considérer ensuite que, si les Croisades n'avaient pas achevé ce que Charles-Martel avait commencé dans les plaines de Tours, si les

étendards chrétiens n'eussent pas inspiré quelque effroi aux bannières infidèles, les Turcs, qui ne prirent Constantinople qu'au quinzième siècle, s'en fussent emparés au douzième; les Sarrasins, que deux cents ans de combats retinrent en Asie, fussent venus alors, avec plus de succès qu'au huitième siècle, envahir l'Europe divisée en mille petites principautés désunies.

On pourrait parler aussi du commerce, dont la renaissance remonte aux Croisades, des arts, qui nous revinrent de l'Orient, des inventions que les Croisés apportèrent, de la liberté qui se retrempa dans les camps. On ajouterait même, sans craindre de se heurter à des contradicteurs bien solides, qu'il était beau de rétablir la foi aux saints lieux où elle est née, qu'il était doux de penser que Jérusalem était chrétienne, et que nous avions des frères qui priaient pour nous sur le tombeau de Jésus-Christ; que nous avions des parents ou des compatriotes à Bethléem, à Nazareth, au Thabor, au mont Sinaï, aux rives du Jourdain; que la terre consacrée par nos mystères révérés n'était pas souillée tous les jours des profanations de l'Islamisme; que le mont des Oliviers ne donnait ses ombrages qu'à des chrétiens et que nous pouvions, avant le jugement dernier, aller tomber devant Dieu dans la vallée de Josaphat.

Oh! si la Palestine fût restée soumise à la Croix, qu'elle serait différente de ce qu'elle apparaît, triste et désolée,

aux voyageurs qui entreprennent le saint pèlerinage. La seule contrée de cette patrie auguste de l'Homme-Dieu qui soit habitée par des enfants du Christ, le Liban, offre une population forte et nombreuse; le reste ne présente que des ruines ou des déserts. On lit avec douleur, dans les récents voyages, cette peinture de Césarée qui attend des habitants dans ses murailles et qui n'a pour hôtes que des chacals et des serpents. On voit la plaintive Jérusalem dévorée par la peste, cette compagne persévérante des Musulmans. On cherche l'opulente terre d'Israël; et comme la Grèce moderne sur laquelle le Croissant a aussi passé, on ne trouve que des souvenirs et des regrets.

Oh! malgré les rêveries systématiques des philosophes, anathème aux Turcs, ces sauvages de la civilisation! Anathème aux Arabes, ces brigands que le progrès ne peut atteindre! Anathème à l'Islamisme, cette religion menteuse qui traite les hommes avec tant de mépris et ne sait que les rendre stupides ou féroces!

N'avez-vous pas applaudi à cette noble campagne de 1830 qui conquit Alger et nous ramena avec éclat un chapitre des Croisades? Et ne gémissez-vous pas de la froideur que montrent à ce sujet les chrétiens de l'Europe, comme s'ils oubliaient que la foi seule civilise?

Si les rois de l'Europe, renonçant enfin à cet appareil menaçant qu'ils se plaisent à étaler l'un contre l'autre, vou-

laient dans une pensée loyale utiliser leurs vastes armées et réjouir les jeunes têtes chaudes qui demandent la guerre, croyez-vous que ce ne serait pas aussi un grand et bel exploit que d'aller reprendre la Terre-Sainte? Toutes les fatigues immenses qui ont accablé nos pères seraient maintenant évitées. La conquête serait facile, la régénération aisée. Un royaume chrétien, rétabli dans les lieux où Dieu s'est manifesté tant de fois, serait une haute allégresse pour les cendres des Croisés, une fête pour les âmes pieuses, une grande splendeur pour les braves, et s'il faut ajouter quelque encouragement matériel, une vaste ressource pour le commerce.

Mais ce qui est grand ne touche, parmi les hommes du monde, que les artistes et les poëtes; et (je ne sais s'il faut s'en féliciter ou s'en plaindre) ce sont d'autres gens qui conduisent les choses d'ici-bas.

I. — LE SIÉGE DE ROME.

Taisez-vous sur cette victoire:
Tâchez d'en étouffer l'histoire ;
Car un jour vous en rougirez.
P. Nélis.

Dans les guerres obstinées que l'empereur Henri IV fit à Grégoire VII, à ce grand pape, en qui les Protestants mêmes, depuis les savantes recherches de Voigt, reconnaissent aujourd'hui le sauveur de l'Europe et de la civilisation au onzième siècle, — on remarquait deux guerriers du Nord, unis par l'affection,

par le courage et par le mérite. Tous deux étaient pieux, loyaux chrétiens, hommes de cœur et de droiture. Mais, ayant prêté serment à l'empereur Henri, leur suzerain, ils ne pouvaient se décider à croire aux forfaits sans nombre dont il était souillé. Ils avaient combattu le noble Rodolphe de Souabe, son compétiteur; et maintenant que Henri marchait contre le Pape lui-même, ces deux guerriers étaient campés devant Rome assiégée. Ils ne voyaient pas, chrétiens abusés qu'ils étaient, que cette guerre devenait impie; ils obéissaient, en vertu des mœurs féodales, à ce qui leur semblait un inévitable devoir.

Et pourtant, dans la balance qui eût pu servir à peser les titres des deux bannières, il y avait, du côté de Henri IV, la débauche, la tyrannie, les penchants barbares, la hideuse hypocrisie; du côté de Grégoire VII, le droit, la justice, la religion et le progrès.

Tandis que l'Empereur vendait les dignités de l'Église, trafiquait des abbayes, usurpait tous les pouvoirs et sacrifiait tout à d'indignes orgies, le Pape ne songeait qu'à relever l'espèce humaine, à reconstituer la société perdue, à ramener quelque liberté parmi les hommes. C'est lui qui le premier prêcha avec quelque autorité la guerre sainte, pour la délivrance de Jérusalem. Il voyait dans cette guerre le germe de tous les grands sentiments; elle devait affranchir les chrétiens, esclaves ou martyrs dans l'Orient, éclairer dans l'Occident les masses, expier les crimes, rendre à la Religion sa splendeur, rapprocher les seigneurs de leurs serfs dans la communauté des dangers, et renouveler la face de l'Europe. Déjà cinquante mille guerriers avaient répondu à l'ardent appel du Souverain-Pontife; déjà Jéru-

salem tressaillait d'allégresse et d'espoir [1]. Mais, au lieu d'aller glorieusement délivrer le tombeau de Jésus-Christ, Henri IV avait mieux aimé poursuivre ses tyrannies dans l'Occident; et les périls de l'Église en Europe, clouant Grégoire sur son siége, l'avaient empêché de recueillir les fruits qu'il avait semés.

C'était en l'année 1082. Les deux guerriers dont nous avons parlé, et qui, avec une multitude d'hommes vaillants, rassemblés sous l'étendard de l'Empereur, se préparaient à l'assaut de Rome, ne soupçonnaient pas qu'ils seraient bientôt eux-mêmes les exécuteurs du vœu suprême de ce pontife, dont ils marchaient alors les ennemis.

Le premier était jeune; il avait vingt-deux ans; noble et beau, vaillant et fort, il avait déjà illustré son nom. Il s'appelait Godefroid; il était duc de Bouillon et marquis d'Anvers. Né dans un château du Brabant, à Baisy sur la Dyle, il avait eu pour père le brave comte Eustache de Boulogne, et pour mère la bonne et pieuse Ide, dont la postérité n'a connu que les vertus.

Godefroid avait reçu une éducation à la fois religieuse, austère et martiale. Il était très-instruit pour son temps, sage et digne dans ses discours, réglé dans ses mœurs, intrépide et généreux, doux et humain.

Il avait fait de bonne heure ses premières armes, dans la guerre de son oncle Godefroid V, duc de la Basse-Lotha-

[1] Tout près d'un siècle auparavant, le pape Sylvestre II avait cherché, devancé, dit-on, dans cette pensée par Charlemagne, à soulever l'Europe en armes pour la délivrance de l'Orient.

ringie, contre le comte de Flandre Robert, dit le Frison; et dès son début il avait pris sa part d'une victoire. Il avait châtié ensuite, avec autant de modération que de courage, les usurpations du comte Albert de Namur.

Dans les débats sanglants de Henri IV avec Rodolphe de Souabe, Godefroid de Bouillon défendait l'étendard de l'Empire, qui lui était confié; et le 15 octobre 1080, à la grande bataille de Volksheim en Saxe, c'était Godefroid qui avait terminé la guerre, en tuant de sa main le vaillant Rodolphe [1].

[1] La victoire était gagnée par les adversaires de Henri IV, lorsque son rival Rodolphe, voulant traverser un ruisseau, fut frappé d'un coup de lance par Godefroid de Bouillon, qui l'avait longtemps cherché dans la mêlée. Ce coup de lance avait fait à Rodolphe dans le bas-ventre une blessure mortelle. En mourant il demanda : — A qui la victoire? — A vous, seigneur, à vous, répondirent ceux qui l'entouraient.—J'accepte donc avec joie le sort que Dieu me fait, répliqua Rodolphe; la mort est belle au milieu d'un triomphe. Et il rendit l'âme, — comme un autre Epaminondas. Ceux qui ont écrit que Godefroid lui avait coupé la main avec laquelle il avait juré fidélité à Henri IV, n'ont admis ce conte que pour faire de l'effet.

Maintenant il attendait l'ordre de dresser les échelles contre les remparts de Rome [1].

L'autre guerrier, âgé de plus de quarante ans, était né selon les uns auprès d'Amiens, selon d'autres dans le pays de Liége, peut-être dans les environs de Huy [2]. On ne le connaît que sous le nom de Pierre. Quoique pauvre et sans domaine, on dit qu'il était chevalier; il avait fait à Paris de solides études, et c'était à lui que Godefroid devait sa mâle éducation; il le révérait comme un père.

Pierre était petit et dépourvu des agréments extérieurs, mais doué d'une âme ardente et d'un cœur formé pour les grandes choses. —

Le siége de Rome dura longtemps. Les troupes de l'Empereur étaient campées dans les prairies de Néron, devant le fort Saint-Pierre.; elles y restèrent pendant deux ans, exposées à des sorties, à des attaques, à des revers, à des défaites, à des souffrances inouïes. Ce ne fut qu'après des efforts héroïques qu'une large brèche ayant été faite aux murailles, l'assaut fut ordonné le 21 mars 1084. Godefroid, si l'on en croit les vieilles chroniques, fut le premier qui

[1] Voyez, dans les appendices, l'*Histoire des premières années de Godefroid de Bouillon*. Note A.

[2] Quelques savants croient que Pierre-l'Ermite était né à Achers ou Acherstradt, à trois lieues de Verviers, à six lieues de Liége. Il est appelé dans plusieurs chroniques Petrus Achiriensis et Petrus de Acheris. La chronique de l'abbaye de Saint-André, près de Bruges, dit aussi que Pierre-l'Ermite était né dans la Germanie-Inférieure, ce qui convient plus au Condroz qu'à l'Amiénois. M. Grandgagnage et M. de Reiffenberg ont inséré, dans les bulletins de l'Académie de Bruxelles, des notes propres à consolider l'opinion que Pierre-l'Ermite a eu la Belgique pour berceau.

mit le pied dans Rome, par la brèche ouverte. Il alla aussitôt ouvrir à l'armée de l'Empereur la porte de Latran [1].

Mais le lendemain de cette autre victoire, qui n'était pas pour lui sans trouble, il tomba gravement malade; et l'on ajoute qu'alors, pressé par une conscience inquiète, il fit le vœu d'aller expier à Jérusalem, devant le tombeau du Christ, les plaies qu'il venait de faire à son Église.

Pierre, son fidèle compagnon, malade avec lui, se lia par le même serment, sans prévoir plus que Godefroid les desseins de Dieu. Ils avaient fait prisonnier l'évêque d'Ostie, Otton, qui, plus tard élevé au saint-siége sous le nom d'Urbain II, travaillera avec eux au grand œuvre de la Croisade.

Le Souverain-Pontife Grégoire VII s'était retiré à Salerne; il mourut dans la douleur l'année suivante.

Pierre, après s'être purifié déjà dans un ermitage, circonstance à laquelle il dut son surnom, prit le bâton du pèlerin et partit pour la Terre-Sainte. Godefroid, que l'Empereur allait investir du titre de duc de Lotharingie, dut retourner dans ses états, où d'importants devoirs l'attendaient.

[1] C'est la chronique du Mont-Cassin qui rapporte cette circonstance (liv. 3, chap. 53); et elle mérite de faire autorité, quoique plusieurs historiens se bornent à dire que, sans attendre ce dernier assaut, les partisans que Henri avait à Rome lui ouvrirent la porte de Latran le 21 mars 1084, et qu'il entra ainsi en grande pompe, accompagné de l'antipape Guibert.

II. — PIERRE-L'ERMITE.

Il était aux yeux des hommes de peu d'apparence.
Mais Dieu le rendit suffisant.
GESTA DEI PER FRANCOS.

TANDIS que Godefroid, retenu par les soins de son gouvernement, songeait à son vœu, Pierre, plus heureux comme nous l'avons dit, remplissait le sien. Ses compagnons, dans le saint voyage, ne le connaissaient, ainsi que nous, que sous le nom de Pierre-l'Ermite.

Il débarqua sur le sol de l'Asie, terre maudite alors, et qui semblait avoir oublié les merveilles dont le ciel lui avait si magnifiquement prodigué le privilége. Les étendards des enfants du Coran profanaient tous les lieux sanctifiés par les mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ; et le croissant, remplaçant la croix, dominait les tours désolées de la ville sainte.

De tous les points du monde, les chrétiens avaient les yeux tournés vers Jérusalem, le berceau de leur rédemption. Ils allaient en pèlerinage visiter le Calvaire, le jardin des Oliviers, l'église du Saint-Sépulcre. Ils voyaient là Dieu partout présent. Ils y recevaient avec joie une sainte mort, ou s'en revenaient meilleurs dans leur patrie.

Les pèlerins étaient obligés de payer un tribut, pour

avoir le droit de se prosterner au Calvaire. Un moment, le calife Haroun-al-Reschid, admirateur de Charlemagne, lui avait solennellement envoyé les clefs du saint tombeau; et il avait entouré de sa protection puissante les pèlerins de la Palestine. Mais depuis, les Turcs ayant conquis une partie de la Terre-Sainte, ce n'était qu'en bravant des périls sans nombre que les chrétiens pouvaient entrer dans la ville où était mort le Fils de Dieu.

Malgré les récits lugubres des barbaries qui se commettaient à Jérusalem, la foi était si vive dans certaines âmes, qu'il y avait toujours des fidèles embrasés du désir de faire le saint voyage. Quand l'Évêque le leur avait permis, qu'il les avait jugés dignes de visiter la ville du Seigneur, ou qu'il leur avait imposé ce pèlerinage, ce qui avait lieu quelquefois dans les grandes expiations [1], ils recevaient le bourdon et la panetière bénite. Le suzerain de qui ils dépendaient leur donnait une charte ou passe-port; leurs parents et le clergé de leur paroisse les conduisaient en procession, priant et bénissant, jusqu'aux limites du territoire où ils étaient nés; et le pèlerin allait, reçu dans les châteaux et dans les monastères, honoré comme un serviteur de Jésus-

[1] Ainsi le pape Grégoire VII, en 1075, imposa le pèlerinage de Jérusalem à l'abominable Censius, qui avait odieusement attenté à sa liberté et à sa vie. En 868, un seigneur breton, nommé Frotmond, meurtrier de son oncle et du plus jeune de ses frères, avait fait trois fois le pèlerinage du Saint-Sépulcre, pour obtenir l'entière rémission de ses crimes. Foulques d'Anjou et Robert de Normandie, père de Guillaume-le-Conquérant, avaient fait la même pénitence au commencement du onzième siècle. Ce siècle était une époque de désordres et de crimes, où le mal était si répandu, que les princes se bornaient à obtenir quelques jours de paix et de justice dans l'année. Voyez sur les *Trêves de Dieu*, la note B, dans les appendices.

Christ, respecté comme un être consacré à Dieu, protégé par les chevaliers, exempt de tous droits de péage.

Il traversait sans danger, dans les pays chrétiens, les armées et les champs de bataille. Mais en arrivant dans la Palestine, il n'avait que rarement le bonheur d'atteindre le but de ses vœux ardents.

Lietbert, évêque de Cambrai, était parti en 1054 avec trois mille pèlerins des Pays-Bas; presque tous avaient péri; et le prélat s'en était revenu tout navré, sans avoir mouillé de ses larmes le tombeau du Seigneur Jésus.

Dix ans après, sept mille chrétiens de la Belgique et de la Néerlande avait pris aussi le chemin de l'Orient, et n'avaient pas été beaucoup plus fortunés que les compagnons de Lietbert. Ceux qui, en très-petit nombre, avaient pu s'approcher enfin de Jérusalem, nus, dépouillés de tout, meurtris par les Turcs, erraient misérablement autour des remparts où reposait le tombeau de Jésus-Christ, et ne pouvaient entrer dans la cité sainte, objet de tant de soupirs, s'ils n'avaient pas une pièce d'or qu'il leur fallait payer à la porte [1].

Tous ces pèlerinages n'étaient que des faits isolés; en vain Grégoire VII avait médité la délivrance du Saint-Sépulcre; en vain l'empereur Alexis Comnène, menacé par les Turcs, suppliait les chrétiens de l'Europe de protéger aussi la ville de Constantin; les chrétiens de l'Europe, occupés à se déchirer entre eux, dans de petites guerres qui renaissaient tous les jours, ne donnaient pas l'espoir qu'ils s'entendraient jamais pour une ligue générale, soumise à

[1] Voyez le récit d'un de ces pèlerinages dans les appendices. Note C.

l'étendard de la Croix. Mais un obscur pèlerin, doué d'un cœur de feu, un homme dont le corps est petit, mais dont l'âme est grande, le pauvre ermite Pierre viendra bientôt soulever l'Occident tout entier et le lancer sur l'Orient.

Le comte de Flandre Robert-le-Frison était parti en 1085 pour le saint voyage, à peu près en même temps que Conrad de Luxembourg, à qui on avait imposé cette pénitence, pour avoir combattu contre l'Église. Pierre-l'Ermite suivit les chrétiens compagnons de Robert. Non content de s'être humilié avec eux devant le tombeau de son Dieu, il se crut appelé à une plus haute mission. Pendant que ceux d'entre eux qui avaient survécu à leurs souffrances regagnaient consolés les ports de l'Europe, Pierre demeura dans la Terre-Sainte. Il visita tous les lieux consacrés par les divins miracles; il mesura de ses yeux les douleurs des fidèles et les profanations des barbares; il conçut le ferme projet d'appeler les chrétiens aux armes. Le patriarche de Jérusalem, Siméon, vit en lui tout d'un coup l'instrument que Dieu destinait à sa délivrance. Il l'embrassa en pleurant, le bénit et le chargea, comme messager de Dieu, d'aller appeler à la guerre sainte les enfants de l'Europe [1].

Pierre, muni des lettres du saint patriarche, s'embarqua plein d'enthousiasme et plein de foi. Il n'arriva en Italie

[1] On lit, dans plusieurs relations, qu'avant de quitter Jérusalem pour prêcher la guerre de la Croix, Pierre passa toute une nuit en prières dans l'église du Saint-Sépulcre; qu'il y eut une vision qui l'encouragea à poursuivre sa généreuse entreprise, et qui lui en promit le succès.

qu'au printemps de l'année 1095; il alla se jeter aussitôt aux genoux du souverain-pontife Urbain II.

Dès que le Pape l'eût entendu, il confirma comme par inspiration les paroles de Siméon et chargea Pierre d'aller prêcher la guerre sainte.

Le messager de Dieu, animé dès lors de la flamme des prophètes, traverse l'Italie, franchit les Alpes, parcourt la France et l'Allemagne et vient dans les Pays-Bas. Il cheminait, monté sur un âne, vêtu de sa robe d'ermite rude et grossière, le corps ceint d'une corde, la tête découverte, les pieds nus, ne se comptant pour rien, mais ne doutant pas de celui dont il portait la parole.

Dans les cités, dans les hameaux, sur les places publiques et à la porte des églises, dans les nobles manoirs et sous les toits de chaume, il annonçait aux chrétiens que le moment était venu de délivrer le tombeau de Jésus-Christ. Sa parole remuait les cœurs; il racontait, avec une poitrine

bouleversée de sanglots, les douleurs de la Terre-Sainte. Dans sa sauvage énergie, il dépeignait le deuil de Jérusa-

lem. Les guerriers qui l'entendaient, qui le voyaient gémir et pleurer, croyaient et pleuraient avec lui, l'interrom-

paient au milieu de ses récits, secouaient leurs armes et murmuraient de frémissantes paroles qui étaient déjà le serment de combattre.

Partout on regarda Pierre comme l'envoyé du ciel; on touchait avec respect son vêtement flétri; on s'estimait heureux de posséder quelques poils de sa pauvre monture; une fermentation inouïe gagnait toutes les têtes; tout ce qui portait un cœur vaillant avec une âme chrétienne demanda à marcher enfin sous la bannière de la Croix et à mourir pour la cause de Jésus-Christ.

III. — CONCILE POUR LA CROISADE.

Voici la guerre qui va expier tous les crimes.

DISCOURS D'URBAIN II.

Le pape Urbain II indiqua alors un concile à Plaisance pour décider la guerre de Jérusalem. Quatre mille ecclésiastiques et trente mille laïques se rendirent à cette assemblée, qu'on fut obligé de tenir dans une plaine. Mais l'Italie était froide; ce concile ne put rien arrêter. Urbain convoqua donc un second concile, à Clermont, en Auvergne. L'affluence y fut plus grande qu'à Plaisance; et quoiqu'on fût au mois de novembre, toutes les plaines qui environnent Clermont devinrent un camp immense où se pressaient cent mille guerriers.

Le concile préluda par des mesures de police générale ; la Paix-de-Dieu, qui interdisait les guerres particulières,

fut proclamée comme loi pour tous ; des anathèmes furent prononcés contre tout homme qui oserait la violer ; on déclara sacrés et spécialement sous la tutelle de Dieu les orphelins et les veuves, les marchands et les laboureurs. Toutes les églises, toutes les chapelles, toutes les croix placées aux carrefours, furent solennellement décrétées asiles contre la violence.

La dixième séance du concile se tint sur la grande place de Clermont, au milieu d'une foule innombrable. Le Pape,

entouré de ses cardinaux, s'avança sur l'estrade. Dès qu'on vit à sa droite l'ermite Pierre, sous son pauvre vêtement, le silence le plus profond domina cette masse compacte. Le Souverain-Pontife parla le premier. Son discours nous a été conservé, parmi les actes du concile. C'est le style bizarre du temps, hérissé de citations, d'expressions figurées, de locutions barbares. Nous en citerons pourtant quelques beaux passages:

« Les fils de l'Égypte esclave, dit Urbain, occupent par la violence le berceau de notre salut et la patrie de notre Dieu. Ce tombeau, où la mort n'a pu garder sa victime, est souillé par ceux qui ne doivent ressusciter un jour que pour servir d'aliment au feu éternel. Ainsi le peuple que le Christ a béni gémit et succombe. Et si les gardiens du Calvaire, si les chrétiens de Jérusalem, concitoyens de l'Homme-Dieu, restent encore au milieu de tant de misères, c'est qu'ils craignent de laisser sans prêtres et sans autels une terre couverte du sang de Jésus-Christ.

» Malheur sur nous, guerriers! poursuivit-il, si nous demeurons froids, quand la ville du Seigneur va périr. Que la guerre sainte s'allume! Que l'amour de nos frères nous entraîne aux combats! Que cet amour soit plus fort que la mort même contre les ennemis de Jésus-Christ! Souvenez-vous des victoires de Charles-Martel et de Charlemagne. Vos pères ont sauvé l'Occident du joug des Sarrasins; des exploits plus grands encore vous appellent aujourd'hui. Vous qui aimez à combattre, réjouissez-vous; car voici une guerre que Dieu ordonne. Voici le moment de montrer si vous êtes vaillants et courageux. Vous qui vendiez votre bras pour un vil salaire, allez maintenant,

armés du glaive des Machabées, défendre la maison d'Israël. Ce ne sont plus les injures des hommes, c'est l'injure de Dieu même que vous allez venger. Voici la guerre qui va expier tous les crimes et ouvrir aux braves les portes du ciel. Si vous triomphez, les royaumes de l'Asie seront votre partage. Si vous succombez, vous mourrez dans les lieux augustes où Jésus-Christ est mort; et Dieu n'oubliera pas qu'il vous aura vus sous sa bannière. »

Un frémissement universel agitait l'assemblée. Pierre-l'Ermite parla à son tour, d'une voix ardente et attendrie. Il retraça de nouveau la vive peinture des outrages faits par une race infidèle au tombeau de Jésus-Christ, les angoisses des chrétiens, les sacriléges des Musulmans. Il représenta les autels du Christ envahis par les barbares et les vases sacrés profanés durant les saints offices, les prêtres foulés aux pieds et battus de verges au milieu de leurs fonctions les plus augustes, les fidèles meurtris et abreuvés de sanglantes avanies, aux jours surtout où expira le Sauveur, où il demeura dans le cercueil, où il se releva d'entre les morts.

Lorsqu'au récit de ces horreurs, qui n'étaient que l'expression nue de la vérité, Pierre vit l'assemblée toute en pleurs, il s'écria : — Eh bien! vous tous qui m'écoutez, que répondrez-vous à Dieu, le jour du jugement, lorsqu'il vous demandera ce que vous avez fait de vos armes?

Une sourde clameur mêlée de sanglots roulait comme les approches d'un ouragan sur toutes les têtes de la foule immense. On ne pouvait distinguer que ces mots: La guerre! la guerre! qui éclataient en accents étouffés. Urbain II fit aussitôt un second discours :

« Vous venez d'entendre avec nous, mes chers frères, reprit-il, et nous ne pouvons en parler sans une profonde douleur, par combien de calamités, par combien de souffrances, par combien de cruelles misères, nos frères les chrétiens, membres du Christ comme nous, à Jérusalem, à Antioche, et dans le reste des villes de l'Orient, sont flagellés, sont opprimés, sont injuriés. Ce sont des frères, sortis du même sein, destinés au même héritage; ils sont fils comme vous du même Christ et du même Dieu; et dans leurs propres demeures héréditaires, ils sont faits esclaves par des maîtres étrangers. Les uns sont chassés de leurs maisons et de leur pays, et viennent mendier chez vous; les autres, plus malheureux encore, sont déchirés de coups et vendus sur leur propre patrimoine. Ce sang qui se verse est du sang chrétien, racheté par le sang du Christ; cette chair qui est livrée aux opprobres et aux tourments, est de la chair chrétienne, de la même nature que la chair elle-même du Christ... »

Un torrent de voix interrompit le Souverain-Pontife. La guerre! Dieu le veut! Dieu le veut! criaient cent mille assistants.

— Oui, Dieu le veut! reprit encore Urbain. Que ce mot soit donc votre cri de guerre. Dieu le veut! Allez, soldats de Dieu, c'est Dieu qui vous ouvre la carrière!

Tous les assistants debout jurèrent, dans un enthousiasme unanime, de marcher pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ. Au milieu de ce mouvement, Adhémar, évêque de Puy-en-Velay, s'avança sur l'estrade, et s'approchant du Pape, le visage rayonnant, il mit un genou en terre et lui demanda, avec sa bénédiction, son congé pour

aller en Terre-Sainte. Non-seulement Urbain le lui accorda ; mais il le nomma vicaire apostolique de l'expédition. Alors un des cardinaux lut à haute voix une formule de confession générale ; tout le monde se mit à genoux en se frappant la poitrine ; et le Souverain-Pontife, élevant les mains qui délient, au nom du Seigneur Jésus, donna, à tous ceux qui venaient de jurer la guerre sainte, l'absolution entière de toutes les censures qu'ils avaient encourues.

Les guerriers, pour se reconnaître désormais, s'attachèrent aussitôt sur l'épaule une petite croix de drap rouge ; ce qui leur fit donner le nom de Croisés, et à la guerre qu'ils avaient jurée le nom de Croisade.

Parmi les hommes vaillants qui ce jour-là décidèrent par acclamation la guerre sainte, on remarquait surtout les guerriers des Pays-Bas. Ils y devaient briller aux premiers rangs. Tous firent bénir par le Saint-Père leur croix, leur épée, leur étendard ; et quand la voix du vicaire de Jésus-

Christ eut appelé le regard de Dieu sur ces armes et sur ceux qui allaient s'en servir pour la défense de la Croix, les chevaliers reprirent à la hâte le chemin de leur pays, et s'en vinrent assembler leurs hommes d'armes [1].

[1] Ainsi donc, dit Joseph de Maistre, en parlant de Pierre-l'Ermite, c'est un simple particulier, qui n'a légué à la postérité que son nom de

IV. — GODEFROID DE BOUILLON.

Ce fut lui qui accrut la gloire de son peuple; et son épée était la protection de tout le camp.

Les Machabées.

Les contrées qui ont pris un peu plus tard le nom de Pays-Bas, se composaient de la Néerlande et de la Belgique actuelles, en les étendant un peu plus, la première dans le royaume de Hanovre, la seconde dans le royaume de France. C'était une agglomération de petits états souverains, qui reconnaissaient deux grandes suzerainetés. Les terres situées entre l'Escaut et la mer du Nord, portion de l'ancienne Neustrie, formaient alors le vaste comté de Flandre, qui avait le roi de France pour suzerain. Les pays qui s'étendaient depuis la rive droite de l'Escaut jusqu'à la Meuse, et plus bas jusqu'au Rhin, portion de l'ancienne Austrasie, formaient ce qu'on appelait généralement le duché de la Basse-Lotharingie, qui avait fait partie du royaume de Lothaire, lors du partage des enfants de Charlemagne. Ce pays se divisait en plusieurs principautés protégées par la suzeraineté de l'Empire. Cette suzeraineté

baptême, orné du modeste surnom d'Ermite, qui, aidé seulement de sa foi et de son invincible volonté, va soulever l'Europe, épouvanter l'Asie, briser la féodalité, anoblir les serfs, transporter le flambeau des sciences et changer l'Europe. (*Du Pape, discours prélimin.*)

était exercée au nom de l'Empereur par un duc bénéficiaire.

Le duc de Lotharingie était alors Godefroid de Bouillon, seigneur suzerain de Bouillon, de Stenay, de Verdun et de Metz, marquis d'Anvers et prince d'une partie du Brabant. Henri III était comte de Louvain : Robert II, comte de Flandre ; Baudouin II, comte de Hainaut ; Henri Ier, comte de Limbourg ; Guillaume, comte de Luxembourg : le vieil Albert III, comte de Namur ; Florent II, dit le Gros, comte de Hollande, de Zélande et de Frise : Othon de Nassau, comte de Gueldre ; Conrard de Souabe, évêque-souverain d'Utrecht ; Otbert, prince-évêque de Liége. Il y avait des princesses de Nivelles, des comtes d'Alost, des comtes de Montaigu, et une foule d'autres petits seigneurs absolus qui ne relevaient que de l'Empereur ou du roi de France.

Tous ces chefs prenaient part à la Croisade, décidés à y marcher en personne, ou, si des intérêts graves les retenaient dans leurs états, à envoyer sous la bannière de la Croix leurs hommes d'armes et leurs plus vaillants chevaliers.

Il en était ainsi dans toutes les contrées dont les prédications de Pierre-l'Ermite avaient convoqué les guerriers au concile de Clermont. La France, l'Allemagne, l'Italie, ne s'occupaient que de la Croisade. Les plus exaltés partaient en désordre pour Jérusalem, armés comme ils pouvaient, sans chefs et sans guides. Les marchands, les laboureurs, les artisans, ne rêvant plus d'autre avenir, s'élançaient en tumulte vers la Palestine, avec une croix rouge sur l'épaule. Les femmes mêmes se croisaient. Les barons et les seigneurs, ne soupçonnant pas les distances, allaient devant eux avec leurs chiens de chasse, leurs faucons et leurs serviteurs. Les brigands et les voleurs de grands chemins

confessaient leurs péchés et voulaient les expier en combattant les infidèles.

Une comète qui parut alors acheva d'échauffer les têtes. On raconta mille prodiges; on disait qu'on avait vu l'ombre de Charlemagne exciter les chrétiens à marcher. « C'était un mélange bizarre et confus de toutes les conditions et de

tous les rangs. Le plus grand nombre allait à pied; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude; plusieurs voyageaient montés sur des chars traînés par des bœufs ferrés; d'autres descendaient les fleuves dans des barques. Ils étaient diversement vêtus, armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer. On voyait la vieillesse à côté de l'enfance, l'opulence près de la misère; le casque était confondu avec le froc, la mitre avec l'épée, le seigneur avec les serfs, le maître avec les serviteurs. Tous juraient d'exterminer les Sarrasins; et de toutes parts retentissait le cri de guerre des Croisés : Dieu le veut! Dieu le veut [1]! »

[1] Michaud, *Histoire des Croisades*, liv. 1.

Une des premières troupes qui se réunit en forme d'armée et qui s'éleva bientôt au nombre de cent mille Croisés, partit des bords de la Meuse. Elle était composée d'hommes de toutes nations. N'ayant point de chef, elle choisit Pierre-l'Ermite qui, se faisant illusion et croyant que le zèle suffisait à tout, consentit à être général, après avoir été apôtre.

Il ne changea ni de vêtement, ni de monture. Lorsqu'il se vit à la tête de cette multitude trop nombreuse, il la divisa en deux corps. La première colonne marcha sous les ordres d'un capitaine normand, que tous les chroniqueurs nomment Gauthier-sans-Avoir, apparemment parce qu'il ne possédait pas de domaines. Ce chef, qui avait une innombrable quantité de fantassins et huit chevaux seulement, passa le Rhin le 8 mars 1096. La seconde colonne resta soumise au commandement de Pierre et suivit l'autre à quelques jours de distance.

Ces deux bandes tumultueuses traversèrent heureusement l'Allemagne. Mais chez les Hongrois et chez les Bulgares inhospitaliers, les Croisés, contraints de recourir à la violence pour arracher des vivres, se virent si cruellement maltraités, que des cent mille hommes qui avaient passé le Rhin, le quart à peine arriva à Constantinople, où l'empereur Alexis-Comnène, par égard pour le prédicateur de la Croisade, leur fournit des vivres et des vaisseaux.

D'autres malheurs les attendaient au-delà du Bosphore.

L'armée que conduisait Pierre-l'Ermite, n'était pas la seule qui se fût engagée aussi imprudemment. Un prêtre allemand, Gotschalk, ayant secondé Pierre, en prêchant la guerre sainte dans son pays, partit sur les pas des pre-

miers Croisés, à la tête de vingt mille hommes qui se firent massacrer en Hongrie.

Une autre armée de Croisés, français et italiens, presque aussi nombreuse que celle de l'Ermite, partit aussi des bords de la Meuse, commandée par deux hommes que l'on ne connaît que sous les noms d'Emicon et Volkmar. Ceux-là, plus grossiers encore, marchaient au hasard, ignorant jusqu'à la route qu'ils devaient tenir, et dirigés par une chèvre et une oie, à qui ils supposaient quelque chose de

divin. Dans tous les lieux où ils passaient, ils commençaient la guerre contre les infidèles par le massacre des Juifs et se montraient sourds à la voix des Évêques qui s'opposaient de tout leur pouvoir à de telles barbaries. Presque tous ces croisés périrent avant d'atteindre l'Asie.

Il était réservé aux guerriers des Pays-Bas de recueillir les honneurs de la Croisade. Tous les chefs, rassemblant leurs chevaliers dans des tournois ou dans de sérieuses assemblées, avaient fait leurs préparatifs avec calme. Ce ne fut que huit mois après qu'ils avaient pris la croix, qu'on les vit se mettre en marche, le 15 août de l'année 1096, jour que le Pape leur avait fixé. Mais leur armée n'avait de ressemblance que le signe avec les trois cent mille Croisés

qui, devant eux, ensanglantaient les routes qu'ils allaient parcourir.

Godefroid de Bouillon avait le premier levé sa bannière; et toute la chevalerie des Pays-Bas et de la France avait apprêté ses armes. Le désir d'expier sa guerre de Rome le rendait plus empressé que tout autre au saint voyage. Pour se procurer de suffisantes ressources, il avait aliéné son comté de Verdun; il avait vendu aux habitants de Metz ses droits sur leur ville; il avait engagé à l'évêque de Liége son duché de Bouillon. De tous côtés il avait rassemblé de l'or et des armes.

Tous les barons suivaient son exemple; plusieurs se ruinèrent pour leur équipement; on en vit même qui se procurèrent par le pillage les moyens d'aller combattre les infidèles.

Cette armée régulière était composée de quatre-vingt mille fantassins et de dix mille cavaliers, tous sachant porter leurs armes. Elle avait des chefs nombreux : Godefroid de Bouillon, le plus éminent; ses deux frères Eustache et Baudouin; son cousin Baudouin du Bourg. Puis venaient Robert II, comte de Flandre, appelé la lance et l'épée des chevaliers; Baudouin II, comte de Hainaut, qui s'arrachait à la tendresse de sa jeune épouse, Ida de Louvain; le palatin du Rhin Sigefrid, époux de Geneviève de Brabant, sœur d'Ida. Godefroid de Louvain, qui portera dans la suite le nom de Godefroid-le-Barbu, oncle de ces deux femmes dont les malheurs sont si touchants, était parti déjà; et l'on disait qu'il avait rejoint l'armée de Gauthier-sans-Avoir. On remarquait aussi Ecko Liaukama, Frédéric Botnia, chevaliers de la Frise; Jean de Namur; Conon de

Montaigu; Théodore de Dixmude; Daniel de Termonde; Gilbord de Fleurus; Philippe, vicomte d'Ypres, et Robert, son frère; Erembault, châtelain de Bruges; Henri et Godefroid d'Assche; Folcrave, châtelain de Bergues; Rodolphe d'Alost; Baudouin et Gislebert, ses parents; Bouchard de Comines; Gratien d'Eecloo; Formold d'Ypres; Gérard et Lambert d'Avesnes; Arnold d'Audenarde; Siger, Arnold, Baudouin, Winevert et Steppon de Gand; Warner de Grez; Albert de Namur, quatrième fils du comte; Gauthier de Nivelles; Siger de Courtrai; Thémar de Bruges; Gontrand de Bruxelles; Eustache de Therouenne; Gautier de Bergues; Ludolphe, Engelbert, Everart, Guillaume et Conon de Tournai. Les nobles familles de Bréderode, de Teilingen, de Lederdam, d'Arkel, de Binckhorst, de Wassenaare, de Borselen, de Gruytwater, de Lecke, de Strenen, d'Altena, avaient fourni de vaillants chevaliers.

Les pays voisins s'ébranlaient en même temps que Godefroid de Bouillon, qui allait rallier autour de lui l'élite des guerriers de l'Europe. Les Français avaient pour chefs Hugues de Vermandois, frère de leur roi Philippe Ier; Robert de Paris; Étienne, comte de Blois et de Chartres, qui avait autant de châteaux que l'on compte de jours dans l'an; Everard de Puisaye; Gautier de Saint-Valery; Roger de Berneville; Raoul de Beaugency. Robert Courte-Cuisse, duc de Normandie, fils aîné de Guillaume-le-Conquérant, marchait avec eux à la tête de ses vassaux. Cette armée traversa les Alpes pour se réunir aux croisés d'Italie, qui obéissaient à Bohémond, prince de Tarente, fils de Robert Guiscard, à Richard, prince de Salerne, à Tancrède, dont les poëtes ont célébré les faits héroïques, à d'autres

chefs des normands de Sicile, et à Renaud d'Est, chanté par le Tasse à qui il doit son renom.

Raymond de Saint-Gilles, comte de Toulouse, s'était fait le chef des provinces méridionales de la France, qui alors obéissaient à divers souverains. Déjà en Espagne, à côté du Cid [1], Raymond avait rougi son épée du sang des Maures; et dans un âge mûr il gardait un bouillant courage. Il était le plus âgé et le plus puissant des princes qui avaient pris la Croix. On estimait sa loyauté; on appréciait ses talents. Il avait fait le vœu de mourir dans la Terre-Sainte et de ne jamais reprendre le chemin de l'Europe. Raimbaud, comte d'Orange, Guillaume, comte de Forez, Gérard, comte de Roussillon, Roger, comte de Foix, Gaston, vicomte de Béarn, les Balazun, les Sabran, les Polignac, les Castrie, les Montredon, les Hautpoul, les Lastour, toute la noblesse du Languedoc, de la Provence, de l'Auvergne, s'étaient pressés sous les étendards de Raymond.

Parmi les prélats qui s'étaient ceints pour la délivrance du tombeau de Jésus-Christ, on remarquait Adhémar de Monteil, évêque du Puy. Il était de la maison d'Orange, célèbre déjà dans les fastes de Charlemagne. Le premier, au concile de Clermont, il avait pris la croix, comme on l'a vu; et le pape Urbain II l'avait établi légat apostolique

[1] Rodrigue Dias, surnommé le Cid, avait été, dit-on, le plus brave chevalier de son temps. Cet héroïque ennemi des Maures eût été heureux de voler à la guerre sainte; mais il était alors chargé d'ans; et il mourut l'année même du départ des Croisés (1096). L'Espagne fournit peu de chevaliers aux bannières de la Palestine. Ils avaient chez eux, contre les Sarrasins, depuis des siècles, une croisade permanente.

et chef spirituel de la Croisade. Il devait être pour les armées chrétiennes un soutien et un modèle.

Les cent mille hommes que commandait Raymond de Saint-Gilles franchirent les Alpes et rejoignirent les Français [1].

V. — LES CROISÉS A CONSTANTINOPLE.

Non, vous ne trouverez dans ce cœur fourbe et sec
Que lâche trahison, car c'est le cœur d'un Grec.
ROTROU.

ENDANT que ces vastes armées s'embarquaient en Italie [2] et voguaient vers Constantinople, Godefroid de Bouillon suivait la route de Pierre-l'Ermite [3]. Mais, telle était la discipline de ses

[1] Urbain II, au départ des Croisés, promulgua un décret par lequel tous les biens de ceux qui partaient pour la Croisade étaient mis, jusqu'à leur retour, sous la garantie de la trêve de Dieu.

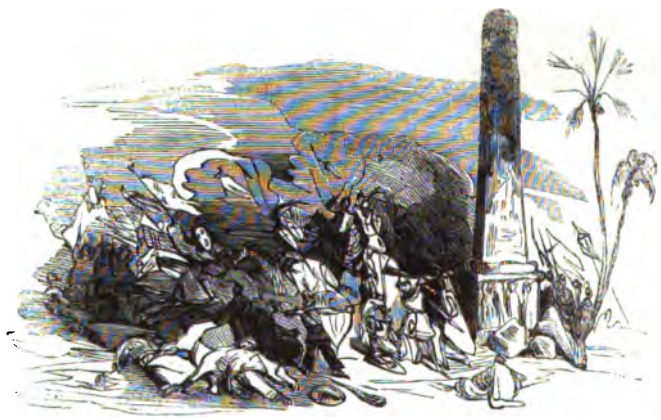
[2] Les armées de la Croix qui avaient traversé l'Italie, avaient en même temps délivré le Saint-Siége, en dissipant le parti de Henri IV.

[3] Ce partage des chemins était destiné à faire trouver à chaque troupe des vivres en suffisance sur la route; il était le résultat d'une correspondance très-active, entretenue pendant tout l'hiver entre les princes croisés (Guillaume de Tyr, liv. 1, chap. 17.) «Godefroid de Bouillon réussit, comme on l'avait attendu de sa prudence, à maintenir une exacte discipline parmi ces guerriers indépendants; il se fit ainsi respecter dans les régions qu'il traversait. (Simonde de Sismondi, *Histoire des Français*, 3e partie, chap. 10.) »

troupes, qu'elles ne trouvèrent point d'ennemis, et qu'elles arrivèrent en bon ordre sur les terres de l'Empire Grec.

Alexis-Comnène, qui avait appelé les Croisés à sa défense contre les invasions des enfants de Mahomet, effrayé maintenant par les bandes nombreuses qui avaient précédé l'armée de Godefroid, avait conçu de vives alarmes et tremblait sur son vieux trône. Il eût pu se mettre à la tête de la Croisade; car elle n'avait pas encore de chef, bien que déjà Godefroid en fût l'âme et, comme dit Guillaume de Tyr, la colonne (*totius exercitûs columna*). Mais Alexis manqua de cœur; et dans la crainte que ses propres états ne tentassent les Croisés, il les abreuva de dégoûts.

Tout en leur adressant des compliments perfides, il les faisait attaquer secrètement sur tous les points. Hugues de Vermandois et quelques autres chevaliers, qui étaient en



avant des armées régulières, jetés par la tempête sur les côtes de l'Épire, avaient été conduits à Constantinople, où

Alexis les retenait en prison comme otages. L'armée des Italiens n'avait rien fait pour laver cette insulte. Dès que Godefroid de Bouillon arriva, il en fit demander réparation à l'Empereur. Alexis l'ayant refusée, Godefroid, à l'instant, déclara l'Empire pays ennemi, occupa militairement les bourgades de la Thrace; et le monarque grec vit ses armées en déroute se réfugier tremblantes dans sa capitale.

Godefroid, dans cette circonstance remarquable, réalisait déjà l'un des plus heureux résultats des Croisades, l'adoucissement de ce préjugé barbare et misérable qui, créant des nationalités de clocher, parquait les hommes par seigneuries, faisait autant de races que de bannières, et rendait les habitants d'un coin de terre ennemi du coin de terre voisin. Il avait compris que, dans tous les chrétiens, il n'y avait plus que des concitoyens et des frères dont la cause était la même.

Alexis s'épouvanta, il envoya à Godefroid une ambassade,

qui lui promit la liberté des prisonniers, aussitôt qu'il serait aux portes de Constantinople, pourvu qu'il jurât de protéger la grande cité. Godefroid remit l'épée dans le

fourreau ; et l'Empereur, qui avait si promptement appris à le connaître, lui tint sa promesse.

Peu après, il dut à Godefroid sa couronne. L'ambitieux Bohémond, qui ne s'était croisé que pour conquérir de riches domaines, voulait prendre Constantinople et partager l'empire avec ses amis. Robert de Paris, Tancrède, Hugues de Vermandois, presque tous les autres chefs, méprisant Alexis-Comnène, étaient disposés à cette conquête facile. Godefroid leur rappela qu'ils avaient pris les armes pour délivrer le Saint-Sépulcre et qu'ils avaient juré tous de ne combattre plus que les Infidèles. Son autorité les ramena ; l'Empereur reconnaissant, dans une pompeuse cérémonie, adopta Godefroid, le revêtit du manteau impérial, le fit asseoir à ses côtés, le combla de présents et d'honneurs et déclara qu'il mettait l'Empire sous son bouclier.

Pendant quatre mois que les chefs de la Croisade restèrent à Constantinople, attendant les navires que l'on équipait pour leur transport, Alexis leur fournit par semaine, pour l'entretien de leurs armées, neuf boisseaux de monnaie d'argent et autant d'or et de pierreries que deux hommes en pouvaient porter.

Quand les navires furent prêts pour le départ de tous ces guerriers, Alexis fut atteint d'un nouvel effroi. Il s'imagina que si les Croisés étaient repoussés par les Sarrasins, ils reviendraient sur lui et diviseraient entre eux ses dépouilles. Afin de se rassurer un peu, il employa tous ses efforts à obtenir que les Croisés lui fissent hommage. La plupart des chefs y consentirent, séduits par de magnifiques présents. Mais indépendamment des plus grands sacrifices, l'Empereur paya cette vanité par une foule d'humiliations.

Aussi ce fut avec une joie profonde qu'il vit s'éloigner à pleines voiles les armées de la Croix.

Au printemps de l'année 1097, les chevaliers chrétiens entrèrent dans les plaines de la Bithynie. Leur avant-garde était formée de quatre mille hommes, armés de haches et de pioches, qui déblayaient le chemin et marquaient par des croix plantées de distance en distance la route que l'armée devait suivre.

Dès la première journée, ils virent accourir à eux, du fond des bois et des cavernes, des hommes presque nus,

maigres et mourant de faim; c'étaient les débris de l'armée de Pierre-l'Ermite. Ils racontèrent qu'une première

colonne de chrétiens, après s'être livrée à des excès criminels, avait été massacrée par les Turcs, à l'exception de quelques-uns qui avaient embrassé la foi de Mahomet; et ce récit fit frémir les Croisés. Ils ajoutèrent, en montrant sur le chemin de Nicée un vaste monceau d'ossements entassés, que c'était là ce qui restait de l'armée conduite par Gauthier-sans-Avoir. Lui-même, en combattant avec vaillance, était tombé percé de sept flèches. L'ermite Pierre, au commencement de ces désastres dont il n'avait pu voir toute l'horreur, s'était échappé et avait rejoint les princes croisés à Constantinople. Il pleura sur le triste sort de ses infortunés compagnons.

Godefroid s'arrêta devant le camp désert de Gauthier. On y voyait encore la pierre qui avait servi d'autel. Le sol qui l'entourait avait été baigné du sang des prêtres et des femmes massacrées au milieu de leurs prières. Au spectacle de tant de malheurs que l'imprévoyance avait causés, les Croisés jurèrent spontanément d'être unis; les chefs formèrent un conseil sans l'avis duquel désormais rien ne pouvait se décider; et quoiqu'il y eût là de graves et d'augustes vieillards, ce fut Godefroid de Bouillon qui, malgré sa modestie, en eut la présidence.

VI. — LE SIÉGE DE NICÉE.

Ils prenaient des villes; et il se faisait que d'autres en avaient le profit.

FROISSARD.

APRÈS avoir recueilli et consolé les infortunés qui avaient échappé aux massacres, l'armée, suivant un ordre régulier, marcha en colonnes serrées. Elle arriva bientôt devant Nicée, capitale de la Bithynie, siége de l'empire de Roum, occupée par les Turcs, qui de là jetaient sur Constantinople un œil avide.

Les Sarrasins avaient été longtemps maîtres de la Perse, de l'Égypte, de la Syrie et de la Palestine. Les Turcs, venus du Nord, barbares qui prétendaient avoir la même origine que les Frisons et les Francs, avaient embrassé le mahométisme; peu après, ils s'étaient mesurés avec les Sarrasins, leur avaient enlevé plusieurs grandes contrées et entre autres, depuis peu de temps, une partie des places importantes de la Palestine.

Le sultan Kilig-Arslan (l'épée du lion) commandait à Nicée. Trois cent soixante-dix tours protégeaient la double enceinte de cette ville; le lac Ascanius, qui communiquait avec la mer de Marmara, alimentait ses larges fossés. Sur les

montagnes qui l'avoisinaient, Kilig-Arslan avait rassemblé cent mille guerriers. L'armée des Croisés, qui n'avait cessé de s'accroître, était forte alors de cinq cent mille fantassins et de cent mille cavaliers. Elle investit Nicée. Chaque nation avait son quartier dans les vastes plaines; de hautes tentes tenaient lieu d'églises; des flottes qui arrivaient tous les jours entretenaient l'abondance.

Ces hommes, fournis par toutes les nations de l'Europe, étaient habillés diversement. Les simples cavaliers portaient des casques de fer; ceux des capitaines étaient d'acier ou d'airain; ceux des princes étaient revêtus d'une lame d'argent. Sur les cottes de mailles, sur les cuirasses, sur les justaucorps de cuir, recouverts d'écailles de fer ou d'acier, on voyait flotter des écharpes de toutes les couleurs. Tous avaient la croix ou sur leur épaule ou sur leur casque. La forme de cette coiffure était ronde, ou ovale, ou aplatie, ou allongée en pain de sucre, et surmontée d'oiseaux, de panaches, de figures bizarres, d'ailes de vautour, ou de quelque gage conquis dans un tournoi. Chaque banneret distinguait son étendard, éclatant d'or et de pourpre, par des figures particulières devenues l'origine des armoiries.

Les Turcs avaient des armures comme celles des Européens, mais plus pesantes; leurs chevaux étaient bardés de fer. Ceux des croisés étaient cuirassés d'une sorte de treillis serré, tissé de cordes fort dures. Les hommes des Pays-Bas avaient généralement des boucliers ronds et peints, de grandes lances, au bois desquelles flottait une banderole ornée de la croix, de lourdes épées, des haches d'armes, des poignards ou dagues effilées que l'on appelait miséricordes. Ils avaient aussi le fléau, la faux ou lance recour-

bée, la massue, la fronde qui lançait des pierres ou des balles de plomb, l'arc, et enfin l'arbalète, que les Orientaux ne connaissaient pas encore.

Ils allaient au combat au son des cornets, des trompettes, des clairons, des cornemuses. Ils se servaient aussi de crécelles, de claquettes en bois ou en fer, et du tambour, instrument que les Sarrasins avaient introduit en Europe, même avant Charles-Martel. (Les tambours des Romains étaient, à ce qu'on croit, de la forme des tambours de basque et ne servaient pas à la guerre.)

Le premier combat fut présenté par dix mille archers turcs, qui descendirent des montagnes et attaquèrent le corps d'armée du comte de Toulouse. Dès que le sultan de Roum vit l'affaire engagée, il s'élança à la tête de cinquante mille hommes. Les Croisés ne furent pas effrayés. Godefroid de Bouillon, Baudouin son frère, Robert de Flandre et le vaillant Tancrède donnaient sur tous les points l'exemple du courage héroïque; et les défenseurs de Nicée durent bien vîte reconnaître que ce n'étaient plus là les soldats de Pierre-l'Ermite et de Gauthier-sans-Avoir.

La mêlée dura une journée pleine, ardente et soutenue des deux parts. « On voyait partout, dit un historien des Croisades (Mathieu d'Édesse), étinceler les casques et les épées nues. On entendait au loin le choc des cuirasses et les puissants coups de lance, qui brisaient les boucliers. L'air retentissait de cent mille cris effrayants. Les chevaux frémissaient au sifflement des flèches; et la terre, couverte de javelots et de débris, tremblait sous les pas des combattants. »

Les Turcs, qui faisaient surtout la guerre par escarmou-

ches, avec des fuites simulées et des retours imprévus, recoururent avec rage, mais inutilement, à tous leurs stratagèmes. A la chute du jour, complétement vaincus, partout repoussés, ils regagnèrent en fuyant leurs montagnes, laissant quatre mille morts sur le champ de bataille.

Les Croisés, à la voix de l'évêque Adhémar, se mirent à genoux aussitôt et entonnèrent des cantiques d'actions de grâces, pour remercier Dieu de leur première victoire. Mais en même temps, alliant aux pieuses coutumes des chrétiens les usages des barbares, ou peut-être voulant user de représailles, après avoir enterré leurs morts, ils coupèrent les têtes de leurs ennemis restés sur le terrain, et les attachant aux gourmettes de leurs chevaux, ils les rapportèrent au camp.

Le lendemain, mille de ces têtes furent lancées dans la ville par des machines; mille autres furent envoyées à l'empereur Alexis, qui les reçut comme un premier tribut des chevaliers chrétiens.

Les Turcs ne reparaissant plus, le siége fut poussé avec plus de vigueur. Des galeries, surmontées d'un double toit de charpente, furent poussées jusqu'aux murs que l'on battit en brèche. Des tours mobiles furent construites à une telle hauteur, que du sommet on dominait la ville où les Croisés lançaient des javelots enflammés.

Des assauts se donnèrent; dans l'un deux, Baudouin de Gand périt; et les chrétiens lui témoignèrent leurs regrets. Les assiégés versaient des flots d'huile bouillante et de poix allumée sur les guerriers qui s'approchaient des murailles, couverts de leurs boucliers ou abrités de grandes claies d'osier garnies de cuir. Dans une de ces approches, un

Turc, dont la taille était celle d'un géant, se présenta debout sur les remparts, défiant tous les chevaliers. Il jeta son bouclier et se mit à lancer aux chrétiens une grêle de pierres pesantes et de quartiers de roc, qui semaient la mort dans les rangs avancés. En vain les assiégeants prodiguaient leurs flèches ; elles ne perçaient pas sa solide armure. Godefroid irrité s'avance, tenant une lourde arbalète. Il vise le cou du fier géant, entre la mentonnière du casque et la cuirasse; le trait qu'il tient part, décoché par une main puissante; aussitôt le colosse chancelle, s'ébranle et tombe avec fracas du haut des murs dans les fossés profonds.

Ce siége plein de périls durait depuis cinquante jours, lorsque les chrétiens reconnurent que le lac, situé au pied de la ville, fournissait toutes les nuits des provisions et des

secours aux Turcs. Une résolution hardie fut prise. Une foule de chaloupes et de petits bâtiments, qui pouvaient contenir chacun cinquante guerriers, furent tirés de la mer, hissés sur des chariots accouplés et transportés en une nuit jusqu'au lac, que les assiégés virent le lendemain couvert de chrétiens. En même temps on approcha une tour, faite par un charpentier lombard; elle était à l'épreuve du feu. Poussée au pied d'un énorme bastion, elle y demeura sans que l'ennemi pût la détruire. Les ouvriers qui étaient à couvert à sa base minèrent en sûreté la redoute ennemie qui s'écroula à grand bruit.

L'effroi commençait à gagner la ville. La femme du sultan de Roum, voulant s'enfuir sur le lac, fut prise par les Croisés. Nicée allait se rendre, quand une machination ourdie par l'empereur Alexis enleva cette proie aux Européens [1]. Craignant que les Croisés ne lui devinssent redou-

[1] L'empereur d'Orient était ainsi l'ennemi secret des Croisés; et l'empereur d'Occident (Henri IV) aimait mieux, ainsi qu'on l'a dit, poursuivre ses ignobles exactions en Allemagne et dans les Pays-Bas, que d'aller délivrer le tombeau du Seigneur.

« Il est sûr que si les deux empereurs d'Orient et d'Occident eussent réuni leurs efforts, ils auraient inévitablement renvoyé dans les sables de l'Afrique ces peuples (les Sarrasins) qu'ils devaient craindre de voir établis au milieu d'eux. Mais il y avait entre les deux Empires une jalousie que rien ne put détruire et qui se manifesta bien plus pendant les croisades. Le schisme des Grecs leur donnait contre Rome une antipathie religieuse; et celle-là se soutint toujours même contre leur propre intérêt. » Le comte Ferrand, *Lettres sur l'Histoire*.

« Si les Papes avaient eu sur l'empire d'Orient la même autorité qu'ils avaient sur l'autre, non-seulement ils auraient chassé les Sarrasins, mais les Turcs encore. Tous les maux que ces peuples nous ont faits n'auraient pas eu lieu. Les Soliman, les Amurat seraient des noms inconnus pour

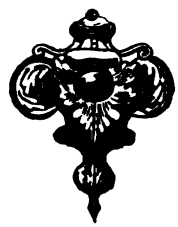
tables s'ils possédaient Nicée, Alexis s'était ménagé, à force d'argent; des intelligences dans la place, qui, au moment suprême, se livra à lui; et les étendards de l'Empire parurent tout à coup sur les tours.

Les Croisés, furieux de cette déception, voulaient en tirer vengeance. Alexis, plus habile à séduire que prompt à combattre, parvint encore à les apaiser [1].

Après quelques jours de repos, l'armée reprit son voyage, par deux chemins différents; car de si grandes multitudes étaient difficiles à faire subsister.

nous. — Les chrétiens régneraient à Constantinople et dans la cité sainte. Les Assises de Jérusalem, qui ne sont plus qu'un monument historique, seraient citées et observées aux lieux où elles furent écrites. On parlerait français en Palestine. » J. De Maistre, *Du Pape*, liv. III.

[1] Sismondi prend un peu le parti d'Alexis, et peut-être n'a-t-il pas complétement tort, relativement du moins à ses prétentions de suzeraineté. Nicée lui avait appartenu; il pouvait se figurer que les Croisés reprenaient ou devaient reprendre cette place pour lui, d'autant plus qu'ils lui avaient fait hommage à Constantinople, et que, sans doute en conséquence de cet hommage féodal, ils lui avaient envoyé les têtes de leurs ennemis, trophées de leur première victoire, comme on l'a vu plus haut. Ajoutons que l'illustre princesse Anne Comnène, fille d'Alexis, qui a écrit l'histoire de son père, est assez habile, mais quelquefois vraie, quand elle défend Alexis et qu'elle expose les torts de certains chefs grossiers de la Croisade.



VII. — LA BATAILLE DE DORYLÉE.

Tout périssait; mais tout fut sauve
dès qu'il parut.
LE P. MAINBOURG.

On était dans l'été de l'année 1097. Les corps commandés par Bohémond, par Tancrède et par Robert de Normandie, prirent la gauche; ceux qui obéissaient à Godefroid de Bouillon, à l'évêque Adhémar, au comte de Flandre, à Hugues de Vermandois et à Raymond, se dirigèrent par la droite.

Le premier juillet, dès le matin, la colonne de gauche vit des nuages de poussière qui annonçaient l'approche de l'ennemi. Elle savait qu'une armée de Turcs devait l'attaquer. Tout le monde aussitôt prend les armes. Les chrétiens avaient devant eux une petite rivière, et derrière eux un marais couvert de roseaux. Ils barricadèrent leurs flancs avec les chariots et improvisèrent des palissades au moyen des pieux qui soutenaient les tentes dans leurs campements. On avait mis au centre les prêtres, les enfants et les femmes.

A peine les premiers préparatifs sont terminés, que les Turcs paraissent. Impétueux et hardis, ils font pleuvoir une grêle de flèches.

On n'était séparé d'eux que par la petite rivière. Les chevaliers chrétiens, impatients de se mesurer avec un

ennemi qu'ils ont déjà battu, la franchissent en colère et tombent sur les Musulmans, qui fuient, se dispersent, mais selon leur coutume reviennent bientôt à la charge; et le combat s'anime avec une fureur inouïe. A chaque instant,

on voit les Turcs devenir plus nombreux; les soldats de la Croix ne suffisent plus à leurs ennemis. Guillaume, frère de Tancrède, est tué. Tancrède lui-même n'est sauvé que par l'aide de Bohémond. Le vaillant Robert de Paris, et quarante bons chevaliers qui l'entourent sont mis à mort. Après une longue défense, le camp est pris, les femmes sont captives des infidèles. Bohémond, Tancrède, Robert de Normandie ne peuvent plus soutenir le choc. Tout semble perdu, — quand subitement le courage des chrétiens se relève. Ils ont vu briller au loin des bannières amies. Les rayons du soleil se reflètent sur les casques et les boucliers de la seconde colonne qui s'avance au pas de charge. Godefroid de Bouillon, prévenu du péril de ses frères, accourait en toute hâte.

A la tête de cinquante chevaliers, Godefroid devance ses bataillons; et sa seule approche jette l'épouvante parmi les Infidèles. Le sultan de Roum, comptant que Godefroid n'oserait l'attaquer sur ses montagnes, fait sonner la retraite. Mais les Turcs emmenaient des captifs; et les guerriers de la France et des Pays-Bas reconnaissaient leurs compagnons mourant sur le champ de bataille que l'ennemi abandonnait; ils poussent leur terrible cri de guerre; ils gravissent les rochers, mettent de nouveau les Turcs en désordre, reprennent les prisonniers et vengent par la mort de vingt mille infidèles la défaite du matin.

Le camp, les tentes et les trésors de l'ennemi tombèrent dans les mains des chrétiens vainqueurs, qui s'en revinrent chargés de butin, ramenant des coursiers arabes, dont ils sentaient tout le prix dans ces contrées, et des chameaux, montures pour eux toutes nouvelles.

Les Croisés n'avaient perdu que quatre mille hommes, à qui on rendit le lendemain les honneurs funéraires et que l'on regarda comme des martyrs. Après quoi, on partagea les robes flottantes, les flèches légères et les sabres recourbés que l'on avait conquis. Cette victoire avait eu lieu dans le voisinage de Dorylée.

En avançant dans ce pays brûlant, au milieu de l'été, les Croisés eurent beaucoup à souffrir. Une grande partie de leurs chevaux périrent ; et l'on vit des chefs montés sur des ânes, sur des chameaux, sur des bœufs. Les chiens et les chèvres traînaient les bagages.

La soif causa aussi des maladies parmi les pèlerins. Une foule d'aventures varie l'aspect de ces vieux récits. Un jour que Godefroid de Bouillon s'était un peu écarté dans une forêt où il cherchait de la fraîcheur, il entendit les cris d'un soldat que l'on avait chargé de ramasser du bois et qui allait succomber, attaqué par une ourse affamée. Il courut au

secours du soldat, affronta la bête monstrueuse et la tua à grands coups d'épée. Mais lui-même, gravement blessé à la cuisse dans cette lutte dangereuse, il sentit qu'il perdait tout

son sang et tomba épuisé. Il fallut que le soldat qui lui devait la vie le rapportât au camp sur ses épaules.

La terreur à ce spectacle s'empara de tous les Croisés, qui voyaient dans Godefroid leur chef et leur père. Les soins les plus tendres lui furent prodigués; des prières publiques furent récitées dans tout le camp pour demander au ciel la conservation d'un chef aimé de tous; et l'on se remit en marche, portant le noble prince dans une litière, entourée d'une garde attentive.

VIII. — LÉGENDE DES PIRATES.

Sous la croix, l'expiation.
Le Père Bourdaloue.

Quelques jours après, Baudouin, frère de Godefroid, et le hardi Tancrède s'écartèrent avec leurs détachements pour aller à la découverte. Ils enlevèrent aux Turcs la ville de Tarse; puis ils se la disputèrent. Baudouin en resta maître par la violence et força Tancrède à chercher d'autres conquêtes. Cependant Baudouin avait peu de forces; et il avait tout à redouter des Infidèles. Bientôt une vive alerte lui fut donnée; ce fait de l'histoire, dont le fond est incontesté, a été l'objet d'une légende, que nous devons rapporter, sans en garantir tous les détails :

Par une chaude soirée du mois de juillet de l'année 1097, deux vaisseaux de l'empereur Alexis-Comnène, montés par des Grecs de Constantinople, supportaient un rude combat en vue des côtes de la Cilicie. Dix petits bâtiments bons voiliers entouraient ces deux gros navires. Ces petits bâtiments portaient tous à leur avant un lion grossièrement sculpté et varié dans ses attitudes. Ils étaient montés par des pirates, qui savaient fuir quand ils n'étaient pas les plus forts, et vaincre lorsqu'ils se décidaient à attaquer. Depuis dix ans, ces pirates couraient impunément les mers. Toutes les côtes de la Méditerranée les connaissaient, et quelques villes leur payaient un tribut pour avoir le droit de naviguer en sûreté.

Ces pirates étaient des Flamands, des Zélandais et des Frisons, qui, ayant fait quelque temps le commerce et la pêche, avaient fini par trouver qu'il était plus commode de prendre que d'échanger, et s'étaient mis à écumer la mer, comme déjà on disait alors. Leur force consistait en quatre ou cinq cents hommes déterminés, à la fois marins et soldats, qui d'une main faisaient la manœuvre et de l'autre maniaient habilement la hache d'abordage.

Les deux vaisseaux grecs portaient une troupe plus nombreuse qui allait rejoindre les Croisés, sans doute avec des intentions perfides; car Alexis, quels que fussent ses motifs, n'avait pas prouvé qu'il dût mériter la confiance des chevaliers de la Croix. Ils se défendaient de leur mieux; et le combat se trouvait chaudement engagé. Les pirates faisaient jouer de grandes machines qu'ils appelaient la fronde et l'arbalète; c'étaient d'énormes bascules, au moyen desquelles ils lançaient au loin des paniers de cailloux, des

pièces de bois armées de fer, et des flèches entourées de résine ardente. Avec des faux emmanchées à de longues perches, ils coupaient les cordages et déchiraient les voiles. Puis ils jetaient des harpons qui saisissaient le bord du navire; et ils l'entraînaient avec eux.

Il y avait une heure que le combat durait, très-meurtrier pour les Grecs qui se défendaient sur leurs ponts, moins funeste aux pirates qui, dans leurs manœuvres, s'abritaient au fond de leurs petits bâtiments. Les cordages et les voiles des vaisseaux de l'Empereur étaient en pièces, et la moitié de leurs équipages hors de combat; mais comme on était près de la côte, ils refusaient de se rendre et cherchaient à gagner l'embouchure du Cydnus, quand Wimer de Boulogne, l'un des chefs des pirates, appela ses plongeurs. Des hommes aussitôt se jettent à la mer, munis d'énormes tarières; d'instant en instant on les voyait reparaître pour respirer quelques secondes; puis ils plongeaient de nouveau autour du plus grand navire grec.

Au bout d'un quart d'heure, on vit le vaisseau, qu'ils avaient percé de tous côtés, faire eau si vivement qu'il s'enfonçait d'une manière sensible. Les Grecs alors se rendirent; les pirates leur donnèrent la vie; mais ils prirent exactement tout ce que portaient les deux navires; et avant de permettre aux soldats d'Alexis de gagner le large, sur le seul vaisseau qui allait leur rester, les chefs des corsaires détachèrent trois de leurs bâtiments, chargés d'aller vendre à la ville voisine les objets qu'ils venaient de conquérir. C'étaient des étoffes, des provisions et des armes.

Les pirates, détachés de la flottille, remontèrent le Cydnus pour aller à Tarse, qui était à une lieue et demie de

la mer. Leur surprise fut grande, en apercevant sur les murailles l'étendard de leur pays et des hommes armés qui portaient l'habit de la Frise, de la Hollande et de la Flandre. Leur cœur endurci palpita au souvenir de leur patrie. La garnison de Tarse, qui les avait pris pour des Sarrasins qu'il fallait combattre, reconnut leur idiôme et leur tendit les bras. Ce fut une grande joie. Ils débarquèrent en tumulte. On les conduisit au palais, où dominait un guerrier des Pays-Bas. C'était Baudouin. Déjà il s'était revêtu de son armure de fer. Il tressaillit d'allégresse, en reconnaissant Zegher, Ghéraert et surtout Wimer de Boulogne, avec qui autrefois il avait fait la guerre. Un avis fut expédié aux sept autres petits navires, qui entrèrent bientôt dans le port de Tarse.

Baudouin avait fait préparer un grand festin pour recevoir les pirates, tous également étonnés de cette rencontre. Ils avaient bien entendu dire que les chevaliers chrétiens de l'Occident, ayant pris la croix, étaient partis pour la conquête de Jérusalem. Mais ils savaient que les trois premières armées avaient péri en chemin ; ils ignoraient que de nouvelles phalanges, conduites par des chefs dont les plus marquants étaient leurs compatriotes, poursuivaient plus heureusement leur pèlerinage héroïque.

Baudouin leur raconta tout le grand voyage des Croisés, leur marche à travers l'Empire qu'ils avaient intimidé, la prise de Nicée, malgré sa double enceinte, la victoire de Dorylée. Il leur apprit que Godefroid de Bouillon s'avançait sur Antioche, pendant que lui Baudouin, allant à la découverte de quelque principauté, s'était emparé de Tarse. Il se mit ensuite à les exhorter :

— Vous menez mauvaise vie, leur dit-il; cependant vous êtes chrétiens comme nous. Il vous faut venir à repentance. Nous sommes ici dans la renommée ville de Tarse; ici est né le bienheureux apôtre saint Paul; ici est enterré le grand prophète Daniel. Que des lieux si sacrés vous touchent! Nous sommes les soldats de Jésus-Christ; et vous, nos compatriotes, vous êtes les soldats du diable.

Mes frères, poursuivit-il en pleurant, car alors les plus rudes guerriers pleuraient sans honte, abandonnez le métier de pirates et suivez-nous. Notre but est noble et digne; nous venons délivrer la patrie du Seigneur. Allez avec mon frère Godefroid à la conquête de Jérusalem, ou suivez ma fortune; et si vous m'aidez de cœur, je vous ferai gagner de bonnes seigneuries.

Les pirates applaudirent et se mirent à crier tous: — La Croix! la Croix! si nous en sommes dignes.

— Elle expiera tous vos péchés, répliqua Baudouin.

On apporta aussitôt, sur de grands plats, des croix de drap vert, que les pirates s'attachèrent à l'épaule. Dès lors ces voleurs de la mer, transformés en soldats de la Croisade, marchèrent sous les étendards de Baudouin, à qui ils rendirent d'éminents services; et ceux qui survécurent aux hasards de la guerre devinrent de bons chevaliers.

Ce renfort permit à Baudouin de laisser dans Tarse une garnison; et il rejoignit Tancrède. La petite armée de ce chef, lui reprochant de l'avoir dépouillé de Tarse, attaqua ses chevaliers. Les Italiens, battus par les Flamands, furent un sujet de douleur pour les capitaines de la guerre sainte; et Godefroid de Bouillon, quand son frère reparut au camp, lui reprocha d'avoir oublié les serments des pèlerins de la

Croix. Mais alors Baudouin était ambitieux; il voulait pour lui-même une principauté; il fit voir, par la manière hautaine avec laquelle il reçut le blâme des chefs, qu'il avait suivi l'armée plus encore pour sa fortune personnelle que pour la délivrance du Saint-Sépulcre.

La mort de sa femme Gondechilde, qui l'avait pieusement accompagné et qui rendit le dernier soupir à Marésie, ne le ramena pas à des sentiments plus chrétiens. Ayant appris que le conseil des Croisés voulait l'empêcher désormais de s'écarter de l'armée, il s'en détacha de nouveau pendant la nuit, à la tête des siens, s'engagea encore dans la Cilicie et s'avança jusqu'à Édesse, où s'étaient réfugiés tous les habitants chrétiens de la contrée.

IX. — PRINCIPAUTÉ D'ÉDESSE.

Ces évènements, qui surprenaient la multitude, étaient sans doute dans les secrets desseins de Dieu.

ROLLIN.

ILLE autrefois royale [1], Édesse n'avait alors la paix qu'en se reconnaissant tributaire des Sarrasins. Elle était gouvernée par un prince grec, qui commandait au nom de l'empereur

[1] Édesse, avant l'ère moderne, avait eu des rois; et tout le monde a entendu parler de la légende du roi d'Édesse, contemporain de notre

Alexis. Baudouin n'avait pu amener qu'un petit nombre de guerriers. Mais tous les chrétiens s'étant déclarés pour lui, il fut bientôt proclamé prince d'Édesse, élu par le peuple, qui s'était révolté et avait tué son gouverneur. Il accepta cette fortune. Peu de jours après il enleva Samosate; et par un mariage qu'il contracta avec une princesse

arménienne, il étendit ses possessions jusqu'au Taurus.

Seigneur. Voici toutefois cette légende, rapportée par Thévenot (*Voyage du Levant*) :

Abgare, roi d'Édesse, ayant entendu parler des miracles du Fils de

Une partie de la Mésopotamie et les deux rives de l'Euphrate reconnurent son autorité.

L'Asie vit alors un chevalier flamand régner sans obstacle sur les plus riches provinces de l'ancien royaume d'Assyrie. Cet audacieux coup de main de Baudouin fut utile, ajoute Michaud [1]. La principauté d'Édesse servit à contenir les Turcs et les Sarrasins; et jusqu'à la seconde croisade, ce fut le premier boulevard des chrétiens en Orient.

Dieu, lui envoya, dit-on, un peintre habile, afin d'avoir son portrait. Ce prince était malade de la lèpre; et il disait : Si je puis seulement voir l'image de Jésus, je serai guéri. Mais l'éclat divin qui brillait sur le visage du Sauveur empêchait l'artiste d'en copier les traits. Alors le Fils de Dieu, voulant satisfaire à l'ardent désir du roi d'Édesse et récompenser sa foi, posa sur son visage un voile, auquel toute sa ressemblance s'imprima aussitôt, et l'envoya au Prince.

Comme les messagers revenaient à Édesse, dit encore la légende naïve, ils furent poursuivis par des voleurs. Celui qui portait le voile précieux se hâta de le jeter dans un puits, pour le sauver, et gagna promptement la ville. Le lendemain matin, Abgare vint en pompe chercher la précieuse image. Il trouva les eaux du puits accrues jusqu'à ses bords; le voile surnageait au-dessus. Il le prit, le contempla avec adoration, fut aussitôt guéri de sa lèpre et se fit chrétien à l'instant; tout son peuple suivit son exemple.

Les Turcs, au dix-septième siècle (et nous citons le témoignage de Thévenot), attribuaient encore aux eaux de ce puits révéré un grand nombre de miracles. Evagre dit que la ville d'Édesse étant assiégée par Chosroès, les habitants portèrent ce voile sur les remparts; que les machines des ennemis prirent feu aussitôt et qu'Édesse fut délivrée. La ville garda cette sainte relique jusqu'au jour où elle fut obligée de la livrer à l'empereur Constantin VIII, pour se sauver du pillage. L'église de Saint-Sylvestre à Rome croit aujourd'hui la posséder.

[1] *Histoire des Croisades*, liv. II.

X. — SIÉGE D'ANTIOCHE.

Via aspera et longa.
Gesta Dei per Francos.

Les Croisés cependant poursuivaient leur marche. Mais ayant négligé de laisser des garnisons derrière eux, ils perdirent bientôt leurs communications avec l'Europe.

Ils traversèrent, par un soleil accablant, les montagnes du Taurus, respirèrent un moment dans la Syrie, repoussèrent plusieurs attaques des Turcs, prirent Arthésie (l'ancienne Chalcis); et enfin ils aperçurent Antioche, cette ville où saint Pierre avait siégé, où les apôtres avaient laissé tant de traces augustes, ville immense, que protégeait l'Oronte, que trois lieues de murailles entouraient, hérissées de trois cent soixante-quatre tours.

Il fallait, pour s'approcher d'Antioche, franchir le pont de l'Oronte, qu'on appelait le Pont-de-Fer, et qui était protégé par deux tours énormes, revêtues de fer et défendues par de vaillants guerriers. Les Musulmans étaient, des deux côtés, rangés en bataille. Le comte de Flandre et le duc de Normandie s'élancèrent les premiers sur le pont. Ils attaquèrent l'ennemi si vivement, que le passage fut enlevé; les Turcs se replièrent en fuyant sur Antioche, dont la

forteresse passait pour imprenable, dont les remparts étaient baignés par de vastes fossés, par l'Oronte qui était là un grand fleuve et par de profonds marais. L'émir Accien gardait la place avec vingt-sept mille guerriers.

Ce siége parut si difficile, qu'une partie des Croisés ne voulait pas qu'on l'entreprît. On manquait de machines. Le plus grand nombre des chefs demandait que l'on attendît les secours promis par l'empereur Alexis. Godefroid de Bouillon pensa que les délais seraient plus favorables aux Musulmans qu'aux chrétiens. Il rappela aux Croisés leurs précédents exploits. Il leur fit voir quelle serait leur force, lorsqu'ils seraient maîtres d'Antioche; et six cent mille pèlerins, dont plus de deux cent mille portaient des armes, investirent la ville.

Les postes, comme devant Nicée, furent partagés entre les diverses nations qui composaient l'armée de la Croix. Les Flamands, les Zélandais et les Frisons, sous la conduite de leurs chefs, furent placés à l'orient, entre la porte de Saint-Paul et la porte du Chien; les autres guerriers dans la longue distance qui s'étend de la porte du Chien à l'Oronte. On négligea au commencement d'investir le côté occidental que bordait le fleuve; les assiégés continuèrent de recevoir par là des secours. Dès qu'on s'en fut aperçu, Godefroid de Bouillon ayant établi sur l'Oronte un pont de bateaux, la ville fut bloquée enfin de tous côtés. Les Turcs faisaient des sorties imprévues, principalement par la porte du Chien : les Croisés, avec d'énormes fragments de rocher, murèrent cette porte.

Mais au milieu d'une foule d'actions éclatantes, l'hiver s'avança, humide et destructeur. Toutes les calamités qui

découragent survinrent, la disette, les épidémies, les sanglantes rencontres. En vain d'intrépides excursions amenèrent dans le camp quelques mulets chargés de vivres; ces secours fortuits étaient insuffisants. L'armée ne recevait plus rien de l'Europe. De soixante-dix mille chevaux qui étaient arrivés devant Antioche, il n'en resta bientôt plus que deux mille, qu'on ne pouvait plus nourrir. Plusieurs chefs désertèrent; le vicomte de Melun et Pierre-l'Ermite lui-même voulaient retourner en Europe. Il fallut toute l'autorité de Tancrède pour les en détourner.

Un dernier malheur frappa les soldats chrétiens; Godefroid, blessé grièvement dans un combat, resta malade sous sa tente.

On avait envoyé à l'empereur de Constantinople des messagers qui ne revenaient point. Il faut lire, à cette époque, les vieux chroniqueurs et les légendaires. Un soir, disent-ils, plusieurs chevaliers entrèrent dans la tente de Godefroid malade. Les communications avec Constantinople étaient rompues; les vaisseaux de la Hollande, de la Flandre et de Gênes n'apportaient plus de vivres; le port de Saint-Siméon, situé à trois lieues d'Antioche, ne recevait plus de navires amis. Le premier guerrier qui entra venait de Laodicée. Échappé de cette ville, que les perfides Grecs avaient surprise pour la remettre aux Infidèles, il annonçait que ceux des pirates croisés, à qui Baudouin avait confié la garde de Tarse, étaient prisonniers. Un autre chevalier raconta que l'archidiacre de Toul, s'étant retiré la veille avec trois cents pèlerins, à quelques milles du camp, dans une vallée où il comptait trouver des vivres, venait d'être massacré par les Turcs, ainsi que tous ses compa-

gnons. On apprenait de toutes parts le meurtre des Croisés qui, désertant pour trouver à manger sous les tentes ennemies, n'y rencontraient que la mort prompte. Ces nouvelles pleines de tristesse et de douleur, selon l'expression de Guillaume de Tyr, ajoutaient au sentiment de toutes les calamités qu'on éprouvait.

Un autre guerrier venu de loin parut; il était encore souillé du sang des batailles. En le voyant, Robert de Flandre lui demanda ce qu'il avait fait de Swenn, que les chroniqueurs appellent Suénon? Suénon était un jeune et brillant prince, fils du vieux roi de Danemark Olaw et frère du roi régnant Erik III. Sur l'invitation du comte de Flandre, ce prince du Nord, son allié, avait aussi pris la Croix; il amenait quinze cents guerriers danois. Six-Camminga, Tzallinck-Ockinga, Gotfrid-Roorda et d'autres chevaliers frisons l'accompagnaient. La veille on avait appris qu'il arrivait, et des hauteurs du camp on avait aperçu ses bannières à l'horizon.

— Suénon n'est plus, mes seigneurs, dit l'homme que le comte de Flandre avait interrogé; hélas! ce noble chevalier, à la stature de géant, à la blonde chevelure, au visage d'ange, au bras si puissant, la mort ne l'a point épargné. Nous sommes maudits, à cause de nos péchés; et Suénon avait l'âme trop pure pour combattre au milieu de nous. Une jeune fille, la tendre Florine, si pieuse et si sainte, et si renommée pour sa beauté et ses grâces, généreuse fille du noble duc Eudes de Bourgogne et de Mathilde-la-Belle, Florine, vous le savez, s'était éprise d'un chaste amour pour le héros danois. Cette flamme était partagée; ce pur amour devait être couronné dans les saints

lieux. Selon les vœux des deux fiancés, leur mariage ne devait se célébrer que dans Jérusalem, après la délivrance du Saint-Sépulcre. Florine elle-même avait pris la Croix. Animée de la même piété qui brûlait au cœur de Suénon,

elle avait voulu partager tous ses dangers; elle marchait auprès de lui sous la bannière du Seigneur.

La nuit dernière, pendant que Suénon reposait, et que Florine, encore en prières, songeait à Dieu et à l'objet de son amour, elle entendit un bruit, elle reconnut les pas des Infidèles; elle courut éperdue à la tente de Suénon; il était déjà trop tard; le camp danois était investi par les Sarrasins. Il fallut combattre dans les ténèbres et sans espoir de vaincre; car le nombre des ennemis était immense. Après une heure de carnage, Suénon tomba percé de cent blessures mortelles. L'ardente Florine, armée de l'épée comme nous, n'avait cessé de combattre aux côtés du chevalier qu'elle aimait. Protégée longtemps par nos efforts, elle succomba, quand Suénon pour la dernière fois lui tendit sa main défaillante; et leur hymen est consacré par la mort.... .

C'étaient donc tous les jours d'aussi lugubres nouvelles.

Cependant l'horrible hiver passa. Dès que le temps devint plus doux, l'évêque Adhémar, qui ne désespérait pas de sa mission, fit labourer et ensemencer les terres autour du camp, pour montrer aux Infidèles que les assiégeants comptaient persévérer. Godefroid, guéri de sa blessure, avait tout ranimé; son frère Baudouin, à qui il avait demandé des secours, venait d'envoyer de l'argent et des grains. On construisit pour l'armée des moulins à vent, machines que les chrétiens avaient trouvées pour la première fois en Asie. La disette cessa enfin, et l'armée reprit confiance.

Sur ces entrefaites, des ambassadeurs du calife de l'Égypte se présentèrent devant les chefs des Croisés. Le calife sachant, dirent-ils, que les chrétiens étaient venus pour délivrer Jérusalem, s'obligeait, s'ils voulaient mettre bas

les armes, à relever les églises de la ville sainte et à leur permettre d'y entrer en pèlerins. Mais s'ils allaient plus avant, lui, le calife, était prêt à lancer contre eux tous les hommes armés de l'Égypte et de l'Éthiopie, et tous les Musulmans de l'Asie et de l'Afrique.

Ce discours irrita les Croisés. Godefroid répondit, au nom de tous, qu'ils étaient venus pour affranchir Jérusalem, dont les chrétiens voulaient être seuls les gardiens et les maîtres; qu'ils ne redoutaient ni l'Égypte, ni ses alliés, et qu'ils ne pouvaient faire de traités qu'avec les princes qui juraient au nom de Jésus-Christ.

En même temps que ces Égyptiens se retiraient, une armée de vingt mille Sarrasins, venus d'Alep et de Damas, s'approchait pour secourir Antioche. Elle fut en quelques heures taillée en pièces par les guerriers des Pays-Bas et par les soldats de Bohémond.

Le comte de Flandre, voulant ajouter une démonstration à la réponse que Godefroid venait de faire aux ambassadeurs du calife de l'Égypte, fit courir après eux et leur envoya sur des chameaux deux cents têtes d'Infidèles. Deux cents autres furent lancées dans la ville assiégée.

Peu de jours après, une flotte génoise étant entrée dans le port Saint-Siméon, des pèlerins, sous la conduite de Bohémond, allèrent recevoir les provisions qu'elle apportait. Comme ils s'en revenaient chargés, ils furent attaqués par quatre mille Musulmans qui les épiaient et qui les mirent en déroute. Bohémond lui-même commençait à fuir. Godefroid, surveillant tout, vole à leur secours avec son frère Eustache et quelques chevaliers à qui il ne dit que ces mots : — Imitez-moi. Il se précipite l'épée à la

main, au milieu des ennemis; et les Infidèles tournent le dos, s'enfuyant vers la ville. Accien, qui la défend, fait sortir un renfort d'élite pour soutenir ces alliés qui lui arrivent. A l'appel de Godefroid, le nombre des Croisés se grossit en même temps. La bataille s'engage plus sérieuse. Godefroid, par un mouvement habile, se place de manière à couper à l'ennemi la retraite dans Antioche; tous les Musulmans furent massacrés. Ceux qui cherchèrent à fuir, pressés par les chrétiens, se noyèrent dans l'Oronte, au nombre de deux mille.

Dans cette journée, où la valeur des soldats de la Croix éclata par des prodiges, Godefroid faisait voler en éclats les casques et les cuirasses. On lit dans les chroniques qu'un Sarrasin de taille démesurée, l'ayant assailli, mit du premier coup son bouclier en pièces. Godefroid furieux s'élance sur son gigantesque adversaire, se dresse sur ses étriers, et laissant tomber avec force sa lourde épée, partage le corps du Sarrasin en deux parts, dont l'une roule dans la poussière, tandis que l'autre, emportée par le cheval, rentre dans la ville qu'elle épouvante.

Les Croisés vainqueurs ramenèrent le soir dans leur camp, avec leurs provisions sauvées, les chevaux, les armes et les vêtements de soie des Infidèles.

Le siége néanmoins était toujours sans autres résultats, faute de machines. Dans l'intérieur des murs, les Turcs se vengeaient de leurs défaites sur les chrétiens qui habitaient Antioche et sur les prisonniers qu'ils pouvaient faire. Un jour ils amenèrent sur les remparts un chevalier captif; il se nommait Raymond Porcher; il avait les mains enchaînées. On lui enjoignit d'engager les chefs de la Croisade à

le racheter, s'ils ne voulaient pas qu'on lui coupât la tête. Raymond, élevant la voix, cria aux chrétiens : — Ne faites pour moi aucun sacrifice; il est bon que je meure. Mais pressez le siége; cette ville maudite ne peut plus vous résister longtemps. Restez fidèles à la foi du Christ, qui est avec vous.

Accien, s'étant fait traduire ces paroles, fut étonné d'une telle grandeur d'âme. Il offrit les plus hauts honneurs au chevalier, s'il voulait embrasser la religion de Mahomet, la mort, s'il persistait dans sa croyance. Raymond Porcher, pour toute réponse, se mit à genoux, tourna ses regards vers l'orient et fit sa dernière prière, bénissant Jésus-Christ. On lui trancha la tête; on jeta ensuite d'autres chrétiens dans un bûcher.

Mais la ville était tombée à son tour dans une disette si profonde, que le fier Accien se vit réduit à demander une trêve. Les chrétiens, abattus par les longues fatigues,

l'accordèrent. Baudouin, sur ces entrefaites, envoya d'Édesse quelques sommes d'argent; et on prit dans le camp un peu de repos. Il y eut des pourparlers entre les Turcs et les Croisés. Un Arménien, nommé Phirous, qui avait abjuré le Christianisme pour se ranger sous les étendards de Mahomet, et qui commandait trois des tours d'Antioche, offrit secrètement alors à Bohémond de lui livrer la ville. Voici comment la chose se passa.

Phirous, honoré de la confiance de l'Émir, avait avec lui son fils et son frère, apostats comme lui, et investis de commandements sous ses ordres. Avant de chercher à gagner son frère, qu'il savait très-dévoué à la cause des Turcs, il ébranla son fils, lequel entra dans ses projets. Sans admettre d'autres tiers au complot, il descendit le jeune homme dans le fossé, par une échelle de cuir, et le chargea de faire des ouvertures à l'un des chefs croisés. Le jeune homme, à la faveur de la nuit, se présenta aux portes du camp. On le conduisit à Bohémond. Le prince de Tarente reçut avec joie des propositions qui allaient terminer tant de maux; il renvoya l'émissaire à son père avec de séduisantes promesses et fit sur-le-champ rassembler en conseil secret les chefs de la Croisade.

Ils commencèrent par rejeter les offres de l'Arménien, en disant que la trahison était indigne de leur cause et honteuse pour leur valeur, mais peut-être intérieurement jaloux de Bohémond qui prétendait, s'il gagnait Antioche par stratagème, considérer cette ville comme son domaine. On décida de reprendre le siége, en arrêtant que chacun des chefs commanderait sept jours, et que la ville appartiendrait à celui qui serait de semaine lorsqu'elle se rendrait.

Le commandement de la première semaine fut donné à Bohémond ; et dès le lendemain du conseil secret, on apprit que Kerbogâ, prince de Mossoul, après avoir ravagé la Mésopotamie, amenait au secours d'Antioche une armée que l'on disait forte de deux cent mille hommes. De vives alarmes se répandirent dans le camp. Ceux qui s'étaient le plus opposés à la proposition du prince de Tarente, vinrent le presser d'exécuter ce qu'il avait dit.

Bohémond, ayant fait prévenir Phirous, osa la nuit suivante monter lui-même à la tour, au moyen de l'échelle de cuir. L'Arménien était prêt. Il livra son fils en otage, pour sûreté de son engagement. Le jeune homme, arrivé au camp, fut présenté aux chefs. Tout était conduit dans cette affaire avec une discrétion extrême. Bohémond, qui devenait maître de l'entreprise, voulant inspirer une fausse sécurité aux assiégés, fit sonner les trompettes, déployer les bannières et donna l'ordre à l'armée de se mettre en marche, en annonçant qu'on allait à la rencontre du prince de Mossoul.

Cette manœuvre occupa toute la journée. Aussitôt qu'il fut nuit, les nombreux corps des armées de la Croix firent volte-face, revinrent en silence sous les murs d'Antioche, s'arrêtèrent dans un vallon, au pied de la tour des Trois-Sœurs, où commandait Phirous, et apprirent là ce qui se préparait.

Un orage s'était élevé, mêlé de grands vents et de tonnerres. Les Croisés virent dans ce tumulte des éléments une marque certaine de la protection du ciel, qui empêchait ainsi les sentinelles de rien entendre. Le complot de Phirous allait donc se consommer.

Comme l'Arménien n'attendait plus que l'heure convenue, le bruit d'une trahison se répandit tout à coup dans la ville. On en accusait le peu de chrétiens qui s'y trouvaient. On soupçonnait plus vivement peut-être les apostats, gens en qui on n'a jamais une confiance entière. On nommait sourdement Phirous; on disait qu'il entretenait des correspondances avec les Croisés. Accien le fit venir et l'interrogea, fixant sur lui un de ces regards qui fouillent dans les plus intimes pensées. Le sang-froid de l'Arménien le sauva; lui-même proposa avec calme des mesures de sûreté :

— Il faut changer, dit-il, tous les gardiens des tours et mettre aux fers tous les chrétiens.

— C'est ce que je ferai demain, répondit l'Émir, en le renvoyant.

Phirous retourna à son poste, plus pressé que jamais d'en finir. Mais son frère n'était pas encore prévenu ; et il ne pouvait rien faire sans son concours, parce qu'il commandait la tour voisine de la sienne. Il alla le trouver.

— Vous savez ce qui se passe, lui dit-il; on arrête tous les chrétiens. Demain matin, avant le jour peut-être, tous seront mis à mort. C'est pour moi une vive douleur; je ne puis oublier que nous sommes nés dans la même religion et que nous avons été leurs frères.

— Et c'est une raison de plus pour les avoir en horreur, répondit froidement l'autre apostat. Depuis que ces Croisés sont venus, nous ne vivons que dans les alarmes. Puissent-ils périr tous et les traîtres avec eux!

Le frère de Phirous avait un air si menaçant et si farouche, que l'Arménien vit bien qu'il ne deviendrait jamais

son complice. Il n'hésita pas un instant ; se précipitant sur lui avec violence, il lui plongea son poignard dans le cœur et jeta aussitôt le cadavre dans les fossés.

Un peu rassuré alors, il descendit son échelle de cuir. Un émissaire de Bohémond, posté au pied de la tour, monta pour s'entendre avec Phirous. — Nous n'avons

qu'une seule ressource, dit l'Arménien, c'est que tous les intrépides de l'armée viennent ici par l'échelle flottante; et dès que nous serons en nombre, nous irons ouvrir une des portes.

Pendant qu'il parlait ainsi, un officier de ronde se présenta tout à coup avec une lanterne. Phirous n'avait eu que le temps de cacher le croisé sous les coussins d'un divan: et pourtant son air calme ne laissa rien soupçonner. L'officier loua sa vigilance, examina tout avec sa lanterne et ne vit rien. Lorsqu'il se fut éloigné, l'Arménien fit descendre le soldat, en lui recommandant bien de dire à Bohémond qu'une heure de retard perdrait tout.

Mais à ce moment suprême, la frayeur s'empare des soldats. Tous calculent le danger; tous s'épouvantent. Personne ne veut se hasarder sur la tremblante échelle. En vain Bohémond donne l'exemple en montant le premier; en vain il prie; personne ne le suit. Les paroles même de Godefroid de Bouillon n'excitent pas les braves. Robert de Flandre s'approche alors, suivi de soixante guerriers d'élite.

— Nous irons donc, nous autres, dit-il.

Ses soixante compagnons le suivent en silence.

L'élan était donné; une foule de soldats montent intrépidement. Dix tours sont en quelques minutes au pouvoir des Croisés. Une porte est enfoncée; Godefroid de Bouillon entre dans Antioche au son des trompettes, au cri de guerre *Dieu le veut!* qui retentit partout. La garnison turque est exterminée; et au point du jour, on voit flotter sur les remparts la bannière rouge de Bohémond.

Accien, voulant s'enfuir, fut tué par un bûcheron qui le reconnut, et qui apporta aux chefs des Croisés sa tête

énorme, aux oreilles larges et velues, à la longue barbe blanche.

XI. — LA SAINTE LANCE.

La victoire est à Dieu.
Bossuet.

La prise d'Antioche eut lieu au commencement de juin de l'année 1098, après un siége de huit mois.

Il y avait peu de jours que les chrétiens se reposaient de leurs longs travaux et se réjouissaient de leur triomphe, quand l'armée du prince de Mossoul, forte en effet de deux cent mille hommes, se montra en vue d'Antioche. Vingt-huit émirs marchaient, avec leurs corps d'armée, sous les ordres de Kerbogâ. Il s'avançait comme un homme sûr de vaincre.

Un détachement de chevaliers sortit à la rencontre de ce

nouvel ennemi. Sans doute qu'ils vendirent chèrement leur vie; mais aucun d'eux ne revint.

Un nouveau corps d'armée, qui allait au secours du premier détachement, fut obligé de rentrer précipitamment dans la ville, investie une heure après par les bannières innombrables des Musulmans; et les Croisés, d'assiégeants qu'ils étaient la semaine précédente, se trouvèrent assiégés tout à coup, sans avoir eu le temps de s'approvisionner.

Des sorties de tous les jours produisirent alors mille faits héroïques, mais n'amenèrent aucun succès; et parmi les chrétiens, bloqués dans un cercle qui semblait se resserrer à chaque heure, la disette vint de nouveau. Ce fut bientôt la plus hideuse famine. On mangea les chiens, puis les chevaux de bataille, puis les cuirs des baudriers et des chaussures. Les chefs partageaient les peines des soldats.

On savait que l'empereur Alexis amenait enfin des secours et on prenait courage. Le comte de Blois, ayant fait une percée dans les rangs compactes de l'ennemi, trouva le moyen de s'échapper; il courut à la rencontre de l'Empereur qui s'avançait en effet. Il le pressa d'accélérer sa marche. Mais Alexis ne venait que pour partager les victoires des Croisés; dès qu'il apprit la situation d'Antioche, il rebroussa chemin et s'en retourna lâchement dans Constantinople. Le comte de Blois, découragé, reprit le chemin de la France.

Abandonnés ainsi, les Croisés, dans leur misère, ne songeaient plus qu'à mourir. Quelques chefs firent même offrir à Kerbogâ de lui rendre la ville, s'il leur voulait permettre de s'en retourner dans leur pays. Le prince de Mossoul se refusa à cette transaction, dont Godefroid n'ap-

prit la pensée que pour la blâmer sévèrement. Car au milieu de l'abattement général, il y avait encore parmi les chrétiens, quelques hommes qui conservaient de l'enthousiasme. Godefroid de Bouillon, Robert de Flandre, Tancrède, juraient que tant qu'il leur resterait soixante chevaliers, ils ne renonceraient pas à l'espoir d'aller délivrer Jérusalem.

On raconta bientôt des visions prodigieuses qui semblaient annoncer un terme à tant de maux. Un déserteur passait à l'ennemi; il s'en revint de lui-même, disant qu'il avait été arrêté par son frère, mort dans un précédent

combat. Le fantôme lui avait révélé qu'à la prochaine bataille, tous ceux qui avaient succombé sous la bannière de la Croix se lèveraient de leur tombe et viendraient combattre à leurs rangs.

Pour mettre le comble à ces merveilles, un bon et saint prêtre marseillais, nommé Pierre-Barthélemi, eut une révélation plus importante. Un matin, il annonça tout ému que saint André s'était montré à lui, en réalité ou en songe, et qu'il lui avait déclaré le lieu où était enterrée, dans l'église vénérée de Saint-Pierre d'Antioche, la lance qui avait

percé le flanc de Notre-Seigneur. Le saint apôtre avait ajouté que cette lance, devenue auguste et sacrée, donnerait la victoire aux chrétiens.

On trouva au lieu désigné la précieuse relique, après avoir fouillé assez longtemps; des épreuves et des miracles signalèrent en effet sa sainteté; l'abattement s'évanouit alors et tout le monde voulut de nouveau marcher au combat. L'ermite Pierre fut envoyé à Kerbogâ, à qui il demanda fièrement, au nom des chrétiens, s'il souhaitait une bataille générale, ou s'il ne préférait pas un combat d'un certain nombre de chevaliers croisés contre un nombre égal de Musulmans?

Le prince de Mossoul, souriant de dédain, répondit qu'il ne traitait pas avec des mourants; et il renvoya le parlementaire.

Toute l'armée chrétienne se mit donc en prières. Un reste de vivres, que l'on trouva et qui fournit un repas frugal à tous les guerriers, parut un nouveau miracle; et le lendemain matin, 29 juin, jour même où l'on fête les bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, cent mille Croisés, après avoir tous communié, sortirent d'Antioche avec tous les chefs, précédés du pieux évêque Adhémar, qui portait la cuirasse sur sa robe épiscopale, et auprès de qui marchait Raymond d'Agiles, l'un des historiens de la Croisade, élevant dans ses mains la sainte lance.

L'armée s'avançait en chantant le psaume de la guerre : *Exurgat Deus ;* « Que le Seigneur se lève ! Que ses ennemis soient dispersés ! » Tous ceux qui étaient sans armes priaient à genoux sur les remparts. Presque tous les soldats de la Croix étaient à pied ; les chefs avaient pour monture

des ânes et des chameaux. Il ne restait qu'un cheval, qu'on avait donné à Godefroid de Bouillon.

Lorsqu'on annonça au prince de Mossoul que les chrétiens sortaient de la ville, dont les tours venaient d'arborer le drapeau noir, il crut qu'ils s'avançaient humblement pour implorer sa clémence. Mais ses premiers détachements, violemment dispersés, l'obligèrent bientôt à quitter son jeu d'échecs et à monter à cheval. Il divisa rapidement son armée en quinze bataillons. Les chrétiens, de leur côté, s'étaient partagés en douze corps, sous la protection des douze apôtres. Tous ces arrangements furent détruits en un moment; la mêlée devint subitement générale. La bataille s'engagea sur tous les points, avec tant de courage de la part d'hommes que l'on croyait exténués, que Kerbogâ, pris de peur, envoya à son tour proposer aux princes chrétiens ce qu'il avait refusé la veille, d'éviter le carnage en se bornant à faire combattre des deux parts l'élite des guerriers. Les Croisés à leur tour méprisèrent des offres qui redoublaient leur confiance. Une petite pluie vint les rafraîchir, en même temps qu'un vent assez vif poussait leurs flèches vers l'ennemi. Ils reconnurent là encore la protection de Dieu. Godefroid de Bouillon, Robert de Flandre, qu'on surnomma, à cause de ses exploits dans cette grande journée, *le fils de saint Georges,* le comte de Hainaut, Baudouin du Bourg, Tancrède, tous les capitaines se montraient aux postes les plus avancés. Ils voyaient tomber autour d'eux les plus braves Sarrasins. L'armée immense de Kerbogâ fut mise en pleine déroute.

Le prince de Mossoul s'enfuit, laissant sur le champ de bataille cent mille Infidèles. Les chrétiens avaient perdu

quatre mille hommes. Ils trouvèrent, dans les camps ennemis, des chevaux, de l'or, des vivres et quinze mille chameaux, qu'ils emmenèrent à Antioche, encore chargés des cordes et des chaînes que le vaincu leur avait destinées.

Cette heureuse victoire fut suivie de quelques jours de repos [1].

Les chefs de la Croisade, ne voyant plus d'ennemis devant eux, se disposèrent bientôt à poursuivre leur marche vers Jérusalem. Ils n'étaient pas encore désabusés sur le compte de l'empereur Alexis; ils lui envoyèrent Hugues de Vermandois et Baudouin de Hainaut, pour lui rappeler de nouveau les promesses qu'il avait faites de fournir des secours. Le jeune comte de Hainaut, attaqué par un corps de Turcs dans les environs de Nicée, ne reparut plus; et jamais on n'a pu savoir sa fin. Hugues, s'étant caché dans un bois, échappa aux barbares; mais arrivé à Constantinople, il abandonna la cause périlleuse des Croisés et s'en retourna dans son pays.

Bohémond avait été reconnu prince d'Antioche; une forte garnison avait été laissée dans cette ville; et l'armée s'était éloignée. Une grande douleur devait la frapper encore. Dans une nouvelle épidémie qui survint, l'évêque Adhémar, ce chef spirituel de la Croisade, dont l'appui avait soutenu tant de courages, fut emporté tristement. Il mourut sans avoir vu Jérusalem.

Plusieurs places furent prises dans la route, et de nobles prouesses pourraient agrandir nos récits. L'armée du prince d'Alep fut battue par Godefroid de Bouillon. L'émir de

[1] L'histoire de la sainte lance est contée différemment dans la *Chronique de l'abbaye de Saint-André*. Voyez dans les appendices la note D.

Tripoli fut vaincu dans une sanglante rencontre. Marra fut assiégée. Les habitants, au rapport de Guillaume de Tyr, lançaient du haut des remparts des flots de bitume enflammé, des tonnes de chaux vive, des ruches pleines d'abeilles, des monceaux de pierres et des grêles de traits. Néanmoins le comte de Flandre planta l'étendard de la Croix sur les tours de Marra.

On marcha enfin sur Laodicée, où l'armée des Croisés se renforça de plusieurs chevaliers venus de l'Angleterre [1]. Elle délivra les pirates croisés qui s'y trouvaient captifs. Beaucoup d'autres villes furent enlevées ou se soumirent; tout tremblait enfin devant les chrétiens. Ptolémaïs eut peur et envoya des vivres. Mais en même temps les chefs qui commandaient dans cette ville lâchèrent des colombes qui portèrent à Césarée, attachés à leurs ailes, des avis écrits contre les chrétiens. Un de ces innocents messagers, échappé des serres d'un faucon, tomba dans le camp des Croisés, qui apprirent à connaître leurs prétendus alliés. Ils ne s'arrêtèrent pourtant pas dans leur projet d'aller en toute hâte à Jérusalem.

Ayant pris Lydda et Ramla, comme ils n'étaient plus qu'à quelques lieues de la ville sainte, des chrétiens de Bethléem vinrent implorer leur secours. Tancrède partit avec trois cents hommes; et à minuit, heure consacrée

[1] L'Angleterre prit peu de part à la première Croisade. Guillaume-le-Roux, successeur de Guillaume-le-Conquérant, s'occupait moins de consoler l'Église que d'affermir sa tyrannie brutale dans la Grande-Bretagne envahie par son père. Le petit nombre de chevaliers anglais qui vinrent s'unir à Godefroid, arrivaient par leur propre vœu, mais non envoyés par Guillaume.

par la naissance du Sauveur, l'étendard de la Croix fut arboré sur Bethléem délivrée.

XII. — PRISE DE JÉRUSALEM.

Ce capitaine qui délivra le tombeau de Jésus-Christ.... Il ne dut qu'à sa valeur et à sa sagesse cette conquête glorieuse, qui lui coûta tant de travaux.

LE TASSE.

Le lendemain, on aperçut à l'horizon Jérusalem; et soixante mille chrétiens de l'Occident, car l'armée des Croisés était maintenant réduite à ce nombre, purent contempler enfin la cité sainte.

Pénétrés d'un sentiment religieux, ils tombèrent tous à genoux, la tête découverte, fondant en larmes, priant en silence, et se frappant la poitrine. Ils reprirent leur marche en continuant

de prier ou en chantant de pieux cantiques. Les chevaliers avaient mis pied à terre; tous les Croisés, ayant ôté leurs chaussures, marchaient les pieds nus, et ne foulaient qu'avec recueillement ce sol consacré par les pas de l'Homme-Dieu.

Leur piété ardente se confondait dans la tendresse et les saints transports; ils pleuraient sur les souffrances de Jésus-Christ, sur l'humiliation du Saint-Sépulcre outragé; puis ils juraient derechef de ne déposer maintenant les armes qu'après avoir vengé la cause de la Croix.

Jérusalem, détruite par Titus, relevée par Constantin, prise et reprise dans les irruptions qui affligèrent la décadence de l'Empire, était depuis longtemps la proie des enfants de Mahomet, qui la désolaient de profanations. Cette ville formait un carré long et contenait dans son enceinte quatre collines, dont la plus célèbre était le Golgotha ou Calvaire, lieu rendu à jamais vénérable par la passion du Sauveur des hommes. L'impératrice Hélène avait fait bâtir sur cette colline auguste l'église de la Résurrection.

Au moment de l'arrivée des Croisés, les Musulmans d'Égypte, qui venaient d'enlever Jérusalem aux Turcs, avaient achevé de la fortifier de remparts, de tours et de larges fossés. Ils avaient comblé ou empoisonné les puits et les citernes des environs. C'était le milieu de l'été. L'armée chrétienne se trouva bientôt exposée à mourir de soif; car les sources étaient taries, le torrent de Cédron desséché; la fontaine de Siloé coulait à peine.

L'armée entoura néanmoins Jérusalem. Le comte de Flandre assit son camp au nord, entre la porte d'Hérode et la porte de Saint-Étienne; les diverses nations se parta-

gèrent le reste du circuit de la ville ; Godefroid de Bouillon planta son pavillon entre la porte de Damas et la porte de Jaffa, au lieu même où s'était élevée la tente de Titus.

Quoique les Croisés n'eussent ni échelles, ni machines, ils commencèrent le siége par un assaut général. Ils comblèrent une partie des fossés; puis tandis que les uns lançaient des pierres et des javelots sur la ville, avec la fronde et l'arbalète, les autres s'avançant au pied des murailles, couverts de leurs boucliers serrés, comme d'une tortue impénétrable, s'efforçaient d'ébranler, avec la pioche et le marteau, les remparts et les tours. Les flots d'huile et de poix bouillante qui tombaient sur eux ne les firent pas reculer. Des pans de muraille s'écroulèrent; on apporta la seule échelle de siége que l'armée possédât, et les guerriers se plaçant quatre de front, cent d'entre eux y montèrent, étonnant dès ce premier jour les Musulmans, qui ne s'expliquaient pas un tel excès de valeur. Mais ne pouvant être soutenus sur les autres points, les plus avancés se firent exterminer; et l'armée fut obligée de faire sa retraite.

On se décida à construire des machines. Des détachements envoyés à la découverte ayant trouvé du bois, tous les bras s'employèrent à le mettre en œuvre. On fit des béliers, des catapultes; on traça et on établit des galeries couvertes; on prépara des claies et des fascines. On avait fini par découvrir de l'eau à quelques lieues du camp, et toute l'armée montrait du courage. De toutes parts contre les murs se dressèrent les apprêts, parmi lesquels on distinguait trois énormes tours mobiles, solidement construites, qui avaient chacune trois étages, et qui s'élevaient plus haut que les remparts de la ville assiégée. Des ponts à bas-

cule étaient debout au sommet, prêts à s'abattre sur les créneaux.

La plus grande de ces machines était celle de Godefroid de Bouillon. Elle contenait, renfermés dans la chambre inférieure, les nombreux ouvriers qui la faisaient mouvoir sur ses énormes roues. Les étages supérieurs portaient les guerriers. Les parois de cet édifice étaient couvertes de cuir mouillé qui devait opposer de la résistance à la flamme.

Les Croisés se préparèrent, par trois jours de jeûne et de prières ardentes, à l'assaut qu'ils méditaient. Le quatrième jour, l'armée entière fit une procession solennelle

autour de la ville sainte. Tous les chevaliers, tous les pèlerins, tous les guerriers allaient nu-pieds et la tête décou-

verte. Ils marchaient au son des timbales et des trompettes. Toutes les pieuses bannières étaient déployées. Tous les prêtres du camp, vêtus de chapes blanches, portaient les images des saints et chantaient des psaumes.

De la montagne des Oliviers, les regards des Croisés planaient sur Jérusalem. Les Infidèles garnissaient les remparts où ils avaient apporté des croix qu'ils insultaient.

— Vous le voyez! s'écria Pierre-l'Ermite, c'est Jésus-Christ qui expire de nouveau pour nous.

Toute l'armée poussa des gémissements de fureur; et chacun rentra dans ses quartiers, l'âme remplie d'indignation.

Le lendemain matin, avant le lever du soleil, ils préparèrent leurs armes, décidés à ne plus les déposer.

Pendant la nuit, le comte de Flandre et Tancrède avaient fait avancer leurs tours devant la porte de Damas. L'immense machine de Godefroid de Bouillon avait été poussée à vingt pas de la porte de Saint-Étienne. Les fossés, sur ces points-là, étaient comblés de fascines et de pierres. On approcha les béliers et les catapultes; et l'attaque s'engagea, sous les nuées de traits qui pleuvaient des remparts. La défense était si acharnée, que trois jours et trois nuits se passèrent en combats sans relâche. Mais les efforts des assiégés n'avaient pu détruire les machines.

Le jeudi 14 juillet 1099, Godefroid de Bouillon, à la première heure du jour, ordonna l'assaut sur tous les points. Les catapultes vomirent des pierres sur la ville, les béliers battirent ses remparts; les pionniers, sous des galeries couvertes, sapèrent les bases des tours; les frondeurs, les archers, les arbalétriers lancèrent des balles de plomb,

des javelots armés de pointes de fer, des flèches à crochet, des matières enflammées. Cent mille voix, formant un hurlement confus, qui n'eût pas permis au tonnerre de se faire entendre, excitaient partout au carnage. Les assiégés, à l'aide de quatorze machines fixées sur leurs remparts, rendaient aux chrétiens les javelines, les traits enflammés, l'huile ardente, et lançaient le feu grégeois dont ils possédaient le terrible secret.

Plusieurs des tours qui avaient coûté tant de peines aux assiégeants furent brûlées et abattues; les Croisés virent arriver la quatrième nuit, sans pouvoir entrer dans Jérusalem. Le comte de Flandre en pleurait de désespoir. La tour de Godefroid, à moitié démantelée, menaçait ruine; on passa la nuit à la réparer; et l'assaut fut repris aux premières lueurs de l'aurore.

Le théâtre des plus grands faits d'armes fut dès-lors la tour du prince des Croisés, qu'on avait solidement étayée. Godefroid s'y tenait debout, comme la veille, dirigeant tous les mouvements et lançant des javelots qui répandaient la mort. Derrière lui était élevée une croix d'or, dont l'aspect semblait redoubler la rage des Sarrasins. Ils lançaient des pots de feu et des pierres énormes, qui ne purent la renverser.

Parmi les hommes vaillants qui entouraient Godefroid sur sa plate-forme, le brave Mathieu, son écuyer, et beaucoup d'autres tombèrent. L'avantage semblait se maintenir du côté des Sarrasins. Les chrétiens étaient partout repoussés, malgré leurs efforts intrépides. Toutes les tours brûlaient; celle de Godefroid venait de prendre feu à sa base, quand tout à coup une vision prodigieuse frappa

l'armée chrétienne. Un brillant chevalier, revêtu d'armes éclatantes, apparaît au sommet du mont des Oliviers. Il

agite son bouclier blanc sur lequel étincellent trois étoiles, et montre Jérusalem de la pointe de sa flamboyante épée. Tous les soldats de la Croix le prennent pour un envoyé du ciel. Godefroid s'écrie : — Dieu est pour nous ! — Et pendant que ceux qui l'environnent lancent sur les remparts une grêle de traits, sentant que sa tour allait crouler, il laisse tomber son énorme pont-levis sur la muraille et se précipite dans la ville, au milieu d'un corps de Sarrasins qu'il renverse. Deux frères de Tournai, Ludolphe et Guillaume, le soutiennent.

Après ces trois héros, qui prennent possession de la ville sainte, Eustache et Baudouin du Bourg sautent sur les remparts. De tous côtés cet exemple est suivi. Le comte de Flandre et une foule de guerriers des Pays-Bas, entrés par un chemin semblable, vont briser à coups de hache la porte de Saint-Étienne. A trois heures de ce jour-là, qui

était le vendredi 15 juillet 1099, l'étendard de la Croix flotte sur Jérusalem, après trente-neuf jours de siége. C'étaient l'heure même et le jour de la semaine où Jésus-Christ était mort.

Une mêlée terrible eut lieu dans toutes les rues. Les Musulmans et les Juifs furent partout massacrés; en beaucoup de lieux, disent les chroniques, les Croisés avaient du sang jusqu'aux genoux. Les chrétiens de Jérusalem, enfin délivrés, baisaient les mains flétries de Pierre-l'Ermite, qui leur avait tenu parole.

Godefroid, ayant déposé l'épée après la victoire, s'était rendu, pieds nus et sans armes, au Saint-Sépulcre. Mais de la part des autres chevaliers, le massacre des Sarrasins ne cessa, dit-on, qu'au bout d'une semaine; les historiens portent à soixante-dix mille le nombre des Infidèles mis à mort dans cette longue boucherie. Alors on purifia la ville; on y porta en procession la vraie Croix, que l'on avait retrouvée; et le 25 juillet, tous les chefs de la Croisade s'assemblèrent pour élire un roi qui devait relever le trône de David.

XIII. — ROYAUME DE JÉRUSALEM.

L'histoire eût encor vu des faits plus éclatants,
Si ce règne d'un jour eût duré plus longtemps.
FRÉDÉRIC II.

QUAND les princes croisés se trouvèrent réunis pour l'élection d'un roi de Jérusalem, le comte de Flandre Robert se leva :

« Mes compagnons et mes frères, dit-il, jamais nous n'avons eu besoin, comme aujourd'hui, de la sagesse et des inspirations du ciel. Dans les circonstances ordinaires, on veut voir le sceptre aux mains du plus habile. Que sera-ce pour ce royaume, qui est encore en si grande partie au pouvoir des Infidèles? Déjà nous savons que l'Égypte menace le trône que nous allons élever; et les chrétiens qui vont habiter Jérusalem n'auront pas des chrétiens pour voisinage. Ce peuple verra ses ennemis à sa porte et ses amis au-delà des mers. Le roi que nous lui donnerons sera son seul appui. Il faut donc qu'il soit vaillant et brave, et en même temps pieux et humain; car vous le savez, c'est en vain qu'on a triomphé par les armes, si l'on ne confie les fruits de la victoire à la sagesse et à la vertu.

» Le prince que nous allons nommer doit aussi servir de père à tous ceux qui auront quitté leur patrie pour se

vouer à la défense du tombeau de Jésus-Christ. Successeur de l'Homme-Dieu, où puisera-t-il assez de vertus? Songez que l'Occident tout entier a les yeux sur notre choix; s'il est funeste, tous les maux qu'éprouvera ce royaume seront, aux yeux de nos frères d'Europe, l'ouvrage de notre imprudence.

» Mes compagnons et mes frères, ne pensez pas que je tienne ce langage pour attirer sur moi vos bonnes grâces. Je n'aspire pas à un tel honneur. Je m'exprime de la sorte au contraire, parce que, quand même vous voudriez me donner la couronne, je ne l'accepterais pas [1], résolu que je suis de m'en retourner dans mon cher pays de Flandre. Ce que je vous dis n'est donc que pour le bien de tous et pour notre honneur commun. »

Tous les chefs applaudirent au discours de Robert. Les dix princes les plus recommandables furent chargés d'élire le roi de Jérusalem; et l'héroïque Tancrède, qui avait adopté Godefroid de Bouillon pour son seigneur, lui ayant donné sa voix, tous les autres le reconnurent pour le plus digne et le proclamèrent roi aux acclamations et à la vive joie de toute l'armée chrétienne [2].

On le conduisit en triomphe à l'église du Saint-Sépulcre, et ce fut devant le tombeau de Jésus-Christ qu'il fut inauguré. Aussi il ne voulut recevoir ni la couronne d'or, ni

[1] C'est à cause de ce passage du noble discours de Robert de Flandre que quelques écrivains ont dit, qu'on avait présenté la couronne de Jérusalem à Robert, avant de l'offrir à Godefroid de Bouillon; mais ces écrivains se sont trompés.

[2] On lit, dans les chroniques du temps, que les dix électeurs ayant fait sur chaque prince la plus minutieuse enquête. Godefroid de Bouillon fut le seul sur lequel on ne recueillit qu'un concert unanime de louanges, auxquelles ne se mêlait aucun reproche, ni blâme.

les autres insignes de la royauté, dans des lieux où le Fils de Dieu, couronné d'épines, avait eu pour sceptre un roseau ; et quoiqu'on lui donnât le titre de roi, que l'histoire lui a conservé, il ne prit jamais que celui d'avoué ou défenseur du Saint-Sépulcre.

Il s'occupa, dès le lendemain de son élection, de ramener la justice dans les états qui lui étaient confiés; il repeupla Jérusalem, en y appelant tous les chrétiens disséminés dans le pays. Il rétablit les remparts de la ville. Il exerça son armée. Il prépara des lois.

Mais les Sarrasins de la Syrie et de la Perse lui laissèrent à peine quelques jours de repos; une nombreuse armée d'Infidèles envahit le royaume naissant. Cette nouvelle, qu'on apprit un soir, fut annoncée par la ville à la lueur des flambeaux. Le lendemain matin, tous les guerriers prirent leurs armes et sortirent de Jérusalem, sous la conduite de Godefroid. On portait la vraie Croix à l'avant-

garde. Les femmes, les enfants et les vieillards, restés dans la cité sainte avec Pierre-l'Ermite, priaient au son des cloches.

Les Croisés, à la fin du jour, arrivèrent en face de l'armée musulmane, campée dans les plaines d'Ascalon. Le lendemain matin, qui était le 14 août, le patriarche de Jérusalem ayant béni les chrétiens, le nouveau roi donna le signal de la bataille. Le son des tambours et des trompettes fut couvert aussitôt par les cris de joie des Croisés qui, selon l'expression d'un historien du temps, allaient au-devant du péril comme à un joyeux festin. L'émir de Ramla s'était joint à l'armée de Godefroid, décidé à embrasser une religion qui donnait tant de constance.

Les chrétiens marchaient sur le camp des Sarrasins, assis dans une plaine qui s'étend jusqu'à la mer, protégé par une flotte nombreuse, et formant un demi-cercle dans lequel ils comptaient envelopper les chevaliers. Les récits contemporains, sans doute exagérés, élèvent à trois cent mille le nombre des Musulmans rassemblés là. Le roi de Jérusalem n'avait que vingt mille hommes; mais il avait coutume de ne pas compter ses ennemis. Les Croisés s'élancèrent sur les Infidèles qui, déjà étonnés de voir qu'un si petit nombre de guerriers eût osé venir au-devant d'eux, se prirent de terreur. Le comte de Flandre, Tancrède, Eustache de Boulogne, Baudouin du Bourg commandaient, sous les ordres de Godefroid, les différents détachements de l'armée. Ils repoussaient l'ennemi de toutes parts. Les plus redoutables de ces Infidèles étaient les Éthiopiens, avec leur hideux visage noir. De leurs fléaux armés de boulets de fer, ils frappaient le front des chevaux et brisaient les cuirasses et les boucliers. Ils ne firent pourtant pas reculer les soldats de la Croix; et il fallut bientôt que les Sarrasins prissent la fuite vers la mer. Godefroid, tombant alors sur leurs

bataillons en désordre, acheva de les disperser; ils s'embarquèrent à la hâte, laissant, disent les vieux historiens, une si grande quantité de morts qu'on n'en put savoir le nombre, et abandonnant leur camp plein de richesses.

Cette victoire fut due surtout à la résolution hardie que prit Godefroid d'intimider l'ennemi, en marchant sans hésiter à sa rencontre. Les chrétiens s'en retournèrent triomphants dans la ville sainte; et le grand étendard du prophète, qu'ils avaient pris, fut suspendu en trophée devant le sépulcre de Jésus-Christ.

Le nouvel état paraissant assuré de la paix, après une victoire si éclatante, les princes de la Croisade pensèrent que leur vœu était rempli. Ils firent donc leurs adieux à Godefroid; et ils reprirent le chemin de l'Europe. Le seul Tan-

crède ne voulut pas quitter le héros de la guerre sainte, à qui il ne restait que trois cents chevaliers pour défendre son jeune trône.

Les chroniqueurs ont peint, d'une manière touchante, cette séparation des braves, à la suite de tant de périls communs. On remarquait dans le nombre de ceux qui espéraient enfin revoir leur patrie, outre les chefs connus par leurs exploits, d'autres bons personnages, marquants par leurs malheurs. Telle était la jeune et belle comtesse Ida de Louvain, qui avait fait le voyage de l'Orient à travers mille dangers, pour rechercher Baudouin de Hainaut, son cher époux, qu'elle pleurait et qu'elle ne retrouva point. Mais elle avait rejoint son frère Godefroid, délivré par le fidèle Olivier Leefdaele, d'une captivité qui avait duré plus de deux ans.

Beaucoup de pèlerins remportaient des richesses. D'autres, ayant vaincu des lions et des tigres, s'en retournaient avec des dépouilles dont ils allaient orner leurs armoiries.

De singuliers récits ont semé des merveilles sur ce départ. On lit dans le *Magnum Chronicon Belgicum*, qu'un chevalier nommé Geoffroi de la Tour, ayant un jour aperçu dans une forêt un beau lion, qu'un énorme serpent étouffait, avait volé au secours du noble animal et tué le serpent. Le lion reconnaissant n'avait plus quitté son libérateur, l'avait accompagné à Jérusalem et le suivait fidèlement en tous lieux. Lorsqu'il fallut s'embarquer, on ne voulut pas recevoir le lion dans le navire qui allait porter Geoffroi en Europe. Le chroniqueur ajoute que le pauvre animal se noya dans la mer, en suivant à la nage le bâtiment qui le séparait de son maître.

Le retour des Croisés fut regardé en plusieurs pays comme un miracle. Car on avait répandu à leur sujet les bruits les plus sinistres; et en beaucoup de lieux on ne les attendait plus. Ils reparaissaient, portant des palmes à la main; on se mettait à genoux devant eux; on baisait les mains des guerriers qui avaient délivré le tombeau du

Seigneur; on touchait avec respect leurs pieds qui avaient foulé la terre consacrée.

Dans quelques villes, leur retour fut une fête, qui n'est pas oubliée encore ; et Bruxelles célèbre toujours la commémoration du 19 janvier de l'an 1100, jour où les Croisés bruxellois, que l'on n'espérait plus, reparurent dans leurs familles [1].

Eustache, frère de Godefroid, à son retour dans sa patrie, trouva que le comte Henri de Limbourg, son parent, comme lui de la maison d'Ardennes, s'était fait investir du duché de la Basse-Lotharingie et du marquisat d'Anvers. Revenu des vanités de ce monde, Eustache ne revendiqua pas ses fiefs et acheva pieusement ses jours dans les domaines de ses pères. Une foule de chevaliers imitèrent son abnégation.

[1] C'est en mémoire de cet heureux retour qu'on fête toujours à Bruxelles, le 19 janvier, *la Veillée des Dames*, (Vrouwens-avond). Selon les traditions populaires, dès qu'on avait appris l'heure du retour des Croisés, on leur avait préparé un souper splendide. Après tant de fatigues, la bonne table et le plaisir de se retrouver chez eux les enivrèrent ; chaque femme fut obligée de porter son mari au lit. En mémoire de cette circonstance, dans la petite fête qui tous les ans se célèbre en famille, ce soir-là, chez les bons Bruxellois, les dames sont maîtresses au logis ; et les cloches sonnent toute la soirée en leur honneur.

XIV. — RÈGNE DE GODEFROID DE BOUILLON.

Il avait assez vécu pour sa gloire.
MASSILLON.

GODEFROID cependant, avec ses trois cents chevaliers, s'efforçait de dresser une petite armée d'infanterie. Il avait pour sujets des Européens, des Arabes, des Arméniens, des Grecs, des Juifs, des pénitents de toutes les nations. Il trouva quelque assistance dans l'ordre de Saint-Lazare, religieux qui desservaient les hôpitaux des pèlerins, et qui prirent l'épée pour la défense du Saint-Sépulcre délivré. Ce fut alors aussi que neuf chevaliers, se consacrant au nom de saint Jean de Jérusalem, formèrent l'ordre du Temple, légion de héros qui marchèrent si longtemps, selon l'expression de saint Bernard, armés de foi au dedans et de fer au dehors. Les monastères devinrent des forteresses où les moines furent obligés souvent de manier la lance. Les chanoines du Saint-Sépulcre, portant le casque et la cuirasse, étaient à l'église des hommes de prière et à la guerre des chevaliers.

Le royaume de Jérusalem, composé de la capitale et de quelques villes éparses, était hérissé d'enclaves occupées par les Infidèles. Les bannières de Mahomet flottaient au milieu des étendards chrétiens. Godefroid devait conquérir

son royaume. Presque partout ses armes furent heureuses; il imposa des tributs aux émirs d'Ascalon, de Césarée, de Ptolémaïs; il traversa le Jourdain et soumit les Arabes qui habitaient l'autre rive. Il marcha ensuite contre Arsur ou Arsouf, ville située entre Césarée et Jaffa, et qui, frappée d'un tribut, depuis la victoire d'Ascalon, refusait de le payer.

Au moment où les tours mobiles s'approchaient des murailles d'Arsouf, l'armée qui la défendait s'avisa d'un stratagème. Deux guerriers des Pays-Bas, Lambert et Gérard d'Avesnes, étaient restés en otages dans cette ville; on les amena sur le rempart le plus exposé; on les attacha à deux mâts, au-devant des pierres et des traits que lançaient les assaillants. Gérard d'Avesnes, qui était aimé de Godefroid, se troubla un instant et supplia le Prince de l'épargner, en abandonnant le siége.

— Je ne le puis, répondit Godefroid avec douleur; mon frère Eustache lui-même serait à votre place, que je ne pourrais, à cause de lui, sacrifier les intérêts du royaume qui m'est confié. Mourez donc, brave chevalier, pour le salut de vos frères et pour la gloire de Jésus-Christ.

Ces paroles rendirent à Gérard d'Avesnes le courage du martyre; il ne demanda plus aux Croisés que d'offrir au Saint-Sépulcre, pour le salut de son âme, son cheval de bataille et ses armes, les seuls biens qu'il laissait; et aussitôt les pierres et les javelots volèrent sur les remparts, mais pourtant en ménageant les lieux où étaient attachés les deux frères, quoique le feu grégeois, lancé de là, brûlât les tours des assiégeants.

Les Infidèles se défendirent si vaillamment, que Gode-

froid se vit obligé à la retraite; et hâtons-nous de dire que Lambert et Gérard d'Avesnes, épargnés par la mort, rejoignirent peu après le Roi leur ami, qui paya leur rançon.

Les vertus de Godefroid lui donnaient tous les jours autant de conquêtes que ses armes. Les Musulmans, frappés de sa renommée, venaient le voir de loin; et tout émerveillés de le trouver sans appareil et sans pompe, assis non sur un trône d'or, mais sur une botte de paille, ils faisaient alliance avec lui. Parfois, à leur demande, il déployait devant eux sa force extraordinaire; il abattait d'un seul coup

d'épée la tête d'un sanglier; il fendait en deux une lourde armure. Les Infidèles admiraient tant de puissance, unie à tant de douceur.

A l'approche de Noël, Baudouin, prince d'Édesse, frère de Godefroid, vint le voir, pour fêter avec lui la naissance de Jésus-Christ. Plusieurs autres princes se trouvant à Jérusalem, attirés par la même solennité, le Roi voulut mettre à profit leur séjour dans la ville sainte. Législateur aussi bien que guerrier, il rédigea et soumit à leurs avis ce fameux code de lois féodales, les plus parfaites qu'on eût vues jusqu'alors, que l'on appelle *les Assises de Jérusalem,* parce qu'elles furent arrêtées dans les états ou assises tenues alors dans cette ville, sous la présidence de Godefroid de Bouillon.

Ces lois établissaient les droits de tous et de chacun selon le système féodal. On y trouve le détail curieux des forces militaires du royaume de Jérusalem. Conformément aux usages de son époque, Godefroid de Bouillon avait distribué aux compagnons de ses dangers les terres conquises, érigées en fiefs à charge de service militaire. Ainsi la sainte cité de Jérusalem devait fournir 328 chevaliers; la baronnie d'Acre, 329 chevaliers; la baronnie de Naplouse, 328 chevaliers; les baronnies de Jaffa, d'Ascalon, de Ramla, d'Ibelin et de Mirabel réunies, 500 chevaliers; la baronnie de Galilée, 500 chevaliers; la baronnie de Saiette, Montfort et Césarée, 500 chevaliers; la seigneurie du Krak et du Mont-Real, 60 chevaliers; la seigneurie du comte Josselin, 50 chevaliers; la seigneurie d'Arsouf (qui n'avait pas résisté à une seconde attaque), 330 chevaliers; la seigneurie du Darou, 220 chevaliers; la seigneurie de Baruch, 21 chevaliers.

« Les églises et bourgeois, quand il y a grand besoin en » la terre du royaume de Jérusalem, doivent 331 cheva- » liers. » Ce qui faisait en tout 3,497 chevaliers, commandés par le Roi ou par le connétable.

De plus, le patriarche de la sainte cité devait fournir 500 sergents; le chapitre du Saint-Sépulcre, 500; les autres évêchés, abbayes ou monastères, 4,075. En joignant à ces hommes d'armes les servants ou varlets, les hommes de poeste ou serfs, les pèlerins et les volontaires, on suppute que le roi de Jérusalem pouvait mettre sur pied trente à quarante mille hommes.

De sages dispositions avaient été prises, en rapport avec l'état des choses. Pour fixer les habitants dans cette terre de conquête, il avait été établi, que tout homme, qui au-

rait occupé un an et un jour une maison ou une terre du royaume, en serait le propriétaire légitime. Une absence de la même durée lui faisait perdre tous ses droits.

On avait institué des cours de justice, où chacun était jugé par ses pairs. Les épreuves du fer et du feu y étaient admises, ainsi que les combats en champ clos, dits jugements de Dieu, qui terminaient si vite les procès.

Ce recueil de lois, qui allait régir le pays, fut lu en grande pompe, devant tout le peuple assemblé, et renfermé dans un coffre richement sculpté, devant le Saint-Sépulcre [1].

Après que ce grand devoir eût été rempli, Baudouin reprit le chemin de sa principauté d'Édesse; les autres princes s'en retournèrent dans leurs seigneuries.

Godefroid apprit alors que Tancrède, qui avait la baronnie de Galilée, était attaqué par le prince de Damas; il vola à son aide; et son concours dispersa les Musulmans.

Il s'en revenait, ramenant sa part de butin, escorté des vœux et des acclamations du peuple, qui bénissait ses victoires et sa sagesse. Un émir vint à sa rencontre, pour lui rendre hommage; il lui présenta des fruits de la Palestine. Godefroid accepta une pomme de cèdre; peu après il se sentit malade.

De Joppé où il était, il fallut le transporter à Jérusalem. Un cortége de chrétiens en pleurs l'accompagnait; on supposa qu'il était empoisonné. On l'entoura des soins les plus tendres; mais tout fut inutile; on le voyait s'affaiblir d'instant en instant. Après quelques jours de souffrances, les extrémités se refroidirent. Les uns, dit-on, réchauffaient

[1] Voyez, dans les appendices, sur les *Assises*, la note E.

ses pieds sur leur sein; les autres cherchaient à ranimer ses mains par des baisers et des larmes. Rien ne put le sauver. Il mourut le 18 juillet de l'an 1100.

Il y avait un an qu'il régnait et il était âgé de quarante-deux ans.

Ses dernières paroles recommandèrent à ses compagnons

l'union, la vertu, l'amour de la religion et la défense de la ville sainte. Son héritage allait être recueilli par son frère Baudouin.

XV. — LÉGENDE DU PÈLERINAGE

D'OLIVIER LEEFDAELE DE BRUXELLES, A LA RECHERCHE DE GODEFROID DE LOUVAIN.

Prosperum iter faciat tibi Deus, et custodiant te angeli Dei, in omnibus viis tuis.

ANCIEN RITUEL.

U nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

Ceci est la relation de mon pèlerinage, à la recherche de monseigneur Godefroid de Louvain, aujourd'hui comte de Brabant et duc de la Lotharingie-Inférieure. On y verra comment je suis parti de Bruxelles, le 12 avril de l'année 1097, pour n'y revenir qu'au mois de janvier de l'an 1100.

Aux fêtes de Pâques de l'année 1096, pendant que tous les chrétiens, animés par les pieuses prédications du bienheureux ermite Pierre, se hâtaient de prendre la Croix pour aller délivrer le sépulcre de notre Seigneur, on vit plusieurs princes et nobles personnages exciter leurs amis à les accompagner; et pour cela ils donnaient de grandes fêtes en leurs cours.

Monseigneur Everart, prince de Tournai, avait annoncé des jeux militaires. Les plus vaillants hommes y étaient invités. Parmi tous on remarquait monseigneur Henri le troisième, comte de Louvain et avoué de plusieurs abbayes. Ayant revêtu sa bonne armure de buffle chargée de lames de fer, il fit équiper son cheval de combat, avec les tabliers de cuir et le chanfrein d'argent; puis il embrassa Gertrude de Flandre, sa femme, la bonne comtesse Adèle, sa mère; et suivi de deux écuyers seulement, il partit de son château de Louvain pour la ville de Tournai. Il fit ce voyage en quatre jours, s'étant arrêté pour les nuits à Bruxelles, à Enghien, puis à Ath. Plusieurs chevaliers de ces villes s'étaient joints à lui.

Le seigneur Everart fut content de l'honneur que lui faisait le comte de Louvain. Il voulut le loger avec lui, tout le temps de son séjour à Tournai. Il habitait le vieux château royal, qui est dans l'île formée au bas de la ville par le petit bras de l'Escaut [1]. Sur la rive gauche, entre le fleuve et la cathédrale, il avait fait préparer une lice pour le tournoi.

Avant de combattre, bon nombre de seigneurs reçurent la croix, comme il s'était fait à la passe d'armes de monseigneur Baudouin de Hainaut à Anchin; et ils jurèrent de faire le saint voyage, en la compagnie de Godefroid de Bouillon, qui rassemblait une grosse armée. Monseigneur le comte de Louvain promit aussi d'aller aux saints lieux, mais toutefois après le retour de son frère Godefroid, qui

[1] Cette île n'existe plus, le petit bras de l'Escaut ayant été comblé.

était parti avec les premiers Croisés. Il ne devait pas remplir ce vœu.

Le tournoi s'étant ouvert, il se fit de belles joutes et rencontres, d'un contre un, deux contre deux, dix contre dix. C'était un spectacle de guerre qui faisait grand fracas, toutefois sans effusion de sang; car les armes de fer se heurtaient avec bruit; mais n'étant qu'armes de jeu, elles ne perçaient point.

Par malheur et fâcheuse affaire, au milieu du dernier jour qui devait clore le tournoi, monseigneur Henri de Louvain eut une querelle, on ne sait pourquoi, avec le seigneur Gosceguin, chevalier du Tournaisis. Ils se reprirent à voix basse et sans qu'on soupçonnât qu'ils disputaient avec fiel. Puis ils sortirent tous deux un instant et demandèrent au retour qu'on leur donnât le champ. On ne s'aperçut pas qu'ils avaient changé leurs armes et pris des lances de guerre. La lice leur fut laissée; la foule se mit à regarder qui des deux romprait la lance de son adversaire. On vit rapidement le combat devenir sérieux et animé. Au bout d'un quart d'heure au plus, on fut surpris par un événement terrible. Le comte de Louvain tomba, percé d'un coup de lance qui lui traversait la poitrine.

Le seigneur Gosceguin, abandonnant son arme, se retira en l'église de Saint-Piat; il n'en sortit que quand on se fut assuré que le combat s'était passé loyalement et que le comte Henri était armé aussi de la lance affilée. Le pauvre prince mourut peu d'instants après, ayant eu le temps à peine de reconnaître ses torts, de recevoir la sainte communion, et de recommander qu'on rappelât son frère Godefroid de la Palestine pour lui succéder, car il ne laissait que des

filles. Le tournoi fut clos avec consternation, à cause d'une calamité si grande ; et les seigneurs du pays, s'étant assemblés à Louvain, donnèrent la régence à la comtesse Adèle, qui administra au nom de son second fils Godefroid.

On envoya à la recherche de ce prince plusieurs messagers, chargés de lui annoncer la mort de son frère et de le ramener pour hériter du comté de Louvain. Mais de ces messagers les uns ne revinrent jamais; d'autres reparurent sans avoir rien découvert. Un seul, qui s'appelait Hugues, après huit mois de pénibles voyages, rapporta pour tous détails qu'il avait parlé à divers chevaliers, dans le pays de Constantinople, et à l'empereur d'Asie lui-même, et que tous l'avaient assuré que le seigneur Godefroid de Louvain était captif chez les Infidèles; mais il n'avait pu savoir en quelles contrées. D'autres renseignements qui vinrent pendant l'hiver confirmèrent ce triste rapport.

La grande armée des Croisés que conduisaient Godefroid de Bouillon, Baudouin de Mons et Robert de Flandre était partie. On avait promis de hautes récompenses à celui qui pourrait ramener le comte de Louvain ; mais ces promesses n'avaient produit aucun résultat. On en fit de nouvelles. On demanda des hommes qui voulussent se consacrer spécialement à la recherche du prince et jurer de ne pas revenir sans lui. Le seigneur évêque de Tournai, le seigneur évêque de Liége et d'autres prélats offrirent aussi pour ce périlleux voyage de grandes faveurs; mais personne ne s'y décidait.

Sur ces entrefaites, quoique j'eusse alors un peu plus de trente ans, ayant passé plusieurs de mes meilleures années dans les armes, je devins très-épris d'une jeune fille de seize ans qui se nommait Alix. Elle avait pour père An-

dré de Warik, noble homme de Bruxelles. Je priai le chapelain de Saint-Jacques, qui était mon confesseur, de la demander en mariage. Il fut accueilli avec bienveillance. Mais on lui dit que la fille étant trop jeune, on ne la marierait que dans deux ou trois ans, après le retour des Croisés; que cependant on me permettait de lui parler. Ce fut déjà pour moi une bonne chose; et j'allai saluer Alix.

Ses parents l'ayant laissée seule avec moi, pour qu'elle fût plus libre en ses déterminations, elle me dit qu'elle avait fait un vœu; et comme je pâlissais, elle se hâta de me l'expliquer; c'était de ne se marier qu'après le retour du comte Godefroid, à qui son père devait sa fortune.

Voyant qu'elle ne disait rien de mon âge, je me rassurai et je dis que je ne pouvais blâmer ses généreux sentiments. Elle ajouta : — Mais pourquoi n'êtes-vous pas croisé? Tout homme vaillant ne doit-il pas saisir une occasion si belle d'effacer ses péchés?

Je répondis que j'avais équipé trois hommes pour l'armée de la Croix. Alors elle reprit : — Je ferai donc un autre vœu, s'il peut vous plaire, celui de n'être jamais à autre que vous, pourvu que vous alliez à la recherche du seigneur comte et que vous le rameniez à Louvain, ou que du moins vous rapportiez de lui des nouvelles si certaines que l'on puisse traiter de sa rançon.

— J'accepte votre vœu, répondis-je; et dans huit jours je partirai, pour ne revenir qu'après avoir satisfait à ce que vous désirez. Mais pour rendre mon voyage plus doux, consentez-vous, avant mon départ, à être ma fiancée?

Alix ayant dit qu'elle consentait, et André de Warik approuvant tout, il fut fait ainsi. Je fus conduit à la com-

tesse Adèle, qui me donna ses instructions et me remit des pierres précieuses pour payer la rançon de son cher fils. De toutes parts je reçus de grands encouragements. Je fus muni des cédules de protection de plus de vingt seigneurs. J'eus une charte de l'évêque de Tournai, une de l'évêque de Liége, une de l'abbesse de Nivelles ; et le douzième jour d'avril de l'année 1097, quatre de mes amis ayant consenti à m'accompagner, je remis ma maison du chemin de Saint-Jacques [1] à la garde de l'église, et je montai sur le Caudenberg, à la chapelle, pour être béni comme pèlerin consacré à Dieu.

Après qu'on eut demandé à tous les fidèles de la paroisse s'ils ne me trouvaient pas indigne d'aller visiter les lieux saints, à la recherche du comte Godefroid, personne ne s'étant levé contre moi, le chapelain de Saint-Jacques exposa mes projets. Il mit ma fiancée sous la garde de Dieu, et il dit que pour mon salut je désirais, en faisant un si long voyage, aller adorer, si je le pouvais, dans Jérusalem. Tout le monde ayant répondu *amen,* il m'imposa les mains, me donna la panetière et le bourdon bénits, avec une lettre encore qui me recommandait à tous les monastères et à tous les serviteurs de Dieu. La même cérémonie eut lieu pour mes quatre compagnons. Tout le monde nous combla de bénédictions et de louanges; après quoi, selon l'usage, la paroisse entière, avec le clergé, la bannière de Saint-Jacques et un très-grand nombre d'habitants de Bruxelles, nous fit la conduite, en chantant les cantiques de l'église et jetant devant nous des rameaux de buis vert, jusqu'aux

[1] Aujourd'hui la Montagne de la Cour à Bruxelles.

limites du territoire de Bruxelles sur le chemin de Vilvorde. Là, le bon chapelain nous bénit encore et nous embrassa.

Nous allâmes ce premier jour coucher à Malines, où le seigneur Gauthier de Grimberg, avoué de cette ville, qui est fief de l'évêque de Liége, nous reçut avec grande bonté. Le lendemain, nous allâmes faire nos prières devant la châsse du bon saint Amand, à Anvers. Trois jours après, nous nous embarquâmes sur un vaisseau marchand, qui partait, chargé de draps de Louvain et de Bruxelles, les plus renommés du monde.

Il y avait huit mois que l'armée qui devait délivrer le Saint-Sépulcre avait quitté le pays; nous ne voulions pas suivre la route de terre; car nous savions tous les malheurs des premiers Croisés, massacrés en partie chez les barbares. A la vérité, ceux que Godefroid de Bouillon avait menés par le même chemin l'avaient plus heureusement traversé. Mais nous étions sans défense; et nous aimions beaucoup mieux nous fier à la mer, dans ce temps-là sillonnée en tous sens par les vaisseaux amis, de la Flandre, de la Hollande et de la Frise, qui portaient continuellement des secours aux Croisés.

Notre navigation fut heureuse. Je n'en ferai aucun récit. En ces derniers temps, un si grand nombre des nôtres ont traversé les mers pour le saint pèlerinage, que tout le monde sait ce que je pourrais dire.

Nous arrivâmes à Constantinople, dont les habitants sont chrétiens, mais hérétiques et mal portés pour nous. J'appris les trahisons détestables qu'ils avaient faites aux Croisés; et je sus là que si Godefroid de Bouillon ne fût pas venu, qui intimida l'empereur d'Asie, les pèlerins de Jéru-

salem eussent probablement péri tous dans les piéges qu'on leur tendait. Nous savions déjà que les premiers soldats de la Croix avaient été massacrés ou faits prisonniers par les Infidèles et que notre jeune comte Godefroid de Louvain faisait partie des captifs. Il nous fut dit que l'armée de Godefroid de Bouillon avait pris Nicée, et qu'elle s'avançait en triomphe sur la Palestine.

Nous étant réunis à plusieurs autres, nous fîmes marché d'un petit navire qui devait nous conduire, en remontant le fleuve Sangar, jusqu'à trois ou quatre lieues de Nicée. On nous trompa cruellement; car on nous débarqua au-dessus d'Héraclée, au bord d'une rivière de la Paphlagonie; c'est le nom qu'on donne à ce pays inconnu. Nous étions soixante et dix pèlerins. Nous prîmes un chemin, qu'on nous indiqua sur notre gauche, croyant gagner Nicée, dont nous étions séparés par plusieurs journées de marche.

Après nous être avancés tout un jour, sous un soleil brûlant, mourant de soif, nous aperçûmes un bois, qui nous fit espérer de la fraîcheur et de l'eau. Mais nous n'y étions pas arrivés, qu'un de mes compagnons s'arrêta tout à coup avec effroi. Il nous montra, parmi les arbres, des hommes montés sur des chevaux et sur des chameaux. Ils avaient pour nous un aspect sinistre; leur chevelure était ornée de rubans qui pendaient, ou surmontée d'aigrettes; ils étaient entièrement nus, à l'exception de leurs épaules que couvraient de petits manteaux rayés, et de leurs pieds qui reposaient dans des bottines grossières.

Tous nos camarades s'arrêtèrent, pensant à fuir; mais les hommes du bois, lançant leurs chevaux et leurs chameaux, montures que je voyais pour la première fois,

vinrent sur nous. Ils tenaient à la main de très-grands arcs bandés et chargés de longues flèches. Nous tombâmes tous à genoux ; ce qui nous sauva. Les barbares, nous voyant humiliés, nous épargnèrent et se contentèrent de nous emmener prisonniers. Ils nous prirent tout ce que nous possédions, excepté les pierreries que j'avais emportées pour la rançon du comte Godefroid, et que j'eus l'adresse de cacher.

Pendant vingt-deux mois, nous restâmes captifs des Infidèles ; mal nourris et continuellement surveillés, mais occupés à des travaux assez doux. Nous apprenions là, par des prisonniers chrétiens, qu'on amenait de temps en temps et qui partageaient notre malheur, les progrès de la guerre sainte ; c'était pour nous une consolation. Personne toutefois ne pouvait nous rien dire de Godefroid de Louvain. Nous espérions néanmoins toujours. Pour moi je pensais continuellement à ma fiancée, et je me disais : — Dieu me permettra de la revoir.

J'étais trop préoccupé pour observer assidûment les mœurs de ces barbares, qui adorent Mahomet. Plusieurs fois, dès qu'il y en eut parmi nous qui surent quelques mots de leur langue, ils nous proposèrent la liberté, si nous voulions adopter leur religion ; mais aucun n'y consentit et ils nous tourmentèrent peu à ce sujet. Deux d'entre nous, qui étaient d'habiles artisans de Louvain, ayant imaginé, pour gagner le cœur de nos maîtres, de construire un métier à tisser le drap, les barbares en furent si contents, qu'ils promirent de nous laisser libres, aussitôt que nous aurions pu leur apprendre à fabriquer les étoffes qu'ils allaient acheter à Chalcédoine. Cet espoir nous inspira à

tous de l'ardeur; et ces hommes tinrent leur promesse.

Au mois d'août de l'année 1099, on sut que Godefroid de Bouillon venait de prendre Jérusalem; il inspirait dans toute l'Asie une grande terreur. Voulant avoir un titre à ses bonnes grâces, nos maîtres comptaient s'appuyer auprès de lui de notre témoignage; et nous n'avions pas trop à nous plaindre en effet d'une captivité qui eût pu être bien plus rude. Ils nous conduisirent donc, par de longs chemins, jusqu'au pied du mont Liban, où l'on disait que plusieurs chefs de l'armée de la Croix avaient posté leurs camps.

En traversant ainsi des villes et des bourgs inconnus, je remarquai plusieurs choses nouvelles. Je fus frappé de voir des moulins que le vent faisait tourner; invention qui ne peut être due qu'à des hommes entièrement dépourvus d'eaux courantes. Au lieu de la roue que fait aller un ruisseau, c'est un assemblage de quatre, cinq ou six voiles, à peu près comme les voiles de nos barques de pêche, supportées par autant de petits mâts disposés en croix ou en étoile, et qui ont pour centre commun un essieu. On expose cette roue de voiles au souffle du vent, au moyen d'un pivot sur lequel tourne l'édifice; et le moulin intérieurement va comme les nôtres. Mais je n'en dirai pas plus; on commence déjà à construire de ces sortes de moulins dans notre pays.

J'admirai encore une imagination qui me parut ingénieuse. Ces peuples, quand ils sont en guerre, ont en deux ou trois heures des nouvelles de ce qui se passe à cinquante ou soixante lieues, par des colombes ou pigeons apprivoisés, qu'on lâche avec une petite lettre sous l'aile et qui s'en retournent fidèlement à leur gîte.

Ces découvertes, en nous instruisant, nous réjouissaient et nous consolaient un peu de nos peines.

Les peuples de l'Asie reçoivent aussi de la nature quelques dons qui prouvent bien que leur terre a été autrefois le pays chéri de Dieu. Ils recueillent sur des arbustes une laine fine qui est plus douce que celle des agneaux. Ils tirent de certains roseaux une poussière jaunâtre, plus exquise que le miel ; ils l'appellent sucre (zucar); mêlée au vin, cette substance est très-délicieuse.

J'allais donc, m'enquérant partout avec persévérance du comte Godefroid de Louvain, et n'en ayant aucune nouvelle. Des chevaliers que nous rencontrâmes un jour m'assurèrent qu'il avait été emmené captif chez le roi d'Arménie et qu'il y était mort. J'espérai qu'il n'en serait pas ainsi. Je conservais toujours en secret mes pierreries pour le racheter.

En arrivant au Liban, les Paphlagoniens nous apprirent que Godefroid de Bouillon était à Jérusalem, où le peuple venait de le faire roi. Avant de quitter ces hommes, qui nous traitaient de leur mieux et qui faisaient notre sûreté au milieu des Infidèles, comme nous faisions la leur au milieu des chrétiens, nous demandâmes à visiter le Liban. Il nous fallut monter sept à huit heures pour arriver jusqu'aux cèdres, dont quelques-uns sont énormes et remontent, dit-on, au commencement du monde.

Nous nous embarquâmes pour aller à Jérusalem, où j'espérais mériter l'absolution de mes péchés et recueillir, parmi tant de soldats de la Croix, réunis dans la ville sainte, des renseignements sur le comte de Louvain. Les barques qui nous transportaient relâchèrent à Beri-

the [1]; je profitai de quelques instants pour aller voir la caverne du dragon de saint Georges. On me raconta des choses qui semblent très-prodigieuses.

Il y avait là, au bord de la mer, du temps de l'empereur Dioclétien, un puissant dragon qui dévastait le pays; il se retirait sous un rocher, dans un antre qu'on vous fait voir; pour calmer ce monstre, on lui livrait de jeunes filles, qu'il dévorait; la masure où ces pauvres victimes étaient exposées subsiste encore, et j'y ai fait ma prière. Un jour on y conduisit la fille du seigneur de la contrée; le sort l'avait désignée; elle se lamentait en longs sanglots, s'apprêtant à mourir, et son vieux père s'arrachait les cheveux, quand le glorieux saint Georges, l'un des plus vaillants capitaines de l'Empire, débarqua à Berithe. Il se fit conduire à la masure, tua le dragon, détacha la jeune fille et la ramena à son père. Ce haut fait d'armes parut si noble, que depuis, les chevaliers ont pris saint Georges pour leur patron.

De Berithe, nous passâmes près de Sidon, où l'on trouve encore la maison de la Cananéenne dont notre Seigneur guérit la fille. On me montra aussi les ruines de Sarepta, ville habitée autrefois par cette pauvre veuve qui reçut si bien le prophète Élie. Je ne pus voir Tyr, ni Damas. Mais j'obtins de nos guides la permission de monter au Carmel, où je priai dans la grotte d'Élie. Quelques moines de son ordre sont là, vivant dans la pénitence. Ils me menèrent à un lieu qu'on nomme le jardin d'Élie et qui est, comme presque tous les lieux saints, un miracle perpétuel. Les re-

[1] Aujourd'hui Beyrouth.

ligieux me rapportèrent qu'un soir le saint prophète, accablé par la chaleur, aperçut en ces lieux-là un jardinier qui avait beaucoup de melons. Il s'approcha du jardinier et lui demanda un melon pour se rafraîchir.

— Ne voyez-vous pas, dit cet homme avare, que ces objets qui vous semblent des melons ne sont que des pierres?

— Eh bien! répliqua le saint, si vous voulez que ce soient des pierres, qu'elles restent pierres.

Tous les melons s'étaient pétrifiés pendant qu'il parlait; et je vis en effet, sur ce lieu maudit, une multitude de pierres qui ont la forme de melons. Cette histoire, toutefois, qui est si ancienne, peut bien avoir été altérée.

A six lieues du Carmel, nous allâmes visiter Nazareth, qui n'est plus qu'un pauvre village. On y arrive en descendant toujours, comme dans une fondrière. Je me prosternai la face contre terre dans la chambre de la Sainte Vierge, grotte creusée dans le rocher, qui n'a pas plus de seize pieds de long sur douze de large. C'est là que Marie était en prière, quand l'ange vint lui annoncer le choix que Dieu faisait d'elle. L'impératrice Hélène a fait placer une colonne de marbre à l'endroit où le messager du ciel prononça l'*Ave Maria*. Les Infidèles ont respecté ces monuments; malgré leur égarement qui leur fait adorer Mahomet, ils honorent Notre Seigneur, et l'appellent le prophète Jésus.

On voit auprès de Nazareth une grande pierre ronde, qu'on nomme la table de Notre Seigneur, parce qu'il y mangea, dit-on, plusieurs fois avec ses disciples; et à peu de distance la fontaine où la Sainte Vierge lavait de ses

mains les langes de l'enfant Jésus. On sait que quelques-uns de ces précieux langes ont été conservés et que l'empereur Charlemagne en a enrichi la basilique vénérée d'Aix-la-Chapelle.

De Nazareth, nous montâmes au Thabor, qui est la plus belle montagne du monde. On y voit la pierre où Abraham dîna avec Melchisédech, et plus haut trois autels rustiques, appelés les trois tabernacles, qui marquent le lieu où notre Seigneur fut transfiguré, ayant à ses côtés Élie et Moïse.

Nous dominions sur de vastes plaines; on me désigna le champ où les apôtres, ayant faim, pressèrent les épis, la colline où notre Seigneur rassasia cinq mille personnes avec sept pains et deux poissons, le tertre sur lequel il prononça les béatitudes.

J'allai ensuite, à deux lieues, visiter Cana où Jésus changea l'eau en vin; je bus à la fontaine où l'on allait remplir les cruches. L'église que sainte Hélène avait fait bâtir sur le lieu du festin est en ruine. Près de Cana, on me fit voir le tombeau de Jonas. Les Infidèles, qui honorent aussi ce prophète, ont élevé là un temple à leur usage; personne de nous n'y entra.

Au milieu des agitations de la guerre, qui n'était pas finie, car toute la Terre-Sainte n'obéissait pas encore aux chefs chrétiens, nous allions pourtant sans mésaventures. Il est vrai que nous étions prudents, selon le conseil de l'Évangile; et malgré notre empressement à honorer le Saint-Sépulcre, nous nous hâtions avec une sage lenteur.

En nous éloignant de Cana, nous vîmes de loin la ville de Naïm, où le Sauveur ressuscita le fils de la veuve; ce n'est plus qu'un village. Je remarquai les ruines d'Endor

où vivait la pythonisse que Saül alla consulter, les montagnes de Gelboé, terres stériles et maudites, depuis que Saül s'y tua de son épée. On me montra le triste village d'Iscariote, lieu natal de Judas. Je vis à Joppé (Jaffa) la demeure de Tabitha, à qui saint Pierre rendit la vie, touché par les larmes des pauvres qui lui montraient les vêtements qu'elle leur avait donnés. Je saluai dans Ramla la maison de Joseph d'Arimathie; je traversai le village où était né le bon larron; et enfin je sus que nous étions près de Jérusalem, en me trouvant dans cette plaine fameuse où David tua autrefois Goliath et où depuis peu les soldats de la Croix avaient défait les Sarrasins.

Nous aperçûmes bientôt la cité sainte; et tous nous tombâmes à genoux. Jérusalem, le but de tant de pèlerinages, est bâtie sur des collines et entourée de montagnes. Cette ville nous parut désolée; mais sa vue nous touchait le cœur. Nous y entrâmes pieds nus, en nous frappant la poitrine; j'étais si pénétré de la sainteté du lieu que d'abord je ne remarquai rien. Après que je me fus prosterné devant le Saint-Sépulcre, comme je m'en retournais pour chercher un gîte, j'appris que Baudouin, qui avait conquis la principauté d'Édesse, était en ce moment à Jérusalem auprès de Godefroid de Bouillon, son frère, à qui il était venu rendre hommage avec ses chevaliers. Je sus de quelques-uns d'eux, qui étaient du Brabant, que très-certainement le prince que je cherchais était captif en Arménie. Je fis part de cette nouvelle à mes amis; il fut décidé que nous partirions avec Baudouin qui, dans quelques jours, devait reprendre le chemin d'Édesse. Mais comme on me dit qu'il faudrait une grosse somme pour racheter le comte de Louvain, je

confiai toute ma position au roi de Jérusalem, qui me donna généreusement cinquante marcs d'or et fit promettre à son frère de m'aider du reste s'il le fallait. Plus tranquille alors, je profitai du peu de temps qui me restait pour visiter les saints lieux de Jérusalem.

Cette ville forme une espèce de carré qui a plus d'une lieue de circuit. Les rues en sont étroites et obscures. Je commençai par aller au mont de Sion; et je me prosternai à l'endroit où furent la tour et le palais de David. C'est dans ce même lieu, qu'on appelle aujourd'hui le cénacle, que dans une chambre qui subsiste encore, Notre Seigneur fit la Cène avec ses apôtres et leur lava les pieds.

A peu de distance était la maison dans laquelle l'apôtre saint Jean se retira avec la Sainte Vierge. Là descendit le Saint-Esprit; là mourut la Vierge Marie, notre tendre mère à tous, au milieu des apôtres et des soixante-douze disciples merveilleusement rassemblés autour d'elle de tous les points du monde.

Je descendis à la piscine probatique, ouvrage de Salomon; elle n'a plus rien de miraculeux. Mais autrefois un ange venait à certains temps en troubler l'eau; après quoi le premier malade qui s'y plongeait en sortait guéri.

On me conduisit, dans une partie assez reculée de la ville, à la maison de Caïphe. J'y vis l'olivier sous lequel était Jésus, lorsqu'il reçut un soufflet de la main d'un soldat; je pleurai amèrement dans la petite salle basse où saint Pierre avait renié son divin maître. Je visitai, dans la maison d'Anne le pontife, le prétoire où Jésus comparut devant le magistrat. J'étais surpris de retrouver si aisément toutes ces traces sacrées, dans une ville occupée depuis si long-

temps par les Infidèles. Mais on me dit que les Sarrasins avaient tout conservé, parce qu'ils en tiraient profit, faisant payer aux pèlerins de gros droits pour entrer dans tous les saints lieux.

Il nous fallut traverser presque toute la ville pour aller de la maison d'Anne à celle de Pilate. Je vis au-devant un escalier, que les fidèles ne montent qu'à genoux, parce que notre Seigneur le monta et le descendit au milieu des gardes qui le conduisaient à Pilate. Je vis la colonne à laquelle notre Seigneur fut attaché pour la flagellation, et la pierre où on le fit asseoir pour le couronner d'épines. Tout ce que j'avais souffert s'effaça à ce spectacle. Car, que sont nos peines auprès de tant de douleurs endurées pour nous par le Fils de Dieu ?

On me montra la terrasse où Pilate fit voir le Seigneur Jésus au peuple, en disant *Ecce Homo*. C'est dans cette rue, qu'on appelle *Via dolorum*, que le peuple cria : Qu'il soit crucifié! Je baisai la pierre où Notre Seigneur tomba sous le poids de sa croix.

Après avoir gémi sur ces durs souvenirs, j'allai voir la maison de sainte Anne, mère de la Sainte Vierge, et la prison où sont encore les anneaux de fer auxquels saint Pierre fut enchaîné. Je retournai le jour suivant au Saint-Sépulcre.

L'église est trois fois plus grande que Saint-Géry de Bruxelles; mais elle n'en a pas la forme, car elle n'a point d'ailes. Elle a été bâtie par sainte Hélène : elle est presque ronde et soutenue par de gros piliers. Le Calvaire s'y trouve renfermé ; on y monte par un escalier de dix-neuf degrés, taillé dans le roc. Je vis le trou de la croix, qui est au lieu

même où Adam fut enterré, où Abraham s'apprêta à sacrifier son fils. Je descendis sous le Calvaire, dans le caveau sombre où sainte Hélène trouva la croix de Notre Seigneur. J'entrai prosterné dans le Saint-Sépulcre, dont la porte n'a pas trois pieds de haut. Les sentiments que j'éprouvai là ne sauraient jamais se décrire.

N'ayant que peu de jours, je me hâtai d'aller visiter les environs de la cité sainte. A un trait d'arc de Jérusalem est le tombeau de la Sainte Vierge; c'est un grand caveau où son corps n'est pas resté, puisqu'il a été enlevé par les anges. En y allant, par la porte de Saint-Étienne, on me fit remarquer un petit rocher plat, sur lequel saint Étienne fut lapidé; les traces de ses pieds et de ses genoux sont encore imprimées sur la pierre.

J'allai de là à la montagne des Oliviers; je m'agenouillai dans le lieu qu'on appelle spécialement le jardin des Olives. C'est un carré long irrégulier, planté de dix oliviers énormes, les plus gros qu'on puisse voir. L'ombre de chacun de ces arbres prodigieux peut couvrir plus de cent personnes. Ce sont les mêmes, dit-on, sous lesquels le Sauveur a eu, devant l'aspect de sa passion, la sueur mêlée de sang. C'est sur la montagne des Oliviers que parut l'ange lumineux, lorsque Godefroid de Bouillon donna le dernier assaut à Jérusalem. Cet ange portait sur son bouclier blanc trois étoiles flamboyantes; ce qui fait que depuis peu on nomme le monticule où il se montra à cheval, la montagne des trois lumières. Je voulais rapporter quelques feuilles de ces arbres sacrés; mais on me dit qu'il était défendu d'en ôter une seule, sous peine d'anathème du patriarche.

C'est à la cime de la montagne des Oliviers que Jésus-

Christ se trouvait avec ses disciples, le jour de son Ascension. Au milieu d'une chapelle ronde, je vis sur une pierre très-dure l'empreinte de ses deux pieds divins, qu'il me fut permis de baiser.

Je traversai, en revenant, la vallée de Josaphat, qui n'est guère plus large que l'étang de Saint-Nicolas [1]. C'est dans ces sombres lieux, dont la puissance divine étendra les limites, que les morts doivent se rassembler le jour du jugement dernier. On me fit remarquer, sur une des crêtes qui bordent cette vallée, le sureau vieux et plein de rugosités auquel Judas se pendit.

Le jour d'après, je voulus aller à Bethléem, qui n'est qu'à deux heures de chemin. Je passai devant le térébinthe qui épanouit ses branches, comme un parasol, pour donner de l'ombrage à la Sainte Vierge, lorsqu'elle s'arrêta au pied, avec l'enfant Jésus. Plus loin, on me fit boire de l'eau d'un puits, auprès duquel s'étaient reposés les trois rois mages. Le village de Bethléem a un aspect de deuil. La sainte étable est enfermée dans une église assez grande. Je me mis à genoux en y entrant, et je baisai avec amour une pierre de jaspe, qui marque l'endroit où naquit le Sauveur. J'honorai la sainte crèche qui lui servit de berceau. Puis j'allai à la grotte où veillaient les bergers, quand l'ange leur annonça la naissance du divin Messie.

Je profitai du peu d'instants qui me restaient pour aller à Jéricho. Je vis à une lieue de cette ville, dans une espèce de désert sauvage, la grotte où Notre Seigneur jeûna quarante jours. On me montra encore les pierres que le

[1] Aujourd'hui la Grand'Place de Bruxelles.

démon lui présenta, en lui disant de les changer en pains. J'allai ensuite au Jourdain, où je me baignai avec dévotion, moi et mes compagnons, et j'emportai de l'eau de ce fleuve sacré dans mon bourdon de pèlerin.

Je m'en revins à Jérusalem achever mes dévotions; et le surlendemain, le patriarche nous ayant bénis, nous partîmes à la suite de Baudouin et de ses chevaliers, qui s'en retournaient à Édesse. Nous marchions à si grandes journées que je ne pus rien observer dans ce voyage. D'ailleurs je ne songeais plus qu'à remplir ma mission.

Dès que je fus arrivé à Édesse, je cherchai les moyens de passer en Arménie, avec mes quatre concitoyens. Le bon prince Baudouin nous offrit quelques-uns de ses chevaliers, pour nous protéger. Je crus avoir trouvé une sauvegarde plus sûre. Qu'auraient fait dix hommes contre une bande d'Infidèles? Moi et mes amis, nous nous déguisâmes en marchands et nous nous mîmes en route. En posant le pied sur les terres d'Arménie, je me hâtai d'annoncer que nous étions adressés au Roi, à qui nous portions des étoffes. On nous respecta aussitôt, comme je m'y étais attendu, et nous arrivâmes sans encombre devant le Roi.

C'était un prince qui paraissait calme et sérieux. Dès que je fus introduit devant lui, j'étalai mes pierreries et des tissus de l'Occident, que j'avais achetés à Jérusalem; je les lui offris pour la rançon de Godefroid de Louvain, disant que j'étais parent du captif, sans déclarer qu'il fût prince. Mais le Roi le savait. Il me répondit qu'il mettait à un plus haut prix la liberté du vaillant chevalier qu'il avait dans ses prisons. Il me permit de le voir, pour me concerter avec lui.

Le comte de Louvain était gardé dans une tour écartée du palais. Il versa des larmes en me voyant et en appre-

nant la cause et les détails de mon pèlerinage. J'avais eu d'abord un peu de peine à le reconnaître, à cause qu'il avait fait vœu, en tombant dans les mains des Infidèles, de ne couper sa barbe qu'après son retour dans son pays. C'est cette circonstance qui lui a valu, chez nous, le surnom de *Barbu*. Il m'apprit qu'il avait été fait prisonnier, à l'issue de la cruelle bataille où le brave et malheureux chevalier Gauthier-sans-Avoir avait péri; qu'on l'avait relevé à demi mort, en voyant à son armure qu'il était riche seigneur, et qu'on l'avait emmené en Arménie, d'où il n'avait pu jamais donner de ses nouvelles.

Quand je lui annonçai la mort de son frère, qu'il ignorait, il s'affligea de nouveau avec amertume, et il me donna

pour Baudouin d'Édesse une lettre qui réclamait son assistance.

Il me fallut donc retourner à Édesse; je me remis en chemin, portant une charte de sûreté du prince arménien, qui exigeait, outre ce que j'avais offert, une somme de cent marcs d'or. Baudouin n'hésita pas. La somme me fut comptée; et quoique la saison des pluies fût venue, je repris avec joie la route de l'Arménie. J'eus le bonheur enfin de voir tomber devant moi les fers qui retenaient mon seigneur. Je me mis à genoux devant lui, et le premier de tous ses vassaux je lui fis hommage.

Nous nous embarquâmes, peu après avoir rejoint ceux de nos compatriotes qui attendaient les résultats de mes démarches et plusieurs croisés du Brabant qui eussent pu revenir quelques mois plus tôt, mais qui avaient voulu faire l'escorte de leur prince à son retour.

Notre navigation fut pénible. Nous arrivâmes en hiver, après bien des travaux et par un froid rigoureux, au port de Gand. On ne nous attendait plus; et cependant la régente de Brabant, comme si son cœur de mère nous eût devinés, annonçait depuis quelques jours le retour de son fils, lorsque le 19 janvier de l'an 1100 nous revîmes notre chère Bruxelles.

Notre arrivée fut une fête publique; et les fidèles épouses des Croisés les reçurent si tendrement, qu'il fut décidé que, tous les ans, à pareil jour, il y aurait fête à Bruxelles, en l'honneur des femmes.

Je devins, peu de temps après, l'époux de ma chère Alix; et ce fut pour me récompenser de mon heureux voyage que monseigneur Godefroid-le-Barbu, aujourd'hui

comte de Brabant et duc de la Lotharingie-Inférieure, me donna la dignité de burgrave ou vicomte de Bruxelles, châtelain du Borgendael.

XVI. — LA LÉGENDE DE GENEVIÈVE DE BRABANT.

Grand Dieu ! que le cœur d'une mère
Est un bel ouvrage du tien !
BARQUIN.

ARMI les enfants du loyal et vaillant prince Henri troisième, le premier des comtes de Louvain qui prit le titre de comte de Brabant, on remarquait Ida et Geneviève, ses deux filles, toutes deux belles et gracieuses. Ida venait d'être mariée au jeune comte de Hainaut Baudouin II; et le noble palatin du Rhin, Henri II, ayant vu Geneviève, que toutes les chroniques dépeignent comme un modèle de beauté, de piété et de douceur, en parla avec grandes louanges à son frère Sigefrid ou Siffroi. Le palatin résidait à Aix-la-Chapelle, qui alors encore faisait partie des Pays-Bas. Siffroi se rendit à Louvain, eut le bonheur de plaire

en même temps qu'il devint épris ; et il épousa Geneviève, la perle du Brabant. On croit que ce mariage se fit en 1095, au moment où toute l'Europe commençait à s'agiter pour les Croisades.

Geneviève n'avait que dix-huit ans. Quoiqu'elle aimât tendrement celui qu'elle venait d'accepter pour époux, elle pleura avec amertume, en quittant son père ; il lui semblait, à ses pressentiments, qu'elle ne devait plus le revoir ici-bas.

Elle arriva donc triste et dolente à la cour d'Aix-la-Chapelle. L'ardent amour de Siffroi répandit un baume de bonheur sur son âme affectueuse, sans en chasser la mélancolie. Mais recueillie et dévouée, elle ne vivait plus, après Dieu, que pour son mari, qui oubliait auprès de cet ange et ses anciens plaisirs et ses goûts passionnés pour la chasse.

Hélas! les félicités de ce monde ne sont pas de longue durée.

La prédication de la Croisade avait remué les chevaliers. Tout homme qui voulait qu'on l'appelât homme de foi et d'honneur prenait la Croix. L'âge était à peine une dispense admise ; on couvrait de mépris tout chevalier qui semblait hésiter entre son doux repos et la gloire de délivrer le tombeau de Jésus-Christ. Les princes donnaient l'exemple. Godefroid de Bouillon, pour la guerre sainte, aliénait ses domaines ; les comtes de Flandre et de Hainaut n'étaient occupés qu'à réunir leurs guerriers ; Godefroid de Louvain et une foule d'autres étaient déjà partis. La voix de l'amour et des tendres affections était partout étouffée par la voix austère du devoir. Le palatin Henri II, qui régnait, frappé

d'une maladie grave, ne pouvait prendre la Croix; Siffroi, parmi les princes, dut remplacer son frère.

Il lui fallut livrer de pénibles combats pour s'arracher à la tendresse de sa jeune épouse. Un malheur affreux vint, par surcroît, frapper le cœur de Geneviève; au moment où son cher Siffroi allait se séparer d'elle, un messager lui apporta la triste nouvelle de la mort de son père, tué dans un tournoi par un chevalier du Tournaisis. Siffroi avait beau la consoler, elle pleurait sur son sein, baisait sa cuirasse et ses armes; et, trop pieuse pour lui demander de renoncer au saint pèlerinage, elle le priait de permettre qu'elle l'accompagnât dans les camps. Mais le guerrier en connaissait trop les périls et les fatigues. Quand les chevaliers, ses amis, vinrent l'appeler pour rejoindre Godefroid de Bouillon, il partit avec eux, recommandant vivement Geneviève à ses serviteurs, et surtout à Golo, son intendant.

L'armée de la Croix partit des Pays-Bas le 15 août de l'année 1096. Dès lors, seule, inquiète et tremblante, Geneviève ne trouva plus de calme que dans la retraite et la prière. Un vieux religieux, nommé Drago [1], depuis longues années attaché à la maison de son père, l'avait suivie à Aix-la-Chapelle; il lui lisait tous les jours les saints écrits qui raniment et consolent.

Geneviève n'avait pas encore donné d'enfants à son mari. Peu de jours après le départ de Siffroi, elle reconnut qu'elle était enceinte. La douce pensée d'être mère lui rendit du courage et de la force; de souriantes idées lui revinrent;

[1] Dans plusieurs traditions populaires Dragant.

elle se flatta de l'espoir qu'elle reverrait bientôt son cher époux ; elle se réjouit du bonheur qu'il ressentirait à l'heureuse nouvelle dont elle fêterait son retour.

Cependant Golo n'avait pu voir la belle comtesse, sans devenir pour elle épris d'amour. Investi de la confiance entière de son maître, il avait caché jusque-là un sentiment qui eût pu le perdre. L'absence de Siffroi, pour un si long voyage et pour une guerre si périlleuse, lui parut une favorable circonstance. Oubliant sa condition, la distance qui le séparait de sa maîtresse, et plus que tout cela oubliant la piété, les vertus de Geneviève, il osa bientôt lui avouer sa flamme adultère. D'abord la jeune comtesse ne le comprit pas. Lorsqu'elle eut reconnu la noirceur de ses espérances, elle lui défendit avec indignation de reparaître devant elle. Mais cette défense était vaine ; ce Golo ou

Golon, dont le nom est devenu une expression d'horreur, était au manoir dépositaire de l'autorité du Comte; il ne se rebuta point; et, comme la pudeur avait empêché Geneviève de faire éclater tout haut sa vertueuse colère, il conserva l'espoir de consommer la séduction.

Pendant plus de trois mois, aucune occasion ne fut négligée par lui. Lorsqu'il vit enfin que les insinuations et les prières ne lui attiraient que des mépris, il employa les menaces; revêtu de tous les pouvoirs du maître, il était puissant. Geneviève, ne connaissant pas assez les lâchetés du cœur humain pour concevoir des craintes sérieuses, méprisa aussi les menaces et continua de vivre dans la prière, confiante en Dieu et en l'avenir. Mais Dieu livre quelquefois aux épreuves cruelles ceux qu'il veut épurer dans ce monde, qui n'est qu'un passage.

L'amour de Golo l'intendant, ne se nourrissant plus d'aucun espoir, se changea bientôt en une sorte de haîne profonde. Une noire jalousie s'empara de son âme; il ne voulut pas que celle qui ne pouvait jamais être à lui fût de nouveau à un autre. Il résolut de perdre Geneviève. Comme un dernier effort, il se décida à le lui faire savoir. Elle demeura calme, ne croyant pas que l'esprit du mal eût tant de hardiesse, aimant mieux mourir pure que vivre souillée, et comptant d'ailleurs sur quelque appui. Elle avait perdu son père; elle ne savait pas si son oncle Godefroid de Louvain, parti pour Jérusalem, était encore vivant; le comte palatin, frère de son mari, se mourait sur un lit de douleurs. Elle écrivit à sa mère, à sa sœur de Hainaut et à son mari; elle annonçait à Siffroi sa grossesse déjà avancée, lui confiait ses peines avec l'infidèle intendant et le suppliait

de presser son retour. Golo intercepta les lettres; et ne gardant plus de mesures il accusa hautement la Comtesse de mener une vie criminelle et de trahir la foi qu'elle devait à son époux et seigneur. Il insinua, l'infâme, que ses pieux entretiens avec Drago couvraient des rendez-vous d'amour, et que l'enfant qu'elle portait dans son sein, était le fruit de l'adultère.

Peu de temps après, un jour que Geneviève était seule avec le vieux religieux, occupée à lire les saintes écritures, Golo se présenta brusquement devant elle, accompagné d'hommes vils qui étaient à sa solde; il outragea la Comtesse par les plus odieuses imputations; il accusa le pieux Drago des crimes avilissants que lui-même avait médités; et sans oser soutenir les regards de ses victimes, il les fit violemment séparer. Des

mains vendues saisirent Geneviève et la jetèrent dans un

cachot, pendant que deux meurtriers entraînaient le bon moine hors de l'oratoire pour lui donner la mort.

Lorsque la Comtesse se trouva seule dans sa prison, elle se crut en proie à des rêves horribles; elle ne tarda pas à reconnaître que son malheur était réel. On lui apportait tous les jours une cruche d'eau et de grossiers aliments; personne ne lui disait une parole. Le geôlier, qui lui donnait l'eau et le pain, interrogé par elle, avait ordre de ne lui pas répondre. Elle supporta tout, par résignation et par amour pour son enfant qui devait bientôt naître. Mais souvent elle pleurait avec amertume; et après ces angoisses elle ne retrouvait quelque force qu'en se jetant dans les bras de la Vierge Marie, en qui elle avait grande foi et pleine confiance.

Un jour elle entendit confusément le bruit des cors et des trompettes. Elle s'imagina que c'était son cher Siffroi qui rentrait dans ses domaines. Elle espéra, mais en vain; personne n'ouvrit la porte de son cachot; et tout retomba dans le silence.

La nuit suivante, son terme étant arrivé, elle accoucha, seule et sans assistance, d'un fils qu'elle nomma Bénoni, à cause de sa douleur. Elle le baptisa avec l'eau de sa cruche, et le mit sous la protection de la Vierge Marie. Le matin, en entendant les vagissements du nouveau-né, le geolier sembla ému; mais il ne parla pourtant point et ne changea rien aux rudes aliments qu'il apportait à la prisonnière.

Les fanfares qui avaient frappé la Comtesse n'annonçaient pas le retour du palatin, mais seulement un messager qu'il envoyait à sa femme, pour lui annoncer son heureuse arrivée à Constantinople. Ce fut Golo qui reçut l'envoyé de Siffroi. Il lui raconta, d'un visage composé, ce qu'il appelait les crimes et l'hypocrisie de Geneviève; et il le chargea

pour son maître d'une lettre, où il accusait la Comtesse des plus noires infidélités.

De longs jours et de tristes nuits passèrent, sans que Geneviève reçût aucune marque d'intérêt; il lui semblait, au fond de son cachot, qu'elle était dans une tombe fermée au monde. Elle s'étonnait de ne pas voir venir à son aide sa mère chérie ou sa sœur Ida. Elle ne soupçonnait pas encore qu'on avait intercepté ses lettres; que sa mère était retenue par la régence du comté de Louvain, qu'elle exerçait depuis la mort de Henri III, au nom de son second fils Godefroid, dont on ne pouvait savoir le sort; que sa sœur Ida était partie, la croix sur l'épaule, à la recherche de son époux; que des bruits sinistres se répandaient sur la destinée des soldats de la Croix.

Le messager qui avait emporté la lettre de Golo ne revint qu'au bout de huit mois, rapportant la terrible réponse du Palatin. Siffroi, qui idolâtrait sa femme, en apprenant son infidélité, car il ne doutait pas de son intendant, était tombé de l'amour extrême dans la plus furieuse jalousie. Donnant à peine à son envoyé le temps de changer de cheval, il lui avait remis pour Golo un ordre écrit, qui prescrivait formellement de mettre à mort Geneviève et le fruit de son adultère.

C'était ce que le perfide avait espéré. Il triompha. Il fit sortir la comtesse de son cachot; elle parut devant lui, tenant contre son sein l'enfant, dont on ne put la séparer.

— Vous voyez, lui dit Golo, que vous êtes dans mes mains.

Il lui montra l'ordre du Comte. Pendant qu'elle lisait cet écrit avec épouvante : — Tout peut se réparer encore,

ajouta-t-il; si vous voulez être à moi, je vous rendrai votre puissance; et votre fils reprendra son rang.

Geneviève ne leva pas les yeux. — J'aime mieux mourir, dit-elle; je ne demande grâce que pour mon fils, qui n'a pu vous offenser, et qui est le sang de vos maîtres. — Mais qui me justifiera auprès de mon époux?

Elle jeta un regard autour d'elle et se vit seule avec son ennemi. Au fond de la salle, gardant la porte entr'ouverte, elle n'aperçut que deux figures sinistres, qui lui semblèrent deux bourreaux.

— Personne, répliqua Golo, ne vous justifiera. Vous allez mourir; et votre souvenir sera déshonoré.

Après un moment de silence, elle dit : — Dieu nous jugera. — Mais, mon fils..... reprit-elle encore avec un regard qui suppliait.....

— Il mourra avec vous.

Elle étouffa un long sanglot et dit en embrassant son fils

qu'elle couvrit de larmes : — Nous mourrons donc ensem-

ble; pauvre enfant ! et ton père ne te verra que dans le ciel !

Elle l'avait enveloppé d'un pan de sa robe flétrie, n'ayant pas d'autre vêtement. C'était au mois de novembre de l'année 1097.

Golo, la voyant inflexible, eut l'air de faire sur lui-même un effort violent. Il appela ses deux satellites, dont il connaissait toute la dureté; il leur ordonna d'emmener la Comtesse avec son enfant, à l'heure de minuit, dans un lieu écarté de la forêt, de la mettre à mort elle et son fils, d'ensevelir leurs restes dans le lac, et pour preuve de cette exécution, disent les chroniques, de lui rapporter les yeux de Geneviève.

La nuit s'avança; et la comtesse n'ayant fait demander aucune grâce à Golo, les deux bourreaux vinrent la prendre à minuit. Ils s'en allèrent, avec elle et l'enfant, dans la forêt. Ils marchaient en silence; Dieu sans doute les suivait de son regard.

La nuit était froide, le ciel calme et pur, les arbres chargés de glaçons et de frimas. Geneviève allait, à peine vêtue; mais elle s'était accoutumée à souffrir.

Arrivés au lieu du supplice, les deux assassins s'arrêtèrent. Geneviève se mit à genoux, pour prier, tandis qu'ils tiraient du fourreau leurs larges poignards. Alors l'enfant, insensible à cette scène de meurtre, prit innocemment le sein de sa mère. La jeune comtesse, à ce mouvement, perdit ses forces; elle se mit à pleurer.

— Oh ! je vous en conjure, dit-elle en descendant aux supplications, accordez encore un moment à mon pauvre enfant.

Les deux bourreaux détournèrent les yeux; ils demeu-

raient muets; mais leurs mains semblaient trembler. Geneviève, qui suivait de ses regards tous leurs mouvements, crut pouvoir les toucher. — Je suis innocente, leur dit-elle; promettez-moi de le dire à mon époux, avant votre mort; car vous aussi vous mourrez....; et si je fus autrefois, pour vous, bonne et compatissante maîtresse, accordez-moi aujourd'hui une grâce, qui est en votre pouvoir. Faites-moi mourir avant mon cher enfant. Je vous pardonnerai à ce prix. Je demanderai à Dieu qu'il vous pardonne.

Une grosse larme brilla, dans la nuit, comme un ver luisant, sur la joue de l'un des bourreaux. Il était ébranlé. Tirant son compagnon à l'écart : — C'est un vrai crime que nous allons faire là, dit-il. Elle a été notre maîtresse; elle était pour nous, comme pour les plus grands, douce et affable; et si nous la sauvions...., peut-être un jour nous fera-t-elle encore du bien....

L'autre assassin, luttant contre sa conscience, objecta la volonté de Golo et surtout l'ordre formel du Comte. Néanmoins la miséricorde l'emporta aussi dans son cœur. Ils offrirent à Geneviève de lui laisser la vie, si elle voulait jurer, sur la croix, de vivre cachée dans une caverne et de ne jamais reparaître. L'amour maternel était trop grand dans Geneviève, pour qu'elle n'embrassât pas avidement cette proposition. Son fils était son univers; elle rendit grâces à ces hommes, les appelant ses sauveurs; et elle s'enfonça dans la forêt jusques dans le canton de Zulpich ou Tolbiac, au pays de Cologne, pendant que les deux satellites de Golo, ayant tué un pauvre chien qu'ils avaient rencontré, rapportèrent ses yeux à l'intendant, comme preuve de la mort de Geneviève.

La jeune comtesse ayant marché toute la nuit, s'arrêta épuisée, devant une caverne qui lui parut un asile. Aucun chemin n'y conduisait. Elle s'y reposa; le soleil s'était levé; et tout autour d'elle était désert et silence. Bientôt un bruit subit dans le feuillage la fit tressaillir; elle vit venir une biche avec son jeune faon, dont cette caverne était la retraite. La biche parut intimidée à son aspect; mais le petit faon s'étant mis à jouer avec elle, la biche prit confiance et s'avança aussi. La Comtesse regarda cet incident comme un secours du ciel; car elle n'avait presque pas de lait pour nourrir son enfant. En peu de jours, la biche s'accoutuma si bien à la compagnie de Geneviève, qu'elle se laissa téter par le petit Bénoni, et qu'elle partagea sa tendresse entre son faon et le fils du Palatin.

La Comtesse ne vivait que de plantes qu'elle arrachait dans la forêt, de racines, de glands, de fruits sauvages. Une petite source voisine lui donnait de l'eau pure. Elle se couchait avec son fils sur un lit de feuilles sèchées, à côté de la biche et du jeune faon.

Siffroi cependant, après l'ordre cruel qu'il avait donné, s'était senti frappé de remords. L'innocence et la pureté de Geneviève lui étaient revenues à la mémoire; et il avait repoussé comme infâme l'idée qu'elle se fût souillée d'un crime. Un second messager avait été envoyé par lui, pour contremander la hideuse sentence que lui avait dictée la colère. Il suivait le premier de trois jours seulement; mais il arriva trop tard. Il revint annoncer à son maître que tout était consommé.

Les Croisés, en ce moment, quittaient Antioche conquise, pour marcher sur Jérusalem. Siffroi, navré par le

désespoir, vieillit en quelque sorte tout d'un coup, devint sombre et triste et ne chercha plus que la mort dans les combats nombreux que livra l'armée de la Croix. Mais la

mort semblait dédaigner sa téméraire ardeur. Vainement il affrontait les périls; vainement, au long siége de Jérusalem, on le vit toujours le premier aux assauts; il vécut. Et quand les guerriers de la Croisade se rembarquèrent pour l'Europe, il fut un des derniers à partir; il semblait craindre de revoir les lieux où il avait aimé sa chère Geneviève.

Il rentra dans les Pays-Bas au mois de janvier de l'an 1100, traversa la Flandre et le Brabant sans s'arrêter,

regagnant tristement Aix-la-Chapelle. Ce ne fut qu'à Bruxelles qu'il apprit que son frère Henri venait de mourir, et qu'il lui succédait dans la dignité de comte-palatin du Rhin. La puissance et la souveraineté, qu'il ne pouvait plus partager avec son épouse chérie, lui parurent un fardeau.

Golo, instruit de son arrivée, se rendit au-devant de lui jusqu'à Liége. Le félon était vêtu de deuil. Il lui suscita avec hypocrisie tant de preuves du crime de Geneviève, que Siffroi resta persuadé qu'en ordonnant sa mort, il n'avait fait que venger son honneur. Il n'en rentra pas moins dans son château avec l'âme pleine de douleur; il s'y retrouva dans une affreuse solitude. Tout lui rappelait Geneviève et le bonheur qu'elle lui avait donné. Alors, de nouveau, il ne pouvait croire à sa perfidie. Il n'eut pas la force de passer la nuit dans ce manoir; et dès le jour de son arrivée il s'en alla habiter le château des comtes-palatins, dont la mort de son frère l'avait rendu héritier.

Mais là, un autre objet de remords le suivit; Golo se présentait sans cesse à sa vue; la vue de cet homme l'irritait; il le haïssait sans pouvoir s'en rendre raison; il le traitait avec dureté; l'intendant se plaignit, comme un serviteur fidèle dont on méconnaît le dévouement. Dans l'espoir de ramener quelque sérénité sur le front de son maître, il voulut l'engager à prendre une autre femme. Mais si Geneviève l'avait trompé, quel ange pouvait le rendre heureux? Il exprima l'irrévocable résolution de vivre à jamais seul.

Deux jours après son arrivée, il retourna à son château; et il prit, comme malgré lui, l'habitude d'y aller tous les

jours, exigeant que personne ne le suivît. Il errait dans tous les lieux qui lui rappelaient Geneviève. Un matin, plus agité que d'ordinaire, il voulut visiter le cachot où Golo l'avait enfermée. Son cœur se serra en y entrant, en songeant que là elle était devenue mère. A la lueur d'une torche qu'on portait devant lui, il lut ces mots sur la muraille : « O mon cher Siffroi, je vais mourir, et c'est vous » qui le voulez. Vous pleurerez sur moi. Mais si vous lisez » ceci, sachez que je vous pardonne, comme Jésus Notre » Seigneur, a pardonné, et que mon cœur est toujours à » vous. »

— O Dieu! s'écria-t-il, elle était innocente! Mon Dieu, faites que je ne puisse en être convaincu!....

Siffroi ne trouvait à se distraire de ses violentes douleurs que dans les fatigues de la chasse. Il s'y livra sans réserve; et dès-lors on le vit errant dans les bois, ne parlant plus, ne s'occupant plus du gouvernement de ses états, vivant comme un homme qui est forcé de vivre et qui ne peut entièrement secouer sa chaîne. Il ne soupçonnait pas que souvent il passait à un jet de flèche de la retraite de Geneviève.

Un jour du mois de novembre de l'année 1104, le comte poursuivait une biche qui fuyait avec vitesse; il se laissa emporter à sa suite; et la biche le conduisit à la grotte habitée par Geneviève. La Comtesse, qui n'avait plus de vêtements, se réfugia, à l'aspect d'un homme, jusqu'au fond de la caverne. Le petit Bénoni, qui recueillait des racines pour sa mère, courut aussi se cacher. Siffroi étonné s'arrêta.

— Qui êtes-vous? dit-il. Adorez-vous Jésus-Christ?

Depuis sept ans, c'était la première fois que Geneviève entendait les sons d'une voix humaine, autre que celle de son fils. Elle répondit après un moment d'émotion :

— Je suis femme et chrétienne.

— Si vous êtes malheureuse, reprit Siffroi, pourquoi vous cachez-vous ?

— Mes vêtements se sont usés, dit-elle, et je ne puis paraître devant un homme.

Le Comte-Palatin, détachant son riche manteau, le jeta dans la grotte. Geneviève s'en étant couverte s'avança. Mais malgré la croix de drap rouge qui brillait toujours sur l'épaule du croisé, elle ne reconnut pas son époux, dont le désespoir avait vieilli les nobles traits.

Lui, de son côté, ne soupçonnant pas que ce fût là sa chère Geneviève, se prit à dire :

— Comment! pauvre femme, vous êtes ici sans vêtements! Et quelle est donc votre nourriture?

— J'ai pour me nourrir, répondit-elle, les racines et les fruits sauvages de cette forêt.

— Et cet enfant? dit le Comte.

— Il est mon fils et le fils d'un noble chevalier. Mais son père l'a méconnu; et j'ai promis de ne le point nommer.

— Seriez-vous victime aussi de la perfidie?

— Ma bouche, seigneur, fut toujours étrangère au mensonge. Un félon, qui voulait m'ôter l'honneur, me perdit, pour se venger de mes refus. Jeune et recherchée, je suis venue du Brabant....

Elle s'arrêta à ce mot.

— Oh! ciel! s'écria Siffroi en tombant à genoux, êtes-vous Geneviève?....

La comtesse avait retrouvé son époux. Dans les bras l'un de l'autre, ils ne se souvenaient plus des horreurs du passé. Un cri d'effroi du petit enfant vint seul les rappeler à la vie présente. Tandis que le Comte-Palatin couvrait son fils de baisers et de larmes, les chasseurs qui l'accompagnaient s'étaient approchés, stupéfaits de la scène qui se passait devant eux; et l'enfant s'était effrayé. Golo était là; en entendant nommer Geneviève, il pâlit comme un spectre, et voulut s'enfuir. Deux écuyers, comprenant tout l'horrible mystère, l'arrêtèrent brusquement....

On apprêtait à la hâte un brancard, pour remmener la Comtesse en triomphe. Avant de quitter ces lieux consacrés, le palatin fit le vœu de bâtir, à la Vierge Marie, une chapelle, sur le petit tertre où il avait retrouvé sa femme et

son fils. C'est là l'origine de l'église du Mont-Notre-Dame (Frauenberg) autour duquel s'est formé un joli village. Puis il sonna trois fois du cor; tous les bois en retentirent; tous les hameaux voisins accoururent.

Il prit son fils dans ses bras et suivit la rustique litière de sa femme, au milieu des cris d'allégresse de tous ses vassaux. Geneviève rentra ainsi dans le château, qui n'avait pas été habité depuis son absence.

On raconte que la biche, accoutumée à vivre avec elle, ne voulut pas la quitter, non plus que l'enfant qu'elle avait nourri de son lait; et qu'elle suivit le cortége, marchant à côté de Geneviève, de qui elle ne détachait pas ses regards.

Les deux assassins, qui avaient épargné la Comtesse, furent retrouvés et comblés de présents, pendant que quatre taureaux indomptés écartelaient Golo, dont les restes infâmes furent jetés à la voirie.

Siffroi semblait renaître d'heure en heure; toutes ses

peines étaient effacées. Mais, disent les saints légendaires, il devait expier plus durement encore le crime qu'il avait commis dans un transport d'indigne colère, en ordonnant la mort de sa femme. La bonne comtesse, malgré les fêtes qu'on lui donna, malgré les tendres soins dont elle fut entourée, malgré tout l'amour de son époux, se rattacha mal à la vie. Ses souffrances, si longues et si incessantes, l'avaient tuée depuis longtemps. Elle n'avait en quelque sorte vécu que pour son fils. Un peu plus d'un an après sa réunion avec Siffroi, Geneviève s'éteignit doucement, retenant encore la main de son époux sur son cœur, et le bénissant de son dernier souffle.

On dit que la biche fidèle pleura tout un jour au pied du cercueil de Geneviève, et qu'au matin on la trouva morte auprès de celle à qui elle s'était vouée [1].

Et le 2 avril de l'année 1113, un vieillard, blanchi avant l'âge, sillonné de rides que les larmes avaient creusées, soutenu par un enfant de seize ans, dont la douleur avait aussi flétri les traits, vint s'agenouiller à la chapelle du Frauenberg, devant l'autel de la Vierge Marie; le jeune homme se mit à genoux aussi; et tous deux prononcèrent lentement les vœux qui détachent de la terre, pendant qu'un prêtre, sans doute inspiré, chantait :

Sancta Genoveva! ora pro nobis.

Ils prirent l'habit monastique; et le monde n'entendit

[1] Voyez dans les Appendices la note F.

plus parler de ces deux solitaires. — C'étaient le Palatin et son fils.

XVII. — LE RETOUR DU COMTE DE FLANDRE.

C'est le fait d'un brigand et non d'un prince d'envahir par surprise les biens d'un absent.
LETTRES DE WASON.

PARMI les Croisés qui revinrent dans les Pays-Bas au commencement de l'an 1100, on remarquait le noble et vaillant comte de Flandre, qu'on a appelé Robert de Jérusalem, à cause de la part qu'il avait prise à la guerre sainte. On le reçut dans ses états, en lui prodi-

guant tous les témoignages de vénération et d'amour. Mais il reconnut bientôt que, chez lui aussi, l'absence du chef avait produit des relâchements et des désordres. Si les Croisades, en tournant vers un but héroïque l'ardeur guerrière de cet âge, avaient mis un terme dans certaines contrées aux ravages de province à province; si elles avaient généralement rappelé les chrétiens à des sentiments plus humains; si elles avaient accoutumé les peuples de Jésus-Christ à ne se considérer enfin que comme une seule nation; si par des dangers communs elles leur avaient appris à se réunir; si elles avaient donné aux villes l'occasion de regagner des libertés, aux serfs le moyen de s'affranchir en prenant les armes; si elles ramenaient quelque civilisation de l'Orient, avec le goût du luxe et l'amour des arts; si la première guerre sainte marquait l'époque de la renaissance du commerce en Europe, — car ce fut dès-lors que des compagnies de navigateurs se formèrent en Frise, en Hollande, en Zélande, à Anvers et dans les ports flamands, en même temps qu'il s'en établissait à Pise et à Gênes; — d'un autre côté, la Croisade dépeuplait certaines régions, ou du moins en enlevait les hommes de cœur, et laissait ainsi les états à la merci des ambitieux de toute nature, qui profitaient de l'éloignement des braves pour s'emparer de leurs domaines ou pour y semer des troubles. C'est ce qui eut lieu dans quelques parties des Pays-Bas.

On ne lit nulle part que Godefroid de Bouillon, qui était marquis d'Anvers [1], eût vendu aux bourgeois de cette ville

[1] Le marquisat d'Anvers appartenant à Godefroid de Bouillon, cette souveraineté, à sa mort, devait être recueillie par Eustache de Boulogne,

leur liberté, comme à ceux de Metz. Cependant il est probable que cela fût; ou bien ils la reprirent. On voit en effet, peu après le retour des premiers Croisés, Anvers administrée par des échevins élus. Mais en même temps (et beaucoup d'autres villes offrent le même spectacle) elle n'a plus ni hommes vaillants, ni hommes religieux; l'hérétique Tanchelm, en 1105, y vient prêcher publiquement une doctrine de débauche; toute la ville l'écoute; il s'y fait honorer comme un prophète et ne rencontre dans la populeuse cité qu'un seul prêtre catholique, qui ne peut rien contre lui. Partout les hommes qui avaient de la foi s'en allaient en Palestine, comme ceux qui avaient du courage; à leur retour, ils se retiraient du monde; c'était comme s'ils ne fussent pas revenus.

Pierre-l'Ermite ne rentra dans les Pays-Bas qu'en l'année 1102; il accompagnait le seigneur de Montaigu, l'un des croisés du pays de Liége, compagnons de Godefroid. Dans les transes de terreur qu'il avait éprouvées, depuis le jour où il était parti à la tête de la première colonne des soldats de la Croix, il avait toujours promis à Dieu de vivre en reclus, aussitôt qu'il aurait remis le pied sur le sol de sa patrie. Assailli d'une horrible tempête dans son voyage de retour, il avait aussi fait vœu de bâtir une abbaye; et il ne

son frère, qui, la trouvant usurpée, ainsi que le titre de duc de Lotharingie, et revenu des vanités du monde, vécut dans la retraite sans réclamer rien. Il est probable que Godefroid-le-Barbu, que l'on voit un peu plus tard marquis d'Anvers, ne sut se faire reconnaître comme souverain dans cette partie des Pays-Bas, qu'en accordant à la ville d'Anvers des immunités et des priviléges qui en firent une commune; ou peut-être seulement en reconnaissant et garantissant ces immunités. (Voyez ci-après la légende de Tanchelm.)

s'occupait plus que de fonder, à Huy, dans le Condros, la maison de prière de Neufmoutiers, qu'il mit sous l'invoca-

tion du Saint-Sépulcre. Il devait vivre là, longtemps encore, dans une retraite profonde et sainte.

Ceux qui reparaissaient en Europe avec des idées mondaines n'étaient pas tous assurés de retrouver leurs sujets ou leurs parents disposés à les bien recevoir; et souvent ils rencontraient des ennemis dans leurs anciens voisins. La veuve du comte de Hainaut, Ida de Louvain, revenait de l'Orient, qui avait dévoré son époux sans même lui rendre sa cendre; elle traversait les Ardennes, se hâtant de revoir

le jeune Baudouin III, son fils et son autre affection, lorsqu'elle apprit que le comte de Chiny lui avait tendu une embuscade. Alors les petits princes faisaient quelquefois le métier de voleurs de grand chemin; ils enlevaient un passant, qu'ils appelaient leur captif; et ils en tiraient rançon s'il avait des domaines, ou ils le dépouillaient s'il était marchand. Le roi de France, Philippe Ier, avait reçu du pape Grégoire VII, ce grand redresseur de torts, une admonition sévère, parce qu'à la honte de sa couronne royale il se livrait lui-même avec ses favoris à ces odieux brigandages. Ida, effrayée, se réfugia dans l'abbaye de Saint-Hubert, qui la protégea, la rendit à son fils; et la reconnaissance de la Princesse enrichit les bons religieux.

De tels exemples sont fréquents alors.

Le comte de Flandre, dont le nom avait retenti dans toute l'Europe, était rentré sans obstacles dans ses domaines. Mais il avait, lui, une vieille injure à venger.

Au moment où il allait partir pour la Croisade, avec Godefroid de Bouillon, l'empereur Henri IV, saisissant une occasion que tous les princes chrétiens respectaient, lui avait réclamé violemment le pays d'Alost, les Quatre-Métiers, le château de Gand et les îles de la Zélande, contrées sur lesquelles l'Empire prétendait exercer sa suzeraineté. Robert, n'ayant pas le temps de vider cette querelle, était allé au-devant de l'armée impériale. Il avait harangué les troupes allemandes; à sa voix tous les plus braves guerriers de Henri IV, abandonnant leurs bannières, avaient pris la croix; et l'Empereur s'était vu contraint à se retirer presque seul dans ses états.

Robert était parti pour Jérusalem, laissant la régence de

la Flandre à sa femme Clémence et à son fils Baudouin VII, auprès de qui étaient restés quelques vieux capitaines, qui avaient su garder du moins les domaines de leur maître.

Robert ne voulut pas laisser impunie la perfide tentative de l'Empereur, renouvelée plusieurs fois sans fruit, pendant qu'il combattait en Palestine. Il lui fallait lutter contre un ennemi puissant; mais il en avait affronté de plus redoutables. Après quelques jours de repos, il marcha donc sur Cambrai; et il assiégea cette ville, qui appartenait à l'Empereur.

Henri IV se hâta d'accourir. Mais tous les combats qui se livrèrent furent à l'avantage des Flamands aguerris; Cambrai, à la fin de l'année 1102, se rendit à Robert. Une paix fut signée à Liége, au printemps de l'année suivante.

Le Saint-Siége avait approuvé cette guerre contre un prince chargé de tous les anathèmes. Depuis longtemps déjà la main du Souverain-Pontife s'était retirée de Henri IV, abandonnant ses états à quiconque pourrait les enlever. Le Pape fit engager alors le comte Robert à réprimer aussi les Liégeois, qui, malgré l'excommunication, continuaient à tenir le parti de l'Empereur. Mais Robert, regardant tous les hommes des Pays-Bas comme des frères, hésita à rompre la paix avec les Liégeois fourvoyés; il aima mieux les exhorter que les combattre, et ne pas entrer dans ces cruelles dissensions où les enfants mêmes de l'affreux Henri IV avaient pris les armes contre lui. Conrad, son fils aîné, qu'il avait créé autrefois duc de Lotharingie, avait le premier levé l'étendard de la révolte et s'était fait couronner roi d'Italie à Milan. Il mourut peu après cet acte de rébellion, pendant que l'Empereur, dans une diète publique,

le faisait déclarer déchu de tous ses droits, et reconnaissait pour héritier son autre fils Henri, en obligeant toutefois ce dernier à jurer sur l'Évangile qu'il demeurerait fidèle à son père.

Henri IV devait recueillir jusqu'au bout les fruits amers de ses iniquités. Cet autre fils, qui fut un peu plus tard Henri V, impatienté de ne pas recevoir assez tôt la couronne paternelle, parjure à ses serments, prit les armes à son tour et battit l'Empereur, son père, qui se réfugia en Bohême. Là il avait intéressé quelques princes à sa cause, lorsque par une nouvelle perfidie son digne fils s'empara de lui et le contraignit à abdiquer en sa faveur, en le menaçant de la mort, s'il ne remettait pas publiquement, avec l'apparence du bon gré, la couronne, le sceptre, le globe, l'anneau et les autres marques de l'Empire, dont il avait si largement abusé.

Après qu'il eut tout obtenu, Henri V enferma son père

dans une étroite prison. Le monarque dépouillé parvint à s'échapper; il s'enfuit à Spire, pauvre, à demi nu, mourant de faim ; il demanda, pour subsister inconnu, une place de

chantre dans l'église; on redoutait déjà tellement son fils Henri V, qu'on n'osa la lui donner; et le vieux tyran maudit n'eut plus de refuge que Liége, qui lui avait toujours été attachée. Il y fut reçu, avec autant d'égards que s'il n'eût pas déposé le sceptre; et il trouva dans les Liégeois des hommes qui reconnaissaient toujours en lui leur suzerain, quoique la saine partie de la ville songeât avec douleur qu'il n'avait cessé de désoler l'Église du Christ.

Reprenant quelque énergie dans un accueil si généreux, Henri IV écrivit de Liége des lettres suppliantes au roi de France et à tous les autres souverains, pour réclamer leur appui. Mais les princes chrétiens, partout occupés des Croisades, ne pouvaient prendre la querelle d'un excommunié, chargé des mépris de l'Europe; toutes les lettres de Henri IV restèrent sans réponse. Son fils, ayant découvert son asile, envoya l'ordre aux Liégeois de lui rendre son prisonnier. L'évêque Otbert répondit qu'après Dieu il n'obéissait qu'à l'Empereur et que c'était l'Empereur qui était dans ses murs. Henri V, décidé alors à tirer raison, par la guerre, de ce refus, s'empara du pont de Viset, entre Liége et Maestricht, et fit avancer ses armées.

Le Limbourg s'était uni au pays de Liége, pour soutenir le vieil Empereur. Des embûches furent dressées habilement; et l'héritier du Limbourg, Waleram, jeune homme que Henri IV récompensa en le nommant duc de Lotharingie, pendant que Henri V investissait Godefroid-le-Barbu de la même dignité, Waleram, ayant attiré les troupes du plus jeune des deux Empereurs dans les défilés, en massacra une partie; les Liégeois culbutèrent le reste dans la Meuse. Ces avantages relevèrent les affaires de Henri IV.

Cologne, que Henri V assiégeait, lui résista deux mois. Le comte de Flandre vint alors, on ne sait sous quelle inspiration, appuyer les Limbourgeois et les Liégeois; et Henri V allait essuyer une grande défaite, quand son triste père mourut le 7 août 1106. Le prince évêque de Liége crut devoir lui donner une dernière marque de fidélité, tout souillé qu'il était, en se chargeant de sa sépulture [1].

Henri V, irrité surtout contre Robert de Flandre, leva une nouvelle armée pour lui faire la guerre. Il se ligua avec le jeune comte de Hainaut Baudouin III, qui voulait rentrer en possession de la ville de Douai, autrefois portion de ses états, et avec Florent-le-Gros, comte de Hollande, à qui il promit la Zélande, que tenait Robert. Le comte de Flandre ne s'effraya pas de cette ligue; il battit Florent, défit le comte de Hainaut, et mit en déroute l'armée impériale. Ces guerres ne se terminèrent qu'en 1110, par une paix qui augmenta la puissance de Robert, en ajoutant à ses domaines la ville de Cambrai et Cateau-Cambrésis. A cette paix du dehors, Robert voulut ajouter pour ses sujets

[1] Mais cette sépulture d'un homme hors de l'Église fut condamnée; et le cercueil de Henri IV fut déterré et emporté à Spire, où il resta cinq ans sans honneurs.

les bienfaits de la paix intérieure et porter remède à l'anarchie qui troublait son pays, où le plus fort en toute occasion opprimait le plus faible. Suivant l'exemple de ses prédécesseurs, il convoqua une assemblée des principaux seigneurs et bourgeois de ses états; et la paix publique fut jurée devant lui, étant présents et confirmant cette paix, Alard de Tournai, Robert de Béthune, Winemar de Gand, Gautier de Bruges, Roger de Lille, Guillaume de Saint-Omer, Gautier de Courtrai, et beaucoup d'autres.

Tout en soutenant ainsi sa couronne de comte, Robert de Flandre prêtait encore le secours de ses armes au roi de France Louis-le-Gros, son suzerain. Il l'avait aidé à réduire Bouchard de Montmorency, le comte de Champagne et d'autres vassaux turbulents. Dans une guerre que Louis-le-Gros eut à soutenir en 1111 contre les Anglais, Robert marchait à côté du roi de France, qui était brave aussi. Le 5 décembre, les troupes anglaises, battues à Gisors, s'enfuyaient en désordre; le comte de Flandre les poursuivit avec ardeur jusqu'à Meulan, où elles se réfugiaient; là, comme il voulait entrer dans la place, son cheval s'abattit

sur un vieux pont. Le noble comte y fut tué. Son corps fut

rapporté en Flandre où les honneurs funèbres lui furent rendus par son fils Baudouin VII [1].

Les Pays-Bas continuaient à être gouvernés par des souverains désunis. Le titre de duc de Lotharingie était disputé par Godefroid-le-Barbu, comte de Brabant, et par le comte de Limbourg. La Flandre allait obéir à Baudouin VII, appelé comme on le verra Baudouin-à-la-Hache; la Hollande, la Zélande et la Frise étaient régies par Florent-le-Gros; la Gueldre par Othon de Nassau, à qui en 1113 allait succéder son fils Gérard; le Hainaut par Baudouin III; Godefroi régnait à Namur; Otbert à Liége; Burckart à Utrecht.

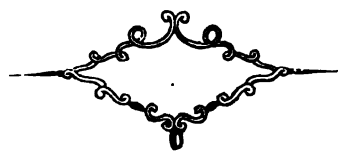
Les évêques d'Utrecht, qui, pendant la plus grande partie du onzième siècle, investis contre les saints canons par le pouvoir temporel, s'étaient rangés du côté de l'Empereur, tandis que les comtes de Hollande soutenaient les droits du Saint-Siége, les évêques d'Utrecht commencent à rentrer dans le devoir; et ils obtiennent du Pape le droit de porter la mître, que leurs prédécesseurs n'avaient pas eu tous.

Le comte de Hollande Florent II, surnommé le Gros, avait succédé en 1091 à Thierry V. Il régna trente ans, s'occupa de consolider ses états et n'eut point de part aux Croisades. L'histoire dit que ce prince était avare, prenant facilement ce qui était à sa convenance; et voici un trait qui donnera une idée des mœurs de l'époque. Un jour le comte Florent II rencontra trois beaux chiens de chasse; il s'en empara. Galama, puissant seigneur frison, à qui ils appartenaient, les ayant vainement réclamés, guetta le

[1] Il fut enterré à Saint-Waast d'Arras.

Comte, le trouva seul à la chasse et lui reprocha son vol en termes peu mesurés. Comme le comte se fâchait, Galama tira son couteau de chasse, l'en frappa au bras et l'eût tué, si les domestiques de Florent ne fussent arrivés à son aide. Mais en voulant le défendre, ils tuèrent le Frison. La famille de Galama jura aussitôt d'en avoir vengeance par la chair et le sang, selon l'expression du pays; et cette dissension entre la maison des comtes et la maison de Galama ne fut étouffée qu'en 1165 par l'empereur Fréderic-Barberousse, qui calma les vieux ressentiments au moyen de compositions.

L'évêque de Liége Otbert, qui s'était rangé du parti de Henri IV contre le Saint-Siége, et qui régna jusqu'en 1119, ne fit rien non plus dans les Croisades que s'emparer, à la mort de Godefroid, du duché de Bouillon, qui lui était engagé pour treize cents marcs d'argent et trois marcs d'or. Il prétendit que l'engagement devenait vente au bout de quatorze ans, si la somme ne lui était pas remise. Mais on ne put jamais produire aucun titre de ces conventions, ni aucun témoin.



XVIII. — LÉGENDE DE TANCHELM L'HÉRÉTIQUE.

Dans une voie aussi large
Tout est profit pour Satan.
MOSCATI.

PAR une belle soirée de printemps, un jeune Anversois, revenant de la pêche, tenait à la main un petit bouquet qu'il semblait craindre de flétrir, tant il le portait avec délicatesse; c'était une touffe de ces jolies plantes du bord des ruisseaux, qui élèvent au-dessus de leur tige svelte et mobile de petites gerbes de fleurs bleu de ciel, dont les lobes arrondis semblent un feston d'azur autour d'une auréole d'or; dans le Brabant et dans la Flandre, on désigne assez généralement cet épi de fleurettes sous le nom des *yeux de la Sainte Vierge;* les Hollandais et les Allemands l'appellent *ne m'oubliez pas*. L'Anversois, qui se nommait Pierre Vanderheyden, gagnait à grands pas la rue des Crabes. Là était située la maison de Jean Meleyn, riche marchand cordier, dont la fille Pharaïlde lui était promise et fiancée. Il heurta à la porte, qu'il fut surpris de trouver close comme un jour de grande fête; il ne restait dans la maison qu'un vieux domestique, qui vint ouvrir.

— Êtes-vous donc seul, Lambert? lui dit le jeune pêcheur. Où sont maître Meleyn et Pharaïlde?

— Hélas! Pierre, répondit en soupirant le vieux serviteur, pouvez-vous le demander, où ils sont? La ville se perd tout à fait. Que diraient saint Amand, le bon saint Éloi, le digne saint Willibrord, si Dieu permettait qu'ils revinssent parmi nous? Que la bonne sainte Dympne et la généreuse sainte Walburge nous veuillent protéger!

— Mais enfin, où sont-ils, mon pauvre Lambert?

— Vous ne comprenez pas, Pierre! ils sont allés entendre l'hérétique.

— Tanchelm serait-il revenu dans Anvers?

— Pour notre malheur.

— Et on permet encore qu'il corrompe le peuple?

— Tout le monde y court. Dieu nous abandonne.

— Prêche-t-il au champ des Flamands?

— Non. Il s'est établi au Werf, parmi les matelots. Ils sont là, devant l'église même de Sainte-Walburge.

— J'y cours, dit Vanderheyden.

Mais le vieillard le retint, avec une espèce d'horreur.

— Iriez-vous aussi blasphémer? dit-il.

— Je n'y vais pas pour l'imposteur, répondit froidement Pierre; mais j'espère que je ramènerai Pharaïlde.

— Alors, que Dieu soit avec vous!

Et le vieux Lambert, ayant fait le signe de la croix, se renferma tristement dans la maison de son maître, pendant que le jeune homme courait au bord du fleuve.

Tout l'ancien chantier, qui s'avançait comme une langue de terre dans l'Escaut, et qui, aujourd'hui qu'il est resserré dans un très-petit espace, s'appelle pourtant encore

le Werf, tous les larges quais en talus, toute la place qui entourait l'église aujourd'hui détruite de Sainte-Walburge, le premier temple chrétien bâti à Anvers, toutes les rues environnantes étaient encombrées d'une foule si épaisse, qu'il était presque impossible de la pénétrer. Le fleuve était couvert de plusieurs centaines de barques, pleines de matelots et de pêcheurs, qui arrivaient de toutes parts et s'avançaient le plus près possible d'un vaste échafaud, peint en blanc et orné de banderoles, lequel s'élevait à la pointe du Werf, appuyé à la fois sur la rive et sur l'Escaut. Au milieu de cette estrade, un personnage, pompeusement vêtu, parlait avec véhémence et prodiguait les gestes les plus bizarres. C'était Tanchelm l'hérétique, dont le nom estropié dans certaines chroniques se trouve écrit quelquefois Tanchelinus au lieu de Tanchelmus; si bien qu'on l'a souvent appelé Tanchelin. Le plus profond silence régnait autour de lui.

Ce ne fut qu'après de longs efforts que Pierre Vanderheyden parvint à la place Sainte-Walburge, où il aperçut Jean Meleyn et sa fille, assis devant l'église et prêtant l'oreille aux discours de Tanchelm. Quoique Pierre n'eût que vingt-sept ans, et que déjà depuis dix-neuf années l'hérésie de Tanchelm eût fait d'immenses progrès dans Anvers, où le clergé n'était pas assez nombreux pour la combattre, Pierre avait eu le bonheur de rester pur. C'était un jeune homme doux et silencieux, qui suivait dans la simplicité de son cœur la religion de sa mère, et qui, après Dieu et Notre-Dame, n'aimait au monde que Pharaïlde. Devenu assez riche pour prétendre à sa main, il ne comprenait le bonheur que dans son amour; et tous les soirs il trouvait

sa journée bonne, s'il avait vu l'objet de ses pensées.

Une bande d'hommes armés, qu'il ne pouvait désunir, le séparait de Pharaïlde. Il la salua de loin, le cœur peiné de l'espèce d'attention qu'elle semblait donner aux harangues du corrupteur. Il voulut lui jeter son bouquet. Mais un des gardes le lui prit des mains; et le menaçant de son épée nue, pour lui imposer silence, il lui dit à voix basse : — Il n'y a de culte ici que celui du maître. — En même temps il lança le petit paquet de fleurs sur l'estrade où s'agitait Tanchelm, entouré de bouquets et de couronnes.

Ce Tanchelm, que l'éclat et la puissance environnaient, était un simple laïc, né à Anvers, avec de l'audace et de mauvais penchants. Sa pauvreté ne lui permettant pas de les satisfaire, il avait résolu de profiter de l'ignorance du peuple; et pendant que les hommes religieux et les hommes braves, qui pouvaient lui faire obstacle, étaient partis pour la Terre-Sainte, il s'était fait chef de secte; il eut aussitôt des compagnons qui devinrent ses appuis. Il possédait le talent de la parole et une certaine éloquence, rude et animée, qui faisait impression sur la multitude.

Il commença en 1105 ses prédications contre ce qu'il appelait les abus de la religion chrétienne; ses dogmes relâchés lui firent rapidement de nombreux partisans dans les Flandres, dans les îles de la Zélande, dans la Hollande et le Brabant. Comme tous les novateurs, il ne demandait d'abord que de légères réformes; bientôt il traita les croyances religieuses de stupides erreurs, les actions méritoires de déceptions, les Croisades de folies, les sacrements d'abominations. Il enseigna que les prêtres, les évêques et le Pape n'étaient pas différents des plus simples bourgeois;

il défendit de payer la dîme et de fréquenter les églises. Il s'annonça ensuite comme un prophète, envoyé de Dieu pour éclairer le monde.

Il acquit un si grand crédit, qu'on le respecta comme un souverain. Il marcha dès-lors vêtu avec magnificence, portant la pourpre et la couronne radiale, et s'entourant de tout le luxe d'un roi. En vain Godefroid-le-Barbu, comte de Brabant et marquis d'Anvers, avait essayé d'arrêter ses progrès. Tanchelm, lorsqu'il était sur les états de ce prince, ne sortait qu'escorté de trois mille hommes armés; et quand il allait prêcher le peuple, ses officiers portaient devant lui son étendard déployé; ses gardes avaient l'épée nue à la main.

Il aimait la débauche et les orgies; il profitait de sa puissance pour s'y livrer impunément. Il était en si grande vénération, que le peuple stupide achetait, comme de saints objets, les rognures de ses ongles, de ses cheveux, de sa barbe, l'eau de ses bains, ses excréments mêmes. Il savait au besoin imaginer d'autres ressources encore, pour subvenir à sa dépense royale.

De 1105 à 1123, Tanchelm avait ainsi vécu, bravant ses ennemis et se faisant gloire de ses crimes. Les mœurs étaient perdues; la religion se mourait à Anvers; les hommes de Dieu, persécutés, pleuraient en secret; les femmes chrétiennes n'osaient quitter leurs retraites, lorsqu'un jour Tanchelm, ayant vu la fille du tribun d'Anvers, en devint épris et la fit demander effrontément à son père. La ville, dès ce temps-là, commençait à être administrée par un corps municipal. Elle avait des échevins dont le chef, qu'on appela depuis l'écoutète, et qui est aujourd'hui le bourgmestre,

se nommait alors le tribun. Le vieux magistrat indigné rassembla son conseil; il réveilla les sentiments de pudeur endormis. Il fit un appel aux hommes de bien, qui sortirent à sa voix, plus nombreux qu'on n'eût osé l'espérer; et Tanchelm fut obligé de fuir. Il se retira en Italie, déguisé en moine. — Mais au commencement de l'année 1124, il venait de reparaître dans les Pays-Bas; et il prêchait à Anvers, aussi puissant, aussi audacieux que jamais.

Toutefois, se trouvant sans argent pour entretenir sa garde nombreuse, il s'était avisé d'un stratagème qu'il mit en avant, le soir même où nous venons de le montrer sur son estrade, peu d'instants après que notre ami Vanderheyden se fût vu enlever son bouquet. L'hérétique venait d'achever sa harangue, à la grande satisfaction du peuple, qui préférait sa morale commode aux préceptes austères des prêtres de Jésus-Christ. Alors ses officiers hissèrent auprès de lui, sur l'échafaudage, une statue peinte de la Sainte Vierge, pendant que ses gardes plaçaient, à droite et à gauche de l'estrade, six vastes troncs, mis à la portée du peuple de terre et des auditeurs des barques. Tanchelm se levant, s'écria :

— Écoutez tous et voyez. Et vous, Vierge Marie, poursuivit-il en se tournant vers la statue, je vous prends aujourd'hui pour mon épouse bien-aimée.

Sur ces paroles, il baisa la statue au front; il lui mit sur la tête une couronne radiale, comme la sienne; puis il reprit en s'adressant de nouveau à la foule pressée :

— Je viens de prendre, pour épouse bien-aimée, la Vierge Marie; c'est à vous maintenant de pourvoir aux frais de nos saintes fiançailles. Que les hommes mettent

leur offrande dans les troncs qui sont à droite, et les femmes dans ceux qui sont à gauche. Mon épouse et moi, nous connaîtrons ainsi lequel des deux sexes a le plus d'amour pour moi et pour elle.

Si ces détails vous scandalisent, n'oubliez pas que c'est de la pure histoire [1].

A peine Tanchelm avait parlé, que chacun s'empressa de porter son argent dans les troncs. C'était à qui ferait voir le plus de zèle. Les femmes détachaient leurs colliers et leurs pendants d'oreilles, pour donner plus que les hommes; et Pierre Vanderheyden vit avec joie sa chère Pharaïlde, entraînée par son père qui vidait sa bourse, ne mettre rien dans le tronc devant lequel elle passa, quoique Jean Meleyn voulût la contraindre à y jeter la bague que lui avait donnée son amant.

Mais durant ce débat, Tanchelm, à qui les pères comme autrefois offraient leurs filles et les maris leurs femmes, quoiqu'il eût plus de cinquante ans, l'impur Tanchelm n'eût pas plutôt jeté les yeux sur Pharaïlde, que la fraîche et douce figure de la jeune fille, ses beaux cheveux châtains, ses grands yeux bleus, sa bouche semblable à une rose, sa taille élancée, le rendirent éperdu. S'adressant à Jean Meleyn :

— Frère, dit-il....

A ce mot du personnage, qu'il appelait l'homme de Dieu, le marchand de cordes tomba à genoux.

— Frère, reprit l'hérétique, dans une heure, Spierinck et Oudaghen (il désigna en les nommant deux de ses satel-

[1] Voyez aussi la note G, dans les Appendices.

lites) seront ici, en ce lieu même; tu leur remettras ta fille; elle viendra, que je la bénisse.

Jean Meleyn fit un cri de joie et promit, tout hors de lui, qu'il serait exact. Il saisit la main de sa fille; il l'entraîna pour la parer, sans lui laisser le temps de dire autre chose à Pierre que ce mot, qu'elle lança d'une voix tremblante : — Sauvez-moi.

Les bandes des hommes armés séparèrent de nouveau Pharaïlde de son amant. Tanchelm se retira, au milieu de ses gardes, précédé de sa bannière; et le pauvre Vanderheyden, après un moment de stupeur inexprimable, ne sachant quel appui trouver parmi les hommes, se mit à genoux, faisant sa prière à sainte Walburge, protectrice d'Anvers, à saint Amand, l'un de ses premiers apôtres; après quoi il regagna, le cœur navré, la rue des Crabes. Il comptait attendrir Jean Meleyn, qui lui avait promis la main de sa fille. Mais il ne put parler qu'au vieux Lambert qui, les yeux rouges de larmes, arrachait avec douleur ses cheveux gris; car il savait ce qui se préparait.

— Vous ne le souffrirez pas, dit-il à Pierre, dès qu'il le vit; vous allez armer vos amis....

— J'en ai bien peu, dit tristement le jeune homme....

— Eh bien! je vous seconderai, moi. Les heures vont vite; ne perdez pas de vue votre fiancée; et que Dieu me rende pour un moment la force de ma jeunesse!

En disant cela, le vieillard courut près du rempart, au cloître Saint-Michel, où venait d'arriver, pour essayer de mettre un terme aux iniquités de Tanchelm, le pieux Norbert, évêque de Magdebourg, accompagné de quelques autres saints personnages.

Pendant qu'il allait réclamer leur appui, Jean Meleyn sortit de sa maison, avec sa fille somptueusement ornée. Pierre se mit à ses genoux pour lui barrer le chemin. Mais le bourgeois emporté levait sur lui son bâton, quand Pharaïlde s'élança entre eux. Elle était pâle et bouleversée. Elle fit voir à Pierre un poignard caché dans ses vêtements.

— Suivez-nous, lui dit-elle vivement; et si vous ne pouvez me sauver, je mourrai, avant d'offenser Dieu et la Sainte Vierge.

Pierre alors se releva avec courage. Il suivit la jeune fille et son père, jusqu'à la place de Sainte-Walburge, espérant un peu dans le dévoûment du vieux Lambert, et faisant un appel à tous les pêcheurs qu'il rencontrait. Spierinck et Oudaghen attendaient, le sabre nu à la main. Dès que Jean Meleyn leur eut remis Pharaïlde, ils lui commandèrent, ainsi qu'à la foule, de se retirer. Tout le monde obéit; le vieux cordier s'en alla en chantant des hymnes de joie. Pierre seul osa suivre, à quelques pas, accompagné de deux matelots, ses camarades, qui s'étaient armés de leurs crocs.

Les deux satellites de Tanchelm prirent la rue de la Prison, puis la rue au Fromage et se dirigèrent à travers les ruelles désertes vers le repaire de leur maître. Pierre commençait à s'effrayer de ne voir venir aucun secours. Il était au milieu de la longue ruelle de la Mouche, suivant Pharaïlde à quelques pas. Tout près de là étaient les habitations des principaux disciples de Tanchelm, dans la rue du Livre, dans la rue des Prédicateurs, et presque à côté le petit palais du chef, à l'endroit qu'on appelle encore aujourd'hui le Coin-Joyeux, en souvenir des orgies qui s'y sont

faites. Alors il vit venir, à la rencontre des deux hommes armés, un vieillard en cheveux blancs, tenant dans ses mains une petite châsse; deux enfants de chœur portaient des cierges à côté de lui; le vieux Lambert marchait derrière, tête nue, élevant un petit dais en forme de parasol, et agitant une clochette. Le prêtre était l'homme de Dieu, que nos pères ont révéré depuis sous le nom de saint Norbert. Il portait une relique de saint Amand.

— A genoux! cria Lambert, dès qu'il ne fut plus qu'à quelques pas des deux spadassins.

Mais ils ne ripostèrent que ces mots :

— A bas le prêtre!

Et il s'élançaient sur le saint pour le tuer, quand les deux matelots, émus par la présence de la sainte relique, se jetèrent sur Spierinck et Oudaghen, les frappèrent de leurs crocs et les laissèrent inanimés.

La nuit était venue. Pierre et Lambert, suivant alors le prélat, emmenèrent Pharaïlde dans une maison de femmes chrétiennes, où elle passa la nuit à remercier Dieu.

Tanchelm cependant, ne voyant pas arriver la jeune fille, envoya à sa recherche; on ne lui rapporta que les corps de ses deux séides. Il dévora sa fureur jusqu'au matin. Mais alors il fit assembler le peuple, qui s'aggloméra devant le Coin-Joyeux, sur un grand terrain vague, aujourd'hui l'Esplanade. Il y eut bientôt une foule immense; on y pouvait compter, dit-on, plus de douze mille personnes. L'évêque Norbert, les chanoines, le tribun et les échevins d'Anvers, tous les hommes honnêtes, tous les chrétiens demeurés fidèles, prévenus de ce qui s'apprêtait, et décidés enfin à lever la tête, étaient venus là aussi.

Un ouragan épouvantable s'éleva presque subitement, mêlé de grêle, d'éclairs et de tonnerres. Tanchelm parut; il mit à profit la tempête, qu'il présenta comme un signe de la colère de Dieu.

— Hier, dit-il, on a ravi une jeune fille que je m'étais choisie; on a tué mes deux plus chers disciples; vengez-moi ou tremblez.

Une partie du peuple et tous les sectateurs de Tanchelm se mirent à pousser des cris de fureur. Mais une voix puissante, la voix de Norbert, s'éleva au-dessus du tumulte et dit:

— Si vous êtes envoyé de Dieu, prouvez votre mission, et nous croirons en vous.

— Qui a parlé? s'écria un des satellites, en brandissant sa lourde épée. Au même instant tous les gardes agitèrent leurs armes.

Mais ceux qui étaient venus pour avoir raison enfin du corrupteur firent voir qu'ils étaient armés aussi. Un silence grave et sombre succéda aussitôt aux clameurs. Une voix reprit avec fermeté :

— Nous demandons un miracle.

Le silence devint plus profond dans la foule compacte.

— Un miracle! dit Tanchelm avec effronterie; n'en ai-je pas assez fait?

— Ils ont raison, s'écria aussitôt un homme qui paraissait étranger, si vous avez la puissance qu'on vous accorde, je vous offre sur moi-même l'occasion d'en donner les preuves. En parlant ainsi, cet homme monta sur une petite éminence et se fit voir. Son dos était chargé d'une énorme bosse, digne de décorer l'échine d'un chameau.

Les uns se mirent à rire en le voyant; d'autres ouvraient de grands yeux, dans l'attente de ce qui allait avoir lieu.

— Ce que vous demandez va se faire, dit Tanchelm; et s'adressant à l'un de ses disciples, il ajouta :

— Touchez le dos de cet homme et qu'il devienne droit.

Le satellite du faiseur de miracles, étendant la main, frappa sur le dos du bossu; l'excroissance disparut aussitôt; l'homme contrefait se redressant, surgit droit et superbe. Des clameurs d'enthousiasme éclatèrent. L'étranger descendait du petit tertre, empressé de se perdre dans la foule ébahie; mais il se trouva entouré de bourgeois qui exigèrent qu'il se déshabillât, pour laisser apprécier plus exactement le prodige qui venait de se faire en lui. On fut obligé de lui ôter son pourpoint; et il résulta de cette recherche que la bosse dissipée par Tanchelm était une vessie gonflée d'air.

Le peuple, si mobile, parut s'éclairer tout à coup. L'hérétique pâlit, comme s'il eût prévu sa chute.

— Si vous êtes ami de Dieu, lui cria-t-on de toutes parts, vous allez apaiser la tempête qui nous menace.

En ce moment, les vents furieux se déchaînaient contre la ville; les vagues de l'Escaut s'amoncelaient en hurlant, comme si elles eussent voulu dévorer Anvers; les frêles embarcations laissées dans le fleuve semblaient à chaque instant se broyer sur les rivages. La foule entraîna l'imposteur au Werf; et comme il ne parlait plus, qu'il suppliait, qu'il avouait tremblant toutes ses actions hideuses, le peuple furieux allait le précipiter dans les flots, lorsqu'un homme vint l'arracher à ce péril. C'était l'évêque Norbert.

— Laissez-lui le temps de se repentir, dit-il.

Dieu voulut montrer alors qu'il prenait Anvers en pitié. Le saint prélat, vainqueur de la fureur des hommes, commanda aux vents et aux flots de s'arrêter aussi. Il jeta son anneau épiscopal dans l'Escaut; et la tempête s'apaisa à l'instant. Tout le peuple tomba à genoux. La religion revint fermer les plaies que l'hérétique avait faites, Tanchelm, endurci dans le crime, s'en alla en Allemagne, où il fut tué en 1125. Jean Meleyn pleura son erreur. Le mariage de Pierre Vanderheyden et de Pharaïlde se célébra dans une petite chapelle dédiée à Notre-Dame [1] et qui occupait l'emplacement où nous admirons aujourd'hui la magnifique cathédrale d'Anvers.

XIX. — RÉVEIL DES COMMUNES.

La liberté est ancienne. C'est le despotisme qui est moderne.

MAD. DE STAEL.

N ne peut trop remarquer, parmi les bienfaits des Croisades, la part qu'elles eurent à l'affranchissement de l'espèce humaine. Nous le répétons, dans les camps et dans les longs pèlerinages armés, où si souvent les misères communes rapprochèrent

[1] Cette chapelle de Notre-Dame avait sans doute été bâtie par Godefroid de Bouillon, puisque la cathédrale d'Anvers reconnaît Godefroid de Bouillon pour son fondateur.

les distances, les serfs se rappelèrent qu'ils étaient des hommes. Après le retour des premiers croisés, c'est surtout dans les pays où la guerre sainte a fait les plus grandes levées, que le peuple travaille par des efforts nouveaux à reconquérir ses libertés. Et ces tentatives avaient eu lieu, même avant le départ des soldats de la Croix, ranimées par les prédications d'une guerre où tous les chrétiens redevenaient des frères.

On a vu le peuple de Metz racheter ses droits à prix d'argent, et la commune d'Anvers gouvernée, dès l'an 1100, par ses élus. On citerait beaucoup de faits semblables. Mais il ne faut pas croire que les idées de liberté fussent

nouvelles; ce n'était qu'une réaction. Les chartes que Philippe d'Alsace donnera bientôt en Flandre ne sont pas toutes des octrois de franchises; la plupart se présentent comme rendues pour confirmer d'anciennes coutumes.

Les communes en effet remontent très-haut dans l'histoire. Sans parler des petites républiques de l'ancienne Grèce, qui n'étaient que des communes, sous la République Romaine, il y avait en Italie des cités qui s'administraient elles-mêmes, soumises aux lois générales, mais faisant leurs lois de police. Toutes les peuplades confédérées qui occu-

paient les Pays-Bas, à l'arrivée de César, se régissaient de la sorte. Les chefs ou magistrats étaient élus. Si on ne votait pas les impôts, c'est uniquement parce qu'on n'en payait pas d'autre que l'impôt du sang ou le service militaire. A l'exception de quelques contrées que César jeta en servitude, il laissa à la plupart de ces nations leurs lois et leurs usages. Les noms seuls changèrent lentement.

Les Francs, qui avaient la même origine que les Belges, qui comme eux se gouvernaient en démocraties et chez qui toute autorité était élective, ne détruisirent pas les priviléges, lorsqu'ils vinrent s'établir sur le sol de la Belgique et de la France. Dans leurs plus anciens documents, l'administrateur d'un lieu, *rector loci,* est appelé *schuldais ;* c'est le *sculteis* ou écoutète de nos vieilles cités. Leurs commissaires de police *Rachtenburgs*, que les modernes ont appelés aussi *ratimburgs* et *rachimbourgs,* en altérant leur nom, sont les échevins, *scabini*. On les trouve en fonction sous ce dernier titre dans les capitulaires de Charlemagne. Les premières expéditions des Francs, écrites par Grégoire de Tours, ne laissent apercevoir d'abord que la nation dont il s'occupe et ses chefs. Bientôt on reconnaît que les communes ne sont pas étouffées. Sous les enfants de Clovis, chaque province se régit elle-même et fournit son contingent de troupes. Les communes se montrent plus clairement encore sous Charlemagne. Mais les désordres causés par les invasions normandes bouleversèrent tout; et à la fin du dixième siècle, les cités en général ne présentaient plus, comme dit Montesquieu, qu'un seigneur et des serfs.

Chez nous au moins la liberté ne fut pas longtemps étouffée. Nos pères n'étaient pas faits pour le profond abais-

sement de la servitude. Les nobles pensées de la guerre sainte vinrent les relever d'un moment d'affaissement; presque toutes les communes qui avaient péri (et c'était le plus grand nombre) vont renaître, par de sanglants efforts, il est vrai, dans les Pays-Bas; on reverra assez vite des agrégations d'hommes affranchis, ayant pour chefs leur amman, écoutète, maire ou mayeur, avoué, bourgmestre, qu'ils choisissent parmi eux, et leurs représentants, échevins, conseillers, jurés ou chefs-hommes, élus dans leurs rangs. Ils auront leur sceau pour légaliser leurs actes; leur beffroi, du haut duquel ils feront le guet pour la sûreté publique; dans ce beffroi leur cloche qui les appellera aux assemblées; leur milice locale pour la défense et la police de la commune. Dans les communes qui n'auront pas de beffroi, le clocher de la modeste église en tiendra lieu; et la bannière du saint patron sera le drapeau national de la paroisse.

Les droits du suzerain, dans cette organisation municipale, seront surveillés par un officier nommé généralement bailli ou drossart.

L'un des plus anciens diplômes de liberté que le temps ait conservés jusqu'à nous, est celui de la ville de Grammont, qui remonte à l'année 1068, époque de la fondation de cette cité flamande. La comtesse de Hainaut, Richilde, fut forcée d'en donner quelques-uns; mais il s'en est perdu de plus vieux encore. Philippe d'Alsace, dans presque toutes ses chartes, s'appuie, ainsi que nous l'avons dit, de l'ancienne loi, de l'ancienne coutume, de l'ancien droit, de l'ancienne keure, *de veteri korâ*.

XX. — RÈGNE DE BAUDOUIN-A-LA-HACHE.

Grand justicier, fort et très-redoutable.
ROUSSARD.

AUDOUIN VII, fils de Robert de Jérusalem, fut reconnu comte de Flandre en l'année de notre salut 1111. On l'appela Baudouin-à-la-Hache, parce qu'il portait toujours, pendue à son côté, une hache d'armes du poids de trente livres, avec laquelle il faisait prompte justice; car il était puissant en force, grand et vaillant seigneur, quoiqu'il n'eût que dix-huit ans lorsqu'il commença de régner.

Il vivait dans un temps où les lois et l'équité semblaient parfois avoir quitté la terre. Les seigneurs et les riches n'avaient plus de frein qui les retînt; un seul droit subsistait, celui du plus fort; en dépit de la paix que son père avait fait jurer, les pauvres gens étaient asservis, opprimés, pillés, mis à mort par les châtelains, sans recours ni assistance. Les chevaliers qui détroussaient les passants sur les grands chemins et vivaient dans le crime, pendant que les hommes d'honneur combattaient en Asie, ne reconnaissaient presque partout d'autres lois que celles qu'ils faisaient eux-mêmes, chacun pour son usage. La voix des ministres

du Seigneur, restés en trop petit nombre, était impuissante contre des désordres portés à leur comble.

Baudouin-à-la-Hache avait l'âme généreuse. Il prit la résolution de mettre un terme dans ses états héréditaires à tous les maux qui écrasaient le peuple. Il convoqua donc l'assemblée de tous les seigneurs dont il était le suzerain, barons, nobles et autres du pays de Flandre, comme dit

Oudegherst; il les réunit dans la populeuse ville d'Ypres et il leur dit :

— Mes amis et bons vassaux, je vous ai rassemblés pour mettre ordre aux plaies qui désolent notre patrie. Nous qui sommes les premiers parmi le peuple, c'est à nous de faire une paix qui laisse enfin respirer les bonnes gens. Je vous prie donc, au nom du Dieu tout-puissant qui nous a donné les biens dont nous jouissons, de recueillir là-dessus vos esprits, d'examiner le mal et de songer au remède. Je vous déclare que je suivrai vos loyaux avis; mais que je veux une justice sérieuse et stable. Vous pouvez vous consulter là-dessus tout à loisir; et dans un mois de ce jour, je vous attends à mon château de Wynendaele, où nous prendrons des résolutions qui feront loi.

Après ce discours, Baudouin donna congé à l'assemblée; et le mois expiré, tous les chevaliers se trouvèrent au rendez-vous du château de Wynendaele.

Le plus vieux des seigneurs prit la parole :

— Sire, dit-il, les prélats, barons et autres gentilshommes, vos vassaux, ici présents, ont pesé votre harangue. Ils sentent et reconnaissent que la justice est morte dans vos domaines, et qu'il faut qu'une main ferme la rétablisse.

— Avec une balance si égale, dit Baudouin en se levant, que la faiblesse des petits ne soit plus opprimée désormais par l'insolence des grands. Malgré les promesses faites à mon noble père, vous avez vu, dans nos campagnes, la misère et le désespoir d'un côté, et de l'autre le brigandage et la violence. Par le nom du Dieu très-haut, et je jure ici ce nom redoutable, personne, si vous êtes chevaliers, ne

sortira de ce château, sans avoir fait serment de donner paix et trêve au pauvre peuple, de protéger le faible et de punir le crime, quel qu'en soit l'auteur.

En disant ces mots, Baudouin posait sa hache sur le coussin de cuir qui était devant lui. Ses yeux lançaient des flammes.

— Je jure, reprit-il, de punir de ma main (*manu propriâ*) et de punir de mort quiconque enfreindra cette paix. S'il en est parmi vous qui refusent ce serment, qu'ils se lèvent et que nous connaissions nos ennemis!

Toute l'assemblée intimidée garda le silence.

— Je me réjouis, dit encore le jeune comte, de vous voir tous d'accord avec moi. Que toutes les fautes du passé tombent et meurent dans un complet oubli! Mais l'avenir est à nous.

Tous les barons, chevaliers, prélats ou abbés jurèrent donc dans les mains du prévôt de Saint-Donat de Bruges, sur la croix et sur le bras de saint Georges, relique sainte que Robert de Jérusalem avait rapportée de la Palestine, le serment que Baudouin appelait, selon l'usage du temps, une paix ou une trêve, mais qui n'était qu'une promesse de retour à la justice. En ces temps horribles, la religion pouvait seule adoucir un peu des mœurs féroces. Ce n'était guère qu'en l'honneur de Dieu qu'on obtenait, de la part des puissants, une trêve aux désordres. On appelait ces trêves paix de Dieu ou trêves du Seigneur.

Après que tous eurent juré de donner bonne paix aux gens d'église, aux laboureurs, aux vilains et manants, même en temps de guerre, le comte reprit sa hache, et la brandissant avec vigueur : — Par la mémoire de mon père,

dit-il, cette paix sera maintenue. A moi donc et à ma sauvegarde l'orphelin et la veuve, et tous ceux qui ont besoin de justice et d'appui !

Séance tenante, plusieurs chartes et ordonnances, qui réformaient les abus, furent adoptés, entre autres celle qui établissait que nul homme désormais, de quelque condition qu'il fût, n'aurait le droit de marcher avec des armes, s'il n'était officier du prince ou député pour la garde ou la défense du pays et des villes. Les seigneurs se séparèrent de leur comte, persuadés tous qu'ils avaient un surveillant sévère de leurs actions. Aussi, pendant quelque temps, se montrèrent-ils plus modérés; et le peuple, respirant enfin, bénissait Baudouin-à-la-Hache.

Bientôt cependant un grand forfait vint faire sentir le besoin de sa justice [1].

En l'année 1112, un an après le serment de Wynendaele, trois marchands de bijoux, qui pouvaient être des juifs et qu'à leur costume on reconnaissait pour des Orientaux, arrivèrent à Bruges et allèrent se loger dans une taverne de la rue des Pierres, qui avait pour enseigne la Clef d'Or. Ils se rendaient à la foire de Thourout.

Il y avait déjà, dans l'auberge, un grand nombre de personnes; entre autres Henri de Calloo, du pays de Waes, l'un des plus riches et des plus nobles seigneurs de la contrée, et avec lui neuf de ses amis. Apprenant là que les marchands étrangers apportaient avec eux des bijoux de grande valeur, ces jeunes seigneurs, qui pourtant avaient

[1] Nous tirons cette anecdote des *Chroniques et Traditions de la Flandre*, publiées par M. Octave Delepierre.

juré la paix depuis peu, se concertèrent ensemble et conçurent le dessein d'assassiner les étrangers et de s'emparer de leurs trésors.

Les trois marchands, étant prêts à partir, dépêchèrent leurs valets en avant, en les chargeant de faire préparer pour eux des logements à Thourout. Le seigneur de Calloo, saisissant l'occasion de lier entretien, dit aux étrangers que son intention était aussi de se rendre à la foire, avec ses amis, et que, l'affluence devant y être grande, il les priait de faire retenir des logements pour eux tous. Ravis de faire route avec des seigneurs puissants, qui pouvaient les protéger, les trois marchands s'empressèrent de condescendre aux désirs du sire de Calloo. Ils se mirent bientôt en route, de compagnie. Mais en traversant un bois, qui se trouvait à mi-chemin entre Bruges et Thourout, Henri de Calloo et les neuf seigneurs ses amis tombèrent à l'improviste sur les marchands, les assassinèrent, et, les ayant dépouillés, jetèrent les trois cadavres dans les fossés qui bordaient le chemin.

Cependant les serviteurs des marchands de bijoux attendaient leurs maîtres à l'entrée de Thourout. Voyant arriver sans eux les seigneurs flamands, ils leur en demandèrent des nouvelles. Henri de Calloo témoigna de l'étonnement. — Ils sont partis de Bruges un peu avant nous, dit-il; mais nous n'en avons plus entendu parler.

L'inquiétude des serviteurs devint plus grande, lorsqu'ils apprirent qu'un meurtre avait été commis près d'un bois sur la route. Ils s'y dirigèrent en toute hâte et reconnurent les corps de leurs malheureux maîtres. Sans perdre un instant, ils se rendirent à Wynendaele, où se trouvait

alors Baudouin-à-la-Hache, et lui dénoncèrent le crime.

Après les avoir écoutés, le comte de Flandre leur demanda s'ils n'avaient aucun soupçon et quelles personnes ils avaient vues en dernier lieu dans la compagnie de leurs maîtres. Ils hésitèrent un moment; puis ils avouèrent qu'ils ne pouvaient s'empêcher de croire que les seigneurs flamands étaient pour quelque chose dans l'assassinat. Baudouin ordonna que les dénonciateurs fussent gardés à vue dans son château; et il partit pour Thourout, sans permettre à personne de l'accompagner.

Arrivé à l'auberge où logeaient les meurtriers, il se fit connaître; et pénétrant dans l'appartement dont Henri de Calloo et ses amis étaient momentanément absents, il ordonna qu'on brisât les serrures de leurs coffres. On y trouva les bijoux des marchands orientaux. Le Comte fit arrêter immédiatement, dans Thourout, le seigneur de Calloo et ses complices; ils furent conduits à Wynendaele, jugés en sa présence, et tous les dix pendus aussitôt aux poutres de la salle d'armes et aux arbres de la cour.

Baudouin, à quelque temps de là, fit subir ce même supplice à des écuyers qui avaient enlevé une jeune fille. Il

parcourait le pays, annonçant sa présence, et invitant les villageois opprimés à venir réclamer sa justice. Il tua de sa hache plusieurs brigands. Il fit démolir bon nombre de châteaux, dont les seigneurs avaient fait des repaires.

Parmi les hommes puissants qui refusèrent de respecter la paix, Gauthier, comte de Hesdin, et Hugues Champ-d'Avaine, comte de Saint-Pol, étaient les plus formidables; ils dévastaient les contrées qui depuis ont formé la Flandre Française. Baudouin marcha contre eux en armes, enleva leurs châteaux, les battit et les soumit par la violence.

Ce ne fut guère qu'en 1117 que le peuple qu'il gouvernait respira complétement.

Plusieurs fois les seigneurs, qu'il épouvantait dans leurs mauvais desseins, avaient voulu, par d'habiles insinuations, l'engager à s'en aller, comme son père, recueillir des lauriers dans la Palestine. Mais Baudouin, jugeant sa présence trop nécessaire en Flandre, se contenta d'envoyer à l'aide des Croisés son cousin Charles de Danemarck, qui devait être son successeur; il fit partir aussi quelques chevaliers, qui avaient des crimes à expier et auxquels il imposa ce voyage.

Rapportons encore un trait de la justice terrible de Baudouin-à-la-Hache. Un jour qu'il dînait à Bruges, on vint lui dire qu'une bonne femme se lamentait en grand désespoir, parce qu'un chevalier, de ceux mêmes qui étaient attachés à sa personne, Pierre, seigneur d'Oostcamp, venait de dérober aux champs deux vaches, qui faisaient toute la richesse de la pauvre femme. C'était jour de marché. Baudouin se leva de table à l'instant, sans achever son dîner. Il se rendit sur la place, où la villageoise réclamait

ses deux vaches, qu'elle avait reconnues et qui étaient exposées en vente. Tout le peuple se pressait autour du Comte. Il fit venir Pierre d'Oostcamp, et lui lança un regard formidable. Le voleur, commençant à trembler, avoua son honteux larcin. Il y avait à deux pas, sur le marché, une vaste chaudière qui chauffait, et dans laquelle un teinturier allait mettre ses pièces d'étoffes. Baudouin, en présence de tout le peuple, jeta Pierre d'Oostcamp dans cette chaudière bouillante, tout vêtu et tout éperonné. Ce qui causa encore un tel effroi aux oppresseurs, disent les chroniques, qu'ils n'osèrent plus toucher aux pauvres gens du pays [1].

Ce puissant comte avait donc ramené la sécurité en Flandre, lorsqu'en 1118 il alla combattre les Anglais, qui avaient dépouillé son ami Guillaume Courte-Cuisse de la Normandie, son héritage. Il fut attiré dans une sorte d'embuscade auprès de la ville d'Eu. Là, les Anglais, qu'il avait mis en déroute, lui firent au front une profonde blessure; il se fit ramener malade dans ses états; et après neuf mois de souffrances, il mourut à Roulers, le 15 juin 1119, âgé de vingt-six ans.

[1] Les légendes qui vont suivre, beaucoup mieux que l'histoire de ce temps-là, aride et pauvre, et péniblement composée de fragments dé-

N'ayant pas d'enfants, il laissait la Flandre à son cousin Charles de Danemarck, plus connu sous le nom de Charles-le-Bon.

XXI. — LA LÉGENDE DU CHEVAL DE L'HUISSIER.

Justice est faite!
CASIMIR DELAVIGNE.

JEAN D'OOSTCAMP habitait près de Bruges un manoir ou château qui a disparu, comme on le verra; l'emplacement qu'il occupait a fait partie, un peu plus tard, des agrandissements de la ville.

C'était en l'année 1114, sous le gouvernement de Baudouin VII, vaillant prince et grand justicier. Quoiqu'il eût porté des lois très-sévères contre les méfaits des châtelains, et que son moindre châtiment fût de punir *pœna talionis*, c'est-à-dire tête pour tête et membre pour membre, comme l'observe Oudegherst, il y avait encore beaucoup de seigneurs qui s'érigeaient en petits tyrans dans leurs domaines.

charnés, feront connaître le caractère et la physionomie de Baudouin-à-la-Hache, et surtout le renom qu'il avait laissé dans la mémoire du peuple.

Quand Baudouin le savait, il y mettait ordre. Mais il était loin de tout savoir.

Le seigneur Jean d'Oostcamp opprimait ses vassaux. Il se croyait bien assuré d'appui, parce qu'il avait son frère Pierre parmi les chevaliers du Comte. C'était avant que ledit Pierre n'eût été jeté dans la chaudière du teinturier, ainsi qu'il a été dit. Et puis Jean était si méchant, que personne n'osait porter plainte contre lui. Il avait acheté, d'un petit marchand de Bruges, grand nombre d'aunes de drap et de toile, pour les besoins de sa maison. La moitié de la fortune du petit marchand était ainsi dans les mains du châtelain; et le bonhomme ne pouvait avoir paiement; ce qui gênait toutes ses affaires. Cet état de choses durait depuis deux ans, lorsqu'en ladite année 1114, le marchand mourut. Pour payer ce qu'il devait aux tisserands de la ville, sa veuve fit ressource de toutes ses marchandises; elle resta avec deux enfants en bas âge. N'ayant pas autre chose pour vivre que sa créance sur Jean d'Oostcamp, elle alla trois fois chez ce seigneur; trois fois il la fit mettre à la porte de son manoir.

Si elle eût été seule, la pauvre femme abattue eût renoncé à l'espoir de la somme que lui devait Jean d'Oostcamp; elle se fût mise au travail, dans quelque fabrique, et se fût contentée d'un pain gagné par ses sueurs. Mais comment nourrir ses deux enfants? L'amour maternel lui fit braver la terreur qu'inspirait le châtelain. Le comte de Flandre, Baudouin-à-la-Hache, se trouvant en ce moment à Bruges, elle fut l'attendre à la porte de Saint-Donat, où il allait ouïr la messe. Elle se jeta à ses genoux et lui exposa sa peine. Baudouin, en écoutant ce récit, porta

machinalement la main à sa terrible hache; puis réfléchissant que ce n'était pas là un crime, mais un délit, il se borna à dire avec bonté à la veuve :

— Envoyez aujourd'hui un des bédeaux (sergents ou huissiers) de la justice de Bruges au château de Jean d'Oostcamp, et venez demain me dire ce qu'il aura répondu.

La bonne femme s'en alla. Mais de tous les bédeaux ou semonceurs judiciaires, établis dans Bruges, pour la justice du Comte, aucun ne voulut aller au manoir de Jean. La veuve du marchand revint donc le lendemain à la porte de Saint-Donat. Elle raconta à Baudouin ce qui se passait.

— Ainsi, dit le Comte, on craint un homme qui ne craint pas les lois. J'enverrai Ulryck, un de mes sergents; et nous verrons ce que répondra le félon. Expliquez-lui votre affaire, pauvre femme.

Le noble Comte dit deux mots à un petit homme de sa suite; puis il entra dans l'église.

Le petit homme s'approcha de la veuve; c'était un Flamand, calme et doux, de taille au-dessous de la moyenne, pâle, mais animé, et dont les traits pleins de bonhomie se relevaient d'un œil vif et spirituel. Sous le titre de sergent, il était chargé des ordres rigoureux du Comte, comme ceux qu'on nommait aussi les bédeaux; ce sont les huissiers d'aujourd'hui. Cette profession était peu compatible avec son caractère; mais il se trouvait placé ainsi.

— Cet homme refuse donc de vous payer? dit-il doucement à la bonne femme.

— Oui, messire, répondit la veuve; et nul des semonceurs de Bruges ne veut lui porter une cédule.

— J'irai, moi, répliqua le petit homme.

La femme reconnaissante leva les yeux sur Ulryck et s'intéressa à lui.

— Faible et bon comme vous semblez être, messire, ne craignez-vous pas monseigneur Jean d'Oostcamp? C'est un seigneur redoutable.

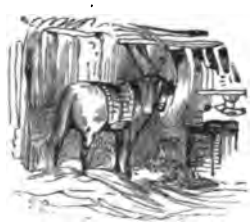
— Oh! je ne puis rien appréhender, dit Ulryck; je porte la verge au lion; la hache du puissant comte est brodée sur ma manche. Il me doit respect comme à un officier de son souverain. Retournez en votre logis, bonne femme. Après la sainte messe, je ferai votre message de justice; et dans trois heures au plus, vous aurez bonne réponse.

La veuve remercia Ulryck et se retira, le cœur serré, sans pouvoir trop se rendre raison de ce qu'elle éprouvait.

Aussitôt qu'il eut entendu la messe, Ulryck s'empressa de rentrer au château des Comtes; il se dirigea vers l'écurie, sella et brida son petit cheval, prit sa verge d'ébène, au bout de laquelle était un lion d'argent, et se mit en chemin pour le manoir de Jean d'Oostcamp.

Les chevaux de bonne race ont ordinairement une qualité qu'on est convenu d'appeler l'instinct et qui vaut quelquefois mieux que notre intelligence. Un cheval s'arrête à l'entrée d'un bois infesté de loups; rien ne le décidera à franchir une forêt où il sent la présence du tigre. Minn (c'était le nom du petit cheval d'Ulryck) avait, d'une manière spéciale, le tact dont nous parlons; le pauvre animal semblait prévoir le péril, sinon pour lui, du moins pour son maître. Jamais le sergent n'avait pu le décider à marcher dans une bataille. C'était un petit cheval qui n'aimait pas le danger, mais qui aimait vivement Ulryck. Son maître

lui rendait affection pour tendresse; il soignait Minn lui-même, soir et matin, garnissait son râtelier, surveillait sa litière, faisait sa toilette; et la bête, accoutumée à l'homme,



le reconnaissait de loin, le saluait de ses hennissements, tournait la tête pour le voir, baissait tristement les oreilles quand il s'éloignait. Si l'huissier était absent et qu'une main étrangère vînt à sa place apporter le foin ou l'avoine, le cheval semblait affligé et ne mangeait point. Personne que son maître ne le montait.

Minn avait quelquefois des volontés inexplicables; ainsi il prenait un chemin de préférence à un autre et souvent faisait faire au sergent un détour d'une lieue. Ulryck, qui jamais n'avait pu vaincre à ce sujet les obstinations de son petit cheval, avait fini par le laisser libre. Minn sait ce qu'il fait, disait-il; s'il me conduit par la route de droite, qui est la plus longue et qui augmente sa peine et son travail, c'est qu'il sent quelque péril dans la route de gauche.

Cependant, quand le devoir l'exigeait, Ulryck avait un moyen de vaincre l'entêtement de Minn; il descendait, laissait son cheval, et marchait à pied. La pauvre bête ne manquait jamais de suivre son maître, comme eût fait un

chien. Si un obstacle la séparait de lui, dès qu'elle pouvait s'échapper, elle savait le rejoindre et le retrouver dans la foule. Si Ulryck faisait une course sans son cheval, et qu'en son absence on ouvrît l'écurie, Minn prenait sa course et suivait la piste de l'huissier jusqu'à une demi-lieue de Bruges. Les excursions du sergent ne s'étendaient guères plus loin.

Tout le monde dans la ville connaissait le petit cheval ; tout le monde pouvait l'approcher; mais il ne se laissait prendre ni monter par personne.

Nous ne mentionnons tous ces détails, que parce qu'ils sont singuliers. Ajoutons une observation, que le sergent avait souvent faite; c'est que, dans toutes les occasions où le fidèle Minn avait refusé de marcher, Ulryck avait rencontré des dangers. A un combat contre un baron rebelle, Ulryck s'étant avancé à pied, car son cheval s'arrêtait, il avait reçu une profonde blessure. On citait plusieurs autres exemples.

Dans l'affaire qui nous occupe présentement, Minn se montrait plus rétif que jamais; il se jetait à droite et à gauche dans les rues de Bruges; quand il fallut, au sortir de la ville, suivre le chemin du manoir de Jean d'Oostcamp, le petit cheval fit halte, si décidé à ne pas aller plus loin, que peu à peu Ulryck se fâcha. Il n'avait pas d'éperons; c'était alors la marque distinctive des chevaliers. Mais il en eût porté, qu'il ne s'en fût pas servi avec Minn. Il lui parla d'une voix menaçante; le cheval baissa la tête; il lui appliqua en gémissant un coup de sa verge d'ébène; puis il regretta ce coup; Minn baissa la tête davantage, mais n'avança pas plus.

— Minn, dit-il enfin, en parlant à la bête comme si elle eût

pu le comprendre, nous marchons par ordre de Monseigneur le comte de Flandre, et nous portons la verge noire au lion d'argent: on nous respectera.

Minn, pour toute réponse, se retourna vers la ville qu'il venait de quitter.

— C'est pusillanime tout à fait, dit l'huissier; ce que vous faites là, Minn, dénote peu de cœur. Nous sommes sous la sauvegarde de Baudouin-à-la-Hache.

En disant ces mots, Ulryck mit pied à terre. — Va-t'en, si tu as peur, mon pauvre Minn, dit-il à son cheval; pour moi je dois faire mon devoir. — Et il marcha.

Minn le suivit, l'œil triste et la tête penchée jusqu'à terre. En arrivant à la porte du manoir, dont la herse était baissée, Ulryck sonna d'un petit cor attaché à un poteau.

— Qui êtes-vous? dit un homme d'armes en paraissant.

— Un officier de monseigneur Baudouin-à-la-Hache, le redouté comte de Flandre.

La herse, au bout d'un instant, se leva.

Ulryck était entré dans le manoir, suivi de Minn. En pénétrant dans la cour étroite et entourée de hautes murailles, il eût pu se croire dans une prison ou dans un repaire. L'homme d'armes ou le valet qui avait levé la herse le conduisit à la grande salle où se trouvait Jean d'Oostcamp. C'était une place de quarante pieds de long sur vingt-cinq pieds de large, qui n'avait pour plafond que le toit, composé de grandes tuiles sur une lourde charpente. — Une table massive occupait le milieu. Autour étaient des bancs de sapin. Les murs de brique nue étaient tapissés d'armes, de filets, de peaux de loups. Une armure de chevalier, tout en fer, était dressée à un bout sur une estrade grossière et soutenue par un mannequin de bois. A l'autre bout, devant une large cheminée où brûlait un tronc d'arbre, était assis, sur un escabeau de bois peint en noir, le seigneur Jean d'Oostcamp, entouré de trois serviteurs. Il avait un bonnet de peau de lièvre, un pantalon formant chausses et haut-de-chausses en gros drap vert

de Bruges, des sabots noirs aux pieds, et pour surtout une saie ou blouse d'étoffe de laine rouge, retenue par une

ceinture noire à laquelle pendait à droite un grand couteau dans sa gaîne, à gauche une hache courte mais pesante. Un pot de bière et des tranches de pain beurré étaient devant lui, sur un billot qui servait de table portative. Le sol de la chambre n'étant pas pavé, était jonché de paille fraîche. Sous la table reposaient deux gros chiens, qui grondèrent à l'approche d'Ulryck, mais qui se turent à un mot de leur maître.

La description qu'on vient de lire peut donner une idée du manoir flamand, au commencement du douzième siècle. Le luxe, amené par les Croisades, commençait à peine à se faire sentir dans quelques maisons privilégiées.

Dès que l'huissier parut, Jean d'Oostcamp, sans dire un mot, lui présenta le pot de bière avec une tranche de pain. C'était l'usage.

— Je ne puis rien accepter, messire, dit Ulryck, avant que ma mission ne soit accueillie.

— Vous venez de la part du comte Baudouin, dit Jean d'Oostcamp. Que demandez-vous ?

— Je suis ici, reprit le sergent, comme semonceur public de la justice de monseigneur. Pour votre dette envers un certain marchand de Bruges, aucun des bédeaux de la ville n'ayant osé marcher, c'est à moi que monseigneur le comte de Flandre très-redouté a adressé la veuve dudit marchand.

— Ces choses-là, dit brusquement le châtelain, ne regardent pas le Comte.

— Toute justice est son lot, messire, reprit l'huissier; et par la verge au lion, — au nom de Dieu et de justice, — je viens vous sommer de présentement payer en mes mains

la somme due, ou de me suivre devant le juge du bourg, pour là être condamné sur ladite somme et rester en la prison de la ville jusqu'à parfait acquittement; car telle est la loi....

Ulryck n'eut pas le temps d'en dire davantage. La figure du châtelain était devenue pourpre, aux premiers mots de la sommation. Il se leva en colère, et balbutiant :

— Misérable serf! moi en prison! —

Il se jeta sur l'huissier, le poussa violemment hors de la salle, referma la porte et se remit sur son escabeau, ne se possédant pas.

Ulryck, sentant qu'il remplissait une fonction austère, supporta ce mauvais traitement; et ne voulant pas s'en retourner sans s'être acquitté pleinement de sa charge, il remit sa verge d'ébène dans une petite poche de la housse de Minn, qui l'attendait; il y prit un encrier, une plume, une feuille de parchemin; puis il écrivit sa sommation. Car il savait écrire; ce qui était rare alors parmi les sergents de justice.

Avant de clouer la cédule à la porte de Jean d'Oostcamp, d'une voix un peu tremblante, mais solennelle, il en fit la lecture, interpellant, au nom du très-redouté comte de Flandre, tous les vassaux, serviteurs et manants du château, de prêter main-forte à justice, — d'appréhender au corps ledit châtelain, — et de le conduire à la prison du bourg, sous peine d'être traités comme félons et rebelles.

Au moment où il finissait sa démarche hardie, Jean d'Oostcamp, hors de lui, s'élança, la hache à la main; et voyant l'huissier qui se disposait à fixer la cédule à sa porte, il lui fendit la tête.

Ulryck chancela ; il eut pourtant la force de se traîner jusqu'à son petit cheval, mit sa cédule souillée de sang

dans la housse; et après cet effort, il s'affaissa tout d'un coup et rendit le dernier soupir.

En voyant tomber l'officier du Comte, la fureur de Jean s'était arrêtée. Il ordonna à ses serviteurs de baisser la herse et de conduire Minn dans son écurie. Mais le petit cheval, comme s'il eût compris ce qui se passait, prit son élan; et il était sorti du manoir avant que la herse ne fût retombée. On ferma les portes; et pour ne pas laisser de

traces du crime qui venait d'être commis, les valets du châtelain firent à la hâte une fosse dans laquelle ils enterrèrent le sergent.

Minn cependant avait promptement regagné Bruges. Il s'arrêta au bourg, devant la porte des Comtes. Baudouin dînait avec quelques-uns de ses chevaliers. On vint lui dire que le cheval d'Ulryck était revenu seul, rapportant dans

sa housse la verge d'ébène et un parchemin sanglant. Le comte de Flandre inquiet prit la cédule; espérant retrouver Ulryck seulement blessé, il monta à cheval avec ses seigneurs et courut sur la route du manoir de Jean d'Oostcamp. Minn, dont personne ne s'occupait, suivit le cortége sans qu'on le remarquât, tant Baudouin était absorbé par la pensée de son sergent.

Il n'y avait pas deux heures que le meurtre était consommé, lorsque le comte de Flandre parut à la porte du château. On leva la herse; toutes les traces du crime avaient disparu. Jean d'Oostcamp, qui avait dû prévoir cette visite, s'y était préparé; il s'était fait un front serein.

— Je viens, dit sévèrement Baudouin, vous redemander Ulryck, mon sergent de justice.

— Personne n'est venu ici, Monseigneur, dit effrontément le châtelain ; et vos chevaliers peuvent visiter tout le manoir.

— Comment ! s'écria le Comte, Ulryck n'est-il pas venu vous apporter cette cédule, châtelain déloyal, et vous sommer de restituer le bien de la veuve?

Jean prit froidement le parchemin, et le voyant taché de sang :

— Cette cédule en effet m'était destinée, dit-il avec calme. Mais vous le remarquerez, Monseigneur, elle est ensanglantée. Il est probable qu'en son chemin le pauvre Ulryck aura été assassiné.

— Et qui l'eût osé, si ce n'est toi? reprit Baudouin. Il portait la verge au lion ; il était sous ma sauvegarde. Chevaliers, visitez le manoir ; interrogez les valets et les gens d'alentour.

Pendant que la suite du comte de Flandre exécutait ses ordres, Jean d'Oostcamp demeurait devant son souverain, continuant à s'excuser, protestant qu'il allait enfin payer la veuve, et parlant avec tant d'assurance que Baudouin commençait à le croire innocent. Cette présomption devint presque une certitude, quand les chevaliers reparurent, n'ayant rien appris et rien découvert.

Baudouin, inquiet d'un forfait dont il perdait la trace, allait se retirer. Il jette sur Jean d'Oostcamp un dernier regard scrutateur ; il voit que le châtelain change de visage, qu'une pâleur mortelle couvre ses traits et qu'il ne peut détacher sa vue de l'angle le plus éloigné de la cour. Baudouin y porte lui-même les yeux ; il aperçoit Minn, qu'il croyait resté à Bruges, occupé à gratter, avec ses pieds de

devant, une terre fraîchement remuée. Il s'approche; il voit de grosses larmes dans les yeux du petit cheval; il fait enlever la terre de la fosse, et l'on découvre le cadavre d'Ulryck.

Jean d'Oostcamp, se voyant trahi, avait cherché à s'enfuir. Les chevaliers du Comte le retinrent. Il tomba à genoux et demanda grâce. Mais la justice de Baudouin-à-la-Hache

était inexorable. Il fit conduire le châtelain hors du manoir;

et là, sur le chemin public, qui est terre de souverain, il le condamna à mourir. Puis saisissant la bride du petit cheval, il lui dit :

— Console-toi, mon pauvre Minn, c'est toi qui vengeras ton maître.

Deux chevaliers, comprenant rapidement la volonté du Comte, ôtèrent à Jean sa hache et son poignard; deux autres lui lièrent les jambes et les mains; après quoi ils l'attachèrent par les pieds à la queue du petit cheval, qui se mit à ruer pour la première fois de sa vie, et qui s'élançant dans les ronces, dans les broussailles, mit en pièces le meurtrier de son maître et s'en revint le soir à la ville, ne rapportant que de hideux lambeaux.

Le manoir fut le lendemain démoli par ordre du Comte; la dette de la veuve fut payée; et une messe de cent ans fut instituée à Saint-Donat, pour le repos de l'âme d'Ulryck.

Baudouin avait pris le petit cheval dans ses écuries et voulait qu'on lui donnât les invalides. Mais les fatigues de la veille l'avaient abîmé; et le lendemain aussi on le trouva mort.

XXII. — LÉGENDE DES DUELS D'YPRES.

Courage de tigre! Courage de panthère!
M. le marquis de Beauffort.

La ville d'Ypres, comme la plupart des vieilles cités, eut aussi jadis ses splendeurs; il paraîtrait même qu'au douzième siècle, elle était la plus importante et la plus peuplée entre les villes des Pays-Bas. Sa grandeur alors était le fruit d'une haute industrie, plus haute que nous ne la supposons aujourd'hui, nous qui connaissons si peu le moyen-âge et si mal les anciens temps. Dans une pièce authentique du mois de juin 1246, conservée aux archives d'Ypres, on voit que cette ville comptait alors une population de deux cent mille âmes. Aucune cité des Pays-Bas, à l'exception d'Amsterdam, ne peut rivaliser de nos jours avec un tel chiffre.

A l'époque où se passa l'action que nous allons raconter, Ypres n'était pas parvenue encore à ce point d'agrandissement. Mais elle croissait tous les jours.

C'était le 15 octobre de l'année 1116. Dans une salle tapissée de cuirs d'Orient, ornés d'arabesques d'or et de trophées d'armes, qui était la salle d'honneur du château d'Ypres, on voyait, debout contre une fenêtre ovale, un

homme robuste, haut de six pieds, penché en avant et s'appuyant de la main droite sur une table ronde massive en noyer bruni. Cet homme avait de longs cheveux châtains qui tombaient en boucles sur ses épaules, une jeune barbe fauve très-soignée, un teint vif et des yeux ardents.

Il était beau; mais toute sa figure portait les signes d'une sévérité extrême. Il devait être juste, mais implacable; et l'on remarquait à ses lèvres qu'elles n'étaient pas accoutumées au sourire. Un vaste manteau écarlate, d'une seule pièce, sans collet et sans rabat, le couvrait entièrement par derrière, fixé autour du cou par deux larges agrafes, qui figuraient deux haches d'armes. Une véritable hache, du poids de trente livres, pendait à sa ceinture de cuir brun. Un pourpoint de laine blanche lui serrait la poitrine et la taille, et tombait sur ses genoux. On ne voyait pas s'il avait un pantalon ou un haut-de-chausses; des bottes de cuir brun, parsemées de petites figures d'argent, renfer-

maient ses pieds et ses jambes. Il écoutait d'un air préoccupé, distrait de ce qui se passait devant lui, par l'intérêt qu'il semblait mettre à un gibet qui s'élevait à quelques pas du château, et qu'on apercevait fort bien de la fenêtre. Cet homme était le comte de Flandre, Baudouin VII, dit Baudouin-à-la-Hache, lequel affectionnait sa bonne ville d'Ypres.

Devant lui on voyait une jeune fille de vingt ans, fraîche et ravissante, mais toute en pleurs. Elle était vêtue d'une longue robe de lin blanc; ses beaux cheveux blonds étaient relevés sur sa tête; elle suppliait et tendait les mains, se tenant à genoux jusqu'à ce qu'elle eût obtenu bonne réponse à sa prière. C'était Helly Moreel, fille d'un riche drapier d'Ypres. Deux jeunes rivaux lui faisaient la cour; l'un, noble et beau, Juste Goethals de Courtrai, avait captivé son cœur; l'autre, André Booren d'Ypres, l'aimait sans être aimé. Ce dernier était un petit homme de trente ans, du métier des poissonniers, qui possédait une grande fortune. Mais il avait le nez de travers, et la couleur de ses cheveux donnait de loin à sa tête l'apparence d'un gros coquelicot fané. Il était méchant, comme le sont quelquefois les hommes frappés de laideur. Nerveux et fort, exercé à tous les genres d'escrime, il était querelleur. Admirateur de son riche costume de peau de daim, lamée d'argent, et de son bonnet de peau de lièvre, rehaussé d'une aigrette d'or, il se croyait beau et fait pour plaire. Mais cet homme plein de vices, et que rien ne pouvait excuser, si quelque chose peut excuser le vice, affichait de mauvaises mœurs, raillait les choses religieuses, persifflait la vertu et croyait séduire par cette malice délétère qui corrode et

qu'on est convenu d'appeler de l'esprit. Depuis un an qu'il cherchait à gagner le cœur d'Helly, l'âme pure et candide de la jeune fille n'avait vu dans ses traits qu'un monstre et dans son esprit qu'un démon. Toutefois, il avait demandé Helly en mariage.

Le père de la douce Helly, l'honnête Éloi Moreel, était de ces hommes comme on n'en voit guères que dans les Pays-Bas, qui idolâtrent leur fille au point de lui laisser absolument le choix d'un mari. Il répondit à André Booren qu'il le tiendrait pour son gendre, si c'était le gré de sa fille; et il alla sur-le-champ la consulter. Alors la jeune Yproise se prononça; elle fit connaître son antipathie profonde pour le petit homme aux cheveux rouges; elle avoua en même temps son amour pour Juste Goethals. Le père approuva le choix de sa fille; et il remercia André, qui, devenu furieux, reprocha à Juste Goethals de l'avoir supplanté méchamment dans le cœur d'Helly. Cet homme, qui ne croyait pas aux vérités de la religion, tomba, par un excès contraire assez commun, dans les idées superstitieuses; il accusa Juste Goethals d'avoir ensorcelé Helly; dans une sorte de démence, il alla trouver son rival — et lui proposa un duel, — selon le vieil usage toujours en vigueur dans les Flandres.

— Ou si vous refusez de combattre, dit-il, vous vous purgerez par l'épreuve du feu de l'accusation de magie que j'élève contre vous.

— Le combat, répondit Juste Goethals, est le jugement de Dieu; je l'accepte.

Le jour du champ-clos avait été fixé au 18 octobre. On avait demandé la lice à Baudouin VII, qui l'avait accordée.

Le duel devait avoir lieu dans la cour du château des Comtes; et le vaincu devait être pendu au gibet que l'on apercevait de la fenêtre.

Quand Baudouin-à-la-Hache eut entendu le récit des circonstances que nous venons d'exposer, il réfléchit profondément. — Il n'y a là qu'un coupable, se dit-il en marchant à grands pas; et le sort du combat peut se tromper.

Puis il se rappela tous les duels fréquents qui désolaient la ville d'Ypres, querelles de tous les jours qui se terminaient par l'épée; il songea au résultat inique de la plupart des champs-clos; il reconnut que généralement la force

seule faisait le droit; et s'arrêtant devant la jeune fille, il lui prit la main et la releva :

— Rassurez-vous, mon enfant, lui dit-il, vous épouserez Juste Goethals.

On connaissait Baudouin-à-la-Hache; on savait avec quelle exactitude prompte il rendait à tous une sévère justice, avec quel soin il pourvoyait à l'absence des lois, en improvisant des ordonnances précises; et quoiqu'il ne pût empêcher un duel, qui était dans les mœurs, quoiqu'il ne pût, de sa volonté puissante, déraciner un usage dont on gémissait en vain, Helly fut pleinement rassurée. Elle s'en retourna à la maison de son père, se félicitant en silence du courage qu'elle avait eu de s'adresser au Comte.

Le jour suivant se passa sans que rien vînt confirmer la promesse de Baudouin, et la jeune fille ne s'inquiéta point. Le 17 octobre, le héraut du Prince parcourut les rues et les places de la ville, précédé de deux trompettes, et proclama à tous les carrefours une loi spéciale ou privilége, accordé par Baudouin aux bourgeois d'Ypres, lequel statuait formellement qu'à partir de ce jour, pour prévenir les abus des duels capricieux, aucun habitant ou citoyen du pays ne pourrait appeler son adversaire dans la lice, soit pour combattre en champ-clos, soit pour se justifier par les épreuves du feu, du fer chaud ou de l'eau bouillante, sans être accompagné de cinq de ses parents ou amis, décidés à courir avec lui les chances de la querelle. L'adversaire devait être soutenu pareillement.

Cette mesure fut accueillie par les applaudissements publics; elle offrait une garantie contre les combats judiciaires. Un enragé ou un fou, disait-on, ne trouvera pas toujours cinq

furieux, résolus à se faire tuer avec lui et à risquer le gibet.

André Booren, dès qu'il connut l'ordonnance de Baudouin-à-la-Hache, éprouva une sensation désagréable; il sentit qu'elle allait l'embarrasser. Le lendemain en effet, Juste Goethals, que tout le monde chérissait, se présenta avant l'heure, avec cinq de ses amis qui avaient chaudement embrassé sa cause. Mais Booren fut moins heureux. L'heure s'avançait. A midi, s'il ne se présentait pas, lui qui avait porté le défi, il était déshonoré et ne pouvait plus entrer en champ clos, sans en être expulsé avec un coup de gantelet sur chaque joue.

Midi sonna; car il y avait déjà au beffroi d'Ypres une horloge; ou du moins le guetteur, guidé par un cadran solaire ou par un sablier, sonnait les heures sur la cloche publique. Midi sonna, et André ne parut point, quoique le juge du camp l'appelât trois fois. Aussitôt les compagnons de Juste, l'ayant félicité, se dispersèrent pour aller à leurs affaires. Mais il n'y avait pas cinq minutes qu'ils s'étaient éloignés et Juste Goethals se retirait lui-même, lorsqu'enfin Booren parut, avec cinq hommes armés. Il s'excusa de son retard sur le peu de temps que lui avait laissé la mesure arrêtée par le Comte.

— Tout le monde se lève à l'instant pour une cause équitable, répondit Goethals; l'heure est passée, et mes champions sont partis.

— Et vous n'en êtes pas fâché, répliqua André avec insolence.

Le rouge monta au visage du jeune homme.

— Si Monseigneur le comte de Flandre veut le permettre, reprit-il, — en se tournant vers la fenêtre où l'on voyait

Baudouin-à-la-Hache, — je vous ferai avaler, Booren, vos folles paroles.

— Les lois sont saintes, dit le comte de Flandre; et moi-même je dois les subir. Mais je puis vous rendre vos champions. A moi quatre chevaliers!

Un moment après, le redoutable Baudouin et quatre de ses plus braves seigneurs se rangeaient aux côtés de Juste, confus d'un tel honneur.

A cet aspect, les cinq compagnons d'André se prirent à trembler de tous leurs membres; ils savaient la force inouïe du Comte; c'était la mort inévitable qui était devant eux. Après quelques minutes de pâleur et d'effroi, comme si leur résolution eût été unanime, les cinq champions jetèrent leurs armes et prirent la fuite.

— L'accusateur qui abandonne la lice est coupable, dit froidement Baudouin. Que justice soit faite!

Un des chevaliers de sa suite s'empara d'André Booren,

l'emporta au pied du gibet, lui mit la corde au cou, puis l'éleva en l'air en disant : — Justice est faite.

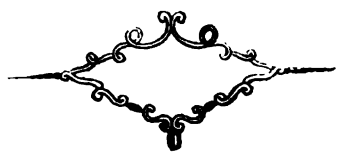
Cette justice effrayante troubla les nombreux assistants :

— Grand Dieu! disaient les jeunes Yprois, on ne pourra plus se battre!

— C'est ce que nous voulons, dit le Comte.

Et il rentra calme dans le manoir, tandis que le petit homme roux achevait sa dernière heure.

Juste Goethals avait lui-même été si frappé de toute cette scène, que sa langue, collée à son palais, ne pouvait plus exprimer aucun son. Il courut à la maison d'Helly, qui n'attendait pas une satisfaction si rude et qui ne put s'empêcher d'en gémir. Mais on oublie vite le désastre de ses ennemis. Peu de jours après, elle épousa son bien-aimé Juste; et pendant plus d'un an on ne vit aucun duel public dans Ypres, dans cette ville qui, avant la proclamation du 17 octobre 1116, en déplorait ordinairement tous les jours.



XXIII. — LÉGENDE DU WATERGRAVE ET DE PIER-JAN-CLAES.

Bon! Si nous n'avions pas des juges....
ARDRIEUX.

C'EST un homme puissant que le Watergrave, dit le brasseur de la rue de l'Omelette; prenez-y garde; dans un temps comme le nôtre et dans un pays comme notre bonne ville de Gand, on n'est pas pour rien comte et seigneur des eaux. Il dirige nos fleuves et nos rivières, surveille nos digues, règne sur nos ponts, ouvre ou ferme les écluses, arrête ou fait aller nos moulins, décide en souverain sur les alluvions et les polders, impose et suspend la navigation. Je le répète, c'est un homme puissant que le Watergrave; et notre sire le comte Baudouin-à-la-Hache n'a donné cette grande fonction publique au seigneur Mathias Brower, que parce qu'il voyait en lui un homme ferme et solide.

— Qu'il soit solide et ferme, c'est bon, répliqua Brice Coppens, le jeune nourrisseur de bestiaux; mais qu'il soit juste! Le comte Baudouin est d'une fermeté que rien n'é-

branle; personne ne se plaint de sa justice; au lieu que son watergrave....

— Songez que c'est un des grands officiers de Flandre.

— Qu'importe! le Comte, en fait d'équité, nous a prouvé qu'il fait autant de cas du dernier de ses sujets que de la plus haute tête de ses états. Et je veux justice.

— Comment l'obtiendrez-vous? Le Watergrave a pour lui les apparences. Vous possédiez, à la rive droite de la Lys, deux bonniers de terre. La Lys change de lit, vous enlève un bonnier; Mathias Brower le prend, en soutenant son droit qui lui donne les alluvions.

— Ce n'est pas ici une alluvion. J'avais deux bonniers à la droite de la Lys; à présent j'ai un bonnier à droite et un bonnier à gauche. Je ne réclame que mon bien. Je prouverai que la rivière a changé de lit, parce que le Watergrave, au coin d'un petit champ qu'il possédait vis-à-vis de moi, a planté des saules et des pieux qui ont fait obstacle au courant. Je réclame aussi, en dédommagement du nouveau lit que je fournis sur ma terre, l'ancien lit de la rivière; c'est ce qu'on ne peut pas me contester.

— Vous ne gagnerez pas, dit le brasseur. Le bailli et les juges de Gand sont amis de Mathias. Votre fiancée Mélanie Ghierts est encore ce qui vous tient le plus au cœur; pour la ravoir, abandonnez le reste.

— Je ne le dois pas. Son enlèvement est la plus abominable des iniquités. Mais est-ce que les Gantois sont aussi devenus des serfs? Est-ce que le comte Baudouin VII ne règne plus? Est-ce que ses lois sont mortes? Est-ce que sa justice est endormie? Comment! Mélanie va lever avec sa barque les nasses de son père malade; c'est un travail qu'elle

n'a jamais fait; elle se trompe; par erreur elle enlève quelques livres de poisson dans les places réservées du Watergrave. Si c'est un délit, il ne mérite qu'une amende. Au lieu de cela, il l'enferme dans sa prison. Que du moins il la juge! Comme il sait qu'elle est ma fiancée, il a voulu m'effrayer. Maintenant qu'il l'a vue si belle, il veut la séduire; il veut me l'ôter; — je le sais; — et vous croyez que je le souffrirai?

— Mais que ferez-vous, Brice?

— Ce que je ferai? Si je n'ai pas justice demain, j'irai trouver le Comte. Il n'est terrible que pour les coupables. Il a mis à mort des seigneurs qui avaient volé les pauvres gens; il a toujours doublement puni les exactions des officiers publics. Les petits, à ses yeux, sont aussi hauts que les grands. Et puis c'est un homme de cœur. On l'a divorcé, pour cause de parenté, d'avec sa cousine Agnès de Bretagne qu'il aimait tendrement; et quoiqu'il n'ait que vingt-cinq ans, il ne se remarie point.

— Dieu et saint Pierre vous soient en aide! dit le brasseur.

Le lendemain 5 mars 1117, Brice Coppens, ayant de nouveau trouvé les portes du Watergrave fermées pour lui, s'en alla, en cheminant avec courage, à Deynze, où le comte Baudouin-à-la-Hache était venu en ce moment, de son château de Wynendaele, pour mettre fin à quelques désordres. A l'exemple de Charlemagne, dont le sang coulait dans ses veines, Baudouin parcourait sans cesse, du midi au nord et de l'est à l'ouest, ses états de Flandre, relevant tout ce qui tombait, punissant tous les crimes, rendant justice à tous, mais ne faisant jamais grâce.

En arrivant à Deynze, Brice se rendit chez le bailli, où le Comte se trouvait alors. Il venait de se mettre à table pour souper. On l'introduisit néanmoins; car à toute heure, en tout lieu, Baudouin était abordable pour le dernier de ses sujets qui demandaient justice. En voyant ce jeune prince à l'air grave, à l'œil austère, populaire néanmoins malgré sa sévérité, Brice, le nourrisseur de bestiaux, se sentit intimidé. Le comte de Flandre soupait seul.

— Que demandez-vous? dit-il doucement au Gantois.

— Justice, Sire, répondit Brice Coppens.

— Asseyez-vous, reprit le Comte, en désignant un escabeau de chêne qui était devant lui.

Le jeune homme obéit; et s'enhardissant bientôt, il exposa tous ses griefs. Le prince l'écoutait sans l'interrompre. Quand le récit fut achevé, il garda le silence quelques instants.

— Il m'a déjà été fait, dit-il ensuite, de certains rapports sur le Watergrave Mathias Brower. Si ce que vous dites est vrai, la peine ne se fera pas attendre. Mais si vous me trompez, votre châtiment n'est pas moins certain.

— Je m'y soumets, Sire.

— Il suffit. Vous aurez justice. Demain, à onze heures, vous vous trouverez à la porte de la maison du Watergrave; et jusque-là vous garderez le silence.

Brice Coppens, un peu agité, fit un signe d'assentiment respectueux, se leva et s'en revint à Gand où il arriva assez tard. Il se mit au lit, sans dire un mot à personne; et le lendemain matin, toutes les questions du brasseur de la rue de l'Omelette ne lui purent arracher une parole.

Mais à onze heures, il était à la porte de la maison du

Watergrave, lorsqu'il vit arriver, sur un gros cheval du Furne-Ambacht, un homme qui de loin avait l'air d'un jeune fermier de bonne mine. On remarquait toutefois sous les pans de son justaucorps une lourde hache d'armes; et Brice n'eut pas de peine à reconnaître le comte de Flandre qui lui tenait parole.

Baudouin mit lestement pied à terre et frappa à la porte du Watergrave. Un domestique vint ouvrir. Le Comte tira de sa bourse une pièce d'argent, qui pouvait valoir un florin d'aujourd'hui; il la fit passer de sa main dans celle du valet, en disant :

— Voici pour vous un sou d'argent; je suis étranger à la ville, et j'ai besoin de parler à votre maître, pour affaire pressante qui est de son ressort.

Le domestique rentra. Deux minutes après, il revint et dit que le Watergrave venait de se mettre à table, et que dans un tel moment il ne se dérangeait pour personne, ni pour quelque affaire que ce fût.

— Voici deux sous d'argent, dit alors le Comte, en fouillant de nouveau à sa bourse; retournez auprès de votre maître; dites-lui que je viens de Gend-Hof, qui est terre du Prince, que la digue de Baesrode est à demi-rompue; qu'il faut sur-le-champ dépêcher des secours; et que je ne puis attendre.

Le valet rentra donc, encouragé par la générosité de l'inconnu; mais il reparut aussi vite que la première fois.

— Mon maître a répondu, dit-il, que la digue aura patience; que vous aurez à revenir dans deux heures, et que si vous l'importunez davantage, il fera lâcher sur vous ses deux dogues.

— Il a dit cela! reprit froidement le Comte; — voici trois sous d'argent, pour lesquels je ne vous demande plus qu'un léger service. Dites seulement au Watergrave Mathias Brower, que je suis Pier-Jan-Claes.

Ce nom ne fut pas plus tôt prononcé devant le Watergrave, qu'il accourut tout en désordre et comme hors de lui. Ce nom formidable de Pier-Jan-Claes, qui depuis est devenu si singulièrement populaire, était le nom secret sous lequel Baudouin-à-la-Hache s'annonçait à ses officiers, lorsqu'il arrivait comme un juge. Il confia la garde de son cheval au valet qui lui avait servi de messager, et il entra, accompagné de Brice, dans la maison du Watergrave.

— Je reconnais, dit-il d'une voix sévère, que les plaintes qu'on m'a faites sont fondées. Vous avez rendu mauvais compte des péages d'eau; les inondations qui vous ont enrichi ont été quelquefois causées par vous, dans le gouvernement des écluses; vous avez dépouillé des orphelins et des veuves, quand vous saviez qu'ils sont sous ma sauvegarde. Ce qui me concerne, je vous le pardonne. Mais le vol que vous avez fait à ce jeune homme ne vous sera pas pardonné. Vous n'ignorez pas ce que prononcent nos lois sur le vol sans danger, comme le vôtre. Et maintenant, faites venir la jeune fille que vous retenez dans vos prisons, par violence inique.

— Sire! s'écria le Watergrave, dans un tremblement convulsif, elle a commis un délit....

— Qui méritait une amende, peut-être. Nous l'interrogerons.

Les serviteurs du Watergrave devinaient enfin, à la contenance de leur maître, qu'ils avaient devant eux le redouté

comte Baudouin, leur souverain. Ils s'empressèrent de lui obéir; et Mélanie parut, pâle et défaite de ses larmes. Un éclair de joie brilla dans ses yeux, lorsqu'elle vit son fiancé devant elle; et un instinct rapide lui fit sentir, à l'air des personnages qui l'entouraient, que Brice venait la délivrer. vrer.

Baudouin lui-même fut frappé de la beauté modeste et des grâces naïves de la jeune fille.

— Parlez sans crainte, mon enfant, dit il. Vous êtes libre. Vous allez être unie à celui que vous aimez ; et justice vous sera faite. Mais dites-nous quelles conditions le Watergrave mettait à votre délivrance ?

Le visage de Mélanie Ghierts se couvrit d'une profonde rougeur; elle baissa les yeux; et après un moment d'hésitation, elle répondit :

— Sire, je n'oserais les dire.

— Elles sont donc coupables. Que répondez-vous ? ajouta le Comte, en se tournant vers Mathias Brower.

Le Watergrave tomba à genoux, éperdu.

— Ah! Sire, dit-il, châtierez-vous une faiblesse? Je suis prêt à réparer.

— Vous réparerez, certes! dit Baudouin. Vous n'avez pas d'héritiers : tous vos biens, dès ce moment, appartiennent à cette jeune fille. Votre maison sera rasée ; un chemin public, où l'on circulera librement, traversera votre manoir déshonoré. Voilà pour la réparation.

Mais vous appelez faiblesse ce qu'il faut appeler crime. Confessez vos péchés; car voici pour la justice.

En disant ces mots, il entr'ouvrit son pourpoint de gros drap; il en tira une corde solide et la remit aux valets,

pendant qu'un bon vieux moine, qu'il avait mandé, entrait pour donner au condamné les secours spirituels.

Cette circonstance n'est pas mentionnée dans les précédents récits. Nous pensons qu'il ne faut voir en cela qu'une lacune; car l'austère Baudouin était religieux autant que juste.

Quand le pauvre moine eut rempli ses fonctions pénibles, sur un signe que fit le Comte aux valets du Watergrave, ceux-ci pendirent leur maître à sa porte. Tous les assistants tremblaient dans un silence farouche et glacial. Aussitôt qu'il vit que le Watergrave était mort, Baudouin-à-la-Hache, sans dire un mot de plus, remonta sur son gros cheval et partit.

Brice et Mélanie, palpitants d'émotions diverses, n'avaient pas encore retrouvé la force de s'éloigner, lorsque Joseph Barth, nommé depuis un instant Watergrave à la place du défunt, arriva, selon les ordres du Prince, mit la jeune fiancée en possession des biens de Mathias Brower, fit abattre sa maison, et tracer à travers un chemin public, de la forme d'une potence. Ce chemin s'est appelé depuis la rue du Watergrave.

Huit jours après, Brice et Mélanie étaient mariés; et le brasseur de la rue de l'Omelette disait: — Le comte Baudouin est juste; mais il est redoutable.

Le nom mystérieux de Pier-Jan-Claes, qu'il prenait dans certains moments, est devenu après lui un épouvantail; et par un abus assez commun, on a appliqué ce nom à un personnage fictif, qui domine tout par la force, qui détruit et qui assomme. C'est le polichinelle flamand, aussi jovial dans un autre style que le polichinelle italien, aussi

rude que le polichinelle français, plus moral que le polichinelle britannique.

Ainsi Janot et Lapalisse, qui furent de grands généraux, sont devenus, dans les idées populaires, des personnages ridicules. Ainsi en Hollande, on effraie les enfants du grand et glorieux nom de Piet Hein. Les noms ont aussi leur fatalité.

Mais retournons aux Croisés, et remontons un instant à l'heure triste où Godefroid de Bouillon mourut à Jérusalem.

XXIV. — SUCCESSEURS DE GODEFROID DE BOUILLON EN PALESTINE.

Le trône agrandira cette âme ambitieuse.
LAMOTTE.

BAUDOUIN, le prince d'Édesse, venant de nouveau visiter son cher frère Godefroid, entra à Jérusalem au moment où la ville entière pleurait ce héros, dont il apprit aussitôt la mort funeste. C'était le 19 juillet de l'an 1100.

Baudouin était escorté de quatre cents chevaliers et de mille fantassins; il avait défait en chemin les émirs de Damas et d'Émèse. Alors, dans ces contrées, il était rare qu'un voyage ne devînt pas une expédition militaire.

Après avoir donné des larmes à Godefroid, Baudouin se fit proclamer roi de la Terre-Sainte; il céda à son cousin Baudouin du Bourg sa principauté d'Édesse, et commença sans peur un règne qui ne devait être qu'une suite de combats et ne se passer que dans les camps.

Ses premiers exploits furent le châtiment des Infidèles du pays d'Ascalon, la prise de Ségor, la destruction de plusieurs bandes arabes, sur lesquelles il recueillit un grand butin. Moins humble que son frère, Baudouin voulut se faire couronner [1]. Il n'osa pourtant pas célébrer cette pompe à Jérusalem; la cérémonie eut lieu à Bethléem, le 25 décembre (même année 1100).

Fier et satisfait de la possession d'un trône qui passait en ce temps-là pour le plus auguste, Baudouin, dont on avait pu blâmer auparavant l'ambition toute mondaine, montra dès-lors sans réserve toutes les vertus généreuses des chevaliers chrétiens, à côté de l'extrême valeur. Comme il revenait d'une course contre les Infidèles, qu'il avait vaincus au-delà du Jourdain, il eut l'occasion de faire voir qu'il était bon chevalier. Il regagnait sa capitale, à la tête de sa petite armée, lorsqu'il entendit des gémissements qui partaient d'un bois voisin. Il s'avança seul et vit une femme arabe dans les douleurs de l'enfantement. Au milieu de la déroute récente des Musulmans, elle s'était égarée avec une esclave; et la frayeur avait hâté sa délivrance. Quoique ce fût la femme d'un ennemi, Baudouin, arrêtant sa marche, couvrit cette femme de son manteau, la fit reposer sur des tapis. Des fruits et des outres remplies

[1] Voyez dans les Appendices la note H.

d'eau sont apportés par ses ordres auprès de ce lit de douleur ; on y amène la femelle d'un chameau, pour alaiter l'enfant qui vient de naître ; et aussitôt que la pauvre accouchée annonce qu'elle peut supporter le transport, Baudouin la place sur une litière et la fait reconduire à son époux avec une sauvegarde.

Celui-ci occupait un rang élevé chez les barbares. Il versa des larmes de joie en revoyant sa femme chérie, dont il pleurait la mort ou le déshonneur ; et il jura de n'oublier jamais la générosité de Baudouin [1].

Peu après cette rencontre, aidé des pèlerins et de quelques guerriers qui arrivaient tous les jours d'Occident, le roi de Jérusalem avait repris Arsouf ; il s'était emparé de Césarée où les chrétiens avaient trouvé de grandes richesses.

Vers la fin de l'année 1101, il marcha contre des bandes égyptiennes qui dévastaient les environs de Ramla. Avec trois cents chevaliers et neuf cents hommes de pied contre douze mille Infidèles, il fit sonner la charge, en disant aux siens :

— Compagnons, songez qu'il n'y a pas ici de salut pour nous dans la fuite. Notre patrie est au-delà des mers ; et l'Orient n'a point d'asile pour les vaincus.

La première moitié des chrétiens qui entama la bataille, fut taillée en pièces. Baudouin désespéré pria un instant à genoux, puis, attachant à sa lance une longue banderole blanche, qui devait marquer sa trace, il se jeta parmi les Infidèles, les vainquit, les dispersa, vint rassurer les chré-

[1] Michaud, *Histoire des Croisades*, liv. 5. Guillaume de Tyr, liv. 10.

tiens qui le croyaient perdu ; et se donnant à peine le temps de réunir une nouvelle troupe, il s'élança au-devant d'une autre armée égyptienne, qui venait entre Ascalon et les montagnes de Judée. Sans la compter, Baudouin livra bataille encore. Mais cette armée était si nombreuse, qu'en un moment la poignée d'hommes que commandait le roi

de Jérusalem fut entourée et massacrée. Baudouin, échappé seul, se cacha dans des bruyères auxquelles on mit le feu ;

à travers les plus grands périls, il parvint à se réfugier dans Ramla, que les Égyptiens assiégèrent aussitôt.

Cette ville ne pouvant se défendre, le Prince ne devait plus attendre que la mort, lorsqu'un étranger se présente devant lui. C'était l'émir dont il avait sauvé la femme auprès du Jourdain.

— Tu t'es montré humain, lui dit-il; je braverai tout pour acquitter une dette sainte. Demain les Sarrasins seront maîtres de la ville; aucun des chrétiens qui l'habitent ne peut échapper au cimeterre. Mais suis-moi; je sais des chemins qui ne sont point gardés; et avant le jour tu seras parmi les tiens.

Baudouin hésita un moment; son cœur se déchirait en pensant à ses frères qu'il ne pouvait secourir. Il suivit pourtant son sauveur, qui le conduisit à Arsouf.

Le massacre de Ramla, qu'on apprit le lendemain, fit croire de nouveau que Baudouin n'était plus; et la grosse cloche de Jérusalem annonça l'approche des Sarrasins. Mais le Roi, prompt comme l'éclair, reparut dans la cité sainte, rassembla tous les chrétiens qui pouvaient porter les armes, et se retourna contre les Égyptiens, qu'il battit complétement dans les plaines de Jaffa. Il ne rentra à Jérusalem qu'en triomphateur. (Année 1102.)

Les forces du jeune royaume eussent été vingt fois épuisées, sans l'arrivée continuelle de quelques secours d'Europe. Après que l'Occident avait su la délivrance de Jérusalem, un nouvel enthousiasme s'était élevé, et de nouvelles armées de pèlerins s'étaient rassemblées en tumulte sous les bannières de la Croix. « Les prédicateurs continuaient à entretenir les peuples des travaux et des dangers de leurs

frères en Orient, et du devoir où ils étaient de les secourir. Les lettres qu'on recevait d'eux étaient lues dans les chaires; et les faits d'armes qu'ils avaient accomplis étaient assez brillants pour occuper tous les esprits [1]. » Trois cent mille fidèles, partis de la Lombardie, de l'Allemagne et des pays voisins, marchant sur la route de la Palestine avec l'imprévoyance des premiers compagnons de Pierre-l'Ermite et de Gauthier-sans-Avoir, s'étaient fait, comme eux, massacrer en partie par les Hongrois et les Bulgares. Parvenus sur les terres de l'Empire Grec, ils y avaient commis tant d'excès, qu'Alexis avait été obligé d'envoyer contre eux non-seulement ses gardes et son armée, mais encore des troupeaux de lions et de léopards, s'il faut en croire les récits d'Orderic Vital. Ceux qui échappèrent à tant de désastres ayant traversé le Korassan, prirent Ancyre, qu'ils saccagèrent, et se firent ensuite exterminer par les Turcs, tellement que dix mille guerriers à peine, de ces bandes innombrables, arrivèrent à Jérusalem. Une seconde armée, en 1103, fut mise en pièces auprès de Stancon, dans la Galatie; une troisième fut conduite par le comte de Poitiers, Guillaume IX, prince illustre comme poëte et troubadour plus encore que comme guerrier, par Hugues de Vermandois, qui s'était croisé de nouveau pour faire taire les blâmes semés sur sa retraite d'Antioche, par Alain Fergent, duc de Bretagne, par la margrave d'Autriche, par Eudes, duc de Bourgogne, qui devait mourir en Palestine, par Étienne, comte de Blois et de Chartres, qui voulut, à l'exemple de Hugues de Vermandois, aller expier dans une

[1] Sismondi, *Histoire des Français*, 3e partie, chap. 10.

mort glorieuse la honte d'avoir douté des succès de la Croisade, par Herpin, vicomte de Bourges, par Hugues de Lusignan, par Henri de Bourgogne, premier comte de Portugal [1], et par plusieurs autres princes renommés. La plus grande partie de ces armées s'anéantit dans la Lycaonie avec ses chefs. Pendant ce temps-là, une troupe de guerriers des Pays-Bas, connaissant les périls du voyage et se défiant de l'empereur Alexis, aimait mieux se livrer à la mer sur de bons navires, qui en effet les remirent heureusement au port de Jaffa.

Ce fut avec ces secours, si importants au départ, si frêles à l'arrivée, que Baudouin soutint son règne orageux, pendant lequel il ne se passa pas une année sans que la grosse cloche de Jérusalem n'annonçât aux habitants alarmés l'approche des Sarrasins.

Et les guerriers en petit nombre, qui parvenaient à mettre le pied sur la Terre-Sainte, ne se rangeaient pas tous sous

[1] Henri de Bourgogne était allé, vers 1060, en Espagne, pour combattre aux côtés du Cid. Le roi de Castille, Alphonse VI, en 1072, avait récompensé ses services en lui donnant sa fille Dona Thérèsa, avec le gouvernement de Porto. Il fut reconnu en 1098 comte souverain du Portugal, qu'il venait de délivrer des Maures, avec l'aide des Croisés, dont quelques flottilles avaient relâché sur ses côtes. Il s'occupa de relever la religion dans ses domaines, rebâtit les églises, replaça les évêques sur les siéges d'où ils avaient été chassés par les Musulmans; et en 1103, voyant ses états tranquilles, il voulut prendre aussi sa part des gloires de la Palestine; il alla rejoindre les soutiens du roi de Jérusalem, quoiqu'il eût alors soixante-huit ans. Il assista à plusieurs batailles et rapporta de son voyage de précieuses reliques dont il enrichit la cathédrale de Braga. Ce prince mourut à Astorga, en 1112, pleuré de ses sujets. Il avait gagné dix-sept batailles contre les Maures. Son fils Alphonse sera le premier roi de Portugal.

les étendards du roi de Jérusalem. Comme lui, les autres princes chrétiens ne vivaient que le casque en tête et la cuirasse au dos.

Baudouin du Bourg, Josselin de Courtenay, Bohémond et Tancrède voulurent en 1104 s'emparer de Haran ou Charan, dans la Mésopotamie. Les Musulmans, s'étant réunis en force, remportèrent sur les Croisés une sanglante victoire. Bohémond et Tancrède s'échappèrent seuls avec six chevaliers; Baudouin du Bourg et Josselin de Courtenay, pris dans la bataille, furent emmenés captifs chez les Infidèles; ce ne fut qu'au bout de cinq ans que le roi de Jérusalem parvint à les racheter.

Dans cet intervalle, il avait établi avec l'Europe, au moyen des navires flamands, hollandais et gênois, un commerce régulier, qui affermissait son trône. En 1110, vingt jours de siége lui livrèrent Ptolémaïs. Plusieurs autres places de la Syrie tombèrent en son pouvoir; Tripoli devint une principauté chrétienne.

Sigur, prince de Norwège, accomplissant un vœu, arriva la même année à Jérusalem. Les chrétiens de la Palestine admirèrent la haute stature et l'énorme hache de bataille de ces nouveaux auxiliaires, dont le voyage, disait-on, avait duré trois ans. Avec ces vaillants guerriers, le roi Baudouin assiégea Sidon, qui ne tint que six semaines. Mais il s'était vainement flatté de l'espoir qu'il les retiendrait. Après cet unique fait d'armes, Sigur, qui disait n'être venu qu'en pèlerin, s'en retourna dans sa froide Norwège, heureux d'emporter un morceau de la vraie croix, que lui avait donné le roi de la Palestine : portion d'une relique sainte, que les Croisés regardaient

comme le gage constant de la victoire sur les Infidèles, et qui, durant le règne de Baudouin, toujours à la tête des armées, ne put presque jamais être adorée dans Jérusalem.

C'est vers le temps du départ de Sigur que le comte Gervais, seigneur de Tibériade, ayant été surpris par les Infidèles et emmené à Damas, une députation vint proposer à Baudouin l'échange de ce prisonnier contre Ptolémaïs et Jaffa, en ajoutant qu'un refus causerait la mort de Gervais. Baudouin offrit de grandes sommes pour la rançon de ce chevalier.

— Quant aux villes que vous me demandez, dit-il aux envoyés musulmans, je ne les donnerais pas pour mon frère Eustache, ni pour tous les princes chrétiens.

Le comte Gervais fut tué à coups de flèches par les Sarrasins. Des traits aussi tristes étaient fréquents.

Les Infidèles comprenaient fort bien qu'entre eux et les Croisés c'était une lutte à mort et que le triomphe de la Croix devait éteindre l'Islamisme en Orient. Le sultan de Perse et le calife de Bagdad, plus effrayés de jour en jour par les progrès du peuple chrétien, se liguèrent en 1113 pour reconquérir la Palestine. De vastes armées se levèrent à leur appel. Baudouin, que rien n'intimidait, rassembla ses chevaliers et s'avança fièrement au-devant des nouveaux ennemis. A la tête de son avant-garde, il se trouva face-à-face avec leurs nombreuses cohortes, sur les bords du lac de Génésareth. Il attaqua sans hésiter. Mais la masse compacte des Sarrasins broya en un instant sa petite troupe de braves; et le lac demeura plusieurs jours teint du sang des chrétiens.

Baudouin du Bourg, le comte de Tripoli, le prince

d'Antioche, qui amenaient le principal corps d'armée, fort de onze mille hommes, et que Baudouin avait eu l'imprudence de ne pas attendre, n'osèrent risquer une seconde affaire. Ils se retranchèrent sur les hauteurs, pendant que l'ennemi ravageait la contrée, désolait Sichem, pillait Naplouse. Jérusalem, tremblant de retomber sous le joug des Musulmans, avait fermé ses portes. Baudouin, qui avait encore échappé au carnage, en se faisant jour avec sa lance à travers les ennemis, rendit le courage à son peuple. Il rallia toutes ses forces et fit si bonne contenance, que les Infidèles ne purent s'entendre pour l'attaquer.

Au milieu de cette désunion, le prince de Mossoul, l'un de leurs chefs les plus éminents, ayant été assassiné par deux Ismaéliens [1], ces bandes innombrables de barbares se dispersèrent aussitôt, malgré leur victoire, comme la paille que Dieu livre aux vents. C'est l'expression d'un vieux chroniqueur.

[1] Les Ismaéliens, appelés aussi dans l'Orient Assassins, mot qui a passé dans la langue française où il exprime le meurtrier qui tue par surprise, étaient une secte fanatique de Musulmans qui obéissaient à un chef redouté, nommé dans tous les récits le cheick ou vieux de la montagne, cheick ou vieux signifiant alors seigneur dans sa véritable acception, *senior*. Le Vieux de la Montagne habitait sur les hauteurs la forteresse imprenable de Massiah. Son aversion profonde pour les Turcs le rendit souvent favorable aux chrétiens qui les combattaient. Il avait soixante mille sujets, dont les plus distingués étaient ses gardes ou fédaïs. En les enivrant d'opium, de hrachich et de plaisirs dans un sérail enchanté, il leur faisait croire qu'ils avaient là un avant-goût du paradis de Mahomet, qu'ils pouvaient gagner par une obéissance absolue. S'il leur commandait de mourir, la mort la plus violente ne leur causait aucun effroi. Il les envoyait, à travers tous les périls, poignarder ses ennemis; et ils allaient, fiers d'obéir, heureux de mourir après avoir obéi.

L'année suivante, une autre armée formidable revint de la Perse et de Bagdad sur la Palestine. L'émir de Damas, à qui les Musulmans attribuaient une part dans l'assassinat du prince de Mossoul, parce que le meurtre avait été commis dans la ville qu'il commandait, redoutant l'approche de ses frères qui pouvaient le traiter en ennemi, fit alliance avec Baudouin et unit ses forces aux troupes des chrétiens. Devant une telle ligue, les Sarrasins se retirèrent sans combat. Trois années de calme suivirent; et ce fut Baudouin, dont la guerre semblait être devenue l'élément, qui prit en 1118 l'initiative des hostilités.

Pensant qu'il donnerait plus de consistance au royaume de Jérusalem, s'il pouvait conquérir l'Égypte et y asseoir des princes chrétiens, il se mit en campagne. Il commença par la surprise de Pharamia, place située à trois journées du Caire. Il la pilla; et il s'en revenait de cette première course, chargé de butin, lorsqu'il tomba malade de fatigue et d'épuisement à El-Arisch. Sentant sa fin approcher, il réunit autour de lui ses compagnons d'armes :

— Vous ne perdez en moi qu'un seul homme, leur dit-il; et vous avez parmi vous plusieurs chefs plus habiles que moi. Restez donc unis, et accordez-moi une dernière faveur : Ne laissez pas mes os sur la terre étrangère; mais emportez-les à Jérusalem et les ensevelissez auprès de ceux de mon bon frère Godefroid [1].

[1] Deux tombeaux, dit M. de Chateaubriand, se voyaient à Jérusalem, au pied du Saint-Sépulcre. L'un était celui de Godefroid de Bouillon; l'autre, celui de son frère Baudouin, qui lui succéda. (Voyez dans les Appendices, sur ce sujet, la note I.)

Le deuxième roi de Jérusalem expira peu après, en désignant pour son successeur Baudouin du Bourg, son cousin [1].

Les guerriers de l'Europe continuaient à venir au secours des chrétiens ; les Pays-Bas ne perdaient rien de leur ardeur ; la Frise fournissait surtout alors des chevaliers. Liaukama, revenu en Palestine était mort à Jaffa, heureux de laisser sa cendre dans la Terre-Sainte. On vit arriver en 1119 Hessel et Watzo Hermana, Watzo Ockinga, Sicco Camminga et plusieurs autres, que la glorieuse renommée de Baudouin avait attirés et qui ne revirent pas leur pays natal.

Il y eut d'abord contre Baudouin du Bourg, qui prit le nom de Baudouin II, quelques oppositions, que le brave Josselin de Courtenay parvint à dissiper. En récompense, le nouveau roi de Jérusalem céda à Josselin sa principauté d'Édesse.

Peu après son avénement, Baudouin II apprit que le prince d'Antioche, battu par les Musulmans, ne pouvait

[1] Baudouin du Bourg, fils de Hugues de Rethel, était né dans les Ardennes. Quelques-uns disent qu'on l'appelait Baudouin du Bourg, parce que son père lui avait donné en apanage la petite vallée du Bourg, près de la Meuse.

plus défendre ses remparts; il courut à son aide avec Josselin; il trouva Antioche dépourvue de guerriers et gardée par des moines. Il marcha contre les Infidèles,

retranchés sur les montagnes voisines, les dispersa et délivra la contrée. Mais il eut moins de bonheur en 1122. Un corps de Turcs, sous les ordres de l'émir Balac, avait surpris Josselin de Courtenay et l'emmenait prisonnier. Le roi de Jérusalem, volant à son secours, tomba lui-même dans une embuscade; Balac lui fit partager la captivité de Josselin, dans la forteresse de Kharpout.

La désolation de la ville sainte fut grande, lorsqu'on y apprit que le Roi était dans les fers. Cinquante chrétiens de l'Arménie, partis pour le délivrer, pénétrèrent dans la forteresse, sous des habits de marchands. Ayant massacré la garnison et remplacé sur les tours les étendards de Mahomet par la bannière de Jésus-Christ, ils emportaient les trésors de Balac et sortaient avec les deux princes, quand tout à coup ils se virent cernés par les Turcs. Josselin seul trouva moyen de s'échapper; il fit serment de laisser croître sa barbe jusqu'à ce qu'il eût amené des secours suffisants

pour rendre la liberté à ses frères. Mais Balac, ayant pénétré dans la forteresse, n'épargna que le Roi, dont il espérait une grande rançon, et fit mettre à mort les cinquante Arméniens.

Pendant ce massacre, Josselin, ayant passé l'Euphrate sur deux outres enflées de vent, car il ne pouvait nager avec

sa lourde armure, était arrivé à Jérusalem. A son appel, les chevaliers s'armèrent et coururent avec lui au secours de Baudouin II. Ils ne trouvèrent plus, à la place de la forteresse de Kharpout, que des ruines. Balac était parti avec son prisonnier, qu'il retenait chargé de fers à Charan. On apprit alors qu'une armée égyptienne se rassemblait dans les plaines d'Ascalon. Il fallut remettre à un autre temps la délivrance de Baudouin; en son absence, on nomma régent du royaume de Jérusalem Eustache d'Agrain, comte de Sidon; et on marcha contre les Égyptiens, qui furent vaincus, dispersés, refoulés dans leurs vaisseaux, puis battus encore sur mer par une flotte vénitienne qui venait à l'aide des Croisés.

Le doge de Venise Michaéli commandait cette flotte. Avec les forces qu'il amenait, il fut décidé qu'on irait as-

siéger Tyr. Cette ville fut prise au bout d'un siége de six mois, malgré les efforts de l'émir Balac, qui était arrivé à son secours. Balac, dans une rencontre, fut tué par Josselin, lequel envoya sa tête au camp des Croisés; et ce farouche présent y causa tant de joie, que le comte de Tripoli fit chevalier celui qui l'avait apporté.

Baudouin II profita de cette circonstance pour traiter de sa rançon. Il revint à Jérusalem, releva de son vœu le fidèle Josselin, qui put couper sa longue barbe. Quelques victoires signalèrent encore les dernières années de sa vie.

En 1131, sentant qu'il allait mourir, Baudouin se fit porter au Saint-Sépulcre, où il expira dans les bras de sa fille Melisende.

Cette princesse avait épousé Foulques d'Anjou, qui succéda à Baudouin II; ainsi le sceptre de Godefroid de Bouillon cessa d'être porté par les princes des Pays-Bas. La décadence du royaume de Jérusalem marcha vite sous ce règne; elle fut plus rapide encore sous Baudouin III, son fils. En 1145, les Musulmans reprirent Édesse; et trente mille chrétiens y périrent. Le fruit des longs travaux de Godefroid et de ses successeurs allait s'anéantir, après avoir coûté tant de sang, lorsque saint Bernard prêcha la seconde croisade générale.

XXV. — ÉTAT DU PAYS.

Que dans ces ombres il y ait au moins une lumière.

FÉLIBIEN.

A couronne de Flandre, à la mort de Baudouin VII, revenait, comme nous l'avons dit, à Charles de Danemarck, qu'on appellera bientôt Charles-le-Bon. Ce prince, élevé en Flandre depuis l'âge d'un an, était fils d'un roi danois et d'une princesse flamande. Un jeune et puissant seigneur, Guillaume de Loo, qui descendait comme lui de Robert-le-Frison, avait pris les armes pour lui disputer l'héritage du comté de Flandre. Quoiqu'il fût aidé par Godefroid-le-Barbu et par plusieurs villes du Hainaut, Charles de Danemarck l'avait battu, lui et ses auxiliaires; et ce premier débat s'était terminé par une transaction où Guillaume de Loo avait obtenu la vicomté d'Ypres et d'autres domaines dans ce quartier de la Flandre. Guillaume avait dû céder non pas seulement aux armes, mais au bon droit de Charles, qu'il avait reconnu enfin.

Pendant que Charles de Danemarck, qui avait payé le tribut aux devoirs de la Croisade, en allant combattre dans la Palestine, revenu heureusement du saint voyage, bon chevalier et bon chrétien, s'efforçait de marcher sur les pas

de Baudouin-à-la-Hache, mais en protégeant par les lois et les vertus, comme l'autre avait protégé par la force, et qu'il ne recherchait que l'adoucissement des misères du peuple, — la guerre ne cessait d'ensanglanter les autres contrées des Pays-Bas. Godefroid-le-Barbu et Henri de Limbourg se disputaient, les armes à la main, le titre de duc de Lotharingie. Godefroid, vainqueur de son rival, prit parti ensuite pour l'empereur Henri V dans ses querelles avec les Liégeois.

Otbert, prince-évêque de Liége, venait de mourir au commencement de l'année 1120. Alexandre, fils du comte de Juliers et archidiacre de Liége, s'était rendu aussitôt devant l'Empereur; moyennant une somme de sept mille livres d'argent qu'il lui avait comptée, il s'était fait donner l'investiture de l'Évêché. En apprenant la nomination de ce prélat simoniaque, — créature d'un prince que sa rébellion contre son père sous l'anathème avait rendu odieux, et que le Saint-Siége venait d'excommunier à son tour, — le clergé et le peuple de Liége se révoltèrent. Les Liégeois n'oubliaient pas qu'ils avaient droit d'élire eux-mêmes leur évêque; ils élurent le prévôt de Liége Frédéric, frère du comte de Namur. Sans égard pour cette élection, Alexandre de Juliers arrive à Liége avec une petite armée. Il se fait ouvrir les portes; il pénètre dans la ville, se rend à la cathédrale, bien escorté, et saisit la corde de la grande cloche. C'était en sonnant trois coups que, selon l'usage déjà ancien, le prince de Liége prenait possession de la souveraineté. Au moment où Alexandre tira la corde, que l'on avait eu soin de couper et qui ne tenait qu'à un léger fil, la corde tomba. La foule aussitôt repoussa à grands

cris le prince qui lui était imposé, regardant comme un petit prodige l'incident qui l'empêchait de faire son premier acte d'autorité. Alexandre irrité voulut soutenir ses prétentions par la guerre; chacun des deux prélats eut son parti; tous les princes voisins s'en mêlèrent. Huy fut saccagé. Godefroid-le-Barbu, soutenant Alexandre, dévasta si cruellement le pays de Liége, que le Pape l'excommunia.

Ces guerres dont nous n'avons dit qu'un mot, étaient cruelles, malgré la petitesse des armées. Alexandre ayant brûlé quatre villages dans le comté de Namur, le comte de Namur en brûlait vingt dans le Brabant; il mettait en feu Jodoigne et Gembloux. D'un autre côté, Gossuin, comte de Fauquemont sur la Gheule, près de Maestricht, désolait son voisinage qui s'agitait contre la servitude. Il habitait un château-fort devenu un repaire. Godefroid-le-Barbu, que son titre de duc de Lotharingie obligeait à protéger le pays, marcha contre Gossuin, prit en 1122 son château de Fauquemont et le réduisit en cendres.

Sur ces entrefaites, l'évêque Frédéric fut empoisonné par un valet que son adversaire fut accusé d'avoir suborné. Alexandre n'en fut pas plus heureux. Les Liégeois, persistant à le rejeter, élurent en 1123 Albéron, né dans le Brabant. Cet évêque affranchit le peuple de plusieurs servitudes. Il abolit entre autres, dans le pays de Liége, l'usage odieux qui permettait à tout seigneur de prendre dans chaque héritage de ses domaines le meuble qui lui plaisait le plus, loi dont les Liégeois ont toujours été reconnaissants. L'Église de Liége en ce temps-là jouissait d'un éclat imposant; on comptait dans son chapitre neuf fils de

rois, quatorze ducs, vingt-neuf comtes et sept barons [1].

Charles-le-Bon ou le Saint, qui régnait sur la Flandre à cette époque sauvage, fait une sorte de contraste avec ces princes emportés. La vie de ce souverain a été écrite par Gualbert, notaire à Bruges, témoin oculaire des événements qu'il raconte. Ce précieux document nous a été conservé par les Bollandistes. Nous croyons devoir en donner ici l'abrégé textuel, comme une peinture très-exacte d'un temps que nous connaissons si peu.

XXVI. — LA VIE DE CHARLES-LE-BON,

ÉCRITE PAR GUALBERT, NOTAIRE A BRUGES [2].

J'écris ce que j'ai vu.
TALLEMANT.

E préparant à écrire la vie de Charles-le-Bon, ce grand prince, je n'ai cherché, — dit le narrateur, — ni le style étincelant, ni les ornements de l'éloquence. J'ai tâché uniquement d'être vrai dans mon récit.

[1] *Histoire ecclésiastique et politique de l'état de Liége*. Paris 1801. Page 53.

[2] Nous nous sommes aidés, pour le travail qui suit, du volume publié par MM. Delepierre et Perneel, sous le titre d'*Histoire du règne de*

Quand j'eus la première idée de composer cet ouvrage, notre pays était si agité que mon esprit restait flottant sur la manière dont je devais écrire ; car tout le monde tremblait. Une étincelle de charité m'enflamma et me donna la force de parler avec liberté, moi qu'auparavant la crainte possédait. Si on critique des formes qui sont dues au trouble de mon esprit, peu m'importe ! Ce qui me rassure, c'est que la vérité de ce que j'écris est connue de tous, mes concitoyens ayant été exposés aux mêmes dangers que moi.

Je recommande cet écrit à nos descendants. Lorsqu'ils liront ce qui est arrivé de nos jours, ils apprendront à ne pas mépriser et surtout à ne pas livrer à la mort les puissants de la terre, qui, comme il est à croire, nous ont été donnés pour chefs par la volonté divine.

Charles était fils de Knut ou Canutus (quatrième du nom) roi de Danemarck ; sa mère était du sang des comtes de Flandre. Les meilleurs et les plus puissants chefs qui avaient existé depuis l'établissement du Christianisme, en France, dans l'Empire, en Danemarck et en Flandre avaient été ses aïeux. Dès son enfance, il fut élevé parmi nous ; il acquit à la fois la force de l'âme et celle du corps et montra toutes les généreuses qualités des nobles personnages de qui il descendait.

Il fit avec éclat ses premières armes, combattit les Normands, prit la Croix, et ne revint de Jérusalem qu'après avoir reçu maintes blessures, en se mesurant contre les

Charles-le-Bon. Bruxelles, 1830. Nous avons dû faire des transpositions pour ramener quelque méthode dans le récit un peu décousu du bon Gualbert.

Sarrasins. Le grand renom qu'il obtint par ses faits d'armes fut cause que les chevaliers de la Flandre témoignèrent plusieurs fois l'ardent désir de l'avoir pour prince. C'est pourquoi le jeune et très-vaillant comte Baudouin VII le choisit en mourant pour son héritier et le recommanda à la foi et à la fidélité des grands. — (Année 1119.)

Charles commença par disposer toutes les choses à la paix; il remit en vigueur les droits et les lois du pays; et dès la quatrième année de son administration, la tranquillité s'était rétablie partout avec le bien-être dans le comté florissant. Voyant que cet état de paix plaisait à tout le monde, il ordonna que, dans toute l'étendue de ses états, nul désormais, hors des camps, ne pourrait marcher armé dans les lieux publics, comme c'était l'usage auparavant. Ceux qui violaient cette loi devaient être châtiés par leurs propres armes.

Ici, nous quitterons un instant l'honnête Gualbert, pour rapporter une légende qui fera mieux comprendre la situation historique.

XXVII. — UNE CROISADE DE CHARLES-LE-BON.

Plus fait douceur que violence.
LAFONTAINE.

L'HÉRÉTIQUE Tanchelm, au commencement du douzième siècle, n'avait pas seulement séduit Anvers; il s'était répandu dans la Flandre. Aux peuples que leurs pasteurs avaient délaissés pour aller mourir en Palestine, il avait jeté une doctrine empoisonnée. Il avait corrompu des infortunés à qui il donnait toute licence; il avait entraîné des malheureux auxquels il ôtait leur dernier frein; il avait replongé dans l'état sauvage des hommes qui en sortaient à peine. Sur toutes les côtes maritimes de la Flandre, on ne vit bientôt plus que des hommes abrutis, livrés à toutes leurs passions, ne conservant plus d'autre énergie qu'un courage féroce, qu'ils entretenaient dans des querelles de tous les jours. Avec des flèches, des javelines, des bâtons à crochets et à pointes de fer, des faux, de longs couteaux effilés, ils se battaient, voisins contre voisins, hameaux contre hameaux.

Ces guerres de tous les jours répandaient tant de sang, que Baudouin-à-la-Hache fut obligé de se rendre avec quelques chevaliers sur les côtes. Ne trouvant partout que des coupables, effrayé d'une plaie si profonde, il vit bien

que s'il portait une loi qui défendît toute voie de fait, cette loi serait vaine. C'eût été pour son autorité un coup funeste. Il ne sut faire autre chose qu'ordonner la paix de Dieu ou trêve du Seigneur, c'est-à-dire l'expresse et formelle défense de se battre depuis le mercredi soir de chaque semaine jusqu'au lundi matin, par révérence pour les jours que les derniers mystères de la passion de Notre-Seigneur avaient sanctifiés, souvenir que ces sauvages n'avaient pas entièrement perdu. Il interdit de plus, sous des peines violentes, l'usage de toute autre arme que le bâton sans pointe ni crochet. Baudouin était si redouté que ces hommes lui obéirent, puisqu'il laissait une voie à leurs passions. Le désordre ne fut qu'à demi réparé; mais il le fut à demi. Alors parurent ces solides bâtons de chêne, ferrés par le bout d'une longue virole qui les empêchait de se fendre sous la violence des coups, bâtons qui rappellent tant de hideux souvenirs et dont l'usage subsiste encore chez les paysans.

Les inimitiés ne se calmèrent point; il se donna pourtant moins de coups mortels. Mais on apprit à manier si habilement le bâton, qu'il devint un instrument formidable. Les plus habiles firent d'eux-mêmes régner la loi, en se déclarant contre ceux qui conservaient en secret le long couteau. Ils statuèrent que, dans toute rencontre, celui qui tirerait cette arme proscrite, aurait immédiatement le poignet cassé; ce que son plus proche voisin faisait avec une adresse infaillible, au moyen d'un seul coup de gourdin appliqué d'une certaine façon. En 1124, sous le règne de Charles-le-Bon, cette partie de la Flandre n'était plus habitée que par des hommes estropiés ou couverts de blessures. On

voyait des têtes de vieillards qui portaient jusqu'à soixante traçes profondes de coups de bâton; d'autres étaient devenus fous, idiots, sourds, borgnes ou manchots. Ils restaient dans leurs villages, ou parce que cette vie de bêtes féroces leur plaisait, ou parce qu'ils avaient là leur chaumière, ou parce qu'ils ne savaient pas qu'on pût vivre ailleurs, ou parce qu'ils étaient serfs.

Charles-le-Bon visita cette contrée; il en fut épouvanté. Il fallait exterminer cette population ou la ramener à un autre genre de vie, d'autant plus promptement que la plaie gagnait du terrain. Par bonheur, en ce moment, l'hérétique Tanchelm venait de disparaître. Saint Norbert, arrivé dans les Pays-Bas avec ses pieux compagnons, avait déjà réparé dans Anvers le mal fait par le prédicateur de la débauche.

Le comte de Flandre, persuadé, comme l'exprima depuis le pape Grégoire VIII, que ce n'était pas seulement en Palestine qu'il fallait porter la foi, mais dans tous les lieux où elle ne florissait pas, pensa qu'il ne pourrait faire œuvre plus méritoire que ramener à Dieu tant d'hommes égarés. Il réclama l'assistance de saint Norbert, qui lui envoya quelques-uns de ses religieux; il fit un appel à tous les hommes dont la piété était généreuse; et il annonça une croisade *contre le démon qui possédait les Flamands des côtes.*

Les prédicateurs partirent, escortés par de vaillants hommes, qui ne versèrent pas le sang de leurs frères. Chose merveilleuse! Les discours des serviteurs de Dieu touchèrent le plus grand nombre de ces furieux; et l'on ordonna à ceux qui se montrèrent incurables, ou de s'embarquer pour la Palestine, champ de bataille toujours ouvert, ou de quitter à jamais le pays. Au bout d'un an, cette croisade

avait déjà porté ses fruits; la religion fermait les blessures; et les rivages de la mer du Nord offraient des habitants adoucis et tranquilles. Ceux dont la férocité n'avait pu être domptée et qui se refusaient au saint voyage, se répandirent dans les pays voisins de la Flandre; migration qui porta l'idiome flamand, par enclaves, jusque dans le milieu du pays wallon, et qui conserva l'habitude des combats au bâton et au couteau, qu'on déplore encore dans plusieurs localités des Pays-Bas.

XXVIII. — SUITE DU RÉCIT DE GUALBERT.

Dans toute calamité publique, il y a, auprès du fléau, des hommes maudits qui l'aggravent.
OXENSTIERN.

ès-lors, poursuit Gualbert, à qui nous revenons, les arcs, les flèches, les glaives de toute espèce ne furent plus portés sur les places et dans les rues. Il en résulta que les citoyens rassurés s'en rapportèrent aux lois et à la justice, et qu'on se remit à étudier les arts et

les sciences. La rhétorique commença à former des disciples qui pouvaient tantôt déployer une nerveuse éloquence devant des juges, tantôt séduire l'ennemi par des paroles fleuries ou des discours brillants. Mais les fidèles s'abandonnèrent avec trop peu de réserve à ces agréments trompeurs; et Dieu, pour châtier ceux qui habitaient notre pays, envoya deux fléaux, la famine et la peste. Un signe céleste les avait annoncés. L'an de Notre-Seigneur 1124, au mois d'août, il apparut à tous les habitants de la terre [1], vers la neuvième heure du jour, une éclipse de soleil. Le disque de cet astre fut traversé par une tache obscure, qui alla de l'orient à l'occident. Une famine subite ne tarda pas à suivre ce présage; elle frappa le seigneur et le serf; et bientôt une grande mortalité s'y joignit. L'extrême rareté des vivres fit que ceux qui en trouvaient l'occasion mangeaient, en un seul repas, ce qu'auparavant ils auraient consommé en plusieurs jours. Ceux-là mouraient étouffés; d'autres enflaient et sentaient leur estomac se fermer. On rencontrait partout des moribonds.

Dans ces calamités, le comte Charles ne songeait qu'à soulager les pauvres, distribuant partout des aumônes. A Bruges, il nourrissait chaque jour cent personnes; et il avait pris ses mesures pour que la même chose se fît dans ses autres villes. En même temps il rendit un édit qui enjoignait à tous ceux qui ensemençaient deux mesures de terre, de semer dans l'une des fèves et des pois, parce que, ce genre de légumes étant plus précoce, le peuple en serait soulagé plus tôt. Il défendit de brasser de la bière

[1] On croyait généralement alors que la terre était plate

pendant le temps de la disette et voulut qu'on fît du pain avec l'avoine. Il fit distribuer aux malheureux des chemises, des tuniques, des peaux, des bonnets, des culottes, des souliers et des chausses. Après ces bonnes œuvres, il se rendait tous les jours à l'église, se mettait en prières et chantait des psaumes.

L'empereur Henri V mourut alors (en 1125 à Utrecht), laissant son empire sans héritier et dans la désolation. Les plus sages, parmi le clergé et le peuple teuton et germain, cherchaient à découvrir un homme qui rehaussât la noblesse de sa naissance par la noblesse que donnent les vertus, afin de lui confier le gouvernement de l'Empire. Ils se réunirent en grand nombre [1]; et après un mûr examen, ils envoyèrent à Charles-le-Bon le noble comte Godefroid de Namur, avec le chancelier de l'archevêque de Cologne, pour lui demander solennellement, de la part de tous, et le prier d'accepter les honneurs de l'Empire.

Lorsque Charles eut reçu l'ambassade, il tint conseil avec les pairs et les nobles de ses états. Quelques traîtres, qui eussent voulu le voir éloigné, l'excitaient à revêtir la dignité impériale, vantant la gloire et la renommée qu'il allait acquérir. Mais le plus grand nombre, voyant en lui un père, se lamentaient au contraire à la seule pensée de son départ, disant que la ruine entière de la patrie était inévitable, s'il l'abandonnait. Charles céda au vœu de ces derniers et remercia les ambassadeurs, qui s'en retournèrent très-affligés.

[1] A Mayence; on dit qu'il y avait à cette élection soixante mille voix, princes, ducs, prélats, comtes, margraves, barons et chevaliers.

Dans ce même temps, il arriva aussi que le roi de Jérusalem (Baudouin du Bourg), ayant été fait prisonnier par les Sarrasins, l'état privé de son roi était dans une grande détresse. De plus, les soldats chrétiens, disait-on, n'aimaient guère ce roi captif, parce qu'il était avare et qu'il avait mal gouverné le peuple de Dieu. Après avoir délibéré entre eux, les chefs des Croisés envoyèrent aussi des lettres au comte Charles, l'invitant à se rendre à Jérusalem, pour recevoir dans la cité sainte la couronne de l'Empire Catholique. Charles, ayant de nouveau pris l'avis de ses fidèles conseillers, refusa encore ce nouvel honneur et ne voulut pas abandonner la Flandre sa patrie, qui était l'objet de toute sa sollicitude.

Je ne saurais assez louer cet excellent prince. Il disait souvent qu'il avait appris, dans ses voyages, combien les pauvres ont de besoins, combien les nobles ont d'orgueil, et combien de misères affligent le monde. Courageux dans l'adversité, humble dans la prospérité, il était plein de condescendance pour les malheureux et ne faisait rien d'important sans consulter les hommes sages.

La clémence de Dieu nous ayant regardés en pitié, la terre redevint fertile, la famine disparut, les greniers se remplirent de nouveau; et l'abondance étant partout, le Prince se remit à ses plus chers travaux, qui consistaient à ramener l'ordre dans ses états. Il fit enquérir quels individus étaient nés serfs et quels étaient véritablement libres, ne devant hommage à personne; car il s'était introduit des confusions. Il était présent, toutes les fois qu'il le pouvait, aux débats qui s'élevaient sur ces matières ; il faisait droit aux serfs; mais il revendiquait ceux qu'il trouvait lui ap-

partenir. Le prévôt de Saint-Donat de Bruges, nommé Berthulf, ses frères Haket et Robert, châtelains dans la même ville, leurs parents Bordsiard, Albert et autres tâchaient par adresse de se soustraire à l'autorité du Comte dont ils étaient nés serfs; et ils voulaient se faire passer pour émancipés, à cause de leur richesse et de leur puissance.

Je dois faire connaître l'origine de la famille de ce prévôt (c'était un laïc). Comme Boldran était châtelain à Bruges, vers la fin du règne de Baudouin de Lille, les Flamands reçurent l'ordre de marcher pour une expédition. Boldran s'embarqua sur l'Escaut, avec les troupes qu'il conduisait. Il avait auprès de lui Erembald, son homme d'armes et son intime confident. Cet Erembald était un traître, qui méditait la mort de son chef. Tandis qu'ils naviguaient sur l'Escaut, la nuit vint; on jeta l'ancre en attendant le jour. Or le châtelain s'étant avancé au bord du navire, pour quelque nécessité, Erembald vint derrière lui, le poussa violemment et le précipita dans le fleuve rapide.

Ce forfait s'était commis durant le sommeil de l'équipage; et personne ne savait ce qu'était devenu le châtelain Boldran, qui ne laissait pas d'enfants. — A son retour, Erembald épousa Dedda, la veuve, — instruite du crime; — et avec les richesses de son maître, il acheta sa châtellenie.

De ce mariage naquirent le prévôt Berthulf, Haket, Wilfrid Cnop, et Lambert Nappin, père de Bordsiard, tous gens qu'on verra dans le complot qui sera bientôt exposé.

Berthulf, vain de ses richesses, avait usurpé de force, dans le temple de Dieu irrité, les fonctions de prévôt,

supplantant odieusement Ledbert, homme probe et pacifique. Puis on les avait vus, lui et les siens, se conduire en hommes religieux, traitant tout le monde avec égards et considération, comme s'ils eussent voulu faire oublier la source inique de leur pouvoir. Puis, retombant dans sa mauvaise nature, Berthulf avait trafiqué des prébendes ou bénéfices, par une honteuse simonie ; et il avait endurci ses parents à tous les crimes.

Pendant trente-six ans, ce prévôt fut tellement entraîné tour à tour par les vertus et par les vices, que la chose paraît inexplicable.

A l'époque où nous sommes, Berthulf, plein d'audace et de présomption, était très-orgueilleux et très-dur pour le clergé. Il avait coutume, lorsqu'il voyait une personne qu'il ne voulait pas reconnaître, de demander avec hauteur à ceux qui étaient près de lui : Quel est cet homme? Et alors, quand cela lui convenait, il saluait quelquefois la personne.

Lorsqu'il avait vendu une prébende à un individu, sans respecter même pour la forme l'élection canonique, il donnait hardiment l'investiture ; car aucun des clercs soumis à son autorité n'osait le critiquer, ni publiquement, ni en secret. Au commencement de l'entrée en fonctions de cet orgueilleux prévôt, il y avait dans l'église de Saint-Donat des ecclésiastiques pieux et instruits, qui mettaient un frein à son ambition. Mais après qu'ils se furent endormis du sommeil éternel, le prévôt Berthulf fut abandonné à lui-même et à ses passions. Il tâchait, en toute occasion et partout, de pousser ses parents, pour augmenter l'influence dont lui et sa famille jouissaient. Élevé de la condition de

serf aux plus hautes fonctions, il s'irritait de voir que le Comte songeât à reprendre ses droits; et pour conserver la liberté qu'il avait usurpée, il méditait de noirs projets.

Ses amis lui ayant donné conseil de marier ses nièces, qui avaient été nourries chez lui, à des hommes d'armes libres, il arriva qu'un chevalier, Robert de Racskerck, qui avait épousé l'une d'elles, appela en présence du Comte un autre homme libre en combat singulier. Celui-ci, en colère, lui répondit d'un ton insolent qu'il n'était pas serf, pour combattre avec lui. Il faisait allusion à une loi du comté qui statuait qu'un homme libre, après un an de mariage avec une femme qui ne l'était pas, rentrait dans la condition de la femme. Ce chevalier, qui avait cru en se mariant améliorer sa position, se plaignit amèrement de ce que sa femme était cause qu'il avait perdu son état d'homme libre.

Le prévôt et les siens furent d'autant plus mortifiés de cet incident, que n'ayant jamais été troublés jusque-là relativement à leur condition native de serfs, qu'on paraissait avoir oubliée, la chose fut malheureusement éveillée à l'occasion de ce duel. Le comte Charles, par le conseil des anciens du comté, ne voulant pas renoncer à ses droits sur cette famille opulente, le prévôt et tous ses parents, par leurs richesses les plus puissants de l'état après le Comte, commencèrent à murmurer d'une manière très-inconvenante.

— Ce Charles venu de Danemarck, disaient-ils, ne serait jamais monté au rang de Comte, si nous ne l'avions appuyé; et maintenant, — au lieu de se rappeler les services que nous lui avons rendus, — il veut nous réduire en servage;

il demande à ses conseillers d'informer si nous ne sommes pas des serfs; mais nous sommes libres; personne au monde ne nous ôtera cette qualité.

Pour conserver la liberté qu'ils s'étaient procurée de fait, ils résolurent de mettre à mort le prince qui la leur contestait. Le moyen d'entamer cette odieuse affaire leur fut fourni par une querelle qui existait entre eux et la famille de Tancmar.

Ce Tancmar, qui était dans la faveur du Comte, vivait bien fortifié dans sa demeure. La famille du prévôt vint l'assiéger, brisa ses portes, coupa ses arbres fruitiers, tua et blessa plusieurs de ses serviteurs. Les parents du prévôt avaient fait ce coup, avec cinq cents hommes d'armes et un plus grand nombre de piétons en tumulte. Berthulf n'était point parmi eux; mais la nuit venue, il les régala tous, leur donna ses instructions et leur distribua de l'argent.

Les hommes d'armes, enhardis, se mirent donc à piller les paysans et à enlever les troupeaux. L'épouvante régna dans la campagne. Comme le Comte allait à Ypres, deux cents paysans se portèrent à sa rencontre. Ils faisaient cette démarche avec une sorte de mystère; car ils étaient effrayés. Ils se mirent à genoux, conjurant le Prince de leur accorder sa protection paternelle et de leur faire rendre leurs bestiaux, leurs habits, leur argent et leurs meubles, qui avaient été enlevés par les parents du prévôt, aidés de ceux qui dans leurs querelles leur prêtaient main-forte jour et nuit.

Charles, touché de ces plaintes, convoqua ses conseillers, dont quelques-uns étaient de la famille de Berthulf; il leur demanda par quels châtiments il devait arrêter ces crimes. On lui dit que le plus sûr était de détruire par le feu la

maison de Bordsiard, comme centre des brigandages qui désolaient le pays. Le Prince ayant approuvé un tel avis, la maison fut rasée de fond en comble.

Dès-lors Bordsiard, le prévôt et leurs complices se plaignirent avec tant d'aigreur, et murmurèrent des paroles tellement sinistres, que ceux qui aimaient le Comte lui conseillèrent de prendre ses précautions contre ces gens-là. Mais bientôt le prévôt, dissimulant ses projets, fit conjurer le prince de le recevoir de nouveau, lui et ses parents, dans son amitié. Charles répondit avec bonté qu'il leur rendrait toute justice, si désormais ils voulaient s'abstenir de rapines; il offrit même de donner à Bordsiard une maison plus grande que celle qu'il venait de perdre, pourvu qu'il consentît à s'éloigner du voisinage de Tancmar. Les envoyés du prévôt ne demandèrent rien de plus; et comme les serviteurs allaient apporter le vin du départ, ils prièrent le Comte de montrer qu'il était réconcilié, en leur faisant servir son meilleur vin. Non-seulement le bon prince accorda cette demande, mais il fit verser si abondamment à boire, que les gens du prévôt s'en allèrent à moitié ivres.

La famille de Berthulf s'était assemblée pour attendre la réponse que rapporteraient les envoyés. Sans doute qu'ils étaient convenus d'avance de ce qu'ils devaient dire; car ils déclarèrent, tout au contraire de ce qui s'était passé, qu'il n'y avait aucune grâce à espérer, ni pour eux, ni pour leurs complices. Là-dessus Bordsiard, Isaac, neveu du prévôt et qui était servant dans la chambre du Comte, Guillaume de Wervick et Ingran d'Esschen, s'enfermèrent dans une grande salle, avec ceux qu'ils voulaient faire entrer dans le complot. Là, Berthulf lui-même veillant à la porte, ils

joignirent leurs mains en signe d'alliance et jurèrent la perte du Comte. Ils songèrent ensuite à s'adjoindre le jeune Robert, fils du châtelain et neveu du prévôt; et sans lui expliquer d'abord leur projet, ils le forcèrent à donner sa main en signe d'adhésion. Dès qu'il eut été admis au nombre des conjurés, il demanda ce qu'on avait dessein de faire :

— Le comte Charles, répondit-on, travaille de toute manière à notre perte; nous voulons prévenir cette trahison; et tu dois prendre part à notre complot.

Le jeune homme effrayé s'écria tout en larmes :

— Loin de nous l'idée de nous lever contre notre seigneur! Si vous n'abandonnez ce dessein, je vais moi-même le découvrir au Comte. Avec l'aide de Dieu, jamais je ne soutiendrai un pacte aussi affreux.

Comme il voulait sortir, les conjurés le retinrent :

— Écoute, ami, lui dirent-ils, nous t'avons supposé ce complot pour t'essayer. Mais il s'agit d'une autre affaire pour laquelle ta foi nous est engagée; et nous ne pouvons nous découvrir qu'un peu plus tard.

Ayant ainsi tourné la chose et rassuré le jeune homme, ils se séparèrent. Mais dès qu'il fut nuit, Bordsiard et Isaac s'en allèrent secrètement dans une maison écartée, qui appartenait à un homme d'armes nommé Walter. Plusieurs conjurés étaient avec eux. Ils éteignirent le feu et les lampes, afin que personne ne vît qu'on était encore éveillé dans la maison; et ils firent leur plan pour le crime. Ils choisirent les plus animés et les plus audacieux de la famille de Bordsiard, promettant à ceux qui tueraient le Comte quatre marcs par homme et deux marcs à ceux qui aideraient les assassins....

Ici, nous devons une seconde fois, avant la catastrophe, quitter le récit de Gualbert, pour rapporter la légende populaire de Charles-le-Bon; suivie par Oudegherst et par les compilateurs modernes, elle est en désaccord sur beaucoup de points avec la narration authentique du contemporain. Mais elle est riche de traditions piquantes, qui méritent d'être conservées. Entrons donc en matière dans cette autre version.

XXIX. — LÉGENDE POPULAIRE DE CHARLES-LE-BON.

Le peuple altère ses récits. Mais les historiens les glacent.

LETOURNEUR.

La ville d'Ypres, lorsque Guillaume de Loo en était châtelain ou vicomte, avait quelque chose d'imposant dans sa forme alors circulaire, dominée par trois hautes tours qu'on apercevait de loin, entourée déjà de riantes promenades, et protégée par son excellent château que Suger, sous l'année 1127, appelle *Peroptimum Castrum*.

Le 8 janvier de cette année-là, on faisait des apprêts dans le château d'Ypres, masse de constructions pesantes, d'épaisses murailles, de tourelles à longues meurtrières, où l'on entrait par des portes qui eussent ressemblé à des entrées de cavernes, si les dents de trois herses de fer

n'eussent indiqué la présence de l'homme. Deux ou trois vastes salles voûtées formaient ce qu'on regardait en ce temps-là comme une habitation royale. On attendait là un souverain.

L'hiver était très-rigoureux ; et il y avait dans toute la Flandre une grande famine qui s'étendait comme une plaie dévorante. Ce n'est pas ordinairement dans de telles saisons et par d'aussi tristes circonstances que les princes voyagent. Mais celui qui allait venir était plus qu'un prince; c'était un saint ; c'était le comte Charles-le-Bon.

Or le 8 janvier 1127, le chevalier Gervais (appelé dans des chroniques postérieures Servais Van Praet), l'abbé de Saint-Pierre de Gand, Théodoric ou Thierry de Dixmude et Rikart van Woomen (dit ailleurs Richard van Biest), tous quatre nobles et dignes seigneurs, se trouvaient réunis dans la salle d'honneur du château d'Ypres, assis devant une immense cheminée de fer et de briques, dans laquelle brûlait un chêne entier.

— Eh bien! messires, dit l'abbé de Saint-Pierre, vos courses aux bords de la mer ont-elles été heureuses? Avez-vous pu acheter du grain?

— Fort peu, dit Gervais. Les contrées voisines sont encore plus affligées que la Flandre. Tous les greniers sont vides.

— Oh! j'en sais qui ne le sont pas, dit le châtelain de Dixmude. Il y aurait moins de misère, si tout le monde imitait notre bon comte Charles.

— C'est un père, ajouta Rikart; aussi je n'ai pas voulu traverser Ypres, sachant qu'il va s'y arrêter, sans profiter de l'heureuse rencontre pour lui renouveler hommage.

— Le même motif, probablement, nous rassemble tous.

dit Gervais. J'espère qu'il sera réjoui de nous voir; car il a besoin d'amis.

— Aurait-il des ennemis en Flandre? fit l'abbé de Saint-Pierre.

— Pouvez-vous le demander? Si le peuple le chérit, il y a des gens qui n'aiment ni ses vertus, ni sa piété, ni sa justice sévère. Son courage seul le préserve. On a vu en Palestine ce que pèse son épée.

— S'il compte quelques ennemis secrets, dit Théodoric, il a aussi des serviteurs dévoués. Et puis, quand nous ne suffirons plus, le roi Louis, son suzerain, lui viendra en aide. Il le doit; lorsque l'empereur Henri V entra en France, avec une nombreuse armée d'Allemands, de Bavarois et de Saxons, Charles-le-Bon vola au secours de Louis-le-Gros; et les dix mille braves Flamands qu'il commandait mirent en déroute l'armée impériale.

— Espérons, messires, répliqua en souriant l'abbé de Saint-Pierre, que nous n'aurons pas besoin d'assistance....

Comme il achevait ce mot, de grandes clameurs qui s'élevaient au dehors annoncèrent l'arrivée du comte de Flandre. Les quatre seigneurs quittèrent aussitôt leurs escabeaux de cuir et s'en allèrent au-devant du Prince. Ils virent une foule ardente et pressée, entourant dans sa marche lente un très-grand cheval flamand, couvert d'une housse de drap rouge, qui lui enveloppait la tête et qui traînait jusqu'à terre. Sur ce palefroi, se tenait avec noblesse un homme de haute taille, coiffé sur son chaperon de la couronne de comte-souverain, entièrement vêtu de laine blanche, portant à son épaule la croix rouge des pèlerins armés de la Palestine, et à son côté la lourde épée à deux

mains, longue de six pieds, mais moins haute, disait-on, que son maître [1].

[1] Dans plusieurs vieilles chroniques il est dit que le comte Charles « avait bien neuf pieds et demi de haut, ainsi qu'il se peut voir dans la sacristie de l'église Saint-Donat, à Bruges. »

Charles-le-Bon, dont la stature colossale et la force prodigieuse étaient encore surpassées par sa mansuétude, paraissait avoir cinquante ans. Austère dans sa vie, il était affable et gai, comme toutes les âmes vertueuses. Mais les émotions de son cœur compatissant avaient un peu vieilli ses traits.

Des chariots chargés de grains le suivaient; il les fit conduire aux greniers de la ville; et pour donner patience aux nécessiteux qui mouraient de faim, il fit distribuer en sa présence sept mille huit cents pains d'une demi-livre, avant d'entrer dans le château. Après quoi, béni par le peuple, il salua les quatre seigneurs qui l'attendaient et les invita à sa table. Il amenait avec lui Wydo de Voorde (appelé dans divers annalistes Guy de Steenvoorde), châtelain de Cassel, personnage à l'œil fauve, à la mine sinistre, son aumônier Tancmar ou Takmaert, et trois bons religieux très-savants, qui tous les soirs après souper lui expliquaient un chapitre des Saintes-Écritures, pieux délassement auquel il trouvait le plus grand charme.

La conversation roula, pendant le frugal dîner, sur les affaires du pays. L'abbé de Saint-Pierre complimenta le comte de Flandre à l'occasion de la vigueur avec laquelle il maintenait la paix de Dieu dans ses états. On parla ensuite des bonnes lois que Charles avait données. Elles prononçaient peine de mort contre ceux qui attaquaient de nuit une maison, contre les incendiaires, contre ceux qui enlevaient des enfants mineurs. Elles rendaient ceux qui logeaient les vagabonds responsables des dégâts que les vagabonds pouvaient faire. Elles protégeaient le faible contre le fort. Puis on en vint aux mesures que Charles

avait prises pour soulager la misère publique. Il avait fixé le prix du blé, disposition qui avait excité des plaintes parmi les spéculateurs; et voyant que ceux qui s'engraissaient de la détresse générale refusaient de vendre et fermaient leurs greniers, il les avait fait ouvrir.

— C'est un grand acte d'autorité, dit Gervais.

— Qu'en pensez-vous, châtelain de Cassel? demanda le Comte.

Wydo de Voorde fronça le sourcil.

— Je crois, Sire, répondit-il, que l'action est inspirée par une pensée louable; mais elle est injuste.

— Dieu l'absoudra, comte de Flandre! s'écria l'abbé de Saint-Pierre. Les prières des pauvres, que vous empêchez de mourir de faim, couvriront bien haut les plaintes inhumaines de quelques hommes de fer à qui votre loi peut ôter un peu de gain criminel.

— Mais toutefois, reprit le Comte, les ressources manqueront bientôt. Je crains surtout pour Bruges.

— Il y a des grains à Bruges, répliqua Tancmar. Je viens d'apprendre tout-à-l'heure, de la bouche du châtelain de Dixmude, que quelques greniers de Bruges contiennent de quoi nourrir toute la ville jusqu'à la prochaine récolte.

Le comte de Flandre et Wydo de Voorde écoutaient avidement, tous deux dans un intérêt divers. Tancmar, appuyé par Théodoric de Dixmude, raconta alors comment Berthulf [1], qui prenait le titre de chancelier de Flandre, parce que cette dignité était attachée à la prévôté de Saint-Donat, qu'il avait achetée ou usurpée, ayant fait une société de

[1] Berthulphe Van der Straeten, dans les compilateurs modernes.

commerce avec plusieurs des chefs de son opulente famille, avait acheté secrètement tous les grains du pays, qu'il tenait cachés et qu'il refusait de vendre à aucun prix, jusqu'à ce que l'excès de la misère forçât le peuple à les payer au poids de l'or.

Wydo de Voorde avait pâli ; il était allié du prévôt Berthulf et intéressé dans ses espérances. Le comte de Flandre se leva en faisant le signe de la croix. Il ordonna qu'on distribuât aux malheureux tout ce qui restait sur sa table; puis il dit :

— Demain matin, nous retournons à Bruges.

Deux jours après (le 10 janvier) Charles-le-Bon, de retour à Bruges, envoya son aumônier Tancmar, châtelain de Bourbourg et notable personnage, au prévôt Berthulf, pour le prier, au nom du Comte, de vouloir bien vendre du grain au pauvre peuple, moyennant le prix établi. Berthulf, dur et fier, refusa d'accéder à cette demande.

Le Comte renvoya Tancmar, porteur d'une injonction formelle qui ordonnait au prévôt de vendre du grain au peuple; et l'ordre n'ayant pas été mieux accueilli que la prière, ce jour même, les hommes d'armes du comte de Flandre allèrent ouvrir les greniers du prévôt.

Sous la surveillance de quatre hommes de bien, on délivrait du grain à tout le peuple, selon le prix fixé. On le mesurait avec équité; et le soir on consignait l'argent provenant de ces ventes dans les mains de Berthulf, à qui on avait laissé, pour lui et pour les siens, une provision suffisante. Le prévôt, qui était avare, recevait cet argent. Mais il frémissait intérieurement de haine et de colère; et les mauvais sentiments qu'il nourrissait contre le Comte son

seigneur étaient partagés par sa famille et ses intéressés. Charles ne s'occupait pas de leurs murmures.

Le 15 janvier 1127, Charles partit pour Furnes, où sa présence apporta, comme partout, du soulagement. Il était, de même qu'à Ypres, accompagné de Wydo de Voorde. Il ne fut pas trois jours à Furnes, où le peuple revoyait du pain, qu'il tomba malade tout à coup, aussi subitement que s'il eût été empoisonné. L'un de ses moines, qui lui servait de médecin, déclara même qu'il ne connaissait rien à la maladie; et ce prince robuste, s'affaissant dès le premier jour, devint rapidement si faible que l'on crut qu'il allait mourir.

Il languit pourtant jusqu'au 1er février, toujours près d'expirer à chaque instant; — et c'est ici qu'on place une tradition bizarre, que nous ne rapporterons qu'en hésitant, à cause de sa singularité. Quelques-uns pensent que cette vision, qu'on n'explique pas, eut lieu en Palestine, pendant une maladie qui, dans ce pays, mit en danger les jours de Charles-le-Bon. Elle a en effet le cachet oriental.

Charles, comme nous l'avons dit, s'éteignait. Quelques-uns de ses fidèles étaient venus entourer son lit. Marguerite de Clermont, sa femme, qui lui avait apporté en dot le comté d'Amiens et qui l'aimait très-tendrement, ne le quittait pas. Mais le Prince n'avait point de gardes, et une cour si modeste l'avait suivi à Furnes, que le peuple inquiet ne savait à qui demander de ses nouvelles.

Suivant un accord qui se fit parmi les bonnes gens de la ville, un bourgeois, tous les soirs, faisait sentinelle en silence à la porte du château.

La nuit de la Chandeleur, Guillaume Loek se trouvant

ainsi de garde, par une belle gelée, se promenait sans bruit devant le lourd portique, lorsqu'il vit dans l'éloignement comme une ombre qui venait à lui, mais qui

semblait glisser et non marcher. On parlait des ennemis du Comte; on avait fait circuler le soupçon d'empoisonnement; Guillaume Loek redoubla d'attention; il se blottit dans un renfoncement obscur pour mieux observer; et son cœur battit, en remarquant que l'ombre, sans chercher à se cacher, venait toujours droit à lui.

Il était deux heures du matin; et tout dormait dans le plus grand calme.

L'ombre était vêtue de gris; et ses cheveux étaient flottants.

Guillaume voyant qu'elle allait à la porte du palais, fit quelques pas au-devant d'elle:

— Qui êtes-vous? dit-il en se signant d'un grand signe de croix.

Et son cœur palpita, comme s'il eût voulu se rompre, lorsqu'elle lui dit :

— Je suis la Mort.

Guillaume était glacé d'épouvante.

— La Mort! balbutia-t-il d'une voix brisée; qui venez-vous chercher ici?

— Je viens chercher le comte Charles, répondit l'ombre avec douceur.

Guillaume, pendant un moment, ne put trouver de voix; puis il songea que peut-être il attendrirait le fantôme. Il le regarda et vit avec surprise qu'il était noble et radieux comme les anges.

— Vous êtes la Mort! reprit-il, vous semblez plutôt un habitant du ciel.

— La Mort qui vient aux méchants est seule affreuse, répondit l'ombre; Dieu a plus d'un ministre; il les envoie selon les hommes. Ce n'est pas moi qui recueillerai l'âme de Berthulf.

— Ah! dit Guillaume, un peu raffermi, si vous êtes l'ange que Dieu charge de recevoir les âmes des bons, serez-vous sans pitié? ôterez-vous un père à tout un peuple?

— Tu veux donc sauver le Comte? répliqua l'ombre, après une minute de silence; alors, comme il faut un sacrifice, donne-moi ton fils qui t'est cher; et si Dieu y consent, j'accorderai un sursis à Charles-le-Bon.

Guillaume soupira profondément. Puis songeant que tous les cœurs en Flandre étaient prêts à sacrifier, pour un si digne prince, leurs affections les plus chères :

— Je vais donc chercher mon pauvre enfant, dit-il en étouffant un sanglot.

Pendant qu'il s'éloignait, l'ombre disparut aussi, allant

exposer aux pieds du trône suprême l'amour du peuple pour le comte Charles.

Et quand Guillaume, comme un autre Abraham, eut apporté sur le pont-levis du château son jeune enfant qu'il réchauffait de ses larmes, l'ombre radieuse vint :

— Retourne à ta maison, dit-elle; Charles-le-Bon est guéri, et ton cher enfant te reste; car Dieu aussi est un père.

Le lendemain, en effet, soit que cette vision fût réelle, soit que le médecin eût donné un remède heureux, Charles-le-Bon était debout. Il se montra au peuple qui poussa des cris d'allégresse.

Mais la nuit même de cette prodigieuse aventure (conte ou hallucination), une réunion avait lieu dans la maison de Wydo de Voorde à Furnes. Berthulf avait rassemblé là tous les chefs de ses parents et alliés [1]. Lambert, frère du prévôt, Isaac et Bouchard ou Burchard (Bordsiard) ses neveux, Ingran ou Engherrand van Esschen, son gendre, Wydo de Voorde, et plusieurs autres au nombre de plus de trente, s'y trouvaient; ils n'étaient arrivés pour la plupart qu'à l'heure de minuit.

— Vous savez les affronts que nous a faits le Comte, dit Berthulf. Si grands que nous étions, nous voici devenus par son injure la risée de la Flandre. Le souffrirons-nous?

— Non! s'écrièrent les assistants; et tous mirent la main à leurs poignards.

— On a ouvert de force nos maisons et nos greniers, reprit Berthulf. Comme cette iniquité a été dirigée par Tancmar, nous avons fait voir que nous connaissions nos ennemis, en dévastant ses biens. C'était justice. Mais le comte Charles s'est posé contre nous.

— Nous devons tout attendre, si nous ne prenons nos mesures, ajouta Wydo.

— Mon bras est tout prêt, dit Bordsiard avec fiel.

Toute l'assemblée se montra unanime dans sa haine.

— Faites voir, reprit encore Berthulf, que vous êtes gens de cœur, si vous ne voulez pas qu'on vous humilie tous, comme on a humilié Engherrand van Esschen. Car vous n'ignorez pas qu'ayant eu querelle avec un chevalier

[1] Suivant Jacques Lernout ou Lernutius, cette assemblée aurait eu lieu à Ypres, le 22 janvier, jour de saint Vincent.

de la cour, dans l'un des jours que la trêve du Seigneur laisse aux combats, Engherrand n'a pu entrer en lice, son adversaire disant effrontément qu'il était déchu de noblesse pour avoir épousé la fille d'un vilain; — c'est de ma nièce qu'il parlait, mes bons alliés et amis; — c'est à votre parenté même qu'on faisait outrage. — Et là-dessus qu'a jugé le comte Charles? — Qu'il fallait que ma nièce purgeât son servage, par le serment et l'attestation de douze hommes nobles. — Messires, j'ai de tout cela une telle douleur que j'en meurs cent fois le jour. Nous sommes riches en or, opulents en biens, forts en alliances, nous pouvons mettre sur pied deux mille hommes d'armes, et nous nous laissons outrager! Si le cœur vous pleure comme à moi, faites voir que vous êtes hommes libres.

— Nous le ferons, dirent les conjurés; mais conseillez-nous.

Point de révolte ouverte, se hâta de dire Wydo. Ne nous fions pas aux chances d'une guerre difficile. Si nous voulons nous défaire de Charles, c'est par l'adresse qu'il faut lutter contre un homme si redoutable. Il se peut qu'il échappe à la mort dont nous le pensions frappé sur son lit de douleur. Dans ce cas, nous le suivrons, lorsqu'il partira d'ici pour retourner à Bruges. Il est sans garde; et nous en aurons raison.

— Avant de tomber, dit Isaac d'un air pensif, le comte Charles en abattra quelques-uns.

— As-tu déjà peur de combattre? cria Bordsiard.

— Point de querelles, mes neveux, dit Berthulf en s'interposant; et retrouvons-nous tous ici demain matin.

Mais le lendemain matin, comme on l'a vu, le comte de

Flandre était debout. Il se trouvait si complétement guéri, que ce même jour, 3 février, il se mit en route pour retourner lentement à Bruges. Les trente assassins ne purent le suivre que de loin, parce que, durant toute la route, plus de deux mille hommes du peuple se succédèrent sans relâche pour lui faire escorte, remplissant l'air de cris et disposés tous à donner leur vie pour leur prince.

Le 1er mars 1127, qui n'était pas en cette année-là un jour de carnaval, comme l'ont dit quelques historiens, mais un mardi de la deuxième semaine de carême, tous les conjurés se réunirent le soir chez Berthulf, lequel leur rappela la conférence de Furnes, et leur demanda si quelqu'un d'eux avait changé d'avis.

— La haine ne meurt pas si vite, dit Isaac.

— Indiquez-nous seulement, ajouta Bordsiard, l'heure et le lieu où il faut frapper.

— J'ai donc bien calculé l'occasion, reprit Berthulf. Tous les matins, le Comte va prier à Saint-Donat, avant de commencer sa journée. C'est là que nous devons le joindre. Il y est toujours à peu près seul. Demain surtout il y sera moins que jamais accompagné, à cause que c'est jour de jeûne et que la plupart des seigneurs sont partis ce soir pour leurs châteaux.

— Demain donc! s'écria Bordsiard.

— C'est à vous d'être habiles, poursuivit le prévôt. Après que vous l'aurez tué, emparez-vous du Bourg (c'est-à-dire du château); fermez l'église ; et sans perdre de temps, châtiez tous vos ennemis. Songez que vous deviendrez par là plus puissants et plus riches ; les joyaux du Prince et les trésors de ses courtisans seront votre butin. — Et comme

il n'a ni fils, ni parents qui puissent chercher à le venger, vous avez tout à gagner et rien à craindre.

L'assemblée applaudit et se sépara, décidée au meurtre pour le lendemain. — Et maintenant, la chronique populaire et la narration officielle de Gualbert vont, dans la circonstance capitale, marcher d'accord.

XXX. — ASSASSINAT DE CHARLES-LE-BON.

Le crime a beau passer vîte;
Il sera toujours atteint.
BURGER.

E 2 mars 1127, lendemain de la conjuration que nous avons rapportée, le jour se leva sombre et chargé de brouillards si épais que personne, dit Gualbert, dont nous reprenons le récit, ne pouvait reconnaître un objet quelconque à la longueur d'une pique; et quand l'obscurité se dissipa à demi, on dit que l'eau des fossés qui environnent la ville de Bruges parut ensanglantée. Le Comte avait passé une nuit très-agitée, comme le rapportèrent ses chapelains. Fatigué d'un repos plus cruel que l'insomnie, il se rendit à l'église de Saint-Donat, selon sa coutume. Des espions, apostés par les conjurés, allèrent aussitôt leur annoncer que le Comte était monté à la galerie [1] où il se plaçait or-

[1] Cette galerie, devenue célèbre, existait encore au dernier siècle, dans

dinairement, et que peu de personnes l'accompagnaient. Bordsiard y courut avec ses complices, tous cachant leur glaive nu sous leurs manteaux. Ils se divisèrent en deux bandes et se postèrent à chacune des deux entrées de la galerie, afin qu'aucun de ceux à qui ils en voulaient ne pût leur échapper. Le pieux comte s'était mis à genoux, à peu de distance de l'autel. En attendant la première messe, il distribuait, la main étendue, des aumônes, en même temps qu'il lisait les psaumes. Son chapelain disposait devant lui les pièces d'argent, qu'il donnait aux pauvres sans interrompre ses prières.

Au moment où l'on commençait le *Pater,* que le Comte récitait toujours à voix haute, les assassins se jetèrent sur lui; Bordsiard et un autre nommé George, le perçant de leurs glaives, à coups redoublés, ne le laissèrent que lorsqu'ils reconnurent qu'il était mort. Ainsi lavé de ses péchés dans son propre sang et terminant sa vie au milieu des bonnes œuvres, le comte Charles reçut de Dieu la palme du martyre [1].

la vieille église de Saint-Donat, aujourd'hui démolie. On y montrait la place du meurtre, arrosée du sang de Charles-le-Bon, lequel, suivant les croyances du peuple, y avait laissé des traces indélébiles. — L'église de Saint-Donat, bâtie au milieu du neuvième siècle par Baudouin Bras-de-Fer, communiquait avec le palais des Comtes.

[1] « C'est une chose digne de remarque que Guillaume, comte de la Haute-Bourgogne (généralement appelée Franche-Comté) fut assassiné la même année et le même jour que le comte de Flandre Charles-le-Bon, et ainsi que lui dans une église; — comme s'il y avait des jours qui fussent réellement destinés aux noirs attentats. » (Lesbroussart, note sur Oudegherst.) Ajoutons que Knut ou Canut, quatrième du nom, roi de Danemarck, avait été tué comme son fils dans une église, le 2 juillet 1086, à Oldensée.

Tel est le récit du contemporain. Les chroniques populaires y ajoutent quelques détails. Ainsi on lit dans plusieurs

annalistes du seizième siècle que les conjurés vinrent à la galerie, déguisés en mendiants. C'était le moyen de ne pas exciter les soupçons du Comte, tous les malheureux pouvant l'approcher librement, et l'aumône, qu'un pieux solitaire appelait l'échelle du Paradis, étant de toutes les

vertus chrétiennes celle que Charles-le-Bon affectionnait le plus.

On lit encore que Bordsiard, au moment suprême, hésitait à frapper, connaissant la force extraordinaire du Comte. Mais une bonne femme s'étant approchée pour implorer une aumône, Charles, sans se distraire de ses oraisons, et comme un homme dont la main est accoutumée à s'ouvrir, prit une pièce de monnaie et tendit le bras droit vers la pauvre femme, — ce bras formidable, qui avait renversé tant d'ennemis de la foi dans la Terre-Sainte. Bord-

siard, profitant de ce mouvement, leva sa lourde épée qu'il tenait prête; il en laissa tomber un coup si violent, qu'il abattit le bras du Comte. La mendiante poussa un cri d'effroi. Mais au même instant, Isaac, Lambert, Engherrand et quelques autres étaient accourus. Un coup de hache fendit la tête de Charles-le-Bon; son sang ruissela de toutes parts. Il n'avait poussé que ce seul cri : A vous, mon Dieu! et il était mort.

Les assassins craignant encore qu'il ne se relevât pour les

punir, soulevèrent son corps gigantesque, et, le lançant par dessus la balustrade, le jetèrent du haut de la galerie sur les degrés de pierre qui entouraient l'autel. — On a vu que cette circonstance, très-accréditée pourtant, ne se trouve pas dans la narration de Gualbert.

Les annalistes et les chroniqueurs présentent des détails si hasardés sur les faits qui suivirent immédiatement le meurtre du Comte, que nous allons désormais donner uniquement le récit du notaire de Bruges.

Aussitôt que Charles fut mort, les conjurés tuèrent ceux qui l'entouraient. Thémard, châtelain de Broburg (Brobourg, près de Gravelines), blessé mortellement, fut entraîné par les pieds hors de la galerie et coupé en pièces à la porte de l'église, après qu'on lui eût laissé le temps de confesser ses péchés aux prêtres et de communier, comme c'est le devoir d'un chrétien. Avant d'expirer, il avait eu le temps aussi de donner son anneau à l'abbesse d'Origny, en la priant de le faire parvenir à sa femme, comme signe de sa mort.

Ils poursuivirent alors les serviteurs du Prince, à travers le Bourg, pour les massacrer. Un homme d'armes, nommé Henri, que Bordsiard soupçonnait du meurtre de son frère Robert, s'étant réfugié dans la maison du Comte, se jeta aux pieds du châtelain Haket, qui venait d'en prendre possession, et le pria de le soustraire aux assassins. Haket le reçut, ainsi que son frère Walter de Lokeren, et pour le moment leur sauva la vie. Les deux fils du châtelain Thémard, s'étant échappés de la galerie, deux jeunes gens pleins de courage et de noblesse, beaux de corps, brillants d'esprit, chéris de tous ceux qui les connaissaient, furent

atteints par les meurtriers à la place dite *Harenæ* (le Marché-au-Vendredi); l'un d'eux fut renversé de son cheval par un certain Eric et tué sur la place; l'autre fut percé de coups; et un habitant de la ville, nommé Berakin, le voyant tomber, lui coupa la tête avec sa hache, comme il eût coupé un morceau de bois.

Rikard de Woomen, près de Dixmude, étant venu ce jour-là au palais du Comte pour lui faire hommage avec ses chevaliers, fut poursuivi plus d'une lieue par les assassins, qui voulaient le tuer aussi, parce que sa fille avait épousé un neveu de Tancmar. Mais il échappa, devant son salut à la bonté de son cheval.

La frayeur était grande dans Bruges; tous ceux qui avaient été attachés au Comte s'enfuyaient. En ce moment, des marchands de tous les pays qui environnent la Flandre affluaient dans l'enceinte de Saint-Pierre de Bruges, où l'on tenait une foire. Il y avait parmi eux des Lombards, auxquels Charles avait acheté un vase d'argent du poids de vingt et un marcs, si artistement fait, que la liqueur qu'il renfermait disparaissait aux yeux de celui qui le prenait à la main. Tous étaient venus là sous la protection du Comte. Aussitôt qu'on eût annoncé sa mort, tous, emballant à la hâte leurs marchandises, quittèrent la ville et partirent, annonçant de tous côtés l'affreux événement. Quelques-uns qui se rendaient à Ypres furent attendus sur le chemin et dépouillés. Mais chose étonnante! Le bruit de cette mort impie parvint dès le lendemain matin dans la cité de Londres en Angleterre, et le soir du même jour aux habitants de Laon en France, bien éloignés de nous; ce que nous avons appris par nos compatriotes, qui faisaient alors leurs études

en cette ville, et par ceux des négociants de notre pays, qui en ce même temps se trouvaient à Londres.

Cependant Bordsiard et les parents du prévôt voulaient absolument découvrir Walter de Lokeren pour le mettre à mort; — car c'était lui qui, au conseil du Comte, l'avait engagé à faire rentrer la lignée du prévôt dans son ancienne condition. Walter, dominé par la peur, s'était réfugié dans les orgues de l'église, sous un vieux manteau que lui avait donné un gardien; troublé par les imprécations que proféraient autour de lui ceux qui le cherchaient, il crut pouvoir se sauver par la fuite. Mais Bordsiard et Isaac le saisirent et levèrent sur lui leurs glaives dégouttants de sang. Vainement à l'aspect de ses deux ennemis, grands de taille, louches, aux traits durs et féroces et tels qu'on ne pouvait les regarder sans terreur, le pauvre Walter invoqua à grands cris, d'une voix lamentable, Dieu et les saints; vainement les clercs intercédèrent pour lui. Bordsiard le tenait par les cheveux; tout ce qu'il accorda, ce fut de ne pas le tuer dans l'église; il le traîna dans la cour du Bourg; et là, le repoussant loin de lui, il le livra à ses serviteurs qui l'assommèrent à coups de pierre et à coups de bâton.

Les conjurés rentrèrent ensuite dans l'église; ils trouvèrent blottis sous des tapis ou sous des branches de buis, dans le premier sanctuaire, Baudouin et Godebert, l'un chapelain et l'autre clerc du Comte; dans le deuxième sanctuaire, le clerc Otger, le jeune notaire Fromold, Arnold le camérier, Eustache, autre frère de Walter de Lokeren, et divers serviteurs de la maison du Prince. Tous offrirent de l'argent pour racheter leur vie. Mais Bordsiard

et Isaac en voulaient surtout à Fromold, qu'ils accusaient de les avoir desservis auprès du Comte; et ils se consultaient sur ce qu'il y avait de mieux à faire, ou de le tuer sur la place, ou de le laisser vivre jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à lui arracher, ainsi qu'au camérier Arnold, le secret du lieu où se trouvait le trésor de Charles.

Pendant que ces choses se passaient, les chanoines de Saint-Donat pressaient l'oncle de Fromold d'aller intercéder auprès du prévôt pour la vie de son neveu. Le vieillard y courut, accompagné de plusieurs ecclésiastiques; il se jeta aux pieds de Berthulf et le supplia d'épargner les jours de son jeune parent. Berthulf envoya un messager pour enjoindre aux siens de ne faire aucun mal à Fromold. Mais ceux-ci renvoyèrent le messager, en disant qu'ils ne pouvaient rien accorder. Alors le vieux oncle, embrassant les genoux du prévôt, le conjura d'aller lui-même empêcher le meurtre. Berthulf y alla, mais sans se presser et d'un air indifférent, comme un homme qui met peu d'intérêt à ce qu'il fait; car il soupçonnait fortement le jeune Fromold d'avoir cherché à le perdre dans l'esprit du Comte. Arrivé dans l'église, il y trouva tout en agitation; — mais personne de ceux que nous venons de nommer n'avait encore péri. A la prière des clercs, il les prit tous sous sa garde, s'obligeant à les rendre, aussitôt que ceux dont ils étaient les captifs les réclameraient. Il les enferma dans une chambre de sa maison et dit à Fromold:

— Tu vois présentement qu'aux prochaines fêtes de Pâques tu ne seras pas revêtu de mes fonctions de prévôt, comme tu l'avais espéré.

Le jeune homme jura qu'il avait agi, en toutes circon-

stances, avec franchise et loyauté. Il est toutefois vrai de dire que les soupçons de Berthulf n'étaient pas sans fondement; car personne n'était plus aimé du Comte que Fromold.

Les conjurés, n'ayant plus rien à faire dans l'église, se répandirent alors dans la campagne, où ils dévastèrent les biens de Tancmar et de sa famille, que la terreur avait dispersée.

Mais le corps sanglant du Comte était là, depuis le matin, à la place où il avait rendu le dernier soupir. Les frères qui desservaient l'église demandèrent avec sollicitude ce qu'on en voulait faire et quelles obsèques on lui préparait; car personne, même en secret, n'eût osé célébrer le service divin dans une église souillée d'un meurtre. Avec la permission du prévôt et le consentement du clergé, Fromold l'aîné enveloppa le corps du Prince dans un linceul, le fit déposer sur une estrade au milieu du chœur, mit des cierges aux quatre coins, comme c'est notre coutume, et plaça autour des femmes qui veillèrent pendant le jour et toute la nuit suivante dans de pieuses lamentations.

Durant cette nuit qui suivit l'ensevelissement du Comte, Bordsiard et ses complices firent apporter, selon les usages des païens et des sorciers, un vase plein de cervoise et du pain. Ils s'assirent autour de l'estrade, placèrent cette boisson et ce pain sur le linceul sépulcral, buvant et mangeant sur le cadavre, dans la confiance que par là ils empêcheraient qui que ce fût de venger le mort.

Le lendemain matin, les meurtriers envoyèrent prier l'abbé de Saint-Pierre de Gand de venir prendre le corps, pour l'inhumer dans son territoire. Guillaume de Loo, vicomte

d'Ypres, qui avait disputé à Charles de Danemarck la couronne de Flandre, fut engagé par secrètes missives à se

hâter de s'en saisir. Un autre exprès fut expédié à notre évêque Simon de Vermandois, qui, alors absent de sa ville de Tournai, se trouvait à Nimègue. On le suppliait de venir réconcilier avec Dieu l'église où le comte Charles avait été assassiné. Après s'être acquitté de tous ces soins, Berthulf ordonna d'environner l'église et sa tour de soldats armés, se proposant, si par hasard il était attaqué par les bourgeois, de s'y réfugier avec ses partisans.

Le 3 mars, lendemain du meurtre, l'abbé de Saint-Pierre de Gand, ayant chevauché toute la nuit, arriva au Bourg et demanda le corps du comte Charles, comme on lui avait dit de le faire. Le prévôt fit fermer le cercueil où l'on avait mis le mort; et des hommes d'armes l'apportèrent à l'entrée de l'église. Mais le peuple en tumulte et les chanoines de Saint-Donat s'opposèrent à cet enlèvement. Tout le

monde regardait déjà le bienheureux prince comme un saint martyr. Berthulf toutefois ayant donné l'ordre qu'on emportât le cercueil, aussitôt le tocsin rassembla tous les bourgeois en armes; un boiteux s'était trouvé guéri pour avoir touché le corps; tous les assistants jurèrent qu'ils périraient avant de laisser dépouiller la ville des reliques saintes de Charles; et le prévôt fut obligé de céder au peuple.

Les frères qui servaient l'église creusèrent une fosse pour enterrer le mort, au lieu même où il avait succombé; on fit le lendemain son service funèbre à l'église de Saint-Pierre, hors des murs de la ville; on le déposa ensuite dans le sépulcre, aussi convenablement que le permettaient les circonstances.

Le 5 mars, Fromold le jeune, par l'intercession de ses parents, fut délivré de sa prison, sous la condition que, dans les huit jours qui devaient suivre, il se réconcilierait avec ses ennemis, ou que s'exilant il abjurerait sa patrie. Il rentra chez lui, donna un repas d'adieu à ses amis; et laissant à ses serviteurs du froment, de la viande et des fromages pour leurs provisions pendant un certain temps, il sortit de la ville le lendemain matin, décidé à n'y rentrer que lorsqu'il pourrait l'habiter en sûreté.

Ce même jour, un envoyé de Guillaume de Loo arriva à Bruges, apportant au prévôt ces paroles:

— Mon maître et votre intime ami, Guillaume d'Ypres, vous envoie à vous et aux vôtres salut et amitié, avec l'assurance d'un prompt secours en tout ce qui peut vous être utile et autant qu'il est en son pouvoir.

L'envoyé fut bien traité par les conjurés; le prévôt manda

à Guillaume qu'il le reconnaissait pour Comte et qu'il l'exhortait à exiger de tous les Flamands, par argent ou par force, le serment de foi et hommage. Il fit dire aux Furnois, qui lui étaient attachés, de se soumettre au pouvoir de Guillaume. Tous les marchands flamands, qui se trouvaient à Ypres pour la foire, furent contraints de jurer fidélité à Guillaume et de le saluer Comte. S'il fût venu à Bruges aussitôt et qu'il eût pris en main la vengeance de la mort de Charles, il est certain qu'il eût été élu comte de Flandre. Mais sa connivence avec Berthulf ne permit pas qu'il en fût ainsi.

Les nouvelles qu'on eut de notre évêque étaient plus fâcheuses. Simon de Vermandois, prélat de Tournai et de Noyon, du sang royal de France, de qui le comte Charles avait épousé la sœur, n'eut pas plus tôt appris le forfait, qu'il frappa du glaive de l'anathème l'église du Bourg de Bruges, ainsi que les sacriléges auteurs du meurtre, et défendit sévèrement qu'aucun fidèle leur prêtât le moindre secours, vouant à la damnation tous ceux qui le feraient, de quelque manière que ce fût.

Berthulf avait envoyé à Thérouenne un autre messager, auprès de Jean, évêque des Morins, qui ne lui répondit point.

Commençant à craindre sérieusement pour lui-même, il manda par un valet à Walter de Vlaersloo (près de Dixmude), qu'il se hâtât de venir avec toutes ses forces à son secours. Pour l'y engager davantage, il lui envoyait quatre cents marcs d'argent. Celui-ci les prit, disant qu'il arriverait bientôt; mais il ne devait venir qu'avec les vengeurs du Comte.

Berthulf prévint aussi Robert de Racskerck, ce chevalier qui avait épousé sa nièce et dont le duel avait amené le différend entre le Comte et la famille du prévôt, de fortifier sa demeure et ses alentours, et de se tenir sur ses gardes jusqu'à ce qu'on eût généralement reconnu Comte Guillaume d'Ypres. Il avertit les Flamands qui habitaient près de la mer de venir à son aide avec toutes leurs forces. Il recommanda aux Brugeois de fortifier, par des haies et des fossés, les environs de la ville; ce qu'ils firent, mais non dans l'intention de servir le prévôt, comme on le verra. Ils fabriquèrent des tours et des forts; tout le monde mit la main à l'œuvre, les clercs aussi bien que le peuple. On établit des gardes à toutes les portes, afin qu'aucun inconnu ne sortît de la ville et que personne n'y entrât, excepté les bourgeois.

Le 7 mars, Gervais, l'un des plus fidèles serviteurs du Comte, dont il avait été camérier, commença la guerre qui devait venger la mort de son maître. Avec une bonne troupe de fantassins bien armés, il s'en alla assiéger la petite ville de Ravenschot, qui était fortifiée et que les rebelles occupaient. Il commença par enlever les troupeaux du voisinage, chose qui lui fut aisée; car tout ce qui était sous la protection des révoltés se croyait dans une sécurité complète, n'imaginant pas qu'on osât attaquer des gens qui avaient eu assez d'audace pour tuer leur seigneur. Les assiégés, troublés et se voyant inférieurs en nombre à ceux qui les enveloppaient, se rendirent, sous la condition qu'ils auraient la vie sauve. Ils regagnèrent Bruges et portèrent l'épouvante dans la maison du prévôt.

Le lendemain 8 mars, Gervais, ayant détruit Ravenschot

de fond en comble, brûla auprès de Bruges la maison de Wilfrid Cnop, frère du prévôt et l'un des conjurés. Après cela, il s'approcha de Bruges pour en faire le siége. Les bourgeois lui envoyèrent en secret des émissaires, pour lui assurer fidélité et amitié, et pour lui promettre de faire entrer ses troupes le jour suivant dans les faubourgs, de les recevoir dans leurs fortifications, comme des frères, et de partager tout avec eux. Gervais accueillit ces offres avec joie ; il y reconnut une marque de la protection de Dieu. Et le 9 mars, d'après l'accord en question, il fut admis dans les faubourgs. Il mit le feu en même temps à la maison de Bordsiard et à deux autres qui appartenaient à ses complices.

A la vue des flammes qui dévoraient en tourbillonnant ces trois hautes maisons, Bordsiard et Isaac sortirent de la ville, à la tête de leurs hommes d'armes, pour tomber sur l'ennemi. Ils ignoraient l'accord fait entre les citoyens et les assiégeants. Les soldats des deux partis se trouvant bientôt en présence, ceux des conjurés, moins nombreux, prirent la fuite et se replièrent sur les faubourgs, où Gervais était entré par un autre chemin. C'était vers la fin du jour; les citoyens qui n'étaient pas au courant de ce qui se passait s'étaient mis à table pour le repas du soir. Il y eut un tumulte horrible ; et parmi les cris et le fracas, tous coururent aux armes, les uns pour défendre la place et les faubourgs contre Gervais, les autres pour s'unir à lui. Mais lorsque la convention faite entre Gervais et les citoyens fut connue de tous, les Brugeois se précipitèrent unanimement sur les conjurés et les repoussèrent jusqu'au-delà d'un des ponts du Bourg. Sur un autre pont, qui conduisait à la maison

du prévôt, il y eut un grand combat corps à corps. Un troisième pont, placé à l'orient et qui protégeait les portes du Bourg, fut le théâtre d'une si terrible lutte, que ceux qui étaient dans le Bourg, incapables de résister plus longtemps, furent réduits à rompre ce pont et à fermer les portes sur eux.

On combattait de tous côtés avec tant de fureur, que les conjurés, coupés de toutes parts, durent se retrancher partout à la hâte. Isaac, n'ayant pu regagner le Bourg, se réfugia dans sa propre maison, qui était très-fortifiée. Après avoir franchi le pont qui la séparait du faubourg, il le fit rompre pour arrêter ceux qui le poursuivaient; ce qui fut cause qu'on prit un de ses gens nommé George, le même qui avait aidé Bordsiard à tuer le Comte. Un certain Désiré, frère même d'Isaac, mais qui passait pour n'avoir point fait partie de la rébellion, renversa George de son cheval et lui trancha les deux poignets. Ce misérable s'enfuyait, les mains coupées; il fut abattu par un soldat, qui le noya ensuite dans un égout. Plusieurs autres furent traités de la même manière.

Fromalde, l'un des plus méchants parmi les serviteurs de Bordsiard, s'était caché dans une maison, travesti en femme et blotti entre deux matelas. Arraché de sa cachette, il fut amené sur les remparts et pendu par les pieds, le derrière tourné vers le Bourg, en signe de mépris pour ceux qu'on assiégeait.

Ceux-ci, du haut des murs, lançaient des flèches, des pierres et toutes sortes de traits. Ils faisaient pendant la nuit de violentes sorties, déployant alors un courage qu'ils n'osaient pas montrer dans le jour, comme si déjà ils fus-

sent devenus honteux de leur crime. Ils entamèrent une capitulation. Les chefs de l'armée assiégeante leur promirent de les sauver, s'ils livraient les trésors du comte Charles. Mais quand ils eurent reçu ces trésors et une multitude d'autres dons, ils ne tinrent pas parole aux rebelles; « et » c'est avec droit qu'ils faussèrent leur promesse; car nulle » foi n'était due, nul serment n'engageait à l'égard de » serviteurs impies qui avaient trahi leur seigneur légitime » et naturel [1]. »

Le 10 mars, on vit accourir, pour soutenir le siége, Zegher, châtelain de Gand, avec ses soldats. Il amenait aussi Iwan, frère de Baudouin d'Alost, célèbre dans la Croisade. Isaac, effrayé de tant d'ennemis, abandonna sa maison et s'enfuit au loin avec sa famille. Les Gantois aussitôt pillèrent ce manoir et y mirent le feu.

Le lendemain, Daniel de Termonde, Rikart de Woomen, Théodoric, châtelain de Dixmude, Walter, autrefois échanson du Comte, vinrent avec toutes leurs forces se joindre aux assiégeants; et le samedi 12 mars, à midi, on ordonna une attaque générale du Bourg, après avoir fait jurer à tout le monde que tout bon citoyen serait épargné, mais qu'on ne ferait grâce à aucun des coupables.

Avant d'assaillir les principales portes, les assiégeants y avaient amassé des monceaux de paille et de foin auxquels un soldat devait mettre le feu. Mais les rebelles firent pleuvoir du haut des murs une masse de pierres, de pieux pointus durcis au feu, de dards et de flèches. Ceux qui

[1] C'est du moins la doctrine textuelle du notaire Gualbert, que nous traduisons fidèlement.

étaient chargés de commencer l'incendie se cachèrent sous l'arche des portes; et ils eurent beaucoup de peine à sauver leur vie par la fuite. Les pierres lancées des remparts écrasèrent tant de monde, que les assiégeants se retirèrent hors de la portée du trait; cet avantage ranima le courage des rebelles.

Le 13 mars, qui était un dimanche, fut chômé des deux côtés comme jour de paix. Le 14 et le 15, de nouvelles troupes arrivèrent au siége. Le châtelain Zegher avait engagé les Gantois à réunir leur commune et à s'armer, pour que seuls ils allassent livrer un assaut, eux qui avaient déjà été victorieux dans plus d'un combat et qui connaissaient l'art de réduire les places. Ils avaient associé à leur entreprise des archers, des ingénieurs, d'audacieux aventuriers, tous les brigands des lieux voisins, des voleurs de grand chemin et des bandits instruits dans les crimes de la guerre; ils amenaient trente chariots chargés d'armes; et ils accouraient, les uns à pied, les autres à cheval, poussés par l'espoir d'amasser beaucoup d'argent, s'ils parvenaient à enlever le Bourg. Cette armée était nombreuse et pleine de résolution. Dès qu'elle arriva aux portes du faubourg occupé par les assiégeants, elle eut l'audace de vouloir y entrer de force. Une sérieuse collision allait s'engager entre gens qui s'étaient armés pour la même cause, si les plus sages ne les eussent mis d'accord. Il fut résolu que les Gantois ne garderaient sous leurs bannières que leurs compatriotes et les plus habiles combattants, et qu'ils renverraient tous les autres. Alors ils furent admis dans les faubourgs avec les assiégeants. Leurs ingénieurs et leurs ouvriers préparèrent aussitôt les échelles pour monter aux murailles.

Un nouveau renfort fut amené encore par Raze de Gavre, le grand-bouteiller de Charles; il venait de Saint-Gillis au pays de Waes, où il avait appris avec une juste douleur la mort de son seigneur le Comte.

Le 16 mars, la noble comtesse de Hollande (Pétronille de Saxe, veuve de Florent II et tutrice de son jeune fils Thierry VI, femme qui gouvernait d'une main ferme et avec une grande habileté ses états de Hollande) vint aussi se joindre aux assiégeants. Elle amenait son fils et une suite très-nombreuse. Elle avait l'espoir que ceux qui dirigeaient le siége choisiraient son fils pour comte; les citoyens et plusieurs d'entre les chefs le lui avaient laissé entrevoir. Elle était très-affable à tous, et pour gagner à son fils les affections des seigneurs, elle n'épargnait ni la bienveillance, ni les présents.

Mais presque en même temps que Pétronille, et comme pour paralyser les efforts de cette princesse, deux hommes d'armes, Baudouin de Somerghem et Froolsus arrivèrent, se disant envoyés par Guillaume d'Ypres. Ils déclarèrent secrètement aux chefs que Guillaume venait d'être investi du comté par le roi de France. C'était un mensonge inventé pour retarder l'élection; et ce stratagème en effet inquiéta ceux qui avaient promis leur voix au fils de la comtesse de Hollande. Plusieurs s'indignèrent, jurant de ne porter jamais les armes, si la Flandre tombait au pouvoir de ce Guillaume d'Ypres, allié des traîtres et suspect à tout le monde.

Le 17 mars, les chanoines de Saint-Donat, avec la permission des chefs, assiégés et assiégeants, montèrent sur les murailles, à l'aide d'échelles, du côté méridional du Bourg,

pour enlever par là les châsses, les reliques et autres objets précieux de l'église; ils les transportèrent dans l'église de Saint-Christophe, située au milieu de la place. Ainsi l'église de Saint-Donat se trouva vide et déserte, abandonnée aux conjurés; et le corps du bon comte Charles n'eut plus de gardiens que ceux qui l'avaient assassiné.

C'était une cérémonie étrange et pénible à voir, que cette procession silencieuse de vieillards et de jeunes clercs qui emmenaient les choses saintes, pour les préserver de la profanation et du pillage. La croix était portée par Alger, un servant de la chambre du prévôt, qui, sous un habit semblable à ceux du clergé, s'était réfugié parmi les prêtres, comptant ainsi, dans les dangers qui grondaient, mettre sa vie en sûreté.

Au milieu de tout ce tumulte et de l'incendie de tant de maisons occasionné par les flèches ardentes que l'on jetait sur les toits, au milieu des vols continuels qui se commettaient, environné de tant de dangers pendant la nuit, troublé par tant de combats pendant le jour, on concevra facilement, — dit Gualbert, en faisant ici une pause dans son récit, — que je n'avais guères le temps d'écrire. J'annotais sur mes tablettes le sommaire des principaux événements; et ce ne fut que quand la paix fut un peu rétablie, que je parvins à coordonner cette relation. A cause de la confusion des faits et de leur multiplicité, je n'ai pas voulu rapporter les actions de chacun en particulier; j'ai uniquement recueilli ce qui était publiquement connu et d'un intérêt général, dans le siége, les combats et leurs causes.

Voici comment on construisait les échelles. D'abord on

en faisait une, armée de ses ferrements. On lui donnait la hauteur des murs qu'on voulait emporter. On fixait en haut de l'échelle de grandes claies, faites de branches fortes solidement entrelacées, qui protégeaient les assaillants. On plaçait au sommet une seconde échelle, plus longue et plus étroite, disposée de telle sorte que, lorsqu'on dressait la grosse échelle, l'autre glissait en dessous, le long de la muraille. On en fit plusieurs de cette façon et on apprêta tout pour un assaut général.

Les assiégés avaient parmi eux quelques hommes redoutables. L'un était Benkin, surnommé Coterellus ou le Boutiquier, homme dur et cruel, mais archer intelligent et adroit. Il parcourait en tous sens les murailles, toujours combattant et lançant des traits. Par le grand nombre de blessures qu'il faisait, il semblait se multiplier; et à la profondeur des plaies, tout le monde reconnaissait les flèches qui venaient de sa main. Avec lui il faut citer aussi un homme d'armes appelé Wériot, qui dès sa jeunesse avait été un voleur et un méchant homme. Il écrasait les assaillants à coups de pierres, lancées du haut des murs. Pour les lancer, quelque grosses qu'elles fussent, il ne se servait que de sa seule main gauche. Le siége était donc plein de périls.

Les rebelles occupaient l'église de Saint-Donat, qui était de forme ronde, couverte de tuiles solides; ils occupaient la grosse tour, qui se divisait vers le haut en deux flèches, la maison du prévôt, le dortoir des frères du couvent, le cloître, ainsi que tout le Bourg ou château. Ces bâtiments étaient environnés d'un bon rempart; les assiégés le fortifiaient tous les jours de plus en plus, l'exhaussaient et l'armaient de machines de guerre.

Comme il y avait des innocents enfermés dans le Bourg avec les traîtres, avant de livrer l'assaut général, les chefs du siége firent publier que ceux qui n'avaient pas participé au meurtre du Comte pouvaient sortir, promettant la vie à tout homme dont l'innocence serait prouvée, mais déclarant de nouveau que les coupables ne devaient s'attendre à aucune grâce. Pendant que tous ceux dont la conscience était pure se retiraient, le prévôt, découragé, vint à la conférence, avec le châtelain Haket, son frère. Ce dernier portait la parole :

— S'il reste encore à nos seigneurs et amis quelque souvenir de l'ancienne affection qui nous unissait, ils doivent prendre pitié de nous, dit-il humblement, et nous montrer leur commisération autant qu'ils le peuvent et que le permet l'honneur. Nous vous prions donc et vous conjurons, ô chefs de ce pays, de considérer que nous pleurons aussi la mort de notre seigneur le Comte; que nous la regrettons amèrement; que nous vouons les coupables à la damnation; et que nous les aurions repoussés loin de nous, si à cause de notre commune parenté nous n'avions été entraînés à les secourir contre notre gré. Que votre bienveillance ne refuse pas de nous écouter dans notre intercession pour eux. Qu'il leur soit permis de sortir du Bourg; et qu'ensuite l'évêque et les magistrats, leur infligeant la peine que mérite l'énormité de leur crime, les envoient dans un exil perpétuel, où ils tâcheront, par la pénitence et le repentir, de se réconcilier avec Dieu. Quant à nous, le prévôt, le jeune Robert et moi, nous sommes prêts avec nos gens, chacun d'après son rang et son état, à nous laver par jugement, les gens d'armes suivant le droit séculier,

les clercs suivant le droit canonique, et à prouver que nous sommes innocents de la trahison, en volonté comme en œuvre. Mon frère le prévôt offre de subir, devant le clergé assemblé, toute épreuve qu'on exigera, parce qu'il a la conscience de la pureté de ses intentions. Mais si vous repoussez notre demande, nous aimons mieux courir avec les coupables les chances de la guerre, que de nous rendre pour souffrir une mort honteuse.

Walter, l'échanson du Comte et l'un des chefs de l'autre parti, répondit au discours de Haket :

— Nous n'avons aucun souvenir de l'affection qui nous a liés; nous ne vous devons rien, à vous qui avez violemment arraché du milieu de nous notre comte chéri et nous avez empêchés de l'ensevelir avec les honneurs dus à sa dignité. Vous avez armé contre vous tous ceux qui professent le nom chrétien ; nous vous repoussons dans l'anathème qui est sur vous.

Après ce discours, on saisit les baguettes nommées *festucæ;* en signe d'exécration pour les assiégés, on les rompit, et on leur refusa dorénavant sécurité et appui. Ainsi les deux partis se séparèrent irrités, les uns pour attaquer, les autres pour se défendre.

On apprit ce même jour, par les écuyers de l'abbesse d'Origny, ce qui était arrivé à Isaac. La nuit de sa fuite, se croyant arrivé aux portes de Gand, il avait reconnu qu'il s'était égaré et qu'il se trouvait auprès d'Ypres. Il avait pris aussitôt un autre chemin, s'était réfugié dans le steen ou château de Voorde, occupé par Wydo, son beau-frère, qui lui avait conseillé d'aller de nuit jusqu'à Thérouenne et d'y prendre l'habit monastique. Mais une sorte de vengeance

céleste poursuivit le fugitif. Il ne pouvait se cacher nulle part, qu'on ne le sût à l'instant. On le découvrit à Thérouenne, caché dans une cellule de l'église, où il faisait semblant de méditer les psaumes; on le fit sortir, on l'attacha avec des cordes; on le battit de verges; on lui fit confesser son crime; — et il fut pendu (le 23 mars).

Le 18 mars, on amena les échelles sous les murailles; ceux qui les portaient s'avançaient protégés par les grands boucliers des Gantois et couverts de cuirasses. Les grosses échelles étaient larges de douze pieds et hautes de soixante. Pendant qu'on les traînait avec des battements de mains, aux lieux où elles devaient être plantées, les jeunes gens les plus déterminés dressaient de petites échelles que dix hommes pouvaient porter et voulaient devancer l'assaut livré par les grandes. Le premier qui monta fut renversé d'un coup de hache; et personne n'osa le suivre ce jour-là.

Le lendemain 19 mars, à la pointe du jour, tandis que les assiégés, rassurés par l'attaque qu'ils avaient heureusement soutenue la veille, se reposaient de leurs travaux, les sentinelles, engourdies par le vent d'hiver, étant entrées un moment dans la maison du Comte pour se chauffer, les assiégeants profitèrent de l'occasion. Au moyen d'autres petites échelles qu'un seul homme portait, ils escaladèrent le mur méridional, à l'endroit où les chanoines avaient passé pour enlever les reliques des saints. Entrés un à un, ils se formèrent sans bruit en petites troupes et coururent aux portes pour les ouvrir. Ils en trouvèrent une qui n'était pas encombrée, mais fermée seulement d'une forte serrure de fer. Ils la brisèrent à coups de hache; et une grande partie des assiégeants se précipita dans le Bourg par cette

voie, les uns pour combattre, les autres pour piller, quelques Gantois pour aller dans l'église enlever le corps du bon comte Charles et l'emporter à Gand.

Les assiégés, frappés tout à coup du tumulte, sautèrent sur leurs armes et coururent aux portes, ne s'attendant qu'à une attaque. Ils furent si surpris de voir les portes enlevées, que plusieurs se rendirent à merci. D'autres, désespérant de leur vie si on les prenait, se jetèrent en bas des murs. Gislebert, l'un de ceux-là, se tua en se précipitant ainsi. Des femmes du faubourg l'emportaient pour l'enterrer, quand Thierry de Dixmude, l'ayant vu, l'attacha à la queue de son cheval et l'entraîna dans un bourbier.

Les rebelles se barricadaient à la hâte dans la maison du Comte; mais les assiégeants, après avoir brisé les portes à coups de hache, parvinrent jusqu'aux conjurés et les forcèrent à battre en retraite à travers le palais. Dans le passage voûté par où le Comte avait coutume de se rendre à Saint-Donat, il y eut un grand combat corps à corps, les assiégeants ne se servant que de la hache et de l'épée, les assiégés croyant indigne d'eux de fuir plus loin. La masse puissante qui les pressait les fit pourtant reculer encore. Bordsiard lui-même, si audacieux, remarquable par sa force et dont les coups de sabre abattaient comme des coups de massue, Bordsiard tourna le dos. Le jeune Robert le suivait; on eût pu mettre la main sur lui; mais personne ne le fit, parce qu'on avait appris qu'il était innocent du crime et parce qu'il était demeuré cher à tout le monde. On dit même que, si ce n'eût été à cause de lui, on eût fait prisonniers là Bordsiard et ses hommes d'armes, ainsi que tous les traîtres.

Les rebelles s'étant retirés dans l'église, où ils se retranchèrent, on ne les poursuivit pas plus loin. Mais nos soldats aussitôt se mirent à piller. Ils enlevèrent, dans la maison du Comte, les matelas, les tapis, le linge, les vases, les chaudières, les chaînes, les grilles, les menottes et les liens qu'on mettait aux mains et aux pieds des criminels, les carcans qui servaient aux prisonniers, les gouttières de plomb. Ils dépouillèrent pareillement les demeures des chanoines, le cloître et la maison du prévôt, faisant un riche butin d'habillements précieux, de vases et de meubles, de grains, de viande et de cervoise.

L'église de Saint-Donat était donc le seul lieu de retraite laissé aux assiégés. Ils l'avaient approvisionnée de vivres et possédaient pour quelque temps du vin, de la viande, de la farine et des fromages. Les principaux chefs qui se trouvaient là étaient Bordsiard, le châtelain Haket, le jeune Robert, Walter de Reddenburg [1] et Wilfrid Cnop. Quant au prévôt Berthulf, avant la prise du Bourg, il avait gagné, moyennant quarante marcs d'argent, la protection de Walter l'Échanson ; à l'aide de cordes auxquelles il s'était suspendu, il avait pu s'échapper seul par le balcon extérieur de sa maison; et personne alors ne savait ce qu'il était devenu. Walter l'Échanson, qui avait reçu ses quarante marcs, l'avait conduit dans des marais impraticables; et sans lui dire où il se trouvait, ni ce qu'il avait à craindre, ni par où il pouvait fuir, il l'avait abandonné là. Nous le retrouverons un peu plus tard.

[1] Reddenburch ou encore Rodenburg, maintenant Ardenbourg près du Sas-de-Gand.

Pour se rendre formidables, les assiégés montèrent à la grosse tour et jetèrent des pierres qui blessèrent mortellement plusieurs personnes. Ils lancèrent aussi des brandons enflammés sur les toits des écoles qui touchaient à l'église et sur les maisons voisines. Les assiégeants irrités dirigèrent aussitôt leurs traits vers les croisées de la tour, et ils y envoyèrent tant de flèches, que personne n'osa plus y mettre la tête.

Un jeune Gantois, montant alors par une échelle à la principale fenêtre du sanctuaire, en brisa les barreaux et le vitrage, entra hardiment et ouvrit un des coffres de l'église, cherchant du butin. Comme il fouillait avec ses mains, la lourde porte du coffre retomba sur lui et le tua. Ses compagnons, sous prétexte d'aller à sa recherche, voulurent pénétrer dans le temple. Leur but était d'enlever le corps du Comte. Mais nos concitoyens les arrêtèrent. On tira l'épée des deux côtés et la désunion allait amener les plus tristes combats. Les Gantois, avouant leur projet, prétendaient avoir droit d'emporter chez eux le corps de Charles, parce que leurs échelles avaient fait prendre le Bourg. Les Brugeois, au contraire, disaient que ces échelles n'avaient été d'aucune aide, et que ceux de Gand n'avaient fait autre chose que voler et piller depuis qu'ils étaient venus. Les plus sages d'entre les chefs apaisèrent cette querelle, en disant :

— Ne réjouissez pas vos ennemis par votre mésintelligence ; mais attendons que Dieu nous ait accordé un comte bon et légitime, qui nous indiquera, de son avis et de celui de notre évêque, ce que nous devons faire du corps du défunt.

Ce langage ayant tout calmé, les Gantois et les Brugeois réunis se précipitèrent sur la porte de l'église, du côté du couvent, l'enfoncèrent, et y pénétrant chassèrent les assiégés jusque dans la partie supérieure où avait été commis le meurtre. Ces méchantes gens se trouvèrent ainsi enfermées dans le même lieu que le cadavre de leur seigneur. On ne saurait dire combien de pierres furent lancées, combien d'hommes furent écrasés ou meurtris. Les cloisons, les vitrages, les stalles, les siéges, tout fut brisé. L'église n'avait plus rien de son aspect solennel; rien n'y était plus entier. Les rebelles s'étaient barricadés dans la Galerie, avec les armoires, les tables des autels, les bancs et autres objets, que les cordes des cloches attachaient ensemble. Ils avaient coupé en morceaux les plombs du toit et rompu les cloches mêmes, pour en faire des projectiles très-meurtriers.

Chacun plantait ses insignes ou bannières au sommet du lieu qu'il occupait; les rebelles sur la tour de l'église, les assiégeants sur les maisons où ils avaient leurs quartiers. Désiré, frère d'Isaac, qui avait toujours paru faire cause commune avec les citoyens, ayant arboré son enseigne à la maison du Comte, le jeune Robert lui cria du haut de la tour :

— Tu oublies donc, Désiré, que tu as conseillé la perte du comte Charles? Tu l'as trahi, et ensuite tu nous as trahis nous-mêmes. S'il m'était permis de sortir, je t'appellerais au combat singulier; car j'atteste que tu es plus traître que nous.

Ces paroles surprirent d'autant plus tout le monde, que Désiré les supporta patiemment et ne répondit rien.

D'un autre côté, les parents de Tancmar ayant aussi attaché leurs armes à la maison du prévôt, dont ils s'étaient emparés, on en murmura si haut, qu'il y eut à ce sujet une sédition. Chacun s'élevait contre Tancmar et les siens, parce que c'était à cause d'eux que le bon comte avait été tué. On arracha leurs armes ; et les cris devinrent si menaçants, que Tancmar s'enfuit tout effrayé et que sa famille se dispersa, abandonnant tout.

La nuit vint ; les assiégeants la passèrent dans la vigilance. Les sentinelles des assiégés sonnaient de la trompette à tout instant ; ils attendaient les secours que des hommes puissants du pays leur avaient promis, dans des lettres attachées à des flèches et lancées dans la tour.

XXXI. — INTERVENTION DE LOUIS-LE-GROS.

Justice emane du roi.
LOYSEL.

Le 20 mars, qui était un dimanche, les chefs du siége reçurent des lettres du roi de France Louis VI, datées d'Arras. Il leur envoyait son salut, avec promesse de secours, et les remerciait d'avoir pris en main la vengeance de son neveu Charles.

« Je ne puis me rendre auprès de vous aussi vite que je le voudrais, écrivait-il. Dès que l'événement m'a été annoncé, je suis venu ici à la hâte avec peu de monde ; et je vois qu'il serait imprudent de nous exposer à tomber dans les mains des traîtres. Nous savons que ces criminels ont de nombreux partisans, et qu'une faction voudrait donner le comté à Guillaume d'Ypres ; ce qui ne peut pas être, car ce Guillaume est un bâtard, né d'un père noble et d'une mère de vile naissance, qui durant sa vie était fileuse de son état Je souhaite donc que vous vous rendiez promptement devant moi, pour choisir un comte qui convienne, la Flandre ne pouvant qu'avec grand danger demeurer longtemps sans prince. »

Quittons encore un instant le notaire chroniqueur, pour mentionner une circonstance merveilleuse dont il ne parle pas, mais qui est rapportée dans plusieurs légendes et qui nous apprend, selon les traditions populaires, comment le roi Louis-le-Gros fut informé du meurtre de Charles-le-Bon.

On lit donc dans ces légendes que le 2 mars, à huit heures du matin, c'est-à-dire peu d'instants après sa mort, l'âme de Charles-le-Bon apparut au roi de France. Le monarque étonné allait au-devant du Comte pour le recevoir, quand l'ombre lui fit un signe :

— Je ne suis plus vivant, — dit-elle, — quoique vous voyiez ici mon image. Vous pouvez voir aussi mes plaies.

Et le fantôme ouvrit son manteau.

C'était la fidèle et terrible représentation du corps meurtri.

— Aux jours du danger, reprit l'ombre, je suis venu à vous, comme vous devant hommage et service. Ne viendrez-vous pas en aide à la Flandre, que votre suzeraineté protége ?....

Nous ne donnons cette aventure surnaturelle que comme nous la trouvons ; nous pensons que Louis-le-Gros put bien être informé par d'autres avis ; et nous nous hâtons de rentrer dans le récit de Gualbert.

On achevait à peine de lire les lettres du Roi, en présence de tous, et personne ne savait encore ce qu'il fallait y répondre, lorsqu'il survint un autre message, de la part d'un parent du comte Charles. (C'était Théodoric ou Thierry d'Alsace, cousin de Charles-le-Bon, tous deux étant nés de deux sœurs, filles de Robert-le-Frison). Il mandait aux

chefs qui dirigeaient le siége, qu'il les saluait, offrant son amitié sincère à tous les habitants du pays.

« Vous devez savoir tous, écrivait-il, qu'après la mort de monseigneur le Comte, le gouvernement de Flandre me revient, par droit de parenté. Je pense donc que vous agirez avec réflexion et prudence, quant à l'élection de ma personne. Mais je vous prie de ne pas m'écarter, sans égards pour mes droits. Si vous me nommez, je m'efforcerai d'être un comte juste, pacifique, facile à aborder; je veillerai au salut et à l'utilité publique. »

Les chefs et tous ceux qui entendirent ce message apporté d'Alsace, pensèrent que la lettre pouvait être supposée pour amener de nouveaux embarras; — et ils n'y répondirent point. D'ailleurs ils prévoyaient que l'élection de ce parent du Comte serait longue; le pays en danger demandant que l'on prît le parti le plus prompt, ils se préparèrent à se rendre devant le roi de France. Mais ne voulant pas quitter les assiégés sans leur donner l'assaut qu'ils s'étaient promis pour le lendemain, les chefs, quoique ce fût un dimanche, convoquèrent les citoyens, coururent aux armes et se jetèrent sur l'église. Le combat fut acharné.

Le lendemain, les chefs partirent pour Arras, après avoir recommandé que l'on veillât jour et nuit. Peu de temps néanmoins après leur départ, Lambert d'Arche, un des conseillers de Bordsiard, trouva moyen de s'échapper de la tour. Il s'enfuyait dans un petit bateau, lorsque Bordsiard l'aperçut. Furieux de se voir abandonné ainsi, il cria aux assiégeants de courir à la poursuite du fugitif, indiquant vers quel lieu il se dirigeait. Les citoyens entourèrent le village où il venait de se cacher, le relancèrent dans sa

retraite et le ramenèrent au Bourg. C'était un méchant homme, odieux à tous. Les chefs étant absents, on le remit à la garde d'un de nos concitoyens, nommé Gerbert, dont il était parent. Celui-ci le lia étroitement et le surveilla sans relâche. On verra pourtant qu'il s'échappa.

Le 24 mars, un nommé Woltra-Kruval vint compliquer encore la situation, en annonçant que le roi d'Angleterre avait fait un accord avec Guillaume d'Ypres, lui fournissant une grande quantité d'argent et trois cents soldats pour appuyer et soutenir ses prétentions sur le comté de Flandre. Cette nouvelle était fausse; mais certaines circonstances lui donnaient une apparence de vérité. Guillaume d'Ypres, dans les présents qu'il avait reçus du prévôt, avait trouvé cinq cents livres de monnaie anglaise, prise aux trésors du comte défunt; et là-dessus il avait imaginé la fable d'un secours accordé par le roi d'Angleterre, pour cacher la source de cet argent.

Le 25 mars, jour de l'Annonciation, les Gantois, qui n'avaient pas abandonné l'espoir d'enlever le corps du comte Charles, convinrent avec le grand chantre, qu'ils entreraient dans l'église pendant la nuit, et qu'ils recevraient le précieux corps par le jubé. Mais cette nouvelle tentative fut déjouée comme les autres. Le lendemain, tous les Flamands, rassemblés dans une plaine voisine, firent serment sur les reliques des saints, en ces termes : « Nous jurons de n'élire pour comte de ce pays que celui qui pourra bien gouverner et soutenir nos droits contre les ennemis de la patrie, qui sera religieux, doux, bienfaisant, marchant dans le chemin droit, un homme tel enfin qu'il ait la volonté et la puissance de se consacrer au bien général. »

Tous les principaux citoyens firent ce serment, le juge Folpert, Alard d'Ysendyck, échevin, Haïol d'Oostbourg, Hugues Berlens d'Ardenbourg avec les plus puissants de ses compatriotes, et tous les meilleurs habitants de Lapscheure, d'Oostkerke, d'Uitkerke, de Lisweghe, de Slipen, de Ghistelles, d'Oldenbourg, de Lichtervelde, de Jabbeke, etc.

Le 30 mars, au son des cloches, nos chefs rentrèrent dans la ville, revenant d'Arras. Ils étaient joyeux et rassurés. Ils nous apportaient le message suivant :

« Louis VI, roi de France, à tous les fidèles enfants du pays de Flandre, salut et amitié. Ils peuvent compter sur l'appui de notre puissance royale, soutenue par la force des armes et la protection de Dieu.

« Après la trahison à laquelle a succombé le Comte, prévoyant la triste ruine de votre patrie, j'ai partagé votre douleur et résolu de poursuivre le châtiment de ce crime, avec une sévérité inouïe jusqu'à ce jour. Afin que le pays soit pacifié et reprenne son ancienne splendeur, sous le nouveau comte que nous choisirons, obéissez à tout ce que contiennent les lettres ci-jointes; et exécutez-le. »

Walter l'Échanson montra alors à la multitude les lettres revêtues du sceau du Roi; il en fit lecture; puis il dit à haute voix :

— Écoutez, mes concitoyens, ce qui s'est passé auprès du Roi et de ses barons, et ce qui a été déterminé après un examen approfondi. Sur l'ordre et l'avis du Roi, les premiers d'entre nous, d'accord avec les seigneurs français, ont choisi pour votre comte le jeune Guillaume, né en Normandie, noble de race, élevé parmi vous depuis son enfance

et devenu un jeune homme plein de courage. Il lui sera facile de s'habituer à vos usages ; et vous pourrez, avec un peu d'adresse, doux et docile comme il est, le plier aux mœurs et coutumes établies. Moi-même, je lui ai donné ma voix. Robert de Bethune [1], Baudouin d'Alost, Iwan son frère, le châtelain de Lille et les autres barons l'ont proclamé aussi. Nous lui avons fait l'hommage de foi et de fidélité, comme il s'est toujours pratiqué à l'égard de ses prédécesseurs les comtes de Flandre. Pour nous récompenser de nos travaux, il nous a fait don des terres et des propriétés des traîtres, qui n'ont plus rien à attendre qu'une mort cruelle, au milieu des supplices.

Je vous recommande donc, poursuivit Walter, de recevoir comme votre prince et seigneur Guillaume de Normandie, élu de l'agrément du Roi ; et s'il est quelque chose qu'il puisse vous accorder, je vous le promets de sa part. Il vous exemptera des droits de péage et vous cédera le terrain de vos habitations au-delà du faubourg, sous la condition d'en payer le cens.

Les citoyens différèrent de répondre, jusqu'à ce qu'ils eussent convoqué les autres habitants de la Flandre. Ils envoyèrent de toutes parts des messagers ; et s'étant réunis encore le lendemain, ils décidèrent que vingt hommes d'armes et douze sages bourgeois iraient jusqu'à Ravenschot au-devant des envoyés du Roi, pour s'entendre avec eux, de concert avec les Gantois. Ils partirent la veille de Pâques. Ayant joint le Roi et le nouveau comte à Deynze,

[1] Robert IV, dit le Gros, dont les faits célèbres sont rapportés par Chesnœus, *De la Famille de Bethune*, liv. 2, chap. 4.

ils firent le serment de foi et hommage ; et le même jour Gervais fut établi châtelain du Bourg de Bruges, en récompense des services qu'il avait rendus.

Le matin du saint jour de Pâques, les traîtres enfermés dans la tour communièrent, dit-on ; mais on ignore quel prêtre leur administra la sainte Eucharistie. Car ensuite, sans respect pour un jour si sacré, ils lancèrent des flèches sur tous ceux qui passaient par le Bourg. On voyait que dans l'attente d'une mort honteuse, ils ne ménageaient plus rien.

Le soir de ce même jour, le roi de France entra dans le faubourg de Bruges, accompagné du nouveau comte Guillaume. Les chanoines de Saint-Donat allèrent au-devant d'eux, portant solennellement les reliques des saints, et les reçurent avec grands signes de joie.

Le 5 avril, le Roi et le Comte, leurs chevaliers et les nôtres, et un grand nombre de citoyens se rendirent au champ où l'on avait coutume de tenir les délibérations. On y plaça les coffrets et les châsses contenant les reliques. On fit lecture de la charte des libertés de Saint-Donat, afin que personne ne pût, sous prétexte d'ignorance, porter atteinte à ces priviléges approuvés par les pontifes romains et respectés par tous les rois et comtes catholiques. Les chanoines réclamèrent ensuite la liberté d'élire le prévôt, selon la concession du Pape, disant que, si le Roi était présent, il confirmerait la nomination faite sans simonie ; que s'il était absent, le Comte remplirait cette fonction d'après la coutume. On lut aussi la petite charte accordée par le nouveau comte, laquelle nous exemptait de payer désormais les droits de péage et de cens. Le Roi et le Comte jurèrent

sur les reliques des saints d'observer ces clauses. — Guillaume, pour s'attirer davantage l'affection des citoyens, leur accorda encore le pouvoir de corriger leur législation coutumière et de l'améliorer.

Tout étant ainsi réglé, le Roi et le Comte retournèrent au lieu où ils logeaient. Là on leur présenta des lettres des principaux personnages d'Ardenbourg qui avaient pris part au siége :

« Nous aussi, écrivaient-ils, nous choisissons celui qui a été nouvellement élu comte de Flandre, sous la condition que les nouveaux droits de péage soient également abolis pour nous; que nos paysans puissent faire sortir et paître leurs troupeaux sur les polders, sans payer la redevance nouvellement établie; que le droit de douze écus, exigé des enfants à la mort de leurs parents, récemment élevé à seize, soit remis à douze comme par le passé. En retour, dans chaque expédition qui sera annoncée par ordre du Comte, nous nous obligeons à lui payer vingt sous, pour toute personne de notre commune qui refusera de marcher sans excuse légitime. »

Lorsque cette lettre eut été lue, le Comte jura qu'il accordait de plein gré ce qu'on lui demandait. Après quoi ceux qui auparavant avaient été attachés à Charles-le-Bon reprirent l'exercice des charges qu'ils avaient légitimement possédées.

Le 7 avril, on continua de faire les hommages; ce qui avait lieu de la manière suivante. Le Comte demandait si le féal voulait être franchement et sincèrement à lui, c'est-à-dire devenir son vassal; et celui-ci répondait : — Je le veux. Alors le Comte, prenant les mains jointes du féal

dans les siennes, donnait l'accolade, et l'on était inféodé.

Ceux qui avaient déjà prêté hommage renouvelaient leur serment en ces termes : — « Je promets, sur ma foi et mon honneur. que je serai fidèle au comte Guillaume, et que j'observerai pleinement, envers et contre tous, avec bonne foi et sans fraude, ma prestation d'hommage. »

Il répétait encore ce serment sur les reliques des saints ; et le Comte, avec une baguette qu'il avait à la main, donnait l'investiture, en les touchant, à tous ceux qui avaient juré.

Quand les hommages furent terminés, le Comte gratifia Baudouin d'Alost de 420 livres, parce qu'après le Roi, c'était à lui qu'il devait le plus, à cause de ses puissants secours et de ses bons conseils.

Le 10 avril, le roi de France alla à Wynendaele, où se trouvait Guillaume de Loo, qui se donnait le titre de comte de Flandre. Il voulait établir la paix et la concorde entre lui et le véritable chef. Mais le faux comte refusa d'entrer en arrangement et ne fit aucun accord de paix, comptant toujours qu'il obtiendrait le pouvoir. Le Roi le quitta indigné.

Le vicomte d'Ypres suivait en effet son projet. Depuis quelques jours, il ne s'occupait que de découvrir la retraite du prévôt Berthulf. Quoiqu'il eût été son complice, puisqu'il l'avait envoyé saluer après le crime, il espérait, en se chargeant du supplice de ce traître, rétablir sa réputation. Or, le lendemain de la visite du Roi, Berthulf fut livré entre les mains de Guillaume.

Ce misérable, si déchu, expiait cruellement son crime. Du marécage où Walter l'avait abandonné, il était arrivé

péniblement à Keyens ; bientôt poursuivi, il avait dû continuer de marcher la nuit ; il avait rejoint sa femme à Furnes ; mais ne pouvant se cacher là, il avait gagné Warneton, marchant pieds nus et n'attendant de compassion nulle part. Ses complices n'avaient pas été plus heureux. Isaac, comme on l'a vu, avait été pendu. Eustache de Voorde, frère de ce Wydo qui avait épousé la sœur d'Isaac, attaqué à Saint-Omer, avait été brûlé dans sa maison. — Plusieurs autres attendaient leur jugement.

Berthulf, pris, fut amené à Ypres. Il était conduit par une multitude forcenée qui, sautant et battant des mains, le tirait à droite et à gauche par de longues cordes attachées à son cou. On l'avait dépouillé de ses vêtements, ne lui laissant rien que son haut-de-chausses ; et tout le monde lui jetait de la boue et des pierres. Accablé d'opprobre et de coups, il reconnaissait qu'il ne pouvait plus éviter son supplice. Le visage immobile, les yeux tournés vers le ciel, il invoquait sans doute, dans le secret de son cœur, l'assistance de ce Dieu qui prit pitié de l'humaine nature, et qui, s'en couvrant lui-même comme d'un manteau, vint nous servir de guide ici-bas.

Alors un de ceux qui suivaient Berthulf, le frappant d'un bâton à la tête, lui dit :

— Homme orgueilleux, pourquoi dédaignes-tu d'implorer la compassion des chefs et la nôtre ? Ta vie est en nos mains.

Mais le prévôt garda le silence.

Arrivé au milieu de la Grande-Place d'Ypres, on lui arracha son haut-de-chausses, afin d'augmenter son ignominie en le mettant tout à fait nu. On le suspendit à un

gibet, les bras étendus en croix. Sa tête était passée dans une ouverture pratiquée à la partie supérieure du gibet, en manière de carcan; ses mains fixées des deux côtés. Au moment où il était ainsi suspendu, cherchant encore à soutenir son corps sur l'instrument du supplice, en s'appuyant, de l'extrémité de ses pieds, contre un rebord qu'il avait senti, dans cette lutte horrible de l'homme à l'agonie contre la mort violente, — au milieu de la foule effrénée, on vit venir à lui Guillaume de Loo. Il imposa silence à tous et parla ainsi :

— Dis-moi, prévôt, sur le salut de ton âme, quels sont avec toi, avec Isaac et les traîtres publiquement reconnus comme tels, les autres auteurs ignorés de la mort du comte Charles?

Le patient, faisant un effort pour ouvrir la bouche, répondit :

— Toi-même, aussi coupable que moi, tu le sais.

Guillaume alors, transporté de fureur, donna l'ordre de jeter des pierres et de la boue au prévôt et de le tuer. Ceux qui étaient venus sur la place pour vendre du poisson accablèrent Berthulf de coups, se servant de leurs crocs de fer, de leurs bâtons et d'autres instruments. Dans ces affreuses tortures, on ne l'entendit plus proférer que quelques mots, parmi lesquels on reconnut qu'il reprochait sa mort à Walter, qui avait promis de le sauver et l'avait trahi.

Ses bourreaux, l'ayant empêché de soutenir l'extrémité de ses pieds sur l'appui du gibet, virent qu'il allait expirer. Ils prirent un pauvre chien, qu'ils éventrèrent; ils tordirent autour du cou du mourant les boyaux de l'innocent animal

et appliquèrent la gueule du chien contre la figure de l'homme, pour recevoir son dernier soupir....

Après cette exécution, un autre spectacle attendait le peuple d'Ypres. Wydo de Voorde, beau-frère d'Isaac, pour avoir trempé aussi dans la conspiration contre le comte Charles, avait été appelé en combat singulier, devant Guillaume de Loo, par un chevalier de noble race, Herman, que l'on appelait Herman-de-Fer, à cause de sa force inouïe. Wydo, qui n'était pas moins robuste, avait accepté le défi; et l'on avait fixé le duel au jour même que venait de signaler le supplice du prévôt. Aussi, dès qu'il eût expiré, la foule nombreuse se rendit-elle avec empressement au champ-clos où devait avoir lieu le combat entre Herman-de-Fer et Wydo.

Une grande valeur fut déployée des deux côtés. Mais les deux champions étaient si solidement couverts de fer et semblaient si redoutables tous les deux, que l'affaire devait être longue. Wydo désarçonna son adversaire, le jeta sur l'arène; et il le terrassait de sa lance chaque fois qu'il s'efforçait de se relever. Celui-ci néanmoins, parvenant à s'approcher, perça de son fer énorme le cheval de son ennemi et l'éventra; Wydo se dégageant tira son glaive et attaqua impétueusement Herman, qui se retrouvait debout. Des deux parts, les coups se précipitèrent de nouveau avec acharnement et sans interruption, jusqu'à ce que tous deux, fatigués du poids de leurs armes, jetèrent leurs boucliers, pour hâter la victoire par une lutte corps à corps. Herman derechef fut renversé; Wydo, tombant sur lui, écrasait sa figure de ses gantelets de fer. Ainsi terrassé, comme l'Antée de Virgile, Herman sentait que peu à peu la terre lui ren-

dait ses forces; mais il resta immobile quelques instants, pour faire croire à son ennemi qu'il était vaincu. Alors passant adroitement la main à l'extrémité inférieure de la cuirasse, vers le bas du corps, qui en cet endroit n'est plus défendu par l'armure, Herman saisit Wydo par le bas-ventre, et réunissant toutes ses forces, l'attira ainsi violemment et subitement à lui. Par cette secousse Wydo tomba, le bas-ventre ouvert et déchiré, s'écriant qu'il était mort.

Le vicomte d'Ypres, juge principal de ce combat furieux, voulant aussi le faire tourner au profit de sa réputation, ordonna que Wydo fût suspendu au gibet du prévôt, dont il avait été le complice. Après qu'il y eût expiré, les deux cadavres furent attachés à une roue de chariot, qu'on fixa sur le haut d'un mât très-élevé, pour les offrir en spectacle aux passants. On les avait placés de manière que les bras de l'un étaient passés autour du cou de l'autre et qu'ils paraissaient se tenir embrassés.

Il y avait trois jours qu'ils étaient là, que le peuple disait encore qu'ils se consultaient sur le meurtre du Comte.

Un héraut d'armes vint exprès d'Ypres annoncer tous ces détails au Roi. On cria aussitôt à ceux qui étaient encore dans la tour, de quelle manière était mort leur maître le prévôt, en ajoutant qu'un sort pareil leur était réservé; et le Roi, les sachant abattus par la terreur, ordonna qu'on se disposât à les attaquer le lendemain. Pour qu'ils ne pussent apprendre quels moyens on allait mettre en œuvre contre eux, on défendit que personne, sous aucun prétexte, s'approchât de la tour. Un des nôtres, ayant contrevenu à l'édit, pour parler à son beau-frère qui était parmi les assiégés, fut poursuivi et arrêté par les hommes

d'armes de Gervais, qui le conduisirent de force à la maison du Comte. Il y eut à ce sujet une sédition; la multitude voulait qu'on lui rendît le prisonnier. Mais le Roi parvint à faire comprendre aux citoyens le langage de la raison et à rétablir la bonne intelligence.

On prépara tout, le lendemain matin, pour l'assaut.

Comme on cherchait l'endroit par où il fallait attaquer, le jeune Robert, passant la tête à travers une des fenêtres, s'adressa aux gens du Roi, les conjurant d'être ses intercesseurs auprès de lui, et disant qu'il se soumettait au jugement des chefs du pays, du Roi et de ses barons, et au supplice le plus affreux, s'il ne parvenait à prouver son innocence. Mais le Roi montrait une si grande indignation contre les rebelles, que personne n'osa se charger de lui porter cette prière.

Alors les assiégés annoncèrent une autre nouvelle. On disait déjà que le châtelain Haket s'était échappé; il s'était réfugié à Lisweghe, où il était caché dans la maison de sa fille, mariée à un puissant chevalier. On fit savoir de la tour, que Bordsiard venait de s'évader aussi; ce qui était vrai; mais quelques-uns de ses amis, voulant empêcher qu'on ne le poursuivît, dirent qu'une querelle s'était élevée entre les assiégés, et que Bordsiard avait été tué par le jeune Robert. Cette contradiction fit croire au Roi qu'il n'y avait rien, mais que la peur et le désordre étaient parmi les rebelles.

L'attaque commença donc avec fureur; c'était le 14 avril. On amena le bélier, construit pour battre les murs de l'église; on en dressa les degrés ou marches sous une grande fenêtre, qu'on avait décidé de diriger là les coups de

la machine, pour ouvrir une espèce de porte par laquelle on pourrait entrer librement. Les marches du bélier étaient fort larges, dix hommes pouvant s'y tenir de front, prêts à combattre; et ceux qui imprimaient le mouvement à la grosse poutre, étaient à l'abri sous une claie solide. La tête de cette poutre était armée de ferrements très-forts. Au premier coup de l'énorme machine, il se fit une brèche qui s'agrandit rapidement; en dépit des traits, des pierres, de la poix fondue et des tisons enflammés que lançaient les assiégés, nos citoyens pénétrèrent bientôt avec fracas et tumulte, se ruant, au milieu des débris qui croulaient encore, dans la galerie où était enseveli le comte Charles. A la tête du cercueil était placé un flambeau de cire, que les traîtres avaient toujours entretenu allumé; et pendant que les nôtres tuaient les rebelles, qui n'avaient plus de refuge que le haut de la tour, le jeune Fromold était tombé à genoux tout en pleurs devant la tombe, autour de laquelle le Roi plaça une garde.

Le 15 avril, les bourgeois vinrent se jeter aux pieds du Roi et le supplièrent d'accorder au jeune Robert la liberté de se retirer du milieu des assiégés et de prouver son innocence. Zegher, châtelain de Gand, et Arnold de Grammont, firent la même demande. Le Roi répondit qu'il y consentait, si c'était l'avis des chefs du pays, sans le conseil desquels il ne voulait rien faire. Mais il ne convoqua pas les chefs à ce sujet et montra que son intention n'était pas de sauver ce jeune homme.

Le 19 avril, le bélier se mit à battre en ruine le pied de la tour, dernière retraite des assassins. Une crainte mortelle les saisit alors; et personne d'entre eux ne savait plus quel

parti prendre. La machine continua à battre tout le jour; le lendemain, malgré l'extrême épaisseur des murs, la chute de la tour devenait imminente. A chaque coup que frappaient en bas les assiégeants, le contre-coup se faisait sentir jusqu'au sommet de la tour et lui donnait une secousse. Les assiégés se décidèrent enfin à se livrer au Roi, plutôt que d'être écrasés dans les débris; le jeune Robert cria que lui et ses compagnons se rendaient, sous la condition cependant que, lors même qu'on mettrait les autres en prison, lui ne serait pas enfermé. Après avoir recueilli l'avis des chefs sur cette proposition, le Roi l'accepta, parce qu'il était bien plus avantageux qu'ils se rendissent ainsi, que de mettre en danger avec eux les assiégeants qui sapaient la tour. Ils sortirent donc un à un, au nombre de vingt-sept, et furent mis en prison, à l'exception du jeune Robert, que le Roi donna en garde, lié et garrotté, aux citoyens, en attendant le jugement des chefs.

Mais il manquait un des traîtres; c'était Benkin, surnommé Coterellus ou le Boutiquier; s'étant laissé glisser à terre au moyen d'une corde, il s'était échappé dans la cohue et avait disparu. On le cherchait de toutes parts, même dans les égouts; mais il était parvenu à s'enfuir et à se cacher dans la petite île de Wlpem (près de l'île de Cadsand).

Pendant que ces choses se passaient à Bruges sous les yeux du Roi, le nouveau comte allait recevoir les hommages dans les autres contrées de la Flandre, que divers partis agitaient. Il avait repoussé de Saint-Omer Arnold-le-Danois, parent du comte défunt, qui venait réclamer son héritage. Il avait fait son entrée dans cette ville avec une

circonstance digne de remarque. Les enfants de la cité, s'étant armés d'arcs et de flèches, sans en rien dire à leurs parents, étaient venus en troupe au-devant de lui. Le Comte étonné leur avait envoyé un messager pour s'informer de ce qu'ils demandaient. Ils avaient répondu qu'ils réclamaient pour eux les priviléges dont avaient joui leurs devanciers, de courir dans les bois aux fêtes des Saints, d'errer librement çà-et-là au printemps, de prendre des oiseaux, et de tuer les renards à coups de flèches. Le comte Guillaume, qui était encore tout jeune, joyeux de ce badinage et s'y prêtant volontiers, avait accordé aux enfants les divertissements qu'ils souhaitaient. Il s'amusait de leurs applaudissements et marchait au milieu d'eux, ayant pris le drapeau qu'ils portaient, lorsque survinrent les parents, accourus pour s'opposer à l'étourderie de leurs enfants et bientôt ravis de l'accueil qui leur était fait.

Guillaume de Normandie entra ainsi dans Saint-Omer, au milieu de l'enthousiasme public; le clergé le reçut en procession, avec des flambeaux allumés, des nuages d'encens, des chants et de la musique. Il fut conduit à l'église; après quoi il reçut les prestations de foi et hommage.

Dans ce même temps, Hugues Champ-d'Avaine et Walter de Vlaersloo attaquaient le château d'Aire, où Guillaume d'Ypres avait mis des troupes. Cet homme, qui n'abandonnait pas son dessein, s'était emparé ainsi par la violence de plusieurs villes et places fortes de la Flandre. Indépendamment d'Ypres, il dominait à Furnes, à Aire, à Berghes et dans beaucoup d'autres lieux. Quoique bâtard, comme il était par son père du sang des Comtes, il croyait toujours parvenir à saisir l'héritage de Charles-le-Bon.

Un nouveau concurrent se présentait encore, et il faisait valoir également des titres sérieux; c'était Baudouin IV (dit le Bâtisseur), comte de Hainaut, qui descendait du comte de Flandre Baudouin-à-la-belle-Barbe. Il avait pris Audenaerde et s'y était fortifié. Baudouin d'Alost et Raze de Gavre, dévoués à Guillaume de Normandie, allèrent avec une forte armée de Gantois assiéger Audenaerde. Mais le comte Baudouin, dans une sortie impétueuse, mit en fuite les Gantois, blessa les uns, tua les autres, fit de nombreux prisonniers et resta maître de la victoire. Il possédait aussi Ninove, où il avait posté de braves guerriers; et ce ne fut qu'un peu plus tard que l'on parvint à le repousser dans son pays.

Il fallait alors s'emparer de Lambert, l'un des traîtres, qui s'était fortifié dans Ardenbourg, et faire raison de Guillaume d'Ypres. Mais avant d'entreprendre ces expéditions, le Roi voulut rendre au comte Charles les honneurs funèbres. On prépara, le 21 avril, une peau de cerf pour y mettre le corps du défunt, dans un cercueil honorable. On fut surpris de cette merveille que le corps du bienheureux comte, quoique mort depuis sept semaines, n'exhalait aucune mauvaise odeur. On l'ensevelit pieusement; et le clergé que présidait notre évêque, venu pour réconcilier l'église de Saint-Donat, alla au-devant du cercueil et du Roi sur le pont du Bourg. Le cercueil, devant lequel on portait les châsses de saint Donat, de saint Basile et de saint Maxime, fut déposé dans l'église de Saint-Christophe, où l'Évêque et tous les prêtres célébrèrent la messe pour l'âme du bon comte, au milieu d'un concours immense de fidèles.

L'église profanée par le meurtre fut purifiée le 25 avril.

On y ramena le corps de Charles en grande pompe et on l'enferma dans son tombeau.

Le soir de ce jour-là, le Roi s'avança avec une forte armée vers Staden et Ypres, que le faux comte Guillaume occupait. Le châtelain Gervais commandait nos concitoyens.

Ypres le lendemain fut assiégée; il y eut sur-le-champ une attaque, où Guillaume de Loo combattit vaillamment, avec trois cents de ses gens d'armes. Mais il ne savait pas qu'il avait dans sa ville des traîtres qui, tandis qu'il défendait une porte, en livraient une autre aux assiégeants. Le roi de France et Guillaume de Normandie y entrèrent; Le vicomte d'Ypres, fait prisonnier, fut envoyé à Lille, pour y être détenu. La ville d'Ypres fut châtiée; Furnes le fut également; les autres places furent réduites; et nos concitoyens s'en revinrent avec un riche butin.

On s'occupa enfin de l'exécution des meurtriers, qui subirent divers supplices. Benkin-le-Boutiquier avait été pris; lié à une roue, exposé ainsi au haut d'un mât sur les *Harenæ* (Marché-au-Vendredi à Bruges), il se mourait là miséra-

blement. On apprit que Bordsiard, découvert à Lille, avait subi le même supplice et que son agonie sur la roue avait duré un jour et une nuit.

Le Roi, le Comte et les seigneurs décidèrent que ceux qui étaient entassés dans la prison du Comte seraient préci-

pités du haut de la tour du palais. Les soldats chargés de les conduire leur annoncèrent, selon les instructions qu'ils avaient reçues, que le Roi allait leur donner des marques de sa clémence. Tous se levèrent aussitôt. Mais on leur dit qu'ils ne pouvaient sortir que l'un après l'autre. On emmena d'abord Wilfrid Cnop, les mains liées derrière le dos, vêtu seulement de sa chemise et de son haut-de-chausses; on le conduisit jusqu'à la partie haute de la tour, d'où les soldats le précipitèrent. Son corps fut brisé et fracassé.

Walter de Reddenburg (Ardenbourg) lui succéda; lorsque ce beau jeune homme, aux formes élégantes, vit le sort qu'on lui destinait, il se mit à frissonner et pria ses bourreaux de lui laisser le temps de faire ses prières. Émus de compassion, les soldats lui accordèrent quelques instants; après quoi il subit sa triste sentence. Un homme d'armes, nommé Eric, brisa, en tombant, les marches d'un solide escalier de bois; comme il palpitait encore, des femmes voulurent s'approcher de lui; mais un soldat jeta entre elles une grande pierre qui les força à se retirer; et le patient expira en faisant le signe de la croix. Tous les prisonniers furent mis à mort de la même manière [1].

Le 6 mai, le roi de France quitta Bruges pour retourner dans ses états. Il emmenait avec lui, malgré les prières des bourgeois, le jeune Robert, qu'il fit lier sur un cheval. Il ne voulait pas lui faire grâce, quoiqu'il n'eût pas trempé dans le crime; mais il avait connu la trahison, et au lieu de

[1] Tous les traîtres ayant été excommuniés ne purent être enterrés dans les cimetières. Lernutius rapporte, dans ses annales, qu'ils furent transportés hors de la ville, dans les champs et les carrefours, où ils servirent longtemps de hideux spectacle aux passants.

la révéler, il était resté avec les traîtres. C'est pourquoi, lorsqu'il fut hors du pays, il le fit décapiter.

Le 7 mai, le nouveau comte s'occupa de rechercher ce qui pouvait être sauvé encore des trésors de Charles-le-Bon. Il ne retrouva guères, en fait d'objets précieux, qu'une coupe d'or avec son couvercle et un vase en argent, que le prévôt Berthulf s'était appropriés, et qu'il avait donnés en garde à Hélie, son doyen. Hélie, pendant le siége, avait mis ces vases parmi les objets saints, dans l'espoir de les sauver ; et en effet le jour où l'on transporta les reliques dans l'église de Saint-Christophe, les deux vases, enfermés dans une cassette, passèrent entre les choses révérées. On ajoute même que le bon prêtre Eggard, à qui on avait recommandé cette cassette comme précieuse, lui adressa ses prières et l'entoura de cierges allumés, se donnant assez de soins pour mériter, lorsque ces vases furent rendus au nouveau prince, qu'on lui permît d'y boire un bon coup. (C'est la réflexion du chroniqueur Gualbert.)

Quelques faibles restitutions, qui furent obtenues encore, découvrirent de nouveaux coupables. Tant de châtiments amenèrent ensuite des dissensions et des haines violentes. En vain le nouveau comte s'efforça-t-il de faire jurer à tous la paix publique; une loi avait été portée pendant le siége qui statuait que, quiconque aurait fait échapper, contre la volonté des chefs, quelqu'un des assiégés, serait puni du supplice réservé à celui qu'il aurait sauvé. Or plusieurs des assiégés étant parvenus à fuir en secret, moyennant de bonnes sommes d'argent, les parents de ceux qui avaient été tués par les rebelles durant le siége, vinrent se jeter aux genoux du Comte, le conjurant d'abandonner à leur

merci ceux qui avaient fait échapper à la dérobée et traîtreusement quelques-uns des coupables, prétendant qu'ils avaient droit de les tuer ou de les expulser du pays. La justice obligeant le Comte à ne pas repousser cette demande, il cita devant lui ceux qu'on accusait, dont la plupart prirent la fuite.

XXXII.—L'ÉTENDARD DE GODEFROID-LE-BARBU.

La bannière, c'est la patrie.
TILLY.

On ne peut suivre exactement, dans ces récits, l'ordre des temps et les dates. Les faits se passent dans des lieux si divers et on est entraîné par des intérêts si opposés, que la méthode est impossible. Pendant que l'histoire des Pays-Bas se déchire entre les états nombreux qui les divisent au moyen-âge, il faut accompagner dans leurs expéditions lointaines ceux qui vont recueillir de la gloire en Palestine, et pourtant ne pas perdre de vue les petits débats qui surgissent sur le sol natal.

Il y avait en 1130 deux ducs de Lotharingie, comme il y avait alors deux empereurs. En cette même année, des discordes s'élevèrent pour un motif léger dans les provinces

belgiques. L'archidiacre Alexandre, qu'on a vu précédemment repoussé du siége épiscopal de Liége, avait fini par obtenir en 1128, au moyen d'une élection canonique, cette principauté, où il se montrait plus propre à conduire une armée qu'à régir un état et administrer un diocèse. Peu après son avénement, l'abbaye de Saint-Trond fut cause de la guerre que nous allons retracer. Le duc de Lotharingie était de droit avoué, c'est-à-dire protecteur et défenseur de l'abbaye de Saint-Trond; Gilbert, comte de Duras, en était le sous-avoué. Mais Godefroid-le-Barbu, prince du Brabant, et Waleram Ier, prince du Limbourg, portant encore tous deux le titre de duc de Lotharingie, et tous deux en exerçant les fonctions, Gilbert le sous-avoué se trouvait forcé de choisir dans son obéissance. Il déplut à Waleram, qui lui ôta sa dignité.

Godefroid-le-Barbu prit parti aussitôt pour Gilbert de Duras et crut son honneur intéressé à le soutenir. Il leva une armée; Gilbert nécessairement se joignit à lui, et ils se mirent à faire des incursions dans le pays de Liége et dans les environs de Saint-Trond.

Waleram, de son côté, arriva en armes, accompagné de l'évêque-prince de Liége et de l'abbé de Saint-Trond qui tenaient pour lui; et tandis que Godefroid et Gilbert dévastaient le pays, brûlaient les villages et pillaient les marchands, l'évêque de Liége, considérant le comté de de Duras comme fief mouvant de sa principauté, le confisqua, sous prétexte de félonie, et vint àvec Waleram mettre le siége devant Duras.

Le duc de Limbourg et ses alliés ayant de grandes forces, Godefroid-le-Barbu demanda l'aide de Thierry d'Alsace,

comte de Flandre, qui lui fournit des troupes, avec lesquelles il courut au secours des assiégés. Waleram et Alexandre, apprenant que leurs ennemis approchaient, marchèrent à leur rencontre et les joignirent en vue de Duras. Une bataille acharnée se livra aussitôt, plus furieuse, selon l'usage, entre des peuples qui auraient dû être frères qu'entre des rivaux qui ne se seraient pas connus. C'étaient d'un côté les Brabançons et les Flamands, et de l'autre les Liégeois et les Limbourgeois. — On se battit toute la journée du 20 juillet 1130. Alexandre et Waleram, repoussés, furent obligés d'abandonner le siége de Duras. Mais Godefroid-le-Barbu, quoique demeuré vainqueur, vit bien que la guerre n'était pas finie.

Comme il avait perdu beaucoup de monde, il leva à la hâte une nouvelle armée, resta campé dans les environs de Duras et envoya l'un de ses hérauts-d'armes offrir à l'évêque Alexandre une seconde bataille. Le duc de Limbourg l'accepta au nom du prélat; le jour fut fixé au 7 août, qui était proche; le lieu fut assigné dans les plaines de Wildère, gros village près de Duras, à une lieue et demie de Saint-Trond.

Les Liégeois amenèrent pour renfort les braves habitants de Huy, et parmi quelques autres chefs Arnold, comte de Looz, qui leur dit :

— Vous avez été repoussés il y a quinze jours; et Waleram que nous avons reconnu pour suzerain de la Basse-Lotharingie n'a pu vaincre son concurrent. La cause des succès de Godefroid-le-Barbu est dans son grand étendard, que lui a donné la reine d'Angleterre, Alix de Louvain, sa fille. (C'était la seconde femme de Henri Ier.) Une relique

attachée, dit-on, à cette bannière si riche et si brillante, assure la victoire et le titre de duc de Lotharingie au prince qui la possède; si vous m'en croyez, nous ferons tous nos efforts pour nous en emparer; après quoi nous serons les maîtres.

Tout le monde applaudit à la proposition du comte de Looz. On le chargea de diriger l'entreprise qu'il conseillait; on lui donna pour cela un corps d'élite, composé des plus braves guerriers; et on marcha à l'ennemi. La bataille s'engagea dans les plaines de Wildère, le 7 août 1130, comme il avait été convenu. Les Liégeois, au premier choc, furent repoussés; et alors on vit s'avancer la grande bannière de Godefroid-le-Barbu; elle était vaste et magnifique, déployée à un mât doré que portait un char somp-

tueux, traîné par quatre bœufs. Cet usage était venu des

Croisades, où chaque capitaine était obligé de faire voir au loin son étendard, pour rallier les siens.

Arnold, comte de Looz, s'élança contre les vaillants hommes qui gardaient la bannière; et là s'engagea un combat obstiné [1]. Après des efforts inouïs, les Liégeois, maîtres du char, dételèrent les bœufs, qu'ils remplacèrent par seize chevaux ardennais; et comme l'avait prédit Arnold, quand Godefroid-le-Barbu eut perdu son étendard, les Liégeois et Waleram remportèrent une victoire complète. Neuf cents hommes environ furent tués dans ce carnage, qui laissa en outre beaucoup de blessés.

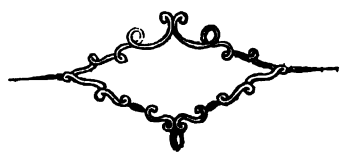
La paix semblait difficile à la suite de tels excès; elle fut pourtant peu après rétablie par saint Bernard, qui arriva dans la Belgique avec le pape Innocent II, et qui séjourna quelque temps à Liége et à Bruxelles. Il venait réclamer les secours des princes chrétiens contre l'antipape Anaclet, dont la mort, cet auxiliaire infaillible, ne tarda guère à délivrer l'Église.

Mais les Liégeois ne rendirent pas l'étendard de Godefroid-le-Barbu; ils le conservèrent comme un trophée; ce qui n'empêcha pas le prince du Brabant de garder le titre de duc de Lotharingie jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1140, et de le transmettre à son fils Godefroid II.

[1] A cette mêlée, dit-on, Jean Colin, brave guerrier du pays de Liége, surnommé Maillard, parce qu'il ne combattait qu'avec un *maillet* de fer, eut les yeux crevés dans la mêlée. Mais il était si ardent, qu'il ne voulut pas quitter pour cela la partie. Conduit par ses deux écuyers (il était chevalier), il ne cessa de frapper devant lui, tant que dura la bataille. D'autres placent cette circonstance et ce vaillant homme à la journée de Hougarde en 1005. Quoi qu'il en soit, c'est en sa mémoire, ajoute-t-on, que les Liégeois ont inventé le jeu de *Colin-Maillard*.

On promena longtemps à Liége la bannière conquise; elle était le principal ornement de la procession religieuse des Rogations. C'est à cette époque aussi que l'on voit naître partout dans le Nord ces cavalcades historiques ou emblématiques qui ornaient les fêtes de nos pères. On rappelait ainsi les pèlerinages, les conduites de Croisés, leur retour. On promenait des géants, dans les pays délivrés de quelque tyran ou de quelque chef de bande; le géant représentait le monstre ou le libérateur, selon l'esprit du lieu, porté plus fortement à la reconnaissance ou à la crainte: On faisait voir des hommes enchaînés, dans les communes où étaient revenus des captifs. Certains Croisés ramenèrent de l'Égypte des esclaves, dont le souvenir se retraçait par des Nègres ou par des Turcs. On vit aussi, dans ces processions militaires, des serpents et des dragons; et c'est alors en effet (en 1132) que le fameux dragon de Mons, objet de tant de contes populaires, fut tué par l'intrépide Gilles de Chin, bon chevalier, et depuis conseiller de Baudouin IV-le-Bâtisseur.

Nous croyons devoir rapporter cette légende.



XXXIII. — LA LÉGENDE DE GILLES DE CHIN ET DU DRAGON.

C'est l' Doudou....
Chanson de Mons.

L'INCRÉDULITÉ matérielle et mathématique du dix-huitième siècle, cette incrédulité orgueilleuse et vaine, qui dans ses fanfaronnades se vantait de ne croire que ce qu'elle pouvait comprendre, lorsqu'elle comprenait si peu de choses, lorsque les sens de l'homme, le sommeil, les songes, l'instinct des animaux, le travail de la chenille, la structure d'un insecte, le tissu d'un brin d'herbe l'arrêtaient à chaque pas, ce dédaigneux millième d'intelligence qui voulut mettre au néant tout ce qu'il ne pouvait tenir dans ses mains grossières, l'incrédulité nia les dragons, parce qu'elle n'en voyait plus; comme si les Anglais, qui ont détruit les loups dans leur île, refusaient d'en reconnaître l'existence; comme si l'avenir avait le droit de ranger parmi les fables le castor, le chamois, la baleine, dont les races vont périr!

Une foule de monuments prouve qu'il y eut autrefois des dragons; beaucoup de saints, animés de ce courage que

donne la foi chrétienne, beaucoup de chevaliers, enflammés de cette ardeur qui s'en va depuis longtemps, les combattirent; et je ne vois pas comment on douterait par exemple du dragon de l'île de Rhodes, que Dieudonné de Gozon défit avec tant de gloire.

Le dragon de Wasmes ou de Mons n'offre rien de plus incroyable. S'il vous plaît d'en rejeter la légende, parce que des idéologues au dernier siècle ont traité les dragons de chimères, nous vous rappellerons qu'à leur grande confusion, les travaux des Cuvier, dans la géologie, ont retrouvé les dragons, les géants; qu'ils y retrouveront bien autre chose; car la terre est un livre, dont nous n'avons ouvert encore que le premier feuillet.

Nous ne vous parlerons pas ici des dragons que vainquirent saint Romain de Rouen, saint Marcel de Paris, saint Derien, saint Julien du Mans, saint Pol de Léon. Nous sommes persuadés que, dans des siècles où le merveilleux était cher, on a exagéré ces récits. Nous ne prétendons pas défendre ce qui est absurde: ainsi nous ne croyons pas que les dragons dont parlent Possidonius et Maxime de Tyr aient couvert de leur corps, l'un un arpent et l'autre près de deux bonniers de terrain. Mais nous pensons qu'il n'est pas défendu de croire à la brillante aventure de Gilles de Chin dans les marais de Wasmes, parce qu'elle nous semble appuyée [1], et qu'elle ne nous présente rien

[1] Voyez Vinchant, *Annales du Hainaut*, de Boussu, *Histoire de Mons*, l'*Histoire de Notre-Dame de Wasmes, etc.* Gilles de Chin fut tué en 1137 dans une guerre élevée entre le duc de Brabant et le comte de Namur. Il fut enterré à Saint-Ghislain, où son épitaphe mentionnait son héroïque fait d'armes.

d'impossible, pourvu qu'on passe au récit quelque peu d'exagération. Voici la légende :

En l'année 1132, pendant que le Hainaut prospérait sous le gouvernement de Baudouin IV, surnommé le Bâtisseur, il survint en ce pays un rude et puissant fléau, qui causa grande désolation. C'était un cruel et monstrueux dragon, qui avait son repaire en une excavation aujourd'hui comblée, sur le penchant d'une des deux collines où est bâti le village de Wasmes. Il s'élançait, des marais qui entourent ledit village, dans toute la contrée, et venait jusqu'aux portes de Mons, dévorant les troupeaux, poursuivant les hommes et les jeunes filles, et empoisonnant tout de son haleine. On l'appelait le dragon-gayant (ou géant, ce qui est la même chose en langage montois) à cause de sa grandeur

demesurée, laquelle, dit-on, était de vingt-cinq aunes, ou environ cinquante pieds. Sa peau écailleuse et dure comme fer était d'un gris sale et verdâtre; sa tête armée d'une mâchoire immense, avec trois rangées de dents, et si ouverte qu'elle pouvait avaler un homme de moyenne taille.

Il avait d'énormes pattes, de pesantes griffes, de larges oreilles pendantes et de grandes ailes à la manière des chauves-souris, dont il se servait, non pour voler, mais pour hâter sa marche. C'était une laide et hideuse bête; et la désolation s'étendait par toute la comté de Hainaut.

On fit, par ordre de Monseigneur Baudouin IV, des cris et proclamations pour engager les vaillants hommes à combattre le dragon; de hautes récompenses furent promises à celui qui le tuerait; et pendant que le comte Baudouin offrait au vainqueur la seigneurie de Germignies, le bon sire Guy de Chièvres, dont les domaines étaient fréquemment dévastés par le monstre, s'engageait, par serment juré devant Notre-Dame-de-Douleur à Wasmes, à donner au libérateur du pays la main de sa fille Ida, qui était la plus belle demoiselle de tout le Hainaut.

Plusieurs bons chevaliers, excités les uns par l'honneur, les autres par l'attrait des récompenses promises, tentèrent la périlleuse aventure; mais aucun ne reparut.

Personne n'osait plus affronter le monstre, quand le jeune et vaillant chevalier Gilles de Chin, ayant vu à Mons la gentille Ida, que son père avait amenée à la cour de Baudouin IV, en devint tout subitement si épris, qu'il fit vœu de tuer le dragon pour la mériter. Il s'en découvrit à Ida, dont le cœur s'enflamma aussi pour un seigneur si beau et si brave; elle trembla pour lui, et l'amour lui inspirant de sages avis, elle donna au chevalier de bons conseils, qu'il ne manqua pas de mettre à profit..

Et premièrement, il fit faire en osier un immense mannequin, de la forme et grandeur du dragon, le couvrit d'une toile peinte de la même couleur, et dressa ses deux

bons chiens Aldor et Gontar, au moyen de leur curée qu'il recélait tous les jours dans les flancs de la machine, à venir l'attaquer et la déchirer sans peur. Des serviteurs, logés dans les pieds du dragon d'osier, le faisaient mouvoir, agitant avec des ressorts et des cordes son horrible tête et sa queue énorme, tandis que Gilles de Chin, sur son cheval favori, caracolait alentour, pour accoutumer aussi son destrier à la vue et aux mouvements du dragon.

Tout cela se fit en secret; ces sages apprêts durèrent six mois, pendant lesquels le monstre continuait à dévaster la contrée, sans que nul parût songer à autre chose qu'à fuir.

Quand Gilles de Chin reconnut que ses chiens et son cheval ne lui manqueraient pas, dans le duel terrible qu'il allait provoquer, il brûla son mannequin; et se présentant devant le comte de Hainaut, il lui demanda la permission d'aller combattre le monstre. Toute la cour, le voyant si jeune et si beau, et se rappelant ses beaux faits en Palestine, où il avait combattu, s'affligea d'avance de sa perte; Baudouin fit ce qu'il put pour le détourner d'un projet si téméraire. Mais, à la grande surprise du Comte et du seigneur de Chièvres, Ida, qui n'avait que seize ans, se leva tout à coup, et jetant son écharpe à Gilles de Chin:

— Allez, bon chevalier, dit-elle; et par Dieu et Notre-Dame, vous sauverez le Hainaut.

Gilles prit l'écharpe, la mit à son cou, et s'écria :

— Par le saint nom du Seigneur! par saint Michel et saint Georges! par sainte Waudru notre patronne et par Notre-Dame-de-Wasmes, je jure de ne rentrer dans Mons que vainqueur du dragon.

Toute l'assistance répondit: — Ainsi soit-il. Tout le

monde se leva ; et Gilles, au milieu de toute la cour, fut conduit jusqu'à la porte du Rivage. Il était monté sur son bon cheval, bardé de fer, escorté de ses deux fidèles chiens, Aldor et Gontar, que protégeaient de larges colliers à longues pointes; Gilles lui-même, vêtu d'une solide cuirasse, le casque d'acier en tête, chaussé de bottes d'airain, portait sa grande lance, et la vaillante épée avec laquelle déjà il avait tué en Palestine un crocodile et un lion. L'écharpe d'Ida flottait à son cou, croisée par une courroie verte qui soutenait son écu, aux armes mêlées de Chin et de Coucy, qui étaient les siennes, de Berlaimont et de Chièvres, qui étaient celles de sa dame. Il était suivi de ses quatre écuyers ou serviteurs, vêtus de rouge et montés sur de petits chevaux blancs.

Après qu'on eut fermé les portes de la ville, toute la cour et les bourgeois montèrent sur les tours, pour être spectateurs du combat. Les cloches ébranlaient les clochers; dans toutes les églises, les prêtres, les religieuses et les moines priaient au pied des autels. On était à la fin d'octobre 1133. Gilles se rendit d'abord à Wasmes; se mettant à genoux devant la sainte image de Notre-Dame, il ne voulut combattre qu'après avoir imploré l'assistance de la

mère de Dieu. Alors se sentant pénétré d'un bon courage, il commanda à ses écuyers de l'attendre à cheval devant la chapelle, et de ne venir qu'à son cri.

Il s'avança donc seul avec ses deux chiens, vers le repaire du dragon. Aldor et Gontar, ardents et animés à la voix de leur maître, emplissaient les airs de vastes aboiements. Le monstre les entendit; il parut, siffla, lança des éclairs de ses yeux flamboyants, déploya ses larges ailes, agita sa queue tortueuse et ses lourdes oreilles, et vint comme un torrent au chevalier, qui s'étant signé prit sa lance et poussa son bon cheval par bonds inégaux.

Le monstre ouvrait son énorme gueule souillée de sang et d'écume; et le destrier de Gilles commençait à s'étonner, quand l'intrépide Aldor et le courageux Gontar, se jetant aux flancs du dragon, surpris mais furieux de ne pouvoir les entamer, le forcèrent pourtant à tourner la tête. En ce moment Gilles lui enfonça sa lance dans la gorge; il en jaillit un sang noir et empoisonné; le dragon hurla d'une voix formidable, se retourna sur le jeune seigneur et fit un bond si puissant, que le cheval de Gilles recula.

Et peut-être, sans un secours merveilleux que quelques-uns attribuent à Ida de Chièvres, mais que d'autres considèrent comme une intervention plus élevée, le chevalier eût-il succombé. Une jeune et blanche pucelette parut tout à coup, tenant en main une petite lanterne. Elle jeta devant le cheval de Gilles un fagot d'épines. Le chevalier, le relevant de la pointe de sa lance, l'enfonça dans la gueule du dragon, dont les deux chiens étaient parvenus à déchirer les flancs. Alors la vaillante jeune fille mit le feu au fagot. Le monstre se débattit de ses ailes et de sa queue,

déracina les arbres voisins et fit frémir la terre de ses bondissements. Gilles, ne se troublant point, sauta de cheval, saisit le moment pour se précipiter sous le monstre et lui

plongea sa longue épée dans le cœur, au seul endroit où sa peau était pénétrable. Après quoi, il remonta sur son bon coursier, siffla ses fidèles chiens, rappela ses écuyers; et

tandis que le monstre expirait, il chercha la pucelette qui avait disparu.

On avait vu tout ce combat, du haut des tours de Mons. Dès que le chevalier eut repris le chemin de la ville, escorté des bonnes gens de Wasmes et des villages voisins, qui chantaient ses louanges et fêtaient ses chiens et son cheval, il vit venir à sa rencontre toute la cour de Hainaut, tout le clergé et tout le peuple de Mons, avec les bannières et les instruments de musique. Ce fut une grande fête. Les deux chiens de Gilles marchaient à ses côtés, l'un fier et se dressant comme un vainqueur, l'autre persuadé sans doute que son maître venait d'échapper à un grand péril et ne cessant de lui adresser, tout en suivant le chemin, de bons et tendres regards, tous deux semblant reconnaître, ainsi que le palefroi, qu'ils avaient mérité les caresses et les honneurs dont les comblait la multitude.

Gilles donna son cheval et ses chiens à la ville de Mons, qui les nourrit et les choya honnêtement. Il épousa Ida de Chièvres, devint chambellan de Hainaut, conseiller du Comte, seigneur de Berlaimont, Sart, Germignies et autres lieux, et laissa un nom qui ne périra point dans les Pays-Bas.

Jusqu'à la fin du dernier siècle, on faisait le 12 d'août avec grandes cérémonies, dans l'abbaye de Saint-Ghislain, le service funèbre de Gilles [1]; et tous les ans, la ville de Mons fête encore, le dimanche de la Trinité, le souvenir de

[1] « L'an 1137, trois jours avant la mi-août, trépassa messire Gilles de Chin, qui fut tué d'une lance et est celui qui tua le gayant. Et en fait-on l'obit à Saint-Ghislain en l'abbaye où il gît, trois jours devant la mi-août, aussi solennellement qu'on fait du roi Dagobert qui fonda l'église, etc. » *Inscription rapportée par Le Mayeur.*

sa grande victoire. Des accessoires burlesques se sont joints, il est vrai, aux représentations anciennes. Un immense dragon d'osier, que des hommes cachés font mouvoir, est promené par la ville; un chevalier, couvert de fer et vêtu à l'antique, le poursuit à cheval. Il représente Gilles de Chin.

Les chiens ne sont pas oubliés; les écuyers les représentent, équipés singulièrement dans de petits chevaux de Frise en carton; on les appelle les *chins-chins;* le dragon, par antichrèse sans doute, se nomme le *Doudou*. La pucelette y figure. Mais nous ne savons pas pourquoi on y introduit des diables, des hommes sauvages et des chabourlettes ou jeunes paysannes qui font le *lumçon* [1] tournoyant autour du monstre, vaincu finalement par Gilles de Chin.

Cette mascarade attire souvent à Mons une grande affluence de curieux.

Vous pouvez voir, à la Bibliothèque publique de Mons, la statue ancienne de Gilles de Chin; à ses pieds est un de ses chiens; on a sculpté aussi la tête du dragon, qui a des traits de ressemblance avec celle d'un grand crocodile. Ce qui a fait dire à des critiques que le Doudou était un de ces monstres, tué en Égypte par Gilles de Chin, lequel avait fait la Croisade. D'autres ont prétendu que Gilles avait vaincu un soudan, dont le Doudou ne serait qu'une altération. Quelques-uns l'ont confondu avec un autre Gilles, qui occit Thierry d'Avesnes, de qui ils font un brigand pour consolider leur système. Il en est enfin qui soutiennent que

[1] Limaçon, en patois de Mons.

la légende de Gilles est une allégorie, qu'il dessécha tout simplement un marais, parce que Droog, d'où est venu dragon, disent-ils, signifie en flamand *sec*. Mais on n'a jamais parlé flamand à Mons. Il en est enfin qui appliquent l'allégorie à quelque idole, que Gilles, dont ils font un saint, parvint à renverser. Quoi qu'il en soit, n'allez pas émettre ces doutes dans les nombreux cabarets qui, autour de Wasmes (où l'on fait aussi la procession du dragon), portent, en mémoire de Gilles de Chin, l'enseigne de l'Homme de Fer.

XXXIV. — GUILLAUME DE LOO.

Qui pourra le juger?
CAMPISTRON.

INSI le comte Guillaume Courte-Cuisse n'était pas, comme on l'a vu, possesseur paisible de la Flandre. Arnould-le-Danois, Thierry d'Alsace et Guillaume de Loo, descendaient au même degré que lui de Baudouin V, et ils en descendaient par Robert-le-Frison, tandis que lui ne tenait son titre que de Mathilde, sœur de Robert, laquelle avait été reine d'Angleterre.

Arnould-le-Danois, n'étant presque pas connu en Flandre, avait été facilement repoussé. Thierry d'Alsace, habile et

loyal, gagnait peu à peu tous les partisans que Guillaume perdait par sa prédilection exclusive pour les Normands. Guillaume de Loo eût tout rallié, sans l'horreur que le meurtre de Charles-le-Bon avait causée, meurtre dont on le croyait complice. Il était appuyé par sa tante Clémence de Bourgogne, veuve de Robert de Jérusalem, mère de Baudouin-à-la-Hache. Mais malgré toute sa puissance, la Comtesse-Douairière [1] ne put même parvenir à obtenir la liberté de Guillaume de Loo, que quand il eut promis de reconnaître le prince normand et de le défendre contre Thierry d'Alsace.

« Il faut convenir, dit M. le chanoine de Smet [2], qu'on lui faisait là une position difficile; mais il est impossible de ne pas le blâmer de l'avoir acceptée et surtout de s'être fait un jeu de la sainteté du serment, en désertant dès le lendemain une cause qu'il avait juré de défendre la veille. »

Nous trouvons les détails qui vont suivre, dans Gualbert, l'historien de Charles-le-Bon; c'est l'exposé des causes qui détachèrent les Flamands de Guillaume-le-Normand.

« A la fête de saint Pierre, le comte voulut faire prendre, pour le châtier, un de ses serviteurs qui se réjouissait dans la foire de Lille. Les Lillois s'y opposèrent; il s'éleva rapidement un conflit; les citoyens coururent aux armes et chassèrent le Comte et ses Normands. Guillaume aussitôt cerna la ville et força les habitants à lui payer quatorze

[1] Clémence avait eu pour douaire douze villes de Flandre; mais elle en avait déjà perdu quatre dans son opposition contre l'avénement de Charles-le-Bon.

[2] *Notice sur Guillaume d'Ypres ou de Loo.*

cents marcs d'argent. De là naquit l'inimitié entre eux et le Comte.

» Le 8 février de l'année suivante (1129), les bourgeois de Saint-Omer se révoltèrent à cause de leur châtelain, qu'ils accusaient d'avoir volé et dilapidé leurs revenus et d'exercer sur eux une rapacité impunie. Le Comte faisant voir, comme on le lui reprochait, qu'il préférait le châtelain aux bourgeois, vint mettre le siége devant Saint-Omer avec une forte armée et força les habitants à lui payer six cents marcs d'argent. De là se forma une grande défiance entre eux et le Comte.

» Huit jours après, les Gantois s'insurgèrent aussi contre leur châtelain, qui les traitait iniquement. Celui-ci alla trouver le Comte et l'amena pour rétablir la concorde. Guillaume voulant mettre les citoyens sous le joug et leur préférant encore son châtelain, les Gantois se réunirent, réclamèrent la protection de Daniel de Termonde et d'Iwan d'Alost; et Iwan porta à Guillaume ces paroles :

» — Seigneur Comte, si vous aviez voulu traiter justement vos bourgeois et nous leurs amis, vous auriez dû empêcher les dures exactions dont on se plaint. Mais au mépris du bon droit et des serments, vous avez brisé vous-même le pacte juré; vous avez violé votre foi et trompé la nôtre. On sait les violences que vous avez fait subir aux Lillois et vos injustices perverses à Saint-Omer. A présent, si vous le pouviez, vous ne traiteriez pas mieux les Gantois. Mais puisque vous êtes seigneur de ce pays, vous devez le gouverner justement. Tenez votre cour à Ypres, si vous voulez, puisque cette ville est au centre du Comté; que les seigneurs et les plus sages du clergé et du peuple s'y as-

semblent en paix et sans armes, et que tous nous jugent. Si vous pouvez nous gouverner selon les intérêts et l'honneur du pays, nous consentons à vous maintenir. Mais si vous cherchez à vous mettre au-dessus des lois, si vous êtes sans foi, si vous devenez parjure, quittez le Comté; et nous ne serons pas empêchés de le confier à quelque autre qui saura bien l'administrer. Nous sommes les médiateurs entre le roi de France et vous, seigneur Comte; et vous ne pouvez rien faire d'important sans prendre notre conseil. Il paraît que vous l'oubliez.

» A cette harangue, le Comte furieux s'élançant se fût précipité sur Iwan, s'il l'eût osé devant la multitude. Il lui cria :

«— Je rejette, pour devenir ton égal, la foi et l'hommage que tu m'as prêtés; et je veux te prouver par un combat singulier que j'ai raison.

» Mais Iwan, qui était sage, refusa le duel et fixa le jour prochain d'une réunion paisible à Ypres.

» Au jour dit, le Comte remplit la ville d'Ypres de gens d'armes, de soldats et d'hommes sans aveu qu'il savait disposés à faire un coup de main. Iwan et Daniel, l'ayant appris, ne s'avancèrent que jusqu'à Roulers. De là ils envoyèrent à Guillaume des hérauts chargés de lui dire :

» — Seigneur Comte, comme le jour de notre réunion a été fixé dans le saint temps du jeûne, vous auriez dû venir en paix, sans fraude et sans armes. Vous ne l'avez pas fait; et vous nous tendez des piéges. C'est pourquoi Iwan, Daniel et les Gantois vous font savoir qu'ils renoncent actuellement à l'hommage qu'ils vous ont prêté et qu'ils retirent la foi qu'ils vous avaient gardée jusqu'à présent. »

C'est dans ces entrefaites que Thierry d'Alsace se présenta. Iwan, Daniel et les Gantois se rallièrent à lui. Les Brugeois, à cette nouvelle, fermèrent leurs portes à Guillaume; la guerre éclata de toutes parts.

Revenons toutefois au vicomte d'Ypres. Les chroniqueurs exposent diversement les points sur lesquels on l'accuse. Les uns disent bien que Guillaume de Loo n'eut pas plus tôt vu tomber ses fers (*vincula*), qu'au lieu de soutenir son rival heureux, comme il l'avait promis, il ne chercha qu'à relever son parti contre Guillaume-le-Normand et contre Thierry d'Alsace; qu'il parvint à reprendre quelques-unes de ses places fortes, et en particulier celle de l'Écluse, que lui avait donnée la comtesse Clémence; que de là il fit des courses continuelles dans le pays, et commit pendant plusieurs années des brigandages sans nombre. Mais d'autres annalistes présentent sous une autre face cette partie de sa vie.

Peu après qu'on eut obtenu sa liberté, disent-ils, un nouveau rival de Guillaume-le-Normand se présenta; c'était Étienne de Blois, neveu du roi d'Angleterre; il fondait, du chef de sa mère, des prétentions qui avaient aussi leurs partisans. Ayant ouï le récit qu'on faisait des hautes qualités de Guillaume de Loo, Étienne l'alla visiter.

— Très-assurément, lui dit-il, le Normand ne restera pas une longue vie sur le trône où l'a assis la violence. On le chassera. Mais comme on dit qu'il ambitionne autre chose et qu'il veut reconquérir la Normandie, je le surveille.

— Il vise plus haut, répondit le vicomte d'Ypres. Il n'oublie pas que son père a été roi d'Angleterre. Aussi, il

écrase d'impôts les bonnes gens de Flandre ; il amasse des trésors ; il équipe des vaisseaux.

— S'il s'embarque, la Flandre lui échappe pour tomber dans vos mains, seigneur de Loo. Mais l'Angleterre.... Henri Ier n'a qu'une fille, dont la hauteur et les emportements sont redoutés. — Je suis le proche parent du Roi, qui me comble de faveurs. Nous pourrions nous entr'aider. Soyez à moi, je serai à vous. Allons dans les sentiers de la patience. Le temps est un grand conducteur. Demeurons seulement sur nos gardes.

Après que ces deux ambitions se furent entendues, Étienne et Guillaume se lièrent par une sorte d'alliance et ils partirent ensemble pour l'Angleterre.

En cédant la Flandre si disputée au vicomte d'Ypres, Étienne comptait s'en faire un soutien. Il devait lui fournir une armée pour renverser le protégé de Louis-le-Gros ; et ensuite Guillaume de Loo devait se tenir prêt à soutenir son ami, quand le moment serait venu de saisir la couronne d'Angleterre.

Le vicomte d'Ypres reconnut bientôt qu'Étienne ne s'abusait pas dans ses espérances. Le roi Henri l'idolâtrait ; les barons estimaient sa bravoure et son activité ; sa libéralité, ses manières affables lui avaient gagné l'amour du peuple anglais. Il cachait si adroitement ses pensées ambitieuses, qu'elles échappaient aux regards pénétrants du vieux monarque.

Il y avait peu de jours que les deux amis étaient à Londres, et déjà dans l'intimité, Guillaume de Loo saluait tout bas Étienne du titre de roi d'Angleterre. Mais pour le devenir, Étienne voulait attendre la mort paisible du Roi,

son bienfaiteur. Et d'abord il obtint une bonne flotte, à la tête de laquelle Guillaume de Loo s'embarqua pour aller combattre le Normand.

Pendant le temps rapide de son absence, tout en Flandre était bien changé. Gand, Bruges, Lille et d'autres villes, ne pouvant plus supporter le gouvernement de Guillaume-le-Normand, lui avaient fermé leurs portes et avaient engagé Thierry d'Alsace à lui faire bonne guerre, promettant de le seconder. Iwan d'Alost et Daniel de Termonde l'appuyaient. La moitié du pays s'était soulevée. On avait battu le Normand à Saint-Omer. Une autre affaire s'était livrée auprès d'Alost, entre toutes les forces de Guillaume de Normandie et toutes celles de Thierry d'Alsace. Obligé de céder au nombre, Thierry s'était réfugié dans Alost. Guillaume se présente aux portes; il somme la ville de le recevoir. Pour toute réponse, un arbalétrier alostois, nommé Nicaise, lui décocha, du haut d'un bastion, une lourde flèche qui l'atteignit à l'épaule; le bras s'enflamma, ainsi que la poitrine; Guillaume de Normandie mourut cinq jours après [1], au bout d'un règne orageux de dix-huit mois; et Thierry d'Alsace venait d'être reconnu comte de Flandre, lorsque le vicomte d'Ypres voulut aborder. Il fut repoussé à Damme; et il sentit, à l'enthousiasme qui saluait le nouveau règne, que son parti maintenant était perdu : il s'en

[1] C'est depuis cette époque, dit-on, que la confrérie des arbalétriers d'Alost porte dans ses processions un géant, qu'on appelle le Tyran d'Alost.

On voit, dans Gualbert, que Guillaume de Normandie fut percé d'un coup de lance qui lui cloua la main dans la poitrine et qu'il en mourut quelques heures après.

retourna en Angleterre où le vieux roi le consola par des dignités et des richesses ; c'était en l'année 1129.

La suite de la vie de Guillaume de Loo se détache de l'histoire des Pays-Bas. Nous la retracerons rapidement.

En 1135, le vieux roi d'Angleterre Henri Ier mourut. Étienne, qui s'était préparé, se fit proclamer roi à Londres ; il fut sacré par l'archevêque de Cantorbéry, au détriment de Mathilde, fille du feu roi, qui avait peu de partisans. Pour se consolider, Étienne donna des priviléges et abolit des coutumes oppressives; il s'allia avec le roi de France, et fit reconnaître son fils duc de Normandie.

Les grands du royaume, profitant du besoin que le nouveau prince avait de leur concours, fortifièrent leurs châteaux, firent battre monnaie et voulurent régner indépendants sur leurs seigneuries. Étienne n'eut pas la force de résister avec modération à ces envahissements ; il crut devoir reculer sur les priviléges qu'il avait octroyés. Aussitôt la guerre éclata ; le parti de Mathilde s'accrut de tous les mécontents. David, roi d'Écosse, entra en Angleterre pour soutenir les droits de la princesse, dont il était l'oncle. Étienne donna le commandement de ses armées à Guillaume de Loo, qu'il savait vaillant et habile. Le vicomte d'Ypres battit trois fois les Écossais et les força à la paix avec Étienne.

On lit que, dans ses guerres en Angleterre, Guillaume de Loo était secondé par une troupe formidable de ces aventuriers que les historiens appellent *Brabançons,* sortes de compagnies-franches formées de vétérans de la première croisade et d'hommes endurcis de tous les pays, à qui le nom de Brabançons fut donné sans doute, parce que

dans le commencement, ceux de ce pays faisaient le plus grand nombre. Il paraît qu'il les avait emmenés des Pays-Bas.

Mais Robert de Glocester, fils naturel du feu roi, s'étant déclaré le champion de Mathilde, s'avança à son tour avec une puissante armée. Une grande et célèbre bataille se livra à Lincoln. Étienne, qui avait jugé à propos de se mettre en personne à la tête de ses armées, fit des prodiges de valeur, qui ne l'empêchèrent pas d'essuyer une rude défaite. Dans ce moment de calamité, lui-même fut pris par ses ennemis, chargé de fers et conduit à Glocester, où il se vit enfermé dans une étroite prison.

Les courtisans du roi Étienne l'abandonnèrent, dès qu'ils le surent dans les fers, et portèrent leurs hommages à Mathilde. Guillaume de Loo, qui seul lui restait fidèle, ayant réuni à la hâte les débris de son amée, se retourna fièrement contre Robert de Glocester, l'attaqua, sans s'effrayer des avantages que lui donnait sa victoire, le battit, le fit prisonnier à son tour; et courut assiéger Mathilde, qui était dans Winchester: il mena l'assaut si chaudement que la Princesse, pour ne pas tomber au pouvoir d'un ennemi qui avait repris le dessus, fut obligée de consentir à l'échange de Robert de Glocester contre le roi Étienne.

Ce prince remonta donc sur son trône; il récompensa les services signalés du guerrier flamand, en lui donnant le comté de Kent.

Mais en 1154, Henri II, fils de Mathilde, ayant succédé à Étienne, Guillaume de Loo, qui avait perdu la vue, sentit qu'il n'était plus à son aise chez les Anglais; il revint en Flandre; il fit un pieux retour sur lui-même, renonça aux vieilles idées d'ambition, se réconcilia avec Thierry

d'Alsace, et vécut dix ans encore pratiquant les bonnes œuvres, dans son château de Loo, au territoire de Furnes.

La fin de cette histoire, s'il fallait en croire Meyer, serait triste et pénible. Cet annaliste conte que Guillaume de Loo rentra dans son pays avec un jeune enfant ; quoiqu'il fût aveugle et cassé, en lui permettant d'habiter la Flandre, on lui imposa la condition qu'il remettrait son fils comme otage; et ceux qu'on chargea de garder l'enfant lui crevèrent les yeux, pour qu'il ne fût pas plus dangereux en

grandissant que ne l'était alors son père. Ce fait nous paraît dur à croire. Meyer dit encore que le pauvre enfant mourut de ce supplice.

XXXV. — LE SIÉGE DE BOUILLON.

Restituez, mon père, restituez!
BOUILLY, *l'Abbé de l'Épée.*

ANS l'année 1140, le Luxembourg et le pays de Namur étaient devenus l'héritage du jeune comte Henri, dit l'Aveugle, selon les uns à cause d'une infirmité qui lui survint dans sa vieillesse, selon d'autres à cause de sa témérité à la guerre. Durant tout le cours de son long règne, il se montra passionné pour les combats et il saisit avidement toute occasion de guerroyer que les circonstances lui présentèrent; en quoi on lui reproche d'avoir fait le malheur de ses sujets et la désolation de ses voisins.

A cette époque de soulèvement général contre toute autorité trop pesante, les moines de Saint-Maximin se révoltèrent contre leur suzerain, l'archevêque de Trèves. Ils appelèrent à leur aide, Henri-l'Aveugle, leur avoué ou protecteur reconnu. Henri, ne désirant pas autre chose, entra à la tête de quinze cents hommes sur les terres de l'Archevêque et les dévasta. Le prélat réunit promptement une armée, qu'il partagea en deux colonnes; l'une se jeta sur le pays de Namur, l'autre sur le Luxembourg; elles portèrent

partout le ravage, puis se rassemblèrent dans la plaine de Bidbourg où Henri, vivement attaqué, fut battu après un grand carnage, et bloqué dans son château de Luxembourg, pendant que l'Archevêque vainqueur détruisait toutes ses forteresses.

Ces désastres ne corrigèrent point Henri-l'Aveugle. Trop épuisé alors pour exercer sur-le-champ des représailles contre l'archevêque de Trèves, qui s'était retiré, il ne chercha que les moyens de relever son honneur par des actions d'éclat. Il souhaitait une guerre. Il apprit avec joie celle qui se préparait pour la possession du château de Bouillon. Et quoiqu'elle l'intéressât fort peu, il y prit part avec ardeur.

Godefroid de Bouillon, au moment de partir pour la Croisade, avait, comme on l'a vu, engagé son château à l'évêque de Liége Otbert, en l'année 1096. Il en avait reçu treize cents marcs d'argent et trois marcs d'or, avec cette condition mentionnée par les écrits contemporains [1], que dans le cas où ses trois plus proches héritiers ne rembourseraient pas la somme prêtée, le duché de Bouillon resterait la propriété de l'église de Liége. Renaud, comte de Bar, se portant comme héritier du duché, le revendiqua en 1134; il offrait, pour rentrer en possession de ce domaine, de rembourser l'évêque de Liége. Mais pendant qu'on était en négociations, le comte de Bar, trouvant la violence plus expéditive que la justice, s'était emparé de nuit, par trahison, du château contesté, qu'il tenait depuis sept ans; de là il ravageait le pays de Liége; il avait brûlé la petite ville de Fosses; il en avait massacré les habitants,

[1] Voyez Gislebert, cité par M. de Villenfagne, dans ses Recherches.

quand l'évêque de Liége, Albéron II, ayant enfin pris toutes ses mesures, se disposa sans bruit à châtier tant d'excès et à ressaisir le fort usurpé. Le comte de Namur avait embrassé le parti du prince des Liégeois.

Henri-l'Aveugle et Albéron II sortirent de Liége le 17 août 1141, à la tête de trois mille cavaliers et d'une infanterie dont les historiens exagèrent prodigieusement le nombre, car ils le font monter à cent mille hommes. L'armée liégeoise marcha si secrètement et si vîte, que les deux fils du comte de Bar chassaient dans les environs de Bouillon, lorsqu'il leur fallut fuir en toute hâte, pressés par l'avant-garde de l'Évêque. Bouillon fut bloqué aussitôt, dans un moment où, ne s'attendant à rien de semblable, la place manquait de vivres. Ce château, situé tout au haut d'un roc très-escarpé, que l'on croirait à pic dans beaucoup

d'endroits, passait pour imprenable. Renaud de Bar s'en était emparé par la ruse; l'évêque de Liége espéra le reconquérir par la famine. Les deux fils du comte de Bar, rentrés dans la forteresse qu'ils se disposaient à défendre, prévoyant le système du siége, avaient envoyé leurs plus

braves guerriers à la garde d'un moulin fortifié, situé au milieu de la Semoi, petite rivière qui coule au pied de Bouillon. Ce moulin était le seul qui pût fournir de la farine aux assiégés. Le comte de Namur se chargea immédiatement de le détruire; et il s'élança à la tête d'une troupe d'élite. Ce prince bouillant marchait toujours revêtu d'une riche armure qui partout le faisait reconnaître; ce fut contre lui que se dirigèrent tous les traits. Une flèche, qui l'atteignit à la cuisse, le renversa dans la rivière. Il s'en releva si furieux que, ne reconnaissant pas les siens, il frappait ses propres soldats; cette absence de raison ne dura qu'un instant. Le sang qu'il perdait l'affaiblit; on l'emporta dans sa tente, où sa blessure ne fut pas plus tôt pansée, qu'il voulut revenir sur le champ de bataille. Mais il ne put que renverser la digue qui ménageait l'eau dont le moulin tirait sa force. Les retranchements de cet édifice, protégés par un ouvrage avancé, furent gardés par les assiégés; et le blocus traîna en longueur.

La petite garnison qui occupait le château, n'étant pas nombreuse, vécut avec parcimonie et tint plus longtemps qu'on ne l'avait prévu. Il arriva au contraire que les Liégeois, qui avaient compté sur un siége de quelques jours à peine, manquèrent eux-mêmes de vivres. Ils étaient dans un pays dépourvu de subsistances et privé de communications; ils ne tardèrent pas à murmurer. L'Évêque, pour relever leur constance et empêcher les désertions dont il était menacé, annonça qu'il allait faire venir au camp la châsse de saint Lambert. A cette nouvelle tout le monde reprit courage; des exprès partirent pour Liége.

En attendant leur retour, le comte de Namur, qui ne

pouvait rester inactif, fit construire une énorme tour de bois, que l'on couvrit de peaux fraîches, pour la préserver de l'incendie ; des archers s'y placèrent en grand nombre ; puis au moyen de quatre roues sur lesquelles portait la haute machine, on essaya, avec des poulies et des ressorts, à la faire approcher du rocher dont le sommet se couronnait du château de Bouillon. Mais les cordes et les ressorts cassèrent ; et la tour mobile ne put être d'aucun usage. Le corps de saint Lambert arriva alors au milieu des assiégeants.

Les bourgeois de Liége, à la suite de grandes difficultés pour laisser sortir la châsse de leur ville, avaient exigé que toute leur milice bourgeoise l'accompagnât jusqu'au camp de l'Évêque, après avoir juré de rapporter le saint dépôt. Un abondant convoi de vivres, qui suivait la châsse, remit la discipline parmi les troupes ; elles saluèrent le patron de Liége par les plus vives démonstrations d'allégresse. Tous les historiens content que le fils aîné du comte de Bar, contemplant du haut des tours de Bouillon l'éclatante procession qui amenait la sainte relique, tomba à la renverse, à l'instant même où la châsse s'arrêta devant les remparts, frappé selon les uns par une main invisible, victime selon d'autres d'un vertige produit par le spectacle animé qu'il avait sous les yeux. Pour lui, au bout de quelques heures, ayant repris ses sens, il sentit qu'il était atteint mortellement ; il considéra ce qu'il venait d'éprouver comme un effet de la colère céleste [1] ; il conseilla à son frère et à ses officiers de restituer Bouillon. Mais on ne l'écouta point.

[1] Gilles d'Orval, dans Chapeauville, p. 577.

Tout ce qu'il obtint, ce fut qu'on enverrait au comte de Bar une députation chargée de lui demander ses ordres, tandis que les Liégeois se décidèrent à un assaut.

D'abord le comte de Namur, retournant à l'attaque du moulin, l'enleva enfin et le brûla avec les bastions en charpente qui le défendaient. L'armée dirigeant ensuite tous ses efforts sur une tour en bois qu'on appelait la tour de Beaumont, et qui semblait au haut du roc plantée dans les airs, on choisit le 17 septembre, jour où les Liégeois fêtaient saint Lambert, pour commencer l'attaque. Les assiégeants, pleins d'ardeur, avaient grimpé jusqu'au milieu des hauteurs; ils lançaient à la tour des flèches enflammées, des javelots chargés de matières ardentes; ils recevaient des grêles de pierres, qui les forcèrent à reculer. Dans cette circonstance, le comte de Namur donna une preuve de ce courage qui a pu lui mériter son surnom d'Aveugle. Voulant sans doute prendre à lui seul la tour, sans s'arrêter au péril, sans regarder derrière lui, en criant aux siens de le suivre, il monta intrépidement de rocher en rocher, se

frayant un chemin que jamais homme n'avait osé regarder

sans frémir ; il parvint au haut de la montagne, jusqu'au niveau de la tour. Il était là comme suspendu à une corne du roc, lorsqu'il s'aperçut que personne n'avait pu marcher sur sa route effrayante, qu'il était seul dans les airs, et qu'il n'avait devant lui que les soldats qui gardaient la tour. Ces hommes de guerre étaient frappés d'une telle stupeur, à la vue de l'action hardie de Henri, qu'ils restaient immobiles et dominés par le respect. — Seulement ils s'étaient rangés en ligne devant les créneaux pour lui barrer le passage. Ils se bornèrent à le prier de se retirer; car la partie n'était pas égale, et un seul coup de lance eut précipité l'imprudent guerrier d'une hauteur où mille morts l'attendaient. Henri-l'Aveugle se vit contraint à redescendre; il revint au camp et reprocha aux siens d'avoir eu peur.

Les provisions des assiégés étant épuisées, le comte de Bar, instruit du cruel accident de son fils aîné, fit demander à l'évêque de Liége une trêve de quelques jours et la permission d'envoyer au château de Bouillon Henri de Salm, son neveu, afin de permettre à ses fils de capituler, s'ils ne pouvaient tenir plus longtemps. Le Prince-Évêque accorda ces demandes. Sur le triste rapport que fit Henri de Salm, de la garnison qui était aux abois et du fils aîné de son oncle qui se mourait, le comte de Bar envoya l'ordre de rendre le château de Bouillon. Avant d'expirer, le jeune prince, qui se regardait comme frappé par saint Lambert, eut la joie de voir la restitution dont il n'avait cessé de donner le conseil. La milice liégeoise, après avoir porté dans Bouillon la châsse du Saint, la ramena triomphante à Liége; et depuis cette époque les évêques-princes des

Liégeois demeurèrent en possession du château que Godefroid leur avait cédé.

Le comte de Namur, dans cette expédition, avait marché uni aux Liégeois. Nous le retrouverons un peu plus tard en armes contre ce peuple. En attendant, une autre scène va nous arrêter dans le Brabant.

XXXVI. — TESTAMENT DE GODEFROID II.

Non omnis moriar.
HORACE.

Si l'histoire générale des Pays-Bas est trop souvent décousue au moyen-âge, elle est riche au moins en reliefs brillants, qu'il ne faut que rassembler pour former une imposante galerie. — Telles sont les scènes du XIIe siècle que nous allons reproduire, et dont les cœurs poétiques sentiront tout le prix.

On lit, dans nos vieilles chroniques, que, le 5 juin de l'année 1142, une réunion extraordinaire de hauts personnages animait des pompes de la Cour la sainte abbaye d'Afflighem, pieuse et austère solitude, bâtie depuis soixante ans seulement, refuge sacré où saint Bernard disait qu'il ne voyait que des anges, quand partout ailleurs, dans cette rude époque, il trouvait à peine des hommes.

L'éclatante arrivée de cette cour, qui jetait du mouvement et du bruit dans l'asile du silence, n'amenait pourtant ni la joie, ni les fêtes. Tous ces nobles seigneurs paraissaient dans le deuil. Les hommes d'armes qui encombraient les avenues portaient la tristesse empreinte sur leurs visages. Si dans les sombres corridors on entendait les pas pesants des gentilshommes et des archers, la voix humaine semblait devenue muette; et sans la variété des costumes, les armures étincelantes et la multitude des hôtes, on eût pu croire l'abbaye d'Afflighem toujours habitée par ses seuls religieux. Toutefois, l'empressement et l'inquiétude de toutes les physionomies eussent révélé quelque chose de terrestre et l'attente d'un événement grave.

Tout le monde se rendait à la grande salle, attenante à la chapelle. C'était le lieu où l'abbé d'Afflighem, qui était seigneur souverain, donnait ses audiences et réglait sa justice, que tempérait toujours la mansuétude. Là, en ce moment, sur un lit couvert de somptueuses draperies, où l'aiguille avait brodé en or le lion de Brabant, se trouvait un homme qui paraissait âgé de trente-cinq ans. Il était pâle, défait, amaigri, et semblait s'éteindre d'une maladie de poitrine. Cet homme était Godefroid II, dit le Jeune, duc de Brabant, marquis d'Anvers et duc de Lotharingie. Une belle et noble dame, la jeune princesse Lutgarde, son épouse, était assise auprès du chevet, tenant sur ses genoux un enfant d'un an, l'espoir des Brabançons.

Le prince malade souleva sa tête affaiblie, quand l'abbé d'Afflighem introduisit les seigneurs convoqués; et Lutgarde essuya ses yeux rouges de larmes. Les sires de Diest,

de Wemmel, de Bierbeck et de Wesemaele se rangèrent à droite du lit, autour de la Duchesse. Arnulphe, comte d'Aerschot, sénéchal de Godefroid II, Herzo, son chambellan, Henri d'Assche, son porte-étendard, se placèrent en silence de l'autre côté.

On vit entrer ensuite les sires de Dilighem, de Cobbeghem, de Zellick, de Dilbeck, de Bodeghem, de Lorebeck, de Berseele, de Haeren, de Lennick, de Droogenbosch, de Gaesbeck, de Ganshoren, de Masenseel, de Liedekerke, de Ravestein, les dames d'Anderlecht, de Brandenbourg, et la plupart des autres fidèles vassaux des ducs de Brabant.

Ceux de la puissante maison de Berthold, seigneurs de Grimberg, avoués de Malines, avaient été appelés aussi. Mais sachant d'avance quelles étaient les résolutions de Godefroid II, résolutions qu'ils ne voulaient pas approuver, ils ne se présentèrent pas. Tous leurs parents et tous les nombreux vassaux dont ils étaient suzerains firent défaut comme eux au rendez-vous d'Afflighem.

Le comte d'Aerschot, au nom de son seigneur le noble duc de Brabant, ayant invité tous les assistants à s'asseoir, Godefroid II se mit péniblement sur son séant; puis il dit lentement ces paroles, que l'abbé d'Afflighem écrivit, à mesure qu'elles étaient prononcées, pour conserver ainsi l'expression formelle des dernières volontés du bon duc, lequel entendait les donner comme son testament:

« Chevaliers, mes fidèles vassaux et mes braves amis, j'avais espéré une plus longue vie au milieu de vous. Le Ciel en ordonne autrement; et je sens qu'il faut nous séparer. Il n'y a pas deux ans que mon père Godefroid Ier est mort. Illustré dans la Croisade et dans les travaux d'un

long règne, le noble prince, qui a rehaussé son duché de Brabant par la dignité de duc de Lotharingie, repose dans cette pieuse abbaye d'Afflighem. J'ai voulu vous réunir ici, entre la tombe de mon père et le berceau de mon fils, pour donner plus de solennité à notre dernière entrevue.

» Je vous ai connus, dans tous les temps, loyaux et fidèles. Vous m'avez aidé à consolider dans les mains des ducs de Brabant ce titre de duc de Lotharingie, conquis par mon père. Aujourd'hui, chevaliers, jurez-vous de soutenir et de défendre mon fils Godefroid III, cet enfant que voici et qui va être votre prince? Car je ne suis plus qu'une ombre. Mes fidèles, ce petit enfant que je vous laisse et qui devient votre duc ne peut encore vous entendre. Mais Dieu est là; et j'emporte vos serments dans son sein. »

Tous les vassaux s'étaient levés, le cœur ému et la larme à l'œil. Ils s'avancèrent successivement, d'un pas grave, mirent le genou en terre et jurèrent tous, sur la tête de l'enfant, qui leur souriait dans les bras de sa mère, de le protéger de leurs biens et de leurs vies, — de l'aimer, — de le servir comme leur duc, — de le garder et de le maintenir, — appelant sur eux l'anathème, si jamais ils tombaient dans le parjure.

La figure de Godefroid II se ranima. Il reprit :

« Que Dieu vous rende, mes fidèles, la joie que vous me donnez. Mais, vous le voyez, nos plus puissants vassaux ont méprisé notre appel. La maison de Berthold marcherait-elle donc à la félonie? Les deux frères, Gauthier de Malines et Gérard de Grimberg, eussent voulu la tutelle de mon fils. Pouvais-je confier le jeune duc de Brabant à

cette famille si ambitieuse et si puissante, qui bientôt peut-être eût convoité le trône ducal?

» Je souhaite que notre enfant (car vous l'adoptez, chevaliers,) ne soit pas enlevé à sa noble mère. C'est l'unique prière qu'elle m'ait faite. Je lui nomme pour tuteurs, — si vous le trouvez bon, — les dignes seigneurs Gérard de Wesemaele, Jean de Bierbeck, Henri de Diest et Arnold de Wemmel. Je charge de gouverner son enfance le bon sire de Gaesbeck, notre ami à tous. Approuvez-vous ces choix, mes fidèles? »

Les vassaux du noble duc s'inclinèrent tous et jurèrent avec effusion de faire respecter ses dernières volontés. L'abbé d'Afflighem les ayant mises sur un parchemin, tous ceux des assistants qui savaient écrire les signèrent; les autres y posèrent leurs sceaux. Le cachet de l'abbaye, qui portait les clefs de saint Pierre unies aux armes ducales, ferma l'enveloppe de ce testament.

Alors, le malade, faisant un nouvel effort, déclara que, se sentant mourir, et ne pouvant plus songer qu'au salut de son âme, il abdiquait en ce même moment le pouvoir, dont il espérait n'avoir pas abusé, et qu'il le transférait à son fils, sur qui il appelait la bénédiction de Dieu. Aussitôt

les hérauts-d'armes proclamèrent le petit enfant duc sous le nom de Godefroid III. Tous les seigneurs et tous les chevaliers lui firent l'hommage accoutumé dans les mains tremblantes de sa mère et en présence des quatre tuteurs.

La réunion se rendit ensuite au réfectoire des moines, où une collation était préparée. Le petit enfant fut assis à la place de son père; et tous les assistants burent dans la même coupe — à son avenir!

Le bon duc Godefroid II, à qui le dévouement de ses vassaux fidèles avait causé une vive joie, se fit transporter à Louvain. Il y mourut huit jours après.

A la nouvelle de cette mort, les deux frères de la maison de Berthold, qui, depuis quatre cents ans fiers et riches, se regardaient comme souverains indépendants de Malines, quoique vassaux du duc de Brabant, et qui possédaient à Grimberg, près de Vilvorde, une forteresse réputée imprenable, les deux frères Gauthier et Gérard, furieux de ce qu'ils étaient exclus de la tutelle du jeune duc, quoiqu'ils se fussent attendus à cette mesure, annoncèrent qu'étant les plus puissants du pays et par conséquent les plus intéressés à la paix publique, ils allaient réclamer, les armes à la main, cette tutelle, qui ne pouvait leur être ôtée sans injure, ni remise en d'autres mains sans troubles.

Ils ne parlaient plus comme vassaux. Au contraire ils profitaient de l'occasion pour nier le devoir qui les liait au duché de Brabant, disant qu'ils tenaient de Peppin-le-Bref la seigneurie de Malines, et qu'ils n'en devaient qu'un hommage de forme à l'évêché de Liége, qui autrefois avait protégé leur fief.

Lutgarde, la duchesse veuve, âgée de vingt-quatre ans,

était une femme douce et timide. Elle s'épouvanta pour son fils. Le Brabant, épuisé par la Croisade, n'avait pas alors les grandes ressources qu'il eut depuis; et les domaines populeux de la maison de Berthold s'étendaient jusqu'à l'Escaut. Mais les tuteurs du petit duc étaient des hommes dignes du choix honorable que le Souverain avait fait d'eux; ils ne se troublèrent point. Ils firent sommer les chefs insoumis de venir rendre le serment féodal et jurer la foi de service qu'ils devaient à leur prince. Leur message ayant été repoussé formellement, ils déclarèrent Gauthier de Malines et Gérard de Grimberg félons et rebelles.

XXXVII. — LA BATAILLE DE RANSBECK.

Gardons-le bien, l'enfant, dont la puissance
A nos enfants doit servir de soutien.
Em. Dupaty.

Des deux côtés on courut donc aux armes.

Les seigneurs de Malines, dont l'opulence s'accroissait tous les jours par un vaste commerce, entretenaient des archers et gens de guerre en tel nombre, que leur ville s'appelait alors Malines-la-Belliqueuse. Ils rassemblèrent à la hâte tous les chevaliers qui leur étaient attachés comme parents, comme alliés, comme

vassaux, et tous ceux qui dépendaient de leur maison par des intérêts de commerce. Ils eurent bientôt une armée trois fois plus nombreuse et plus formidable que celle de l'enfant-duc.

Lutgarde et les quatre tuteurs, que des actes d'hostilité et de rébellion, commis du vivant même de Godefroid II, avaient mis sur leurs gardes, venaient aussi de lever toutes leurs forces. Le nombre de leurs hommes de guerre était petit.

Comme on vit bien qu'avec de telles ressources on ne pourrait soutenir une lutte qui devait être sérieuse et longue, Lutgarde, qui était une princesse de la maison de Luxembourg, rappela à ses fidèles conseillers que sa sœur Gertrude était femme de l'empereur Conrad III; que sa sœur Germaine était l'épouse du prince héréditaire de Constantinople, Manuel-Comnène; que le jeune duc de Brabant, par elle ou par son père, était allié aux cours de France, d'Angleterre, de Hollande, de Flandre et de Hainaut:

— Il faut, ajouta-t-elle, réclamer les secours de tous ceux qui tiennent à nous. Ils ne laisseront pas l'orphelin sans défense. Si le comte de Luxembourg et de Namur, notre cousin, n'était occupé à nous remettre en paix avec le Limbourg, il viendrait à notre aide. Mais du moins envoyez des messagers à tous nos autres parents.

Des émissaires furent expédiés sur-le-champ. Conrad III promit des troupes qui ne vinrent point. Manuel-Comnène ne donna que des paroles. Le roi de France et les autres princes s'occupaient uniquement des Croisades. Thierry d'Alsace, comte de Flandre, quoiqu'il se livrât aussi avec

ardeur aux devoirs de la guerre sainte, fut le seul qui prit intérêt à la cause de l'enfant. Mais les secours qu'il donna d'abord n'étaient pas capables de sauver le Brabant. Il avait sur ses terres une de ces bandes indisciplinées, que l'on voit dans le même temps en France, en Allemagne, en Angleterre et dans les Pays-Bas, sous les noms de Routiers, de Compagnies-Franches, de Grandes-Compagnies et de Brabançons, parce que le Brabant fournit au douzième siècle beaucoup de ces aventuriers. C'étaient des hommes de tous pays; échappés à la glèbe dans les Croisades, ils se réunissaient en bandes nombreuses, vendaient leurs services au premier prince qui avait besoin de troupes et vivaient de guerre et de pillage. On en vit de très-vaillants dans les batailles. Mais ils étaient souvent gens de bruit et de désordre plutôt que bons guerriers. Ceux que Thierry d'Alsace envoya comme soutiens du berceau de Godefroid III venaient de quelque expédition lointaine. Leur petit nombre et le mauvais renom qu'ils s'étaient fait dans le pays rassurèrent mal les chefs du Brabant.

Les troupes aguerries et disciplinées des seigneurs de Malines s'étaient emparées de Vilvorde et des villages voisins, qu'elles avaient livrés aux flammes. Elles portaient la dévastation dans les campagnes et jetaient la terreur jusqu'aux portes de Bruxelles. Les quatre tuteurs, renforcés de la bande fournie par Thierry d'Alsace, marchèrent à l'ennemi. Gérard de Wesemaele, qu'on trouve nommé dans quelques titres d'alors maréchal de Brabant, était chargé du commandement de l'armée ducale. Il disposa habilement ses troupes, qui prirent confiance quand les aventuriers, voulant montrer qu'ils valaient mieux que leur

renommée, demandèrent à marcher à l'avant-garde et à soutenir le premier choc. La bataille se livra entre Vilvorde et Bruxelles. La poignée des auxiliaires intrépides se fit tailler en pièces; et la petite armée nationale du Brabant fut repoussée par le nombre jusque dans Bruxelles, dont on se hâta de fermer les portes. La consternation devint générale.

Il fallait une prompte résolution. Tout le monde sentait que Thierry seul, dont les états touchaient au Brabant, pouvait assez tôt donner d'autres secours. Mais comment les lui demander, après l'extermination si rapide du premier renfort qu'il avait envoyé? Les quatre tuteurs, remettant la garde de Bruxelles et du jeune duc à Lutgarde et aux sires de Gaesbeck et de Horn, montèrent à cheval et se rendirent à Alost. Le comte souverain d'Alost [1] se montrait favorable au Brabant. Ils trouvèrent chez lui Thierry d'Alsace, qui était son frère d'armes, car les deux princes s'étaient croisés ensemble. Ils lui exposèrent l'affreuse extrémité où étaient réduits les Brabançons. Mais malgré leur démarche, leurs supplications et les instances du comte d'Alost qui les appuyait chaudement, Thierry déclara qu'il ne leur permettrait de lever des hommes dans les Flandres qu'à une seule condition expresse et formelle; c'était que le jeune duc, lorsqu'il serait en âge, se reconnaîtrait son vassal, et que présentement ses quatre tuteurs jureraient et signeraient, scellé de leur sceau, cet engagement pris en son nom.

[1] Le comté d'Alost, principauté détachée alors de la Flandre, depuis plus d'un siècle, fut réunie un peu plus tard à la couronne flamande, sur la tête de Philippe d'Alsace, fils de Thierry.

Les bons chevaliers sentirent leur cœur se serrer; de grosses larmes roulèrent dans leurs yeux, à cette proposition qui froissait l'orgueil de leur maître. Dans ces siècles où la fidélité commençait à devenir héréditaire, on donnait déjà ce nom à un enfant. D'un autre côté, ils considéraient avec effroi les pressants dangers de la patrie. Après les avoir laissés quelques instants, le comte d'Alost les prit à part et leur dit :

— Vous ne pouvez hésiter. Les Berthold sont les plus forts; ils seront vainqueurs. Aimez-vous mieux que votre duc soit détrôné ou vassal des avoués de Malines, que vassal du noble comte de Flandre? D'ailleurs, ajouta-t-il tout bas, vous vous engagez seuls. Le jeune duc n'a pas deux ans. Avant qu'il soit majeur, seize années s'écouleront. En ce moment, Thierry d'Alsace, dont vous devez apprécier l'âme héroïque et loyale, est dans toute sa force et dans tout son orgueil. Il va reprendre le chemin de la Palestine; il puisera, dans les saints lieux, des sentiments plus chrétiens; et quand le temps sera venu, vous obtiendrez de lui quelque transaction généreuse. Aujourd'hui, songez à sauver le pays et le trône.

Les tuteurs ne balancèrent plus. Ils jurèrent, quoique en gémissant, et signèrent, sous leur responsabilité personnelle, une promesse de vasselage.

Dès le lendemain, un appel fait aux Flamands par leur vaillant comte mit sur pied en peu de jours une petite armée qui se dirigea sur Bruxelles. Plusieurs chevaliers et bons personnages de la noblesse flamande, engagés par Frédéric d'Alsace, frère de Thierry, tinrent à honneur de marcher à cette guerre.

La Duchesse et les seigneurs du Brabant soupirèrent amèrement, lorsqu'ils apprirent les conditions imposées aux quatre tuteurs. Mais personne ne leur en fit reproche, tant leur fermeté et leur sagesse étaient révérées.

Les Berthold, ayant su l'arrivée des Flamands, se retirèrent dans Grimberg et dans Malines, concentrant dans ces deux places toutes leurs troupes. Le sire de Wesemaele sortit avec quelques détachements pour les harceler. Par représailles des dévastations qu'ils avaient semées autour de Bruxelles, il saccagea les environs de Grimberg et les faubourgs de Malines. Il irrita ainsi les deux frères, à qui il voulait montrer que les Bruxellois n'étaient ni abattus, ni effrayés. Les deux seigneurs rebelles s'ébranlèrent donc; et on apprit tout à coup que leur armée, appuyée sur la redoutable forteresse de Grimberg, se déployait en avant de Vilvorde et prenait position dans les plaines de Ransbeck, près de Trois-Fontaines. Cette armée était plus considérable encore que celle du petit duc, malgré ses auxiliaires flamands.

On trouva que les frères Berthold étaient un peu plus prompts qu'on ne l'eût voulu. Ils avaient appris que le comte d'Alost, qui avait promis son secours aux quatre tuteurs, levait des troupes à la hâte et se disposait à venir. Ils voulaient livrer bataille avant l'arrivée de ce renfort. Wesemaele essaya en vain de gagner deux ou trois jours. Les Bruxellois, piqués par les sarcasmes des guerriers de Malines, déclarèrent qu'ils voulaient le combat. Les Flamands ne témoignaient pas moins d'impatience. Donc le 24 septembre, après qu'elle eut entendu la sainte messe, toute l'armée du petit duc de Brabant, qui formait près de

six mille hommes, fut passée en revue dans les rues de Bruxelles.

Comme tous ces guerriers, par de grands cris, demandaient à voir l'enfant pour qui ils allaient combattre, sa mère l'apporta dans ses bras et le présenta aux troupes qui défilèrent devant lui. Il parlait à peine; mais sa beauté et les petits saluts gracieux qu'on lui avait appris à faire avec gentillesse suffirent pour exciter un enthousiasme général.

— Son berceau verra une victoire! disait-on de toutes parts.

Tandis qu'on disposait tout pour sortir le lendemain matin avant le jour, le vieux sire de Gaesbeck vint trouver la Duchesse.

— Madame, lui dit-il, vous avez entendu les cris de l'armée. La journée de demain, si vous le voulez, sera décisive. Il faut pour cela que le jeune prince soit présent sur le champ de bataille.

La Duchesse pâlit à ce mot. Elle pressa son fils contre son sein, comme si elle eût craint qu'on ne le lui ravît à l'instant même.

— Y pensez-vous? dit-elle avec effroi. Sur le champ de bataille un enfant! Oubliez-vous que ce champ de bataille peut devenir un champ de mort?

— Nos ennemis n'approcheront jamais du jeune duc, reprit le vieillard. Les Brabançons ne reculeront pas, lorsqu'ils verront au milieu d'eux le berceau de leur prince.

— Nous irons donc, dit Lutgarde.

Le jour suivant, aux premières lueurs de l'aurore, l'armée alliée, brabançonne et flamande, sortit de Bruxelles en bon ordre. Elle s'alla ranger au-dessus de Strombeck,

s'appuyant sur la Senne, devant l'autre armée qui, dans son développement, occupait tout le fond de la plaine. Le hameau de Ransbeck, dépendant de Vilvorde et qui a donné son nom à la bataille, fut presque entièrement détruit dans cette affaire.

Il y avait, près de l'endroit qu'on appelle la Maison-aux-Cailles (Kwakkelhuys), en un lieu que traverse à présent le canal de Vilvorde, qu'on a percé depuis, un bouquet d'arbres devant lequel s'arrêta le cortége qui amenait l'enfant-duc au champ du combat. Un jeune chêne très-élancé s'avançait comme une vedette sur la plaine. Le sire de Gaesbeck ôta le petit prince aux embrassements de sa mère; on suspendit aux branches du chêne le berceau qui

portait l'enfant; l'étendard de Brabant fut déployé au-dessus de cette jeune tête sacrée. La mère inquiète resta au pied

de l'arbre, gardée par le sire de Gaesbeck et par quelques serviteurs dévoués qui, à cheval et bien armés, portaient de grands boucliers pour protéger le berceau.

L'armée s'étendait au-devant de ce petit groupe et semblait ainsi commandée par un enfant.

Avant de tirer l'épée, le sire de Horn alla proposer encore aux seigneurs de Malines de remettre la décision de la querelle au jugement de douze vieux seigneurs choisis par les deux partis.

— Pourquoi, leur dit-il, voulez-vous ensanglanter la couronne naissante d'un enfant qui est votre suzerain et qui ne vous a fait aucune offense?

Mais les frères de la maison de Berthold répondirent fièrement que l'affaire ne pouvait plus se vider que par les armes.

Ainsi, on sonna les trompettes. Les soldats frappèrent leurs boucliers de leurs glaives et de leurs lances; on vit briller les haches d'armes; des grêles de pierres, lancées par les frondes, se croisèrent en tous sens avec les flèches et les bâtons aigus, espèces de javelines encore fréquentes alors. La Duchesse tremblante couvrait de ses regards humides le berceau de son fils. La mêlée devint si ardente, si acharnée, si terrible, que la nuit seule put séparer les combattants; et l'on reconnut que la présence du petit duc avait ce jour-là balancé la victoire. Les Brabançons, quatre fois repoussés, avaient quatre fois reculé jusqu'à l'arbre où était le berceau; on n'avait pu les pousser plus loin.

Cette bataille, reprise le lendemain, dura trois jours entiers, furieuse et opiniâtre; et pendant ces trois jours, le berceau où siégeait le petit prince resta suspendu aux bran-

ches du chêne, bannière vivante, caressée par le vent, toujours en vue de l'armée. Le Ciel, touché des angoisses de la mère, protégea l'enfant dans ces longs périls. La victoire, après une lutte si constante, après des flots de sang versé, ne se décidait pas encore. Vers le milieu du troisième jour, le comte d'Alost arriva sur le champ de bataille avec les siens. Alors l'ennemi plia ; et à la fin de la journée, le petit duc fut salué par les cris de triomphe des Brabançons. Les rebelles avaient battu en retraite.

XXXVIII. — LE MANNEKEN-PIS.

Il est rare qu'un monument populaire ait une origine frivole.

FÉLIBIEN.

Mais la part que le prince enfant avait prise à la bataille de Ransbeck, avec des circonstances si naïves et si piquantes, devait rester dans les souvenirs. Les Bruxellois plusieurs fois avaient remarqué que leur petit duc, semblant se plaire au grand spectacle qu'on lui donnait, n'en avait témoigné ni effroi, ni impatience. Seulement, de temps en temps il s'était levé ; et se tenant debout, le visage tourné vers l'ennemi, il avait satisfait fièrement à ce léger besoin que l'enfance ressent au moins sans rougir. Chaque fois que cet incident

s'était reproduit, il avait été accueilli par de joyeuses et bruyantes clameurs. On voulut garder la mémoire de ces choses singulières. Sur le champ de bataille même, on décida qu'un monument en conserverait la trace. Il fut résolu qu'une petite statue serait élevée au noble enfant, dans la position ingénue où il avait semblé le plus clairement laisser tomber ses mépris sur les rebelles. Le vote fut unanime et spontané.

On fit plus; on enleva le jeune chêne qui avait porté le berceau, et qui devenait ainsi cher et vénéré. On l'emporta à Bruxelles. On le replanta à l'entrée d'une rue, appelée depuis la rue du Chêne; et ce fut tout à côté qu'on éleva la statue d'un enfant haut d'un pied et demi. — Ce monument, en pierre jusqu'à l'année 1648, et alors jeté en bronze par l'habile sculpteur Duquesnoy, se voit toujours à Bruxelles, dans la même place qu'il occupe depuis le XIIe siècle,

protégé par une niche en coquille où l'on reconnaît encore la vieille prétention de rappeler un berceau. C'est le *Man-*

neken-pis, dont l'action produit une petite fontaine au moins fort originale, le Manneken-pis, à qui les traditions confuses ont fidèlement conservé le nom de Godefroid, mais sur lequel on a fait tant de contes et tant de suppositions, et que le peuple appelle toujours *le plus ancien bourgeois de Bruxelles.*

Retournons cependant à l'année 1142.

Si la victoire de Ransbeck avait affermi les droits et la puissance de l'enfant-duc, elle ne termina pas la guerre. On ne put prendre la forteresse de Grimberg, où l'ennemi s'était réfugié et d'où il faisait de temps en temps des sorties qui désolaient le pays et le couvraient d'incendies et de brigandages.

Gauthier Berthold partit en 1147 pour la Croisade prêchée par saint Bernard. Mais son frère Gérard, que l'on disait le plus mauvais, resta et maintint les hostilités. Ce cruel état de choses devait durer jusqu'à la majorité de Godefroid III.

Tout est heurté dans cette époque. Les guerres se succèdent capricieusement partout; les hommes semblent ne vivre que de mouvement. Le comte de Hollande Thierry VI, que Pétronille de Saxe, sa mère, n'avait pu enrichir du beau comté de Flandre, s'en consola en allant recueillir des lauriers en Palestine. Revenu dans ses états de Hollande, et ne voyant dans le prince-évêque d'Utrecht qu'un seigneur temporel, il lui enleva les comtés d'Oostergo et de Westergo, qui étaient dans la Frise deux domaines de quelque importance; il s'étendit ensuite dans l'Over-Yssel, la Drenthe et le pays de Groningue; et encouragé par ses succès, il alla assiéger Utrecht. L'évêque, qui était Herbert

de Beren, dépourvu de troupes et manquant de vivres, ne se défendit pas en guerrier; il sortit en habits pontificaux, suivi de tout son clergé, portant les croix, les reliques des saints et les bannières, et marcha droit à la tente de Thierry, qui le reçut à genoux. Le prélat demanda la paix; et le Comte, alors voyant en lui son seigneur spirituel, la lui accorda bonne et durable. Ainsi les sentiments religieux modéraient les sentiments sauvages.

Nous trouverons un peu plus loin Florent III, fils de Thierry, en guerre avec les Flamands.

XXXIX. — DEUXIÈME CROISADE. — THIERRY D'ALSACE.

Dieu n'oubliera pas qu'il vous aura vus sous sa bannière.
DISCOURS D'URBAIN II.

TRAVERS tous les désordres du douzième siècle, on voyait de temps en temps la piété ou le repentir rassembler de petites armées qui prenaient la croix et partaient au secours de leurs frères de la Palestine.

Il y avait neuf ans que Thierry d'Alsace était comte de Flandre, lorsqu'il perdit sa première femme; c'était le

seul lien qui le retînt en Europe. Il résolut de faire aussi le voyage de la Terre-Sainte ; il avait alors trente-huit ans ; ses jeunes années s'étaient passées dans la Croisade, où il avait combattu avec éclat sous les ordres de son oncle Roger de Sicile. Croyant son pays de Flandre tranquille, il prit la croix en 1138, et laissant ses places fortes à la garde de bons capitaines, il s'embarqua, suivi de trois cents chevaliers solidement équipés. Il arriva heureusement en Orient, où il fit des prouesses merveilleuses, comme dit Oudegherst, tant en Syrie qu'en Barbarie, en Égypte et au-delà du Jourdain ; auquel lieu il enleva aux Turcs une forteresse que les historiens ne nomment pas, et que Guillaume de Tyr désigne seulement comme une retraite formidable, repaire d'une bande de brigands, située près du Mont-Galaad, sur les confins du pays des Ammonites.

L'arrivée de Thierry avait produit une telle joie à Jérusalem et sa valeur avait rendu immédiatement de si grands services, que Foulques d'Anjou, roi de la Terre-Sainte, voulut se l'attacher par des liens sérieux; il lui donna en mariage sa fille Sibylle, qui était une princesse pleine de grâces et de hautes qualités.

Foulques en effet avait besoin d'appui; il avait trouvé, en montant sur le trône, un royaume fort et puissant. Il le laissera bientôt penchant vers sa ruine, dans les mains de son fils Baudouin III, enfant.

Thierry d'Alsace ne put rester que deux ans sous les drapeaux du Saint-Sépulcre. Des troubles assez graves s'étaient élevés dans son comté, fomentés par deux partis, que l'on retrouvera plus tard sous les noms des Blauvoe-

tins et des Ingeryckins. Il paraît, dans les documents obscurs qui nous restent sur ces événements, que ces deux partis avaient pris racine dans la châtellenie de Furnes; et que de part et d'autre on s'entre-tuait sans miséricorde. A l'arrivée du Comte, ils s'évanouirent, ou du moins se calmèrent pour un temps; et Thierry se borna à la ruine d'un château qui appartenait à l'avoué de Thérouenne, parce que les troubles, disait-on, étaient nés dans ce manoir.

Dès qu'il eut rétabli la paix, il s'occupa, selon sa promesse, des apprêts d'une seconde expédition en Orient. Gendre du roi de Jérusalem, il sentait plus d'ardeur que jamais pour le théâtre de la gloire la plus grande qu'un chevalier chrétien pût recueillir alors. Il amassait de l'or, équipait des vaisseaux, rassemblait des armes et levait des hommes, sans attendre le cri de détresse qui retentit de l'Orient jusqu'en Europe, au commencement de l'année 1145. Édesse venait d'être prise, une multitude de chrétiens massacrés; toute la Palestine était dans l'épouvante. Alors une bulle du pape Eugène III proclama la deuxième Croisade générale et chargea saint Bernard de la prêcher.

Ce grand saint, que ses vertus, sa piété et sa chaude éloquence ont rendu immortel, même aux yeux de la gloire humaine, s'adressa d'abord à Louis VII, roi de France, qui voulant expier des excès militaires, prit généreusement la croix [1]. La plupart des princes français l'imitèrent; l'empe-

[1] Lorsque Louis VII alla recevoir l'oriflamme à Saint-Denis, on lit qu'il contempla avec émotion les portraits de Godefroid de Bouillon, de Tancrède, de Raymond de Saint-Gilles et les batailles de Dorylée et d'Antioche, déjà peintes sur les vitraux de la basilique.

reur d'Allemagne Conrad se croisa aussi; et saint Bernard sachant le zèle des enfants des Pays-Bas pour la guerre sainte, qui les avait tant illustrés, vint soulever ces contrées. Il parut à Liége, à Maestricht, visita Mons, Soignies, Bruxelles, Gand et toutes les provinces. Partout il entraînait les hommes vaillants :

— « Ne tentez plus, disait-il, d'apaiser la colère du ciel par des gémissements stériles; ne vous couvrez plus du cilice, mais du bouclier. Le bruit des armes, les dangers, les travaux, les fatigues de la guerre : voilà la pénitence que Dieu vous impose. Expiez vos fautes par des victoires; et que la délivrance des lieux saints soit le fruit de votre repentir. Qu'une sainte colère vous anime au combat; que le monde chrétien retentisse de ces paroles du prophète : — Malheur à celui qui n'ensanglante pas son épée! »

Comme à Pierre-l'Ermite, la foule répondait à saint Bernard : — Dieu le veut! — Et de toutes parts on se dis-

posait à marcher en Palestine. Parmi les princes belges qui se croisèrent, le plus remarquable fut Thierry d'Alsace; il

était prêt. Il remit le gouvernement de son comté de Flandre à sa femme Sibylle, à qui il donna pour conseil Roger.

prévôt de Saint-Donat; et il s'embarqua avec une bonne armée, accompagné de son neveu Arnold, de Lambert de Montaigu, de Thierry de Dixmude, de Henri de Wulfeghem, de Gauthier de Malines, de Gerrem-Goethals, sire de Mude et de Nieuwland, et de plusieurs autres seigneurs du pays. Gilles ou Gilion de Trazégnies, qui devait être éprouvé par une longue captivité chez les Sarrasins [1], se croisa avec eux; il vendit au comte de Hainaut, pour les frais de son expédition, la ville d'Ath dont il était seigneur; et il partit à la suite de Thierry.

La multitude des Croisés fut presque aussi grande que

[1] On trouvera plus loin sa légende.

lors du départ de Godefroid de Bouillon; et chose remarquable, malgré les tragiques histoires de la première croisade, plusieurs nobles princesses et beaucoup d'illustres dames prirent la croix et la lance. Il y eut des bataillons d'amazones chrétiennes, commandés par un capitaine de leur sexe qu'on appelait *la Dame aux jambes d'or,* à cause de ses bottines dorées.

Les prédications de saint Bernard donnèrent un élan si général, qu'en France et dans les Pays-Bas, on envoyait une quenouille et des fuseaux à tout chevalier qui ne s'empressait pas de courir aux armes. Un prédicateur flamand (on le désigne seulement sous le nom d'Arnoul [1]) seconda puissamment les efforts de saint Bernard. Les ports de la Flandre étaient couverts de vaisseaux, qui partaient tous les jours avec la croix à leur pavillon.

Les plus grands seigneurs français accompagnaient aussi leur monarque. Alphonse, comte de Saint-Gilles et de Toulouse, Henri de Champagne, le sire de Créquy dont les aventures sont célèbres [2], Guillaume de Nevers, Archambaud de Bourbon, Hugues de Lusignan, Engherrand de Coucy, le comte de Dreux, frère du Roi, la reine Éléonore, les évêques de Tournay, de Langres, d'Arras, de Lisieux, s'étaient croisés à l'assemblée de Vezelay, où les croix manquant au nombre des enrôlements, saint Bernard avait déchiré ses habits pour en faire de nouvelles.

En arrivant à Constantinople, les nouveaux Croisés trou-

[1] Ce prédicateur, ne sachant que le flamand, était accompagné d'un pieux interprète, appelé Lambert, qui expliquait aux Wallons ses ardentes exhortations.

[2] Voyez aux Appendices la pièce J.

vèrent, dans l'empereur Manuel-Comnène, petit-fils d'Alexis, un ennemi aussi fourbe que celui qui avait fait tant de mal aux premiers soldats de la Croix. L'historien grec Nicétas avoue lui-même qu'on égorgeait dans l'empire grec les Chrétiens de l'Occident qui s'égaraient, qu'on mêlait de la chaux aux farines qu'on leur vendait, et qu'on prévenait les Musulmans de leur approche. L'évêque de Langres et quelques chevaliers voulaient qu'on s'emparât de Constantinople et qu'on châtiât les Grecs perfides. Mais le moment de cette conquête n'était pas venu encore. Les Croisés n'avaient en vue que la Palestine. Les Allemands marchèrent en avant; ils furent exterminés dans les montagnes de la Cappadoce. Les Français et les Flamands furent plus heureux ou plus habiles; ils battirent les Turcs aux bords du Méandre; Louis VII se couvrit de gloire dans cette journée. Mais en traversant une montagne pour gagner la Pamphilie, ils éprouvèrent dans une embuscade une défaite cruelle; le vaillant monarque français vit tomber autour de lui tous ses capitaines les plus braves, Ce revers ne tarda pas à être vengé.

Quand les Croisés furent parvenus à Satalie, ville située sur les côtes de la Pamphilie, à l'embouchure du fleuve Cestius, et occupée par les Grecs, ce furent de nouvelles perfidies qui accablèrent les soldats de la Croix de nouveaux désastres. On leur refusa des vivres : les chefs ne purent obtenir que quelques vaisseaux sur lesquels Louis VII s'embarqua avec une partie de l'armée, laissant pour chefs à ceux qui ne purent le suivre le comte de Flandre Thierry et le brave Archambaud de Bourbon. Thierry, impatient de se montrer sur le théâtre de la guerre sainte, trouva

moyen de s'embarquer à son tour pour Jérusalem. Ce ne fut qu'en 1148 que le quart à peine des Croisés y parvint. La Palestine alors avait pour roi Baudouin III, fils de Foulques d'Anjou, jeune monarque entouré de vassaux désunis, sous lesquels la conquête de Godefroid de Bouillon périssait.

Dans une assemblée qui eut lieu à Ptolémaïs, on décida qu'il fallait prendre Damas. Le comte de Flandre, l'empereur d'Allemagne, qui avait perdu les trois quarts de ses chevaliers, le roi de France, tous les autres chefs des Croisés, l'élite des guerriers de la Terre-Sainte s'ébranlèrent aussitôt. Damas, à quarante-cinq lieues de Jérusalem, défendue par un prince musulman, était à l'orient et au midi protégée de hautes murailles; à l'occident et au nord elle n'avait pour remparts que ses nombreux jardins, coupés de fossés en tous sens, garnis de petites tours et retranchés à chaque instant de haies et de palissades. On résolut d'attaquer par là. Il fallut plusieurs jours de combats opiniâtres pour occuper tous ces jardins. Les Français et les Belges et, parmi les chrétiens de la Palestine, les Templiers et les chevaliers de Saint-Jean, se distinguèrent tous les jours. Les Allemands, restés peu nombreux, faisaient la réserve. Le jeune roi de Jérusalem combattait dans les premiers rangs.

Lorsqu'on se fut rendu maître des abords de la ville, avant le dernier effort qui devait en ouvrir les portes, les princes croisés briguèrent tous la possession de Damas, l'une des plus belles et des plus riches principautés de la Syrie. Chacun sollicitait le suffrage du roi de France et de l'empereur d'Allemagne, chefs suprêmes de l'armée. Les deux monarques, voulant accorder la ville conquise à celui

qui avait rendu les plus grands services, déclarèrent que ce beau domaine serait la récompense du comte de Flandre.

Dès que cet arrêt fut prononcé, les rivalités jalouses élevèrent des intrigues. Plusieurs princes se retirèrent; les

assiégés, profitant de ces dissensions, corrompirent par des présents les principaux chevaliers de la Syrie et de la Palestine, qui proposèrent l'avis funeste de changer l'attaque. « L'armée chrétienne, disaient-ils, dans la position qu'elle occupait, pouvait être surprise et courait le danger d'être enfermée par l'ennemi, sans moyen de se défendre; il était plus sûr et plus facile de livrer un assaut à la ville du côté du midi et de l'orient [1]. »

Les chefs quittèrent donc les jardins et la rivière. Aussitôt Damas reçut par là dans son sein vingt mille auxiliaires; les chances de la guerre tournèrent; les assiégeants furent tous les jours repoussés; et les princes d'Alep et de Mossoul arrivant encore, les Croisés furent obligés de lever le siége de Damas.

Le reste de cette croisade (qui du moins avait sauvé l'Europe de troubles intérieurs) ne fut que désastres. On ne reprit pas Édesse; Josselin de Courtenay mourut en prison chez les Infidèles; le comte de Tripoli fut assassiné dans sa capitale; et les états chrétiens de la Palestine continuèrent de s'affaisser dans leur décadence. Ce fut toutefois dans la seconde croisade que se régularisa l'ordre des chevaliers du Temple, dont les statuts furent l'ouvrage de saint Bernard. Tous les princes croisés s'en revinrent épuisés en 1149. Thierry d'Alsace qui avait tant fait pour soutenir le trône chancelant de Baudouin III, son beau-frère, obtint, avant de partir, une récompense solennelle. Le roi et le patriarche de Jérusalem lui accordèrent de leurs saintes reliques la plus auguste, — le sang adorable de Notre-Seigneur

[1] L'auteur des *Gestes de Louis VII*, cité par Michaud. liv. 6

Jésus-Christ, recueilli de la blessure que lui avait faite au côté le coup de lance, et conservé, suivant la tradition, par Joseph d'Arimathie. Ce sang révéré était enfermé dans une fiole de cristal, protégée par un cylindre transparent. On le couvrit d'un étui de velours lamé d'or; et dans l'église

du Saint-Sépulcre Thierry d'Alsace reçut le précieux dépôt des mains du patriarche, qui le suspendit au cou du guerrier avec des cordons de soie.

Les mains mêmes du comte de Flandre n'osaient toucher une telle relique. Il s'embarqua entouré de respects, honoré dans toute la traversée comme un autel où Dieu était présent, servi à genoux par tous ses compagnons, partageant avec l'abbé de Saint-Bertin son saint fardeau, qu'il n'osait garder ni pendant ses repas, ni pendant son sommeil.

Le 1er mai de l'an 1149, après la traversée la plus heureuse, il aperçut les côtes de la Flandre. Tout le peuple, apprenant les succès de son prince et le rare trésor qu'il ramenait, accourut sur son passage, et se prosterna à la vue du sang de Notre-Seigneur. Le Comte se dirigea sur Bruges, monté sur un cheval blanc que conduisaient par la bride deux religieux marchant les pieds nus. Tout le clergé suivait en procession. Le sang de l'Homme-Dieu fut reçu à Bruges le 3 mai, au son de toutes les cloches, et

déposé dans l'église de Saint-Basile; des chanoines furent institués pour le garder; et une procession de fête fut établie à perpétuité ce jour-là, afin de conserver la mémoire d'un si grand événement et d'honorer dignement un souvenir si sacré.

Mais pendant cet autre voyage de Thierry, Baudouin IV, comte de Hainaut, bravant l'éclatante protection que le Saint-Siége accordait aux princes croisés, avait profité peu honorablement de l'absence du comte de Flandre pour envahir quelques portions de ses états. Il était entré à la tête d'une armée dans le quartier d'Arras, brûlant et détruisant tout ce qu'il trouvait en son chemin. La comtesse Sibylle, indignée, avait levé des troupes, et les avait envoyées dans le Hainaut, avec mission de le dévaster. Cette guerre, commencée d'une façon si cruelle, eût pu avoir des suites horribles, si l'évêque de Reims Samson ne se fût interposé dans le conflit; il avait obtenu des deux partis une trêve de six mois. Elle allait expirer, quand Thierry d'Alsace reparut en Flandre.

Son premier soin fut de venger l'insulte que le comte de Hainaut avait faite à son pays. Selon les mœurs du temps, il ravagea les états de Baudouin IV et lui fit offrir la bataille. Baudouin, redoutant le prince croisé, n'osa venir contre lui qu'avec le secours de Henri de Leyen, évêque de Liége, et de Henri-l'Aveugle, comte de Namur. Une bataille se livra, dans laquelle il y eut, dit Oudegherst [1], tant d'un côté que de l'autre, beaucoup de sang répandu. La victoire néanmoins demeura au comte Thierry, qui fit la paix et la

[1] *Annales de Flandre*, ch. 75.

consolida en fiançant sa fille Marguerite encore enfant à l'héritier du Hainaut, et en mariant sa sœur Laurette à Henri-l'Aveugle, comte de Namur.

XL. — CROISADE DE PORTUGAL.

Le Dieu que nous invoquions nous a exaucée.
Psaume 4.

La Croisade prêchée par saint Bernard produisit d'autres résultats. Le Saint-Siége recommandant aux hommes vaillants non-seulement de délivrer l'Asie, mais d'étendre les bornes de l'Europe chrétienne, les Saxons et les Danois se croisèrent contre les Slaves, toujours païens, en même temps que des expéditions saintes avaient lieu en Espagne, en Sicile, en Portugal.

Les Espagnols combattaient toujours les Maures établis parmi eux. Les Siciliens délivraient de jour en jour leur patrie des Sarrasins qui en occupaient diverses contrées, les poursuivaient jusqu'en Afrique et remportaient sur eux de fréquentes victoires, — dans le même temps que les Croisés de la Palestine échouaient devant Damas.

Aux bords du Tage, Alphonse Ier, comte de Portugal,

ayant défait cinq rois maures qui tenaient le pays avec des forces imposantes, s'était fait proclamer roi; il fondait un état dont la durée devait être plus longue que celle du royaume de Jérusalem. Aidé du peuple, il reconnaissait ses libertés et ses franchises; il savait en même temps captiver l'affection des seigneurs. Mais les Maures, quoique battus plusieurs fois par lui, demeuraient toujours, par leur nombre et par les places qu'ils occupaient, dominateurs du Portugal. Son titre de roi n'était encore qu'un mot, si une circonstance due aux Croisades n'était venue le rendre stable et assurer sa couronne.

Alphonse cherchait depuis longtemps à s'emparer de Lisbonne, qui était restée au pouvoir des Maures, et que sa situation rendait pour lui d'une haute importance. Il assiégeait cette ville en 1147, avec tous ses chevaliers; plusieurs mois d'efforts n'avaient produit que des échecs complets; à chaque assaut, les Portugais repoussés perdaient courage enfin, lorsqu'ils apprirent qu'une flotte de Croisés, qui allaient en Orient, venait d'être amenée par les vents dans les bouches du Tage. Alphonse courut à leur rencontre :

— C'est Dieu même qui vous a conduits, dit-il aux soldats de la Croix; les Infidèles, que vous allez chercher en Asie, sont là sous vos yeux. C'est ici une terre qu'il faut aussi délivrer. Aidez-nous, frères; vous fonderez un noble royaume; vous purgerez une patrie chrétienne; et de riches possessions récompenseront votre valeur.

Ces Croisés étaient composés surtout de Flamands, de Français, de Brabançons, de Hollandais et de Frisons, qui allaient rejoindre Thierry d'Alsace. Ils avaient pour chef

Arnulphe, comte d'Aerschot, sénéchal de Brabant. Arnoul, le prédicateur flamand, était avec lui :

— Puisque les ennemis de la Croix sont ici, dit-il, c'est Dieu qui vous les livre.

Les compagnons du comte d'Aerschot débarquèrent donc et se joignirent au roi de Portugal. Le siége fut repris avec une grande vigueur ; et malgré la résistance furieuse des Maures, après quatre mois d'assauts et d'attaques, Lisbonne fut emportée et la garnison passée au fil de l'épée.

Les autres places que retenaient les Sarrasins leur furent enlevées rapidement. Le Portugal entier se soumit au roi Alphonse, qui ne se montra pas ingrat. Il donna aux Croisés plusieurs villes ; et beaucoup de ces vaillants auxiliaires se fixèrent dans son jeune royaume, croyant avoir assez fait pour la défense de la Croix.

XLI. — EXPLOITS DE HENRI-L'AVEUGLE.

Que n'usait-il son ardeur contre les Sarrasins?

ORDERIC VITAL.

ÉNÉRALEMENT on reconnaît qu'un des bienfaits les plus incontestés des Croisades, c'est qu'elles épargnèrent à l'Europe beaucoup de troubles, dans ce siècle de violence, en enlevant les princes turbulents qui, s'ils fussent restés tous en Occident, l'eussent ramené à l'état sauvage.

Henri-l'Aveugle, comte de Namur, était un peu de ce caractère; il ne se croisa point et passa son long règne dans des guerres qui ressemblèrent trop souvent aux invasions des hordes du neuvième siècle. Tout prétexte à ses yeux était convenable. La terre de Tourines, que se disputaient les comtes de La Roche, de Montaigu, de Looze, et de Dasbourg, venait d'être adjugée à l'abbaye de Stavelot. Le comte de Namur se fit le protecteur de l'abbé, qui n'avait pas besoin de lui; car il satisfit les quatre prétendants. Ce qui n'empêcha pas Henri d'attaquer le comte de Montaigu. L'évêque de Liége, Henri de Leyen, prit parti pour ce seigneur. Henri, charmé d'une telle intervention,

se retourna aussitôt contre le prélat et lui réclama une somme de cent marcs d'argent qu'il disait avoir prêtée à son prédécesseur Albéron II, pendant le siége de Bouillon.

— Produisez l'obligation d'Albéron, et je paierai, répondit l'évêque de Liége.

Il paraît qu'on n'avait rien écrit. Henri furieux déclara la guerre au prince des Liégeois. Ne voyant plus en lui qu'un ennemi, il entre dans le pays de Liége, prend et brûle Ciney, fait arrêter les marchands de Liége qui se trouvaient à Namur pour leurs affaires, et envoie sur-le-champ à Hollogne-aux-Pierres, où l'évêque de Liége se trouvait alors, un corps de partisans chargés de l'enlever. Le Prélat fut pris en effet; mais il eut le bonheur de s'échapper et de regagner sa ville.

Quoiqu'on fût en hiver (1152), le comte de Namur s'avança dans le pays de Liége, et le dévasta avec si peu de ménagements, que le Prince-Évêque se hâta de lever ses gens de guerre. Avec tout ce qu'il put rassembler d'hommes à Liége, à Huy et dans les campagnes, accompagné du corps de saint Lambert, il marcha sur le pays de Namur où, selon les usages du temps, il usa de représailles et força Henri-l'Aveugle à revenir au secours des siens. Les deux armées se trouvèrent en présence dans les plaines d'Andenne. Le comte de Namur avait cru trouver une bonne position en gardant les gorges des petites montagnes qui de son côté bordaient cette plaine. Mais cette combinaison l'ayant empêché de déployer ses bataillons, les Liégeois qui venaient en travers se développèrent et combattirent si chaudement, que l'infanterie namuroise fut bientôt défaite et mise en fuite, leur cavalerie cernée et prise.

Quatre cent trente chevaliers ou gentilshommes du pays de Namur restèrent prisonniers. Les Liégeois, vainqueurs sans avoir perdu beaucoup de monde, détruisirent le pont de pierre sur la Meuse qui protégeait Andenne, s'emparèrent de cette petite ville, la pillèrent, la mirent en feu, et, disent les chroniques, sans même respecter l'église et le monastère. Henri-l'Aveugle battu se retira à Namur.

Peu de temps après, l'évêque de Liége étant allé en Italie avec l'Empereur, Henri-l'Aveugle, croyant qu'il aurait bon marché d'un pays que gouvernait le vieux prévôt de Saint-Lambert, recommença les hostilités et ramena les brigandages et le dégât chez les Liégeois. Le prévôt donna le commandement des troupes de Liége au comte de Duras, qui avait le titre de maréchal de l'armée. Ce général, méditant un coup hardi, se jeta de nouveau sur Andenne que l'on rebâtissait et qu'il saccagea une seconde fois; et pendant que Henri se laissait attirer sur ce point, Duras s'en éloigna dans la nuit. Andenne n'est qu'à trois heures de Namur; il se présenta subitement devant cette ville et l'investit sur tous les points. Henri-l'Aveugle n'avait pas prévu cette marche. Namur se trouvait sans provisions; au bout de quinze jours elle allait être forcée de se rendre, lorsqu'il demanda la paix; le comte de Duras fut assez modéré pour la lui accorder. Mais comme elle était onéreuse, le comte de Namur en ressentit un si grand chagrin, qu'il en tomba malade. L'affaiblissement que cette crise lui causa, modéra la violence de son naturel et procura à ses peuples douze années de repos. C'est merveilleux en ce temps-là.

XLII. — TROISIÈME PÈLERINAGE DE THIERRY.

Domine... desidero tuus perpetue permanere.
De Imitat. Christi, lib. 4, cap. 9.

A côté de ce prince, brille toujours Thierry d'Alsace, qui, ayant établi dans son pays de Flandre des mœurs plus paisibles, se consacrait uniquement à la sainte cause de la Croisade. Il ne s'occupait depuis son retour que des préparatifs d'un troisième pèlerinage armé en Terre-Sainte. Il fit reconnaître Philippe d'Alsace, son fils, comte de Flandre, lui fit épouser Élisabeth, fille de Raoul, comte de Vermandois; et l'ayant investi de la souveraineté, par une sorte d'abdication, en l'année 1157, il reprit le chemin de la Palestine avec une petite armée; il emmenait Sibylle, sa femme chérie, qui brûlait du désir de revoir son frère, le roi de Jésusalem.

Thierry débarqua en Asie au port de Béryte. Son arrivée parut une faveur signalée de la Providence. Depuis son départ de la Terre-Sainte, les croisés (en 1153), après des efforts inouïs, avaient pris Ascalon; mais ensuite ils n'avaient éprouvé que des revers. Le roi de Jérusalem venait d'être battu par Noureddin, l'un des plus habiles chefs de

l'Orient, et son armée avait été détruite près du fort de Séphet; le grand maître des Templiers et la plupart des seigneurs de la Palestine étaient prisonniers à Damas. Depuis deux ans, Baudouin III avait épousé une nièce de l'Empereur Manuel; on avait espéré que cette alliance amènerait au jeune royaume les secours des Grecs. Mais ces secours ne venaient pas. L'arrivée des croisés flamands releva le cœur des chrétiens.

Baudouin III, accompagné de son beau-frère Thierry, alla aussitôt combattre. Il défit à son tour les Infidèles dans le comté de Tripoli et dans la principauté d'Antioche; il repoussa Noureddin et alla mettre le siége devant Césarée. Cette ville était vaillamment défendue; le comte de Flandre la prit cependant; et il fut décidé que la principauté lui en serait donnée pour prix de ses services et de son courage, Thierry consentait à la tenir sous la suzeraineté de Baudouin, son beau-frère. Mais les seigneurs rivaux, jaloux de l'éclat que cette investiture allait jeter encore sur le prince flamand, prétendirent que Césarée dépendait d'Antioche, et que par conséquent le devoir féodal la soumettait au prince de cette ville. Thierry répondit qu'il n'avait jamais fait hommage qu'à des rois. Il aima mieux renoncer à Césarée que de la tenir en arrière-fief, et d'être ainsi le vassal d'un vassal [1].

Ces circonstances ne l'empêchèrent pas de continuer à servir la cause de la Croix. On lui dut la prise de la forteresse de Harenc et la défaite du sultan de Damas qui, ayant traversé le Liban pour surprendre les chrétiens, fut battu

[1] Guillaume de Tyr, liv. 18, chap. 18.

dans une sanglante mêlée, entre le lac de Genesareth et le Jourdain.

Après avoir réparé ainsi la honte des armées chrétiennes, et affermi de nouveau, pour un peu de temps du moins, le trône de Baudouin III, Thierry d'Alsace laissa en Palestine sa femme Sibylle, qui embrassa la vie religieuse au monastère de Saint-Lazare; et il s'en revint encore en Flandre, où il espérait lever de nouvelles troupes; il y rentra en 1159, n'ayant plus d'autre soin en ce monde que d'exciter les chrétiens d'Occident à voler au secours de leurs frères d'Asie.

XLIII. — MAJORITÉ DE GODEFROID III.

Deux nobles seigneurs:
SHAKSPEARE, *Richard III.*

Chéri de ses sujets, entouré d'hommes fidèles, béni par saint Bernard, lorsque cet homme à la vie austère, à la parole puissante, revint à Bruxelles, en 1147, le jeune duc de Brabant, sous la conduite du bon sire de Gaesbeck et sous les yeux de sa mère, reçut la mâle éducation de ces temps chevaleresques, mêlant les hautes leçons et les nobles pratiques qui font l'homme religieux aux vio-

lents exercices qui donnent la force du corps, l'habileté et l'adresse, aux chants héroïques qui échauffent le courage, aux entretiens des preux qui font germer l'honneur; avide de bons exemples, de récits curieux et de beaux enseignements.

A douze ans, éclairé, pieux et robuste, croissant à la fois en force et en vertu, le jeune prince renouvela les vœux de son baptême dans la chapelle de Saint-Jacques au Caudenberg; puis ayant prononcé les premiers serments des chevaliers, il ceignit l'épée et prit la lance.

Dès-lors on le vit, dans les meurtrières escarmouches qu'il fallait soutenir continuellement contre les seigneurs de Malines, gagner généreusement ses éperons et déployer cette intrépide valeur qui lui a mérité dans l'histoire le surnom de Courageux.

Lorsqu'il eut quinze ans, ses tuteurs et sa mère le marièrent à Marguerite de Limbourg, afin de terminer par cette alliance les différends qui s'étaient élevés entre ce duché et le duché de Brabant, à l'occasion du titre de duc de Lotharingie, dont les Empereurs avaient tour à tour dépouillé les princes limbourgeois et brabançons. Marguerite apportait pour dot à son époux l'avouerie de l'abbaye de Saint-Trond, le château de Rolduc, et la promesse de moitié dans la succession de son père. A ce mariage remontent les sympathies des Limbourgeois pour les Brabançons et les droits des ducs de Brabant sur le pays de Limbourg.

Godefroid III accomplit sa dix-huitième année; et alors sa majorité étant venue, Thierry d'Alsace lui assigna un rendez-vous, pour recevoir l'hommage auquel ses tuteurs l'avaient obligé.

La forteresse de Grimberg demeurait toujours au pouvoir de la maison de Berthold. Les quatre tuteurs, qui n'avaient cessé d'être unis, vivaient encore; et leur grand âge n'avait pas éteint leur énergie.

— Avant que vous ne partiez pour Alost, où vous appelle Thierry d'Alsace, lui dirent-ils, nous vous rendrons nos comptes de tutelle, en remettant dans vos mains le repaire de Grimberg.

— Eh bien! marchons, mes pères, dit le jeune prince.

Et rassemblant ses troupes, il monta à cheval pour s'en aller avec les vieillards assiéger la forteresse.

Jusque-là, il avait toujours combattu sous leurs ordres. Les bons seigneurs voulurent que, dans cette expédition, il prît le commandement en chef. Il divisa sa troupe en quatre corps. Gérard de Wesemaele, Henri de Diest, Jean de Bierbeck et Arnold de Wemmel, ses quatre tuteurs, en étaient les capitaines. Après huit jours d'un siége poussé vivement, le redoutable fort fut enlevé enfin. Les nobles vieillards, qui s'étaient promis de n'être pas présents à l'humiliant accomplissement de leur traité, s'étaient fait tuer tous les quatre sur la brèche.

La forteresse fut rasée; les Berthold alors se soumirent.

Après avoir pleuré les quatre vieux braves, et au sortir de leurs funérailles, Godefroid se rendit à l'appel du comte de Flandre, qui l'accueillit avec grande bonté, mais qui réclama l'exécution du serment fait par les tuteurs.

— Les dignes seigneurs sont morts pour ne pas assister à notre rencontre, dit gravement le jeune duc. Je serai à jamais reconnaissant du loyal service que vous m'avez rendu; mais si vous persistez, Comte, dans l'exigence

d'une promesse dont on m'a lié quand j'étais au berceau, voici mon épée ! — En disant ces mots, le jeune prince la tira du fourreau ; et la mettant dans les mains de Thierry : — Je suis prêt, ajouta-t-il en ouvrant sa poitrine, à me laisser percer le cœur, plutôt que de consentir à faire hommage d'un duché que mon père m'a laissé indépendant.

Le comte de Flandre, revenu pour la troisième fois de la guerre sainte et se disposant à y retourner, n'était plus en effet, en 1159, l'ambitieux prince de 1142. Généreux champion de la croix, il avait refusé des souverainetés dans la Palestine ; mais il avait rapporté de Jérusalem à Bruges le sang auguste et révéré du Sauveur des hommes, prix immense des services rendus par lui au royaume de Godefroid de Bouillon. Thierry d'Alsace avait trop grandi dans les sentiments chrétiens pour s'obstiner aux étroites idées d'une vaine gloire. Détaché du monde et frappé de la fermeté du jeune duc de Brabant, il l'embrassa :

— Nous vous dégageons volontiers de votre serment, dit-il ; et n'en rendez grâces qu'à Dieu. Mais si vous n'êtes pas notre vassal, soyez à jamais notre allié.

— Et à jamais votre ami, plein de vénération, ajouta Godefroid ému.

Puis, pour témoigner au noble Comte sa déférence et en même temps le respect qu'il portait à la mémoire de ses tuteurs, dont il voulait honorer la parole, il mit un genou en terre et fit hommage à Thierry du fief de Termonde, qui alors appartenait au Brabant.

Quatre ans après cette grande scène (en 1163), Thierry d'Alsace retourna encore une fois à Jérusalem. Baudouin III était mort regretté ; son frère Amaury lui succédait ; et la

décadence du trône de Jérusalem accélérait sa marche. Noureddin venait d'enlever au nouveau roi quelques forteresses et de faire prisonnier le prince d'Antioche, le comte de Tripoli et plusieurs autres chefs chrétiens. Thierry arriva, comme la dernière fois, à la joie immense de tout le peuple [1]. Mais malgré les nouveaux secours qu'il amenait, Amaury eut encore la douleur de se voir enlever la ville de Panéas, située au pied du Liban. Il est vrai qu'à l'exception de Thierry, la plupart des princes de l'Occident avaient abandonné les chrétiens de l'Asie.

Quoiqu'il n'eût que soixante-trois ans, épuisé par les longues fatigues, le comte de Flandre n'était plus que le Nestor des combats; on ne cite de lui dans ce quatrième voyage aucun coup de lance éclatant. Sa sagesse et son autorité cicatrisèrent seules les plaies d'Antioche, obtinrent de Noureddin la liberté du prince de cette ville, et ramenèrent quelques jours de sécurité en Palestine.

Il reprit pour la dernière fois, en 1165, le chemin de la Flandre, où son fils et son peuple le reçurent comme un saint. Il se retira à l'abbaye de Guastine, pour se préparer à la mort. Lorsqu'il la sentit qui déjà le saisissait, il se fit porter à Gravelines, qu'il avait bâtie vingt ans auparavant. Là il fit venir ses enfants et leur dit :

— Je m'en vais encore ; mais cette fois je ne reviendrai plus en Flandre. Souvenez-vous de moi. Restez soumis à Dieu ; soyez justes et doux pour vos sujets, et notre maison prospérera [2].

[1] Michaud, *Histoire des Croisades*, liv. 7.

[2] C'est de sa maison qu'on fait descendre la famille impériale d'Autriche qui règne encore aujourd'hui.

Après avoir dit ces paroles, Thierry d'Alsace rendit l'esprit, au commencement de l'année 1169, âgé de soixante-huit ans; il en avait régné quarante.

XLIV. — FLORENT III, DE HOLLANDE.

Exterminons ces larrons de la mer.
QUINET.

Le jeune comte Philippe d'Alsace, qui régnait déjà sur la Flandre, comme on l'a vu, du vivant de son noble père Thierry, défendait avec la bravoure et la sagesse paternelle ses états d'Europe, pendant que Thierry protégeait en Orient les bannières de la Croix.

Dès la première année de son gouvernement, Philippe avait battu Simon d'Oisy, châtelain de Cambrai, qui venait faire le dégât sur les terres de Flandre; et il l'avait châtié en lui brûlant son château d'Inchy. Il avait purgé ensuite les côtes flamandes des pirates qui désolaient le commerce. Ces pirates, semblables aux corsaires dont Baudouin, frère de Godefroid, avait grossi son armée à Tarse, mais moins accessibles aux mouvements généreux, étaient des Hollandais, que le comte de Hollande Florent III encourageait, disait-on.

Ce comte en 1157, année de son avénement, avait éprouvé, par une catastrophe imprévue, la perte d'une grande partie de ses domaines. Les digues du lac Flevo s'étaient rompues; des prairies, des châteaux, des villages entiers avaient été engloutis; désastre qui fut le commencement du Zuiderzée. L'île du Texel, que quelques-uns regardent comme la patrie des anciens Taxandres, ayant été par cette inondation séparée du continent, Florent s'en était emparé; il s'était saisi aussi, pour compenser ses pertes, de quelques parties de la Frise. Il cherchait avec ses navires d'autres conquêtes.

Pendant ce temps-là, Philippe d'Alsace, qui ne pouvait trouver de forces que dans l'affection de son peuple, s'appliquait à s'en rendre digne. Il rétablissait partout les libertés et les franchises, donnait des lois sages, agrandissait les priviléges populaires et favorisait le commerce. Il encourageait surtout les fabriques de draps, sources de tant de richesses pour la Flandre. Beaucoup de villes lui doivent leurs premières chartes incontestées.

Une révolte s'éleva à Gand, entre les tisserands, les foulons, les pêcheurs et les bouchers; il l'apaisa par sa sagesse. D'autres séditions furent calmées ainsi, sans avoir produit de grands troubles. Philippe s'acquit une haute considération. Il tint sur les fonts de baptême le fils de Louis VII, à qui il donna son nom et qui devint Philippe-Auguste; il obtint de l'empereur d'Allemagne des traités de commerce très-avantageux pour la Flandre [1]; et quand le comte de Hollande, Florent III, se fut remis à faire la piraterie sur les côtes belges, avec tant de bâtiments, disent les chro-

[1] Voyez, dans les Appendices, la pièce K.

niques, qu'il semblait le dominateur de la mer, Philippe d'Alsace, secondé de son frère Mathieu, comte de Boulogne, n'eut besoin que de rappeler au duc de Brabant Godefroid, les services que les Flamands avaient rendus à son berceau, et le serment d'amitié qu'il lui avait fait, pour voir arriver aussitôt les Brabançons à son aide. Le Hainaut, dont sa sœur Marguerite allait bientôt épouser le jeune comte, lui envoya aussi des secours.

Florent, qui était, pour les îles de la Zélande, vassal de Philippe, et qui voulait s'affranchir de cet hommage, venait l'attaquer par terre et par mer. Il s'était allié pour cette guerre avec le comte de Gueldre; il comptait bien réparer les défaites navales que ses corsaires avait éprouvées. Mais les Flamands avaient équipé sans bruit une bonne flotte; l'armée brabançonne était ardente. Les Hollandais qui venaient par terre furent sur-le-champ repoussés; la flotte du comte de Hollande, vigoureusement attaquée, ne lutta que quelques heures; une partie fut dispersée après de grands échecs; l'autre partie où se trouvait Florent III fut entourée si étroitement, que les Hollandais furent forcés de se rendre; trois cents de leurs chevaliers furent pris avec tous les capitaines.

On les emmena dans le pays flamand; on distribua les prisonniers en différentes villes; Florent, retenu à la prévôté de Saint-Donat de Bruges, fut traité avec tous les honneurs dus à son rang. Mais ayant perdu sa flotte et son armée, il se vit contraint, pour recouvrer sa liberté, de signer une paix onéreuse. Il promettait de ne plus souffrir la piraterie, de respecter le commerce flamand, de supprimer les droits de péage qu'il avait établis sur le bras

droit de l'Escaut, et de protéger les marchands de Flandre qui iraient dans son pays.

Cette guerre eut lieu en 1164. Quant à ce qu'on a dit que Florent resta trois ans prisonnier à Bruges, ce fait est démenti par les historiens hollandais, qui s'appuient avec raison sur le traité de paix signé entre les deux souverains Philippe et Florent, ayant pour médiateur Thierry d'Alsace [1].

Quand Florent fut libre, il garda mal cette paix; et Philippe d'Alsace, exécutant un article du traité qui prévoyait ce cas [2], lui ôta le pays de Waes et les îles de la Zélande, qu'il tenait en fiefs de la Flandre; il réunit ces domaines confisqués à ses états.

A la suite de ces débats, Godefroid III envoya une armée de Brabançons à l'aide du roi d'Angleterre Henri II, qui était en guerre avec les Écossais; et de son côté Philippe d'Alsace, secondé de son frère Mathieu, portait secours à Louis VII dans ses guerres de Normandie. Mathieu fut tué dans cette campagne, d'une flèche qui lui traversa la tête. Philippe remit au roi les places de Neufchâtel et d'Aumale et se signala au siége de Rouen. Après la paix, qui fut signée à Amboise entre les Anglais et le roi de France, le comte de Flandre ramena son armée.

Il assista, en 1171, ainsi que l'empereur Frédéric-Barberousse et plusieurs princes et seigneurs, au mariage de sa

[1] *Intercessores et mediatores pater meus Theodoricus et frater meus Matthæus, comes Boloniæ, etc.*

[2] *Si prædicta comes Hollandiæ infregerit et submonitus infra sex septimanas non correxerit forefacta,.... tota terra quam ipse à comite in Flandria in feodo tenet,.... libera comiti Flandriæ remanebit.*

sœur Marguerite avec l'héritier du Hainaut, à qui elle était fiancée depuis son enfance. Ces noces brillantes, qui se célébraient à Valenciennes, furent attristées par un fâcheux événement. Le comte de Hainaut Baudouin IV, surnommé le Bâtisseur, voulant, au milieu des fêtes, faire admirer à ses nobles convives un palais somptueux qu'il élevait, monta selon ses habitudes sur les échafaudages; beaucoup de chevaliers et de courtisans se crurent tenus de le suivre; le poids de tant de personnages sur un plancher mal consolidé le fit écrouler; plusieurs furent blessés gravement; le comte Baudouin IV fut tué.

Le jeune beau-frère de Philippe fut proclamé Comte aussitôt, sous le nom de Baudouin V. Il ne tarda pas à y joindre le surnom de Courageux, conquis dans ce temps-là par tant de princes des Pays-Bas.

XLV. — PHILIPPE D'ALSACE EN PALESTINE.

C'est le chemin illustre que m'a tracé mon père.
ERNOULDUS NIGELLUS.

PHILIPPE, voyant ses états dans le calme, sûr qu'au besoin ils seraient protégés par Baudouin de Hainaut son beau-frère, crut qu'il ne pouvait mieux honorer la mémoire de son père que par une expédition en Palestine; et confiant la régence de la Flandre

à sa sœur Marguerite, qu'il désignait pour son héritière en cas de mort, car il n'avait pas d'enfants d'Élisabeth de Vermandois, son épouse, il prit la croix en 1175 avec le plus grand appareil, dans l'église de Saint-Pierre de Gand.

Comme il allait s'embarquer avec ses chevaliers, il lui fallut s'arrêter pour une de ces guerres étroites, mais sanglantes, que les suzerains d'alors appelaient des châtiments, et qui faisaient expier au peuple les fautes ou les crimes des seigneurs. Robert, prévôt d'Aire et chancelier de Flandre, homme qui devait sa fortune à Philippe, dont il était le favori, ayant été nommé évêque de Cambrai, et s'en allant prendre possession de son diocèse, fut assassiné auprès de Condé par les satellites de Jacques d'Avesnes, seigneur très-puissant du Hainaut, qu'il avait offensé. Au bruit de ce meurtre, le comte de Flandre, résolu à différer son départ jusqu'à ce qu'il eût vengé son favori, réclama l'aide du comte de Hainaut. Les deux princes, unis dans leur colère, se mirent en marche contre Jacques d'Avesnes; ils assiégèrent et prirent Condé, qu'ils démantelèrent; ils allaient dépouiller le vaillant sire d'Avesnes de ses états dans le Hainaut et dans le Vermandois. L'archevêque de Reims intervint et réussit à réconcilier Jacques avec ses suzerains.

Mais dès qu'ils se furent retirés, le sire d'Avesnes, qui était un de ces chevaliers turbulents dont le comte de Namur, Henri-l'Aveugle, aimait à se dire le modèle, reprit aussitôt les armes contre Baudouin V; le comte de Flandre revint au secours de son beau-frère; les domaines du vassal insolent furent ravagés par le fer et le feu, ses forteresses prises ou détruites; et, comme nous le disions, le pauvre peuple paya les déportements de son seigneur.

Alors seulement comptant sur la paix, Philippe d'Alsace partit pour la Terre-Sainte, au printemps de l'année 1177, avec Rogier, châtelain de Courtrai, Gérard de Tournai, Robert, avoué de Béthune, Hugues d'Oisy, Henri, châtelain de Bourbourg, Rasse de Gavre, Henri de Morselle, et un grand nombre d'autres seigneurs et barons. Il emmenait une armée assez nombreuse fournie par toutes les cités. Ainsi la ville d'Ypres avait envoyé cinq cents croisés sous la bannière de son châtelain. Tous ces pèlerins armés s'embarquèrent dans les ports de la Flandre.

Les guerriers que conduisait Philippe débarquèrent à Ptolémaïs ou Saint-Jean-d'Acre, au mois d'août 1177. Ils furent reçus par les chrétiens de la Palestine avec les plus vives démonstrations de joie. On n'avait pas oublié Thierry d'Alsace.

Le roi Amaury était mort; son fils Baudouin IV régnait à Jérusalem. Mais ce prince était à peine en âge de gouverner (il avait dix-sept ans); et dévoré par une lèpre affreuse, qui lui a laissé le triste surnom du *Roi lépreux*, il ne pouvait régner que de nom. Effrayé par les armes menaçantes de Saladin, soudan d'Égypte, alors le plus redoutable ennemi des chrétiens, plein de vénération pour le fils de Thierry, et connaissant trop son malheureux état, le jeune roi offrit à Philippe l'administration du royaume de Palestine. Le comte de Flandre refusa ces honneurs, disant qu'il était venu pour obéir et non pour commander, pour combattre les Infidèles et non pour gouverner la Terre-Sainte.

Ce fut Raymond, comte de Tripoli, quatrième descendant de Raymond de Saint-Gilles, le compagnon de Godefroid, qui accepta cette régence.

Les chrétiens rêvaient une grande expédition en Égypte; ils l'avaient déjà tentée et n'avaient essuyé de ce côté-là que des revers. On offrit alors au comte de Flandre le commandement général des armées, dans la guerre qu'on voulait entreprendre; Philippe le refusa aussi; il désapprouva l'expédition, comme s'il eût prévu les désastres dont l'Égypte était le foyer pour les soldats de la Croix. Il pensa avec sagesse qu'il fallait garder une conquête mal assurée, avant de chercher à l'étendre; et en effet bientôt on apprit que Saladin amenait une armée formidable sur la Palestine. La flamme sur son passage dévastait les hameaux et les bourgs; les chrétiens fuyaient partout devant lui.

Baudouin IV, tremblant, s'enferma dans Ascalon. Saladin, qui déjà partageait à ses émirs les villes de la Terre-Sainte, vint assiéger les Croisés. Suivant le conseil de Philippe, dans une circonstance aussi décisive, les chrétiens firent une sortie, livrèrent bataille et défirent les Musulmans, dans les mêmes plaines où Godefroid de Bouillon les avait battus déjà. La vraie croix était encore l'étendard des chevaliers, dans cette journée signalée par de grandes prouesses; Saladin fut mis en pleine déroute; son armée

entièrement exterminée et lui-même obligé de s'enfuir seul et sans escorte sur un chameau, à travers le désert.

Après cette victoire, Philippe ayant eu quelques différends avec les Templiers, dont on pouvait prévoir déjà les tendances despotiques, se joignit à Bohémond IV, prince d'Antioche, et alla mettre le siége devant le fort de Harenc que les Infidèles avaient repris. On voit dans quelques chroniques qu'il battit et dispersa les corps de Sarrasins venus au secours de cette place. Mais n'ayant pu l'enlever, attristé du peu d'union qu'il y avait entre les chefs chrétiens de l'Asie, le comte de Flandre jugea promptement qu'il ne pourrait seul sauver la Palestine et se décida à regagner l'Europe. Il alla faire ses dévotions à Jérusalem, visita le tombeau de Sibylle, sa mère, fit ses pâques de l'année 1178 dans l'église du Saint-Sépulcre, et reprit le chemin de ses états.

Oudegherst raconte que, dans son voyage de retour, assailli par une nuée de Turcs, il les tailla en pièces, tua de sa main leur chef à la taille énorme, et prit son bouclier qui portait le lion de sable en champ d'or; d'où sont venues, ajoute-t-il, les armoiries des comtes de Flandre.

Mais ces armoiries paraissent plus anciennes.

XLVI. — LÉGENDE DE GILION DE TRAZÉGNIES[1].

> Si on néglige les traditions populaires, dans ces époques d'ignorance, l'histoire ne se composera que de nomenclatures, qui ne sont pas plus certaines que les légendes.
>
> HUSSETS.

PARMI les chevaliers des Pays-Bas qui accompagnèrent Thierry d'Alsace et le roi Louis-le-Jeune, quand saint Bernard eût prêché la seconde croisade, on remarquait Gilles ou Gilion de Trazégnies, noble et puissant seigneur de Hainaut, lequel avait pris la croix par suite d'un vœu intéressé.

Gilion, preux et renommé à la cour du Hainaut, avait épousé la belle princesse Marie, fille du comte d'Ostrevant, et jamais, disent les vieux récits, on ne vit plus beau et plus illustre couple. Jamais aussi on n'en vit de plus heureux, du moins pendant la première année de leur union.

Mais deux ans s'étant écoulés sans que Marie eût l'es-

[1] La bibliothèque d'Iéna possède un manuscrit intitulé *Histoire de Gilion de Trasignyes et de dame Marie sa femme*. C'est cette histoire que nous donnons en abrégé. L'auteur l'a écrite pour Philippe-le-Bon. MM. C.-P. Serrure et A. Voisin en ont publié l'introduction et le dernier chapitre à la suite de leur curieuse édition du *Livre de Baudoyn*.

poir de devenir mère, un nuage triste vint troubler la joie de Gilion. Comme il était en son château de Trazégnies, tout dolent et pensif à ce sujet, il entra dans sa chapelle; et priant avec grande ardeur, il fit vœu de prendre la croix et de faire le pèlerinage armé de Jérusalem, aussitôt que sa chère Marie lui donnerait l'espoir de le rendre père.

Trois mois après, Marie s'étant reconnue enceinte, il lui apprit son vœu, et nonobstant les larmes qui coulèrent avec abondance, il se disposa à l'accomplir. Il se rendit à la cour de Hainaut, vendit au Comte sa ville d'Ath, ainsi qu'il a été dit, pour se procurer de suffisantes ressources, équipa une troupe convenable à sa dignité, et s'arrachant aux tendres embrassements de sa chère épouse désolée, il partit, promettant de faire diligence et d'être de retour pour la naissance de son enfant.

Quoiqu'il se mît en marche en même temps que Thierry d'Alsace, il paraît qu'il ne suivit pas la même route, car il alla d'abord à Rome. Delà, s'étant embarqué, il parvint heureusement au port de Jaffa, d'où il se rendit sans mésaventure à Jérusalem. Après avoir adoré dans les saints lieux, visité pieusement le sépulcre du Sauveur, et donné quelques bons coups de lance dans les batailles qui se livraient là tous les jours, il crut son vœu rempli; et laissant au roi de Jérusalem ses meilleurs hommes d'armes, il reprit avec une petite escorte la route de Jaffa, pressé de revoir sa chère Marie.

Mais en un lieu sauvage qu'il lui fallut traverser, son chemin fut coupé par un parti de Sarrasins contre lesquels il dut se mesurer. Après une longue défense, couvert de

blessures, il fut pris et emmené au Caire, où le Soudan le fit jeter dans un cachot.

Pendant qu'il se guérissait lentement de ses blessures, la dame de Trazégnies accouchait de deux beaux garçons, dont l'un fut appelé Jean et l'autre Gérard.

Gilion, dans sa douleur, ne se consolait qu'en priant Notre-Seigneur et Notre-Dame, en qui il avait espoir.

Dès qu'il fut guéri, le Soudan lui fit dire qu'il devait embrasser la religion de Mahomet, ou se préparer à mourir. Le chevalier répondit qu'il ne serait jamais renégat; et le tyran égyptien envoya trois Sarrasins pour le prendre et l'amener sur la place des supplices. Gilion, qui avait retrouvé toute sa force merveilleuse, assomma les trois bourreaux et avec eux le geôlier; puis sortant de sa prison, il vint seul devant le Soudan, qui fut très-surpris. La belle Graciane, fille du Soudan, ravie de la haute et bonne mine

du chevalier, demanda un répit à sa mort. Il fut reconduit dans la prison des esclaves. Bientôt il se fit remarquer par

son adresse à dompter les chevaux les plus rebelles et à manier le cimeterre et la lance.

Graciane, qui lui portait intérêt, vint le trouver dans sa prison, aux heures où il était renfermé, pour l'engager à honorer Mahomet, lui promettant dans ce cas de grandes dignités. Gilion ne répondait à de tels conseils qu'en parlant à la princesse de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont il la priait d'embrasser la loi.

Sur ces entrefaites, dit la légende, le roi de Damas vint assiéger le Caire; une grande bataille se livra; le Soudan fut vaincu et emmené prisonnier. Graciane, inquiète pour son père, et ne sachant pas encore son désastre, avait fait donner des armes à Gilion, qui, sortant le soir à la tête d'une petite troupe, marcha droit vers la tente du roi de Damas, sans éveiller le camp, tua le monarque vainqueur, ramena le Soudan, et sans se découvrir, rentra dans sa prison.

Le lendemain matin, le Soudan, voulant connaître son libérateur, en demandait des nouvelles à tout le monde. Mais personne ne le connaissait. Graciane lui apprit donc que c'était Gilion ; et elle le fit paraître devant son père, dans l'équipement qu'il portait la veille. Le monarque reconnaissant l'embrassa et lui donna la liberté, à condition qu'il le servirait dans ses armées. Il prévoyait des événements qui ne se firent pas attendre.

Plusieurs rois et princes sarrasins, amis du roi de Damas que Gilion avait tué, vinrent bientôt assiéger le Caire. Sous la conduite du chevalier, les armées du Soudan furent partout victorieuses; et une paix honorable fut le fruit de la vaillance et de la sagesse du sire de Trazégnies. Le sou-

verain du Caire le récompensa de son mieux; car il le fit son premier ministre.

Chéri du père, Gilion était aussi l'objet des tendres affections de la fille. Dans l'espoir d'étouffer la passion qu'il avait fait naître, et dont la religion et l'honneur lui faisaient un devoir de se défendre, il déclara à la pauvre princesse égyptienne qu'il était marié en Europe, et que sa foi ne lui permettait pas, comme aux Musulmans, d'avoir plus d'une femme. Cette nouvelle affecta Graciane si rudement, qu'elle tomba dans un état de langueur qui fit craindre pour ses jours.

Il y avait plus de trois ans que Gilion était parti de son pays, où le bruit de sa mort s'était répandu généralement. Pourtant sa femme ne pouvait se résoudre à y croire.

Alors arriva au Caire un certain chevalier Amaury, dont nous ne saurions dire l'origine. Ce que nous en savons, c'est qu'il n'avait pu voir impunément les charmes de la dame de Trazégnies; et qu'il avait offert d'entreprendre son voyage, dans l'espoir qu'en apportant à la belle Marie les preuves de la mort de son époux, il parviendrait à le remplacer auprès d'elle.

Poursuivant au Caire ses actives recherches, il sollicita une audience du premier ministre; et sa surprise fut grande en reconnaissant Gilion de Trazégnies. Il ne se déconcerta pas. Changeant subitement de système et prenant le ton de la douleur :

— C'est vous que je cherchais, dit-il; et je suis porteur de tristes nouvelles. Votre chère épouse Marie est morte en couches, ainsi que le fruit de vos tendres amours.

Accablé de ces paroles fatales, Gilion se mit à pleurer en

grande amertume; et il retint près de lui Amaury, qu'il harcelait de questions.

Le déloyal chevalier eût voulu repartir sur-le-champ, pour mettre à profit sa perfidie, en trompant Marie à son tour. Mais deux jours après, une nouvelle guerre étant survenue, Gilion pria Amaury de le suivre; un chevalier

ne pouvait refuser une telle offre. Ils marchèrent donc en-

semble à la bataille. Le traître Amaury reçut là le châtiment de sa félonie ; il y fut tué. Mais Gilion, blessé et renversé de son cheval, fut fait prisonnier et enfermé dans un fort.

Ce fut Graciane qui parvint à lui procurer la liberté. Elle avait appris la mort de la dame de Trazégnies ; renaissant à l'espérance, elle avait recouvré la santé. Gilion ne fut pas insensible à une tendresse si constante. Le Soudan, vaincu par les sollicitations de sa fille, consentit à leur union, que des fêtes brillantes célébrèrent.

La princesse avait embrassé le christianisme en secret ; et dix-sept années de bonheur se déroulèrent sur la vie du sire de Trazégnies.

Un jour, on lui vint dire que deux jeunes chevaliers chrétiens, nouvellement arrivés, demandaient l'honneur d'être admis en sa présence. Ils sont introduits ; Gilion est frappé de retrouver dans l'un d'eux le portrait vivant de sa chère Marie ; il leur demande quel pays les a vus naître ; quelques paroles expliquent tout ; ce sont ses deux fils qui l'embrassent. Leur mère est vivante ; elle est fidèle au souvenir de son époux qu'elle pleure toujours. Amaury seul est coupable. Mais la tendre Graciane, présente à cette explication, est tombée sans mouvement. Lorsqu'elle revient à la vie, confiante dans les sentiments d'honneur de son époux, elle veut le suivre en Europe.

Du consentement du Soudan, à qui il promet de revenir le défendre s'il lui survient quelque guerre, le sire de Trazégnies s'embarque avec Graciane, qu'il traite désormais comme sa sœur, et avec ses deux fils qui déjà, dans d'illustres combats, ont fait d'éclatantes prouesses. On arrive à

Rome; Graciane est baptisée par le Souverain-Pontife; et en cheminant, on finit par se retrouver dans le Brabant. Là, Gilion prie un gentilhomme de sa compagnie d'aller annoncer sa venue à madame Marie, sa femme. Le gentilhomme partit donc et fit tant qu'il arriva au château de Trazégnies.

« Comme homme sage, il commença par saluer la dame et lui annoncer qu'il avait ouï dire que ses deux fils avaient retrouvé Gilion, leur père, et qu'en peu de temps ils devaient le ramener. Il ne voulait pas faire savoir d'abord que Gilion était si près, parce que autrefois, dit le naïf conteur, femmes sont mortes de joie.

» Quand la dame entendit ce message, elle fit grande chère au gentilhomme et lui demanda :

— » Ne savez-vous point s'ils sont en deçà de la mer?

» L'envoyé répondit qu'il ne pouvait le dire, mais qu'il avait vu un homme qui leur avait parlé. Pendant trois heures il laissa la dame en cette première joie. Puis il reprit :

— » Madame, je vous dirai maintenant que demain, après-dîner, vous recevrez votre mari et vos deux fils dans ce château.

— » Ah! mon ami, s'écria la dame, en est-il ainsi? Et de la grande joie qu'elle eut, elle embrassa le gentilhomme. Puis elle fit tendre et parer la maison; et elle invita les chevaliers et écuyers ses voisins, avec leurs femmes et leurs filles, à venir l'aider le lendemain à fêter son mari. Tous vinrent, le cœur en liesse. »

Le jour suivant, Gilion arriva avec ses deux fils et Graciane. La dame de Trazégnies se jeta au cou de son mari et l'embrassa longuement; puis elle baisa ses deux fils et

Graciane et fit mettre tout le monde à table. Gilion était assis entre ses deux femmes et servi par ses deux fils.

Quand on eut soupé, Gilion parla à dame Marie sa femme, et lui dit :

— « Ma très-chère amie, étant captif en Égypte, il me fut dit et attesté par le chevalier Amaury que vous étiez morte en couches, vous et votre enfant. De la grande douleur que j'en eus, je fis vœu, puisque vous n'étiez plus de ce monde, de ne jamais retourner dans mon pays. Plus tard, je me remariai à cette noble dame que vous voyez, et qui m'avait sauvé la vie. Car sans elle je serais mort. Je l'ai fait baptiser à Rome; et maintenant elle ne sera pour moi qu'une sœur, à moins que vous n'alliez avant elle de vie à trépas.

— » Sire, répondit la dame de Trazégnies, après un moment de silence, puisque vous avez épousé cette dame et qu'elle vous a sauvé, ne me considérez plus comme votre femme. Mon désir est de me retirer dans une abbaye, où tant que je vivrai, je prierai Dieu pour vous.

— » Dame, dit Graciane en intervenant, à Dieu ne plaise que je vous sépare de votre loyal seigneur. Elle se mit à pleurer; si bien que le lendemain, les deux dames, de concert, se rendirent ensemble à l'abbaye de l'Olive, où elles se dévouèrent au service de Dieu. »

Gilion attristé partagea ses domaines entre ses deux fils et se retira dans l'abbaye de Cambron, où le comte de Hainaut et ses chevaliers le venaient voir pour entendre le récit de ses merveilleuses aventures.

Un an ne s'était pas écoulé depuis son retour, quand ses deux femmes moururent. Il fit élever trois tombes dans

l'abbaye de l'Olive, disant que l'une des trois était pour lui; et peu après vint un messager du soudan du Caire qui réclamait sa promesse; car il était attaqué par plusieurs princes sarrasins. Le sire de Trazégnies dit adieu à ses deux fils en pleurs, retourna au Caire, reprit le commandement des troupes égyptiennes, battit et dispersa les ennemis du Soudan. Mais dans la dernière affaire il reçut une blessure si grave, que tous les soins ne le pouvaient sauver.

Quand il reconnut qu'il lui fallait mourir, il fit promettre au soudan d'envoyer son cœur à l'abbaye de l'Olive, où il s'était fait préparer un tombeau; ce que le bon soudan exécuta fidèlement. — Et l'auteur de *la vraie Histoire du preux Gilion de Trazégnies* dit avoir visité les trois tombes (au quinzième siècle), avant de commencer à écrire son récit.

XLVII. — BATAILLE DE CARNIÈRES.

La guerre est une maladie dont les batailles sont les crises violentes.

ÉRASME.

Des choses de la Croisade revenons encore à Henri-l'Aveugle, si souvent battu, maintenant vieillissant et toujours guerroyeur.

Ce comte, voyant à soixante-sept ans, qu'il n'avait pas d'enfants de sa

femme Laurette d'Alsace (appelée Laurence dans quelques annalistes), s'était désigné en 1163 un successeur. Le comte de Hainaut, Baudouin-le-Bâtisseur (mort comme on l'a vu en 1171) avait épousé Adélaïde, sœur du comte de Namur. Par tendresse pour elle, Henri-l'Aveugle déclara un jour que son fils, le jeune Baudouin, alors seulement fiancé de Marguerite d'Alsace, serait son héritier. Cet héritage était important, car il comprenait les comtés de Namur et de Luxembourg. Henri fit cet acte à Valenciennes, le jour même où son jeune neveu était reçu chevalier.

Il s'en revenait de cette cérémonie lorsqu'il fut arrêté par des agents de Godefroid III, qui à son titre de duc de Brabant réunissait celui de duc de Lotharingie, qu'il regardait comme titre de suzeraineté sur les Pays-Bas. Henri fut conduit au château de Louvain, et là Godefroid voulut le contraindre à lui céder certains domaines de la Hesbaie qu'il prétendait lui appartenir. Mais l'indignation que souleva cet acte de violence obligea le duc de Brabant à remettre en liberté son captif. Il ne se relâcha pourtant pas de ses prétentions; il les porta même plus loin; il soutint que Henri-l'Aveugle n'ayant pas d'enfants, le comté de Namur revenait à lui, Godefroid, comme duc de Lotharingie. Il demanda avec hauteur que les droits qu'il exposait fussent reconnus.

Le comte de Namur et de Luxembourg répondit avec fierté que, tant qu'il vivrait, il ne recevrait jamais d'ordres; la guerre se prépara donc entre les Namurois et les Brabançons. Baudouin IV, comte de Hainaut, envoya sur-le-champ à son beau-frère Henri-l'Aveugle une armée que commandait le jeune Baudouin, son fils, héritier désigné.

En apprenant que trois mille hommes de vieilles troupes et huit cents chevaliers venaient appuyer son ennemi, Godefroid III se modéra et demanda une trêve qui fut convenue pour un an. Elle fut mal respectée des deux parts; les armées qu'on tint debout firent continuellement du ravage dans les campagnes.

Sur ces entrefaites, Hugues, seigneur d'Enghien, bâtissait sa ville et l'entourait de murs. Enghien est à peu près à égale distance de Bruxelles et de Mons. Hugues était le vassal du duc de Brabant pour une partie de ses domaines, et du comte de Hainaut pour une autre partie. Mais il avait eu jusqu'alors peu d'importance. Lorsqu'on le vit élever une place forte, le comte de Hainaut prétendit avoir sur cette place des droits de suzeraineté et demanda qu'il lui en fût fait hommage. Hugues le refusa, répondant avec assez de hardiesse qu'il voulait être, dans ses états, souverain indépendant. Aidé de ses quatre fils, Gossuin, Engelbert, Siger et Boniface, il construisit sa citadelle, qu'il flanqua de grosses tours, et entoura sa ville naissante de larges fossés, de glacis et de palissades. Dès qu'il se vit en sûreté, il se déclara même l'ennemi de Baudouin IV, se plaignit tout haut des injures qu'il disait avoir reçues du comte de Hainaut et s'allia avec le duc de Brabant, qu'il consentit à reconnaître pour son suzerain.

Le jeune prince du Hainaut n'eut pas besoin de presser son oncle Henri-l'Aveugle, qui souriait à l'espoir d'une grande bataille. Les armées de Namur, de Hainaut et de Luxembourg, s'avancèrent contre le duc de Brabant, qui les attendait à Carnières, avec Hugues d'Enghien.

Carnières, à trois lieues et demie vers l'ouest de Charle-

roy, n'est pas loin de Prêle sur la Sambre, où César livra aux Nerviens la première grande bataille de l'histoire des Belges. Ces plaines coupées de ravins, de collines tranchées et de bouquets de bois, avaient été plus d'une fois déjà le théâtre de combats acharnés, et les eaux de la Haîne, qui arrosent le bourg de Carnières, avaient été souvent ensanglantées. La bataille se livra entre les forces du duc de Brabant et du sire d'Enghien d'une part, et de l'autre les troupes unies du Namurois, du Hainaut et du Luxembourg; elle fut longue, cruelle et variée d'incidents qui changeaient à chaque heure la face de la mêlée, ôtant ou ramenant successivement l'espérance à l'un et à l'autre parti. Henri-l'Aveugle se battait comme un lion furieux; Baudouin de Hainaut ne se montrait pas moins vaillant; Godefroid III leur fit tête avec un courage indomptable. Aussi cette journée se signala par un tel carnage que, selon plusieurs historiens, le bourg de Carnières lui dut son nom [1].

La victoire, après avoir été longtemps balancée, se décida enfin contre le duc de Brabant qui la disputait avec vigueur. Ayant sacrifié la plus grande partie de son armée, Godefroid III fut obligé de battre en retraite. Les troupes au reste n'étaient pas très-nombreuses des deux parts; car on voit dans les historiens que les comtes de Namur et de Hainaut ne laissèrent sur le champ de bataille que cent fantassins et cinq cavaliers; pourtant on prétend que le duc de Brabant perdit deux mille hommes.

Le comte de Namur, vainqueur, s'en retourna en triom-

[1] D'autres font remonter la cause de ce nom à la bataille de Prêle, qui s'étendit jusque-là.

phe, chargé de dépouilles. Le jeune Baudouin fut reçu à Mons avec de grands honneurs. On était en l'année 1170.

Après avoir pris quelques jours de repos, les vainqueurs, profitant de leurs avantages, vinrent faire le dégât dans le Brabant. Godefroid demanda la paix, qui fut conclue à des conditions modérées et qui toutefois, avec un prince fier comme le duc de Brabant, ne devait pas être d'une durée bien longue.

Ne pouvant, dénué de ressources, se venger sur-le-champ, Godefroid III s'adressa secrètement à Henri IV, duc de Limbourg, dont il avait épousé la sœur, et qui était à la fois son beau-frère et son allié; il le priait d'embrasser sa querelle. Henri IV, du chef de sa femme, possédait dans le Luxembourg la terre d'Arlon; il avait fait fortifier la ville, alors déjà très-ancienne; c'est pourquoi les généalogistes l'appellent le premier marquis d'Arlon. Il avait toujours refusé d'en faire hommage à Henri-l'Aveugle, comte suzerain du Luxembourg. Il épousa les intérêts de Godefroid, souleva le pays dans lequel son marquisat d'Arlon était enclavé, se jeta sur le comté de Namur et le dévasta.

Le duc de Limbourg avait une petite troupe d'hommes déterminés, qui se retiraient avec leur butin dans un fort voisin d'Arlon. Henri-l'Aveugle, n'ayant pu résister à ce faible mais impétueux torrent, appela encore son neveu Baudouin de Hainaut. Le jeune prince accourut, mit une garnison à Namur pour la protéger, vola dans le Luxembourg, prit le fort qui servait de retraite aux Limbourgeois, le rasa et s'en retourna à Mons, croyant avoir tout terminé.

Mais il n'eut pas plus tôt tourné le dos que le duc de Limbourg recommença les hostilités et saccagea de nou-

veau les comtés de Luxembourg et de Namur, avec une rapidité si effrayante, que Henri-l'Aveugle s'enfuit jusqu'à Metz, pendant que le prince de Hainaut, ayant rassemblé les vainqueurs de Carnières, reparaissait dans le comté de Namur qui se souleva à sa voix. Se trouvant promptement ainsi à la tête d'une nombreuse armée, il la divisa en trois corps, dont il donna le commandement à Rasse de Gavre, à Jacques d'Avesnes et à Guillaume de Saint-Aubert; puis il se jeta sur le Limbourg qui devint en peu de temps le théâtre des plus affreuses misères.

Le duc de Limbourg fut cerné dans Arlon; la place était bien fortifiée, mais sans provisions; au bout de huit jours il fut obligé de demander la paix. Il paya les frais de l'expédition dirigée contre lui, rendit ce que les siens avaient enlevé, et fit l'hommage qu'il avait refusé si fièrement.

Godefroid III fut encore obligé de souffrir ce revers; la plupart des seigneurs ses vassaux étaient allés les uns en Palestine, les autres en Angleterre, où, comme nous l'avons dit, ils combattaient pour le roi Henri II contre les Écossais. On voit, dans Divœus et dans d'autres annalistes, que vers ce temps-là, dans les plaines de la Grande-Bretagne, vingt mille Brabançons se couvrirent de lauriers, que l'histoire négligée de nos pères n'a pas pris la peine de consacrer, en conservant au moins les noms des chefs.

D'autres guerres intérieures entre les petits souverains de la Belgique obligeaient aussi les suzerains à se faire un instant spectateurs. L'abbé de Saint-Trond était avoué du village de Brusthem, dont la seigneurie se trouvait contestée entre le comte de Looz et l'évêque de Liége. De son côté, Gilles, comte de Duras et seigneur de Jodoigne, était

avoué de l'abbaye de Saint-Trond. Louis, comte de Looz, s'était avisé, en 1160, de faire bâtir une tour à Brusthem et d'y mettre garnison. L'abbé de Saint-Trond, inquiété de ce voisinage, protesta; le comte de Duras l'appuya formellement. Il y eut donc aussitôt entre les comtes de Looz et de Duras de petites batailles. Gilles de Duras eut le dessus; il brûla la tour de Brusthem et alla assiéger la ville de Looz. Mais ayant appris que Godefroid III, duc de Brabant, époux en secondes noces d'Ismène de Looz, venait au secours de son nouveau beau-frère, il fit la paix, et la cimenta en épousant Alix, fille du comte Louis de Looz, alors mourant.

Autre affaire de petite guerre. Gérard, fils de Louis, considérant que Looz, sa principale ville, était à la frontière de ses états, fortifia le village de Curenge près de Hasselt et en fit sa capitale. Puis, se sentant guerroyeur, il chercha querelle à Albert, comte de Moha, dont il dévasta les petits domaines.

Comme il s'en revenait de cette expédition, il fut pris d'une fièvre maligne, pour la guérison de laquelle il fit vœu de se croiser. Il partit en effet pour la Palestine avec Gilles de Duras en 1173.

A son retour il relevait le fort de Brusthem, lorsqu'à la prière de l'abbé de Saint-Trond, l'évêque de Liége ordonna à Gérard de Looz de démolir sa citadelle. Attendu qu'il s'y refusait, une guerre fut encore déclarée. Gérard, qui s'était distingué en Palestine, ne s'effraya pas; il commença même les hostilités en allant prendre et en pillant Saint-Trond qu'il livra aux flammes. L'évêque, qui était Radulphe, de la maison de Namur, ravagea en même temps le pays de Looz,

et brûla de nouveau le village et les fortifications de Brusthem.

Ces guerres de petits seigneurs, qui suivaient dans les excès les plus déplorables les exemples des grands, devenaient si désastreuses, que les comtes de Hainaut et de Namur, les ducs de Brabant et de Limbourg, furent obligés d'intervenir et d'oublier un moment leurs différends, pour rendre la paix aux villages.

Durant tous ces désordres, Thierry, dernier comte souverain d'Alost, mourut sans enfants. Il légua ses domaines au comte de Flandre. Philippe d'Alsace, qui fit tant pour les libertés de ses sujets, maintint et agrandit les priviléges et ratifia les suppressions d'abus féodaux que Thierry, avant de mourir, avait accordés à ses sujets.

XLVIII. — LAMBERT-LE-BÈGUE ET LES BÉGUINAGES.

Pourquoi les gens de bien sont-ils ordinairement les plus faibles? C'est que les autres ont avec eux Satan, qui ne s'endort pas.

JACQUES DE VORAGINE.

Il est triste qu'il faille remarquer encore à travers toutes ces guerres et tous ces désordres, combien les mœurs souffraient. Le peuple, sans cesse pillé, restait dans l'ignorance; les chefs,

atteints par la brutalité des camps, ne respectaient plus guère la vertu. Le pays de Liége était surtout le théâtre de graves désordres. Ses évêques, comme ceux d'Utrecht, n'avaient quelquefois d'ecclésiastique que leur titre; c'étaient ordinairement des chevaliers ou des seigneurs, placés là ou par la conquête, ou par le choix de l'Empereur, plutôt que par l'élection canonique approuvée par le Saint-Siége. Aussi on en vit plus d'un en rébellion flagrante contre les Papes. Les bons étaient empoisonnés, comme saint Frédéric, de la maison de Namur, mort en 1121, ou assassinés, comme, à la fin du siècle, saint Albert de Louvain.

Ainsi nul ne venait réformer les débordements. L'esprit de vertige entrait jusque dans le lieu saint. On établissait alors les scandaleuses fêtes de l'âne et les fêtes des fous. A Liége, on avait imaginé, pour *égayer* les cérémonies religieuses des fêtes de Pâques et de la Pentecôte, de créer une reine qu'on appelait *la Reine de Pâques*. C'était une femme que l'on habillait de pourpre, que l'on couronnait d'un riche diadème et qu'on plaçait sur un trône au milieu de l'église. Tout le monde venait chanter autour d'elle et lui rendre des hommages.

A plusieurs excès de ce genre se joignait la simonie. Les dignités de l'église se vendaient. Radulphe, prince-évêque de Liége, qui était de la maison de Namur, et qui régna de 1171 à 1191, se souilla surtout de ce vice. « Il faisait un trafic scandaleux des bénéfices ecclésiastiques, et c'était un boucher nommé Udelin, son homme de confiance, qui les exposait à l'encan, en pleine place publique à Liége [1]. »

[1] Dewez, *Histoire du pays de Liége*, chap. 2.

Un pieux ecclésiastique, nommé Lambert-le-Bègue, voyant tous ces scandales et cette simonie, se laissa emporter à l'ardeur de son zèle et déclama publiquement contre la corruption. Toute la ville courut à ses sermons, qui opérèrent des conversions en grand nombre; ce qui permet de croire que ces pauvres peuples n'avaient besoin que de vrais pasteurs. Mais les dignitaires s'indignèrent contre un homme qui osait dévoiler leurs iniquités : — Quel est donc, disaient-ils, cet homme grossier qui, sans mission et sans instruction, s'arroge ainsi le droit d'exercer les fonctions de prédicateur?

Ils s'adressèrent à Radulphe, qui était plus choqué que tous les autres des discours de Lambert, parce qu'il s'y trouvait atteint. Le pauvre prédicateur fut arrêté, maltraité et enfermé au château de Revogne, près de Rochefort.

Le peuple, qui vénérait Lambert, fit éclater de tels murmures, que Radulphe se détermina à faire conduire son prisonnier à Rome, afin que le Pape pût se convaincre par ses propres yeux que c'était un fou, et lui interdire de prêcher. Mais le Saint-Père en jugea tout autrement; il démêla dans la simplicité de Lambert, un zèle pur, des intentions droites, et il le renvoya à Liége, au contraire, avec la permission de prêcher librement.

Le pieux prédicateur mourut peu après son retour. Il avait fait bâtir, de ses propres fonds, à Liége, une église dédiée sous l'invocation de Saint-Christophe, et autour de cette église quelques petites maisons pour servir de retraite à des filles qui voulaient se retirer du monde. Celles qui embrassèrent ce nouvel institut furent appelées *béguines*, du surnom de Bègue donné à Lambert, leur fondateur.

C'est là, selon toute apparence, l'origine des béguinages, qui ont été si utiles dans les Pays-Bas. Quelques-uns font remonter les béguines à sainte Begghe, sœur de sainte Gertrude et fille de Peppin de Landen, morte en 698. Mais on a fait cette étymologie à cause du nom. On voit formellement, dans une décrétale du pape Jean XXII, que les béguines des Pays-Bas tirent en effet leur origine de Lambert-le-Bègue.

XLIX. — LA TUTELLE DE PHILIPPE-AUGUSTE.

Chacun pour soi s'agite et chacun tire à soi.
P. Matthieu.

Son retour de la Croisade, Philippe d'Alsace avait été reçu par les Flamands au milieu des feux de joie et des plus grandes démonstrations d'allégresse publique. Il continua d'agrandir les priviléges et les libertés de la Flandre; il étendit encore la protection dont il animait le commerce. Le roi de France Louis-le-Jeune, qui avait pour lui la plus haute estime, ayant fait sacrer Philippe-Auguste son fils à Reims en 1179, lui désigna pour tuteur le noble comte de Flandre. Ensuite il lui fit épouser Isabelle de Hainaut, fille de Baudouin V et de Marguerite d'Alsace, et nièce du comte Philippe.

Se trouvant honoré d'une telle alliance, le comte de Flandre donna à sa nièce Arras, Béthune, Hesdin, Saint-Omer, Lens, Aire, Bapaume et d'autres villes; en quoi il ne fut pas approuvé des Flamands. Cependant il recevait en retour, de Louis, la jouissance de grands domaines voisins du Vermandois, qu'il possédait du chef de sa femme.

Louis VII mourut peu après. La reine douairière, Adélaïde ou Adèle de Champagne, qui eût voulu que la tutelle du royaume fût remise au comte son frère, ne négligea rien, quoiqu'elle fût pourtant bonne et digne princesse, pour dégoûter Philippe de cette tutelle. Après avoir gouverné environ une année avec sagesse le royaume de France, Philippe d'Alsace, fatigué en effet par les intrigues, céda la place au comte de Champagne et s'en revint dans ses états.

Philippe-Auguste n'avait que quinze ans. Il se laissa séduire par les ennemis du comte de Flandre, son oncle; et il lui retira les domaines dont l'avait gratifié Louis VII. Philippe d'Alsace aussitôt révoqua la donation de l'Artois qu'il avait faite à sa nièce; et la guerre éclata entre la Flandre et les Français.

Le comte Philippe avait pour système « de chasser toutes les guerres qui lui survenaient hors de ses frontières, sachant bien que quand même la victoire lui demeurait, ce ne pouvait être sans grand détriment et désolation de son pays, si elles se commettaient dans ses limites [1]. »

Il entra donc en France, assisté du comte de Hainaut,

[1] Oudegherst, *Annales de Flandre*, chap. 83.

son beau-frère, de Hugues de Saint-Pol, de Jacques d'Avesnes, avec qui il s'était réconcilié, de Hugues d'Oisy,

châtelain de Cambrai, et d'autres seigneurs. A la tête d'une puissante armée, il s'avança rapidement, ravageant les provinces et soumettant les villes qui se trouvaient sur son passage. Il prit Senlis, s'empara de Louvres à cinq lieues de Paris; et dans le trouble qu'il inspirait, il eût enlevé la capitale et fait ses conditions, si l'archevêque de Reims et le comte de Blois, oncles du roi de France, n'eussent arrêté ses conquêtes en obtenant de lui une trêve. Elle expirait à la fin de l'année 1182.

Pendant cet intervalle, la guerre recommença entre le Brabant et le Hainaut. Godefroid III s'était emparé du château et du territoire de Wasnache, qui appartenaient à Baudouin V et qui se trouvaient enclavés dans le Brabant. Baudouin, par représailles, se saisit de Tubise, fief de Godefroid enclavé dans le Hainaut; puis il fit fortifier

Lembeek, que Gossuin, seigneur d'Enghien, lui avait engagé. Les deux armées du Hainaut et du Brabant se rapprochèrent aussitôt. Philippe d'Alsace, ami du duc de Brabant, beau frère du comte de Hainaut, leur proposa une trêve de trois ans. Baudouin V l'accepta, parce que le duc de Brabant venait de prendre la croix pour aller en Palestine au secours des chrétiens de l'Orient. Cependant ses infirmités l'empêchèrent de remplir lui-même son vœu; il fit partir ses chevaliers sous la conduite de son fils Henri Ier, que les historiens des Croisades appellent Henri de Louvain. La trêve convenue fut respectée.

Vers ce même temps, la bonne comtesse de Flandre Élisabeth de Vermandois mourut. Philippe d'Alsace pensait conserver, durant sa vie, les états de sa femme morte sans enfants. Mais l'héritière du Vermandois, une sœur d'Élisabeth, ayant cédé la moitié de ce pays au roi de France, ce fut un prétexte pour recommencer la guerre.

Philippe-Auguste avait eu le temps de rassembler une armée considérable; et il s'était assuré l'appui du roi d'Angleterre. Le comte de Flandre fit un appel à tous ses vassaux, s'allia avec le duc de Bourgogne, et comme la première fois entra sur-le-champ dans le pays ennemi. Il poussa la guerre avec tant d'acharnement, que le royaume français, envahi par les Flamands et les Bourguignons, était menacé de destruction, disent les chroniques [1], si le Souverain-Pontife ne fût intervenu. Son légat fit signer une paix qui obligea Philippe d'Alsace à rendre au roi de France le comté de Crépy, et quelques autres places qu'il possédait

[1] Oudegherst, chap. 83, etc.; Dewez, *Histoire des Provinces.*

du chef de sa femme, mais qui lui laissa pour sa vie le reste du Vermandois.

Comme, dans ces débats, la jeune reine de France Isabelle de Hainaut avait toujours défendu le parti du comte de Flandre, son oncle, la cour de France s'était élevée contre elle; et son mari voulait même la répudier. Cette princesse, dont tous les historiens vantent unanimement la conduite irréprochable, la pureté des mœurs et la piété, se retira à Senlis. Philippe d'Alsace, indigné de l'insulte qu'on faisait à sa nièce, reprit une troisième fois les armes; il était entré vainqueur dans Amiens, lorsqu'il apprit que Philippe-Auguste intimidé venait de rappeler sa femme, et qu'il demandait une entrevue à Rouen.

Le roi d'Angleterre devait plaider les intérêts du roi de France; Philippe d'Alsace chargea des siens le comte de Hainaut son beau-frère, père de la reine Isabelle. En allant à la conférence, Baudouin V vit sa fille; il lui conseilla de se soumettre aux intérêts de son mari.

— Je le ferai, dit-elle, si vous vous alliez avec lui. Mais puis-je former des vœux contre mon oncle et mon père?

Le comte de Hainaut abandonna alors, secrètement d'abord, le parti de Philippe d'Alsace pour s'unir au roi de France.

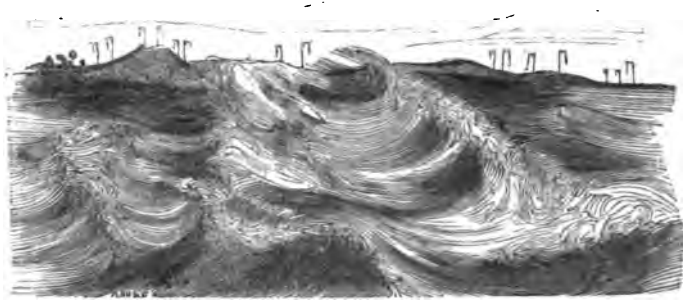
Le comte de Flandre au contraire attendait son appui; car l'entrevue de Rouen n'avait pas amené la paix. Mais Baudouin V se rendit à Paris, tandis que Philippe d'Alsace rentrait en Picardie, où pour inspirer plus d'effroi il menait son grand étendard déployé, sur un long chariot fait en manière de tour et porté par quatre roues; on y voyait peint un immense dragon qui jetait des flammes par les

yeux, par les narines et par la bouche, comme s'il eût voulu mettre tout en feu. Les deux grandes armées des Flamands et des Français s'étant rencontrées près d'Amiens, aux bords de la Somme, restèrent trois semaines en présence l'une de l'autre, sans oser commencer la mêlée, Philippe d'Alsace se reprochant en lui-même le mal qu'il faisait à l'époux de sa nièce, et Philippe-Auguste redoutant de se mesurer avec un oncle généreux. Le comte de Flandre avait avec lui Henri de Brabant, qui avait épousé la fille de son frère Mathieu, comte de Boulogne, Rasse de Gavre, Thierry de Bevere, châtelain de Dixmude, Baudouin de Dixmude, Gauthier de Nevele, Gérard de Hasselt, Thierry de Deynze, Gauthier Buzet, grand-veneur de Flandre, Gérard, prévôt de Bruges, Guillaume de Warneton, et plusieurs autres vaillants chevaliers qui demandaient la bataille. L'archevêque de Reims et le comte de Blois ayant ménagé un pourparler entre le jeune roi et le comte Philippe, ce dernier apprit que Baudouin V s'était détaché de lui. Il fit alors la paix avec le Roi, ne voulant pas à cause de la défection du père paraître sacrifier les intérêts de la fille, qui était sa nièce et qu'il aimait tendrement. Il rendit Amiens et céda le Vermandois, à l'exception de Saint-Quentin, de Péronne et de Ham, qui lui restèrent jusqu'à sa mort.

Se retournant aussitôt contre Baudouin V, le comte de Flandre se ligua avec le duc de Brabant, l'archevêque de Cologne, Jacques d'Avesnes et quelques autres seigneurs puissants; il entra le fer et la flamme à la main dans les états de son beau-frère, l'archevêque de Cologne amenait treize cents chevaliers; Jacques d'Avesnes livra les forte-

resses d'Avesnes, de Landrecies et de Leuze; le duc de Brabant, avec son fils Henri qui conduisait une nombreuse infanterie, pénétrait dans le Hainaut par la forêt charbonnière; les garnisons de Douai et de Saint-Amand s'unirent aux ennemis de Baudouin; partout autour de lui le comte de Hainaut, renfermé dans Mons, vit ses domaines ravagés par l'incendie. Ces désastres l'obligèrent à demander la paix. Philippe la lui accorda; mais conservant des ressentiments et ne voulant pas laisser à Baudouin, qui avait épousé sa sœur, ses beaux états de Flandre, dans l'espoir encore d'avoir des héritiers, il envoya en 1185 des ambassadeurs au roi de Portugal Alphonse Ier, qui devait son trône à des chevaliers belges, pour lui demander sa fille Mathilde en mariage.

Cette princesse fut accordée à Philippe. Comme elle arrivait par mer, des pirates normands l'attaquèrent et lui enlevèrent ses riches joyaux. Philippe d'Alsace envoya à leur poursuite quelques vaisseaux de la flotte qu'il préparait pour une nouvelle expédition en Palestine; les cor-



saires furent pris au nombre de quatre-vingts et pendus à de hauts gibets sur les côtes de Flandre.

Les chefs de ces brigands étant des fils de grandes maisons, on se fâcha en France de cette justice. Mais Philippe-Auguste ne jugea plus à propos de rompre les traités d'amitié qu'il avait faits avec les Flamands.

D'un autre côté, la trêve convenue entre le Brabant et le Hainaut venait d'expirer. Henri-l'Aveugle donna le signal de la reprise des hostilités. Il leva une armée de dix mille hommes, à la tête desquels on vit, dit-on, deux cents barons. Il envoya des messagers à son neveu Baudouin. Celui-ci, avec treize mille hommes, tant infanterie que cavalerie, et trois cents chevaliers, se joignit à Henri-l'Aveugle.

Le duc de Brabant s'était fortifié à Gembloux, ville ancienne, alors considérable, ayant un hôtel des monnaies et de solides remparts.

Les troupes du Hainaut, du pays de Namur et du Luxembourg, assiégèrent la place et l'investirent étroitement. La résistance des assiégés fut formidable; mais ils n'étaient pas assez nombreux. Baudouin et Henri, après avoir enlevé les ouvrages extérieurs qui protégeaient Gembloux, firent une brèche aux murailles et ordonnèrent l'assaut.

Les habitants fidèles et dévoués s'étaient réunis aux soldats du duc de Brabant. Debout sur les remparts, les bourgeois, les vieillards, les femmes même défendaient la ville, qui fut emportée cependant, mais après de si grands efforts, que les assiégeants furieux passèrent au fil de l'épée tout ce qu'ils trouvèrent dans la place et ne firent que trois mille prisonniers.

L'abbaye de Gembloux se soumit aux vainqueurs, sans oser soutenir un siége, quoiqu'elle fût fortifiée.

Gembloux fut réduit en cendres et ne se releva jamais

entièrement de ses ruines. Baudouin V combattit vaillamment à ce siége. Ce fut, dit-on, le sac de la vieille cité qui lui valut son surnom de Courageux.

Peu après ces tristes événements (en l'année 1186), Godefroid III tomba gravement malade, le chagrin accélérant pour lui la vieillesse; et des annalistes placent sa mort à cette époque. D'autres disent qu'il languit encore quatre ans. Dans tous les cas il ne gouverna plus; il remit les rênes de l'état à son fils Henri, quatrième du nom dans la chronologie des comtes de Louvain, premier dans la liste des ducs de Brabant. C'est pourquoi on l'appelle généralement Henri Ier. Il était revenu de la Palestine où il avait mérité le surnom de Belliqueux, qui lui est resté.

L. — LE CHATEAU DE NAMUR.

Reprend-on ce qu'on a donné?
LAMOTTE-HOUDARD.

Tout mon royaume pour un cheval!
SHAKSPEARE, *Richard III.*

USQU'A ces dernières guerres avec le duc de Brabant, Henri-l'Aveugle avait eu pour appui son neveu Baudouin V, qui avait intérêt à soutenir un prince dont il devait recueillir l'héritage. De nouvelles circonstances vont changer cet état de choses.

Laurette d'Alsace était morte. Henri, quoiqu'il eût plus de quatre-vingts ans, voulut comme Philippe d'Alsace se remarier. Il épousa Agnès de Nassau, sœur du comte de Gueldre. D'abord il vécut mal avec elle; puis, à la suite d'une maladie qui le rendit aveugle, il s'en ac-

commoda mieux; et il en eut une fille que l'on nomma Ermesinde ou Hermansette. Alors il se repentit de ce qu'il avait fait en cédant ses états à son neveu. Il prétendit que, le ciel lui ayant accordé une héritière, la donation du Namurois et du Luxembourg à Baudouin V cessait de fait. Baudouin répliqua que le cas d'un second mariage n'ayant pas été prévu, et aucune réserve n'ayant été faite, la donation existait de droit. Pendant ces discussions, la petite Ermesinde croissait en silence. Elle avait deux ans, lorsque Henri-l'Aveugle, son père, avisa un moyen de lui assurer son héritage. Il la fiança à Henri II, fils du comte de Champagne Henri-le-Libéral, et neveu de la reine de France.

Le comte de Champagne envoya sur-le-champ son fils à Namur, où il fut reconnu par la noblesse héritier de Henri-l'Aveugle. Il avait pour appui Louis VII. Baudouin V, voulant balancer un tel suzerain, envoya des ambassadeurs chargés de présents à l'Empereur, qui de son côté reconnut la donation comme valide et promit de la soutenir. Le comte de Namur, embarrassé, offrit une transaction amiable. Il proposait, dans un nouveau traité, d'assurer définitivement à son neveu, qu'il craignait, la possession après sa mort du comté de Namur, à condition que Baudouin V laisserait à Ermesinde, sans jamais la lui contester, la souveraineté du Luxembourg.

Le comte de Hainaut consentit à cet arrangement qui fut signé et scellé dans une assemblée solennelle. Mais ce traité n'était fait que pour gagner du temps; ou bien Henri-l'Aveugle, dont toute la vie est pleine d'inconséquences, changea très-rapidement d'avis; car il envoya secrètement au comte de Champagne des émissaires qui l'engagèrent à se rendre à Namur avec des forces imposantes. Baudouin-le-Courageux, depuis le dernier traité, avait dans le Namurois l'administration des affaires civiles. Un jour qu'il arrivait à Namur, à la tête de cent quarante chevaliers, il fut étonné de trouver la ville dans l'agitation et d'y rencontrer beaucoup de soldats étrangers. Le comte de Champagne venait d'entrer avec ses hommes d'armes. Baudouin courut au palais, et conjura Henri de se souvenir des derniers engagements. Le vieux comte, se croyant le plus fort, releva fièrement la tête et ordonna à son neveu de sortir de la ville.

Baudouin sortit en effet; mais il rassembla à la hâte une

puissante armée, dans le Hainaut et dans la Flandre; il revint soutenu de trente mille hommes; il investit Namur, l'emporta dès la première attaque, mit ses ennemis en fuite et fit prisonniers les principaux bourgeois.

Henri-l'Aveugle, surpris d'une victoire si prompte, s'était réfugié dans le château de Namur, qui passait, à cause de sa situation sur un rocher, pour une citadelle imprenable. Mais elle n'était pas approvisionnée, et le vieux Comte s'y vit bloqué très-étroitement. C'était dans l'été de l'année 1188.

Au bout de trois jours, tous les vivres furent dévorés. L'eau surtout manqua totalement. Comme on avait du vin, on déclara qu'on se passerait d'eau. On calcula qu'en mangeant les chevaux, on pourrait tenir deux semaines; ce qui donnerait aux troupes du comte de Champagne le temps de se rallier. Henri-l'Aveugle avait auprès de lui Wéry de Walcourt et Clarenbaut d'Houterive. Le premier

jour où l'eau manqua, on s'en consola dans un souper où l'on but beaucoup. Mais le lendemain matin, le vieux Comte, qui avait eu soif toute la nuit, demanda si on ne pourrait pas découvrir un peu d'eau? Les citernes étaient desséchées. On soupirait après la pluie; le ciel ardent se montrait sans nuage. Henri fut obligé de se désaltérer avec du vin. Il restait quelques tonnes de bière qu'on donnait aux chevaux avec parcimonie.

Henri passa cette première journée tristement. Le soir il ne put se laver les mains; on ne put laver non plus ni les assiettes, ni les plats, ni les vases d'usage. Les buandières ne pouvaient lessiver le linge qui était sale. C'était, sur le rocher élevé où se trouvait bâti le château, une suite de petites privations imprévues, mais dures. Wéry de Walcourt, s'il faut en croire les chroniqueurs, cherchait à soutenir le courage de son maître.

— Sire, disait-il, quelques jours encore et nous serons secourus. On a vu de guerriers plus malheureux que nous dans des siéges.

— Oui, répondit le vieux Comte, point de pain si l'on veut; mais ils avaient de l'eau.

— Les braves qui accompagnèrent Godefroid de Bouillon, à la première Croisade, en manquèrent plus d'une fois.

— Oui, pendant un jour. Mais ensuite ils trouvaient une citerne et pouvaient laver leur chemise.

— Supportons, Sire, ces petits inconvénients; les hommes, dans leur état naturel, les hommes dans les bois, les premiers hommes n'avaient pas de chemise. Un homme de guerre doit être patient.

— Oui, répondit encore Henri-l'Aveugle; mais les pre-

miers hommes avaient de l'eau pour se baigner les mains.

Le vieux comte ainsi se désolait. Il était homme sans résignation. Mais aussi l'eau est peut-être la chose la plus indispensable dans les usages de la vie; et il n'en restait pas une goutte au château de Namur.

Un soldat se hasarda la nuit à descendre dans les fossés : il rapporta un petit baril de mauvaise eau ; le Comte n'en put avoir qu'une faible partie. Le même soldat descendit une seconde fois et fut pris par les assiégeants.

Un enfant naquit dans la citadelle. Faute d'eau, on ne put le baptiser. Il restait quelques légumes qu'on ne pouvait cuire. Le Comte mangeait sans nappe. Il avait toujours une soif que rien ne pouvait apaiser. Après huit jours d'un supplice qui lui fit dire que l'eau était la première amie de l'homme, il jura qu'il ne s'enfermerait jamais sur un rocher ; et il voulut capituler à toute force.

Baudouin V entra dans la forteresse, précédé de quelques tonnes d'eau fraîche. Toute la garnison s'en fêta ; on baptisa l'enfant; on sembla renaître. On fit un traité par lequel les châteaux de Durbuy et de Namur étaient remis à la garde de chevaliers fidèles, qui s'engageaient à n'ouvrir leurs portes qu'au seul comte de Hainaut. Mais un peu après, le comte de Champagne étant arrivé avec de grandes forces, Wéry de Walcourt, Godefroid de Moriamez, Sébastien du Jardinet et Clarenbaut d'Houterive qui tenaient Durbuy, le livrèrent ou le laissèrent prendre. Dès lors, Othon de Trazégnies, Nicolas de Barbanson et Gauthier de Wargnies, qui avaient sous leur foi le château de Namur, se croyant dégagés de leurs serments, le remirent au comte de Hainaut.

Les hostilités furent reprises. Baudouin-le-Courageux s'empara de Bouvignes et de toutes les rives de la Meuse. Henri-l'Aveugle se rapprocha des Brabançons, qui avaient toujours des prétentions sur le comté de Namur; le nouveau duc de Brabant Henri Ier surnommé le Belliqueux vint arrêter les progrès de Baudouin. Celui-ci recourut encore à l'Empereur, qui lui confirma l'investiture du pays de Namur, avec le titre de marquis. Le duc de Brabant se retira, moyennant la cession qu'on lui fit de Thines et de Liernu, et moyennant sept cents marcs d'argent que lui promit Baudouin V.

Mais comme, au lieu de les payer, le comte de Hainaut se mit à faire le dégât sur les frontières du Brabant, la guerre recommença encore. Il fallut l'intervention du roi de France, celle de l'Empereur, celle du comte de Flandre, pour terminer tous ces différends. Le duc de Brabant eut Lembeek, au lieu de Thines et de Liernu; le comte de Hainaut fut condamné à lui payer douze cents marcs d'argent; mais on le maintint dans ses droits à la succession du pays de Namur; le comte de Champagne se retira de ces débats.

Henri-l'Aveugle faisant seul obstacle à ces arrangements, Baudouin, après lui avoir enlevé le château de Merlemont, alla l'assiéger dans Floreffe, qu'il ne put prendre qu'en épuisant tous les genres d'attaque connus alors, et en sapant les murailles qui s'écroulèrent. Alors il fit son entrée à Namur; tous les ordres de l'état lui prêtèrent serment sur la prairie appelée la Grande-Herbette; et Henri-l'Aveugle céda, pour le moment encore, à la nécessité.

Depuis plus d'un an cependant, une nouvelle terrible s'était répandue dans le monde chrétien. Le royaume de

Godefroid de Bouillon n'existait plus. Jérusalem, prise par Saladin, était retombée au pouvoir des Infidèles; et tandis que Henri-l'Aveugle et quelques petits souverains sauvages s'épuisaient en guerres odieuses de chrétiens à chrétiens, — les princes au noble cœur, déposant toutes leurs rancunes, — Philippe-Auguste, Philippe d'Alsace, Florent de Hollande, Henri de Brabant, Henri de Limbourg, l'évêque de Liége Radulphe lui-même, le comte de Gueldre, et l'élite de la chevalerie des Pays-Bas, ne s'occupaient que de voler au secours de la Palestine.

C'était la troisième Croisade.

APPENDICES.

A.

PREMIÈRES ANNÉES DE GODEFROID DE BOUILLON.

Godefroid de Bouillon, l'un des plus illustres enfants des Pays-Bas, naquit en 1060, à Baisy, sur la Dyle, dans un château situé à une demi-lieue de Genappe, à quatre lieues de Bruxelles. Ses parents étaient aussi distingués par leurs vertus que par leur haute naissance. Eustache, comte de Boulogne, était son père; sa valeur le faisait remarquer parmi les braves, sa bienfaisance parmi les bons seigneurs. La pieuse comtesse Ide, le modèle des femmes, était sa mère. L'Église l'a mise au rang des bienheureuses.

Deux autres fils, Eustache et Baudouin, avaient béni cette union; mais la naissance de Godefroid semblait particulièrement leur avoir été annoncée d'une manière presque miraculeuse; plusieurs fois des rêves, qui tous présageaient pour le jeune prince une prodigieuse grandeur, avaient frappé l'imagination de la bonne comtesse, et elle offrait à Dieu ses fer-

ventes prières pour en obtenir l'accomplissement. Godefroid vint au monde, béni de tous. Tant que dura sa première enfance, sa mère ne songea qu'à lui inspirer les sentiments religieux qui sont, dans tous les états de la société, la base sur laquelle doivent reposer les seules vertus solides.

Lorsque le jeune Godefroid eut atteint l'âge de onze ans, son père choisit, parmi tous les chevaliers qui l'entouraient, non le plus élevé par sa naissance, mais celui qui, par ses vertus et sa bravoure, pouvait le mieux guider l'adolescence du prince et lui donner l'éducation mâle, pieuse et chevaleresque, qui devait le rendre digne du haut rang qu'il était appelé à occuper. Aux qualités que nous venons de dire, ce chevalier unissait encore une instruction rare alors dans ce siècle. C'était Pierre, qui depuis remplit l'univers de son nom, lorsqu'il prêcha la Croisade.

Ce maître austère sut cependant si bien gagner l'affection de son élève, que Godefroid se plaisait plus à écouter ses discours et ses graves conseils, qu'à se livrer aux plaisirs des jeunes gens de son âge. L'éducation que l'on donnait en ce temps-là ressemblait, sous plus d'un rapport, à celle que recevaient les Spartiates aux beaux jours de leur république. Les exercices du corps étaient généralement préférés aux travaux de l'esprit, et on était moins étonné de voir un chevalier ne sachant ni lire, ni écrire, que maladroit à nager ou à se battre. Surtout la chasse était en honneur: la jeune noblesse se livrait avec ardeur à cet exercice, qu'on appelait déjà alors l'image de 'a guerre.

Godefroid venait d'atteindre sa treizième année, lorsqu'une guerre se déclara entre son oncle Godefroid V, dit le Bossu, duc de la Basse-Lotharingie, marquis d'Anvers, duc de Bouillon, etc., et Robert-le-Frison, comte de Flandre, qui voulait usurper la Hollande. Le père et l'oncle du jeune Godefroid le comblèrent de joie, en consentant à ce qu'il fît ses premières armes dans cette expédition. Ils rassurèrent la tendresse de sa mère, en lui promettant les mêmes soins et la même surveillance que s'il était encore sous ses yeux.

Dès que Godefroid fut arrivé au camp, il fut armé chevalier. Cette imposante cérémonie, en lui imprimant l'obligation de nouveaux devoirs, ne fit qu'augmenter sa bienveillance envers ses inférieurs et sa simplicité dans toutes les actions de sa vie.

Les mœurs qui règnent au milieu des camps devaient paraître bien relâchées au jeune prince; mais loin d'en faire la règle de sa conduite, il conserva les principes dans lesquels il était élevé. Rapportant les succès qu'il obtenait à son Créateur, on le voyait, chaque jour, prosterné au pied

de l'autel, remercier Dieu des bienfaits et des grâces qu'il répandait sur lui. Son exemple, à un âge si jeune, ramena dans la bonne voie plus d'un chevalier qui se livrait à de honteux égarements.

La carrière que Godefroid devait parcourir si brillante, s'annonça, pour lui, par une victoire. Il contribua beaucoup, par sa valeur et son sang-froid, au succès de la bataille qui se livra près de Leyde et qui vit la défaite de Robert-le-Frison. Le duc Godefroid, son oncle, devint maître de la Hollande.

Mais peu d'années après, le sage et bon duc Godefroid V, que Voigt représente comme le modérateur des Pays-Bas, fut assassiné à Anvers, par un scélérat qui échappa à toutes les recherches. Le jeune Godefroid était désigné, par lui, pour hériter de tout ce dont il pouvait disposer, c'est-à-dire des fiefs féminins ; car les autres domaines redevenaient la propriété de l'Empereur, puisque le duc ne laissait point d'enfants.

A l'âge de seize ans, Godefroid fut donc mis en possession du duché de Bouillon et de tous les biens que son oncle lui avait légués. L'Empereur, voulant récompenser en lui les services qui lui avaient été rendus par sa famille, l'investit en même temps du marquisat d'Anvers, sous la suzeraineté de Conrad, son fils, duc récemment nommé de la Basse-Lotharingie, duché qui comprenait le pays de Metz, les Ardennes et la Belgique orientale.

La comtesse Mathilde, veuve du duc Godefroid-le-Bossu, avait contre son neveu, sans que l'on puisse assigner une cause à cette antipathie, une prévention qui s'explique peut-être par l'attachement que le jeune chevalier portait à l'abominable empereur Henri IV, dont il ne pouvait soupçonner les torts et dont la pieuse Mathilde, si dévouée au Saint-Siége, était l'ennemie. Le comte Albert de Namur fut, dit-on, encouragé par elle à réclamer, par les armes, les biens légués à Godefroid. A la tête de ses troupes, Albert marcha sur le château de Bouillon, situé à dix lieues de Namur et qu'il désirait vivement avoir en sa possession ; cette forteresse, presque imprenable, eût servi de clef à ses états. Il ne se dissimulait pas les difficultés de l'entreprise ; mais il comptait sur la jeunesse et le peu d'expérience de Godefroid : il ne doutait pas de ses propres forces, ne calculait pas la possibilité des secours qui pourraient arriver aux assiégés. Voyant que le jeune prince s'était renfermé en hâte dans le château avec ses fidèles chevaliers, il le fit sommer de le lui livrer, sous peine de voir mettre tout à feu et à sang. Sur le refus de Godefroid, il se disposa à tenter l'assaut. Mais tout à coup il fut averti que des troupes

arrivaient, appelées par Godefroid : il comprit le danger de sa position et leva le siége. La garnison alors fit une sortie, et le comte Albert dut rendre grâce à la modération du jeune prince, qui, après l'avoir vaincu, s'arrêta sans entrer dans ses domaines et lui accorda la paix.

Godefroid poursuivit le cours de ses succès. L'évêque, comte de Verdun, s'était ligué avec le comte de Namur. Le prince en avait conçu du ressentiment. Se rappelant que ses ancêtres avaient eu des droits à porter le titre de comtes de Verdun, il marcha sur la petite ville de Stenay, qui dépendait de l'évêché. Il s'en empara et bientôt l'évêque fut obligé d'entamer des négociations, qui laissèrent Godefroid en possession de Stenay, avec le titre de vicomte de Verdun.

Depuis ce moment personne ne le troubla dans la tranquille possession de ses domaines.

Henri IV, empereur d'Allemagne, gouvernait si mal et avec tant de tyrannie, qu'il était obligé de soutenir des guerres continuelles contre ses sujets. A la fin, il fut excommunié. Les insurgés alors nommèrent Rodolphe, duc de Souabe, empereur. Henri IV avait été déclaré indigne de posséder le trône. L'Empereur déchu appela autour de lui ceux qui lui restaient encore dévoués. Le jeune Godefroid de Bouillon se crut obligé d'obéir aux ordres de son suzerain. Ayant assemblé toutes les troupes qu'il pût réunir dans ses domaines, il se mit à leur tête pour aller joindre Henri. Tout en allant se ranger sous la bannière d'un ennemi de Dieu et de l'Église, le jeune duc avait le cœur si droit qu'un nouvel acte de piété signala son départ. Il mit l'église de Baisy sous la juridiction de l'abbaye de Saint-Hubert. Cette abbaye était devenue célèbre par l'affluence des fidèles qui s'y rendaient en foule pour obtenir, par l'intercession du bienheureux Saint, la guérison de diverses maladies et entre autres de la rage.

La renommée avait publié le récit de la conduite de Godefroid lors de la défense du château de Bouillon et de la guerre contre le comte Robert-le-Frison. L'empereur Henri le reçut avec joie et il lui confia l'étendard de l'Empire.

Quelques avantages partiels inspirèrent une nouvelle assurance aux partisans de Henri. Celui-ci, rempli d'espoir, rassembla toutes ses forces et marcha contre Rodolphe de Souabe, qui était aussi lui-même à la tête de son armée.

Ce fut le 15 octobre 1080, que les deux ennemis se joignirent dans les plaines de Volksheim, en Saxe. La bataille fut engagée avec un achar-

nement égal des deux côtés ; cependant les troupes de Rodolphe faisaient plier celles de Henri, lorsque Godefroid s'élança vers l'ennemi de son prince et lui plongea le fer de sa lance dans le côté, au défaut de la cuirasse. Rodolphe ne survécut que peu d'instants à sa blessure, et l'armée des insurgés se retira en désordre. Les principaux chefs désignèrent alors le successeur de Rodolphe. Hermann de Luxembourg fut choisi pour le remplacer et proclamé Empereur. Il s'empressa de rallier les troupes dispersées, et il harcela l'armée de Henri, sans amener d'autre résultat que de nouvelles dévastations dans les contrées où se faisaient la guerre, et de nouvelles souffrances pour les soldats des deux partis.

A la fin, Henri, lassé de cette lutte inutile, pensa qu'il fallait chercher à sa source, la fin de cette guerre : ce fut à Rome qu'il se décida à se rendre pour forcer le Souverain-Pontife qu'il avait si odieusement trahi, à le reconnaître et à le couronner. Il traversa rapidement la Lombardie et mit le siége devant Rome. Le saint pape Grégoire VII se retira au château Saint-Ange, et ne refusa point d'entrer en pourparler avec Henri qui, pendant ce temps, cherchait à se procurer des intelligences dans la ville. Le siége cependant traînait en longueur. L'Empereur, reconnaissant enfin l'inutilité des négociations entreprises, se décida à donner l'assaut. Ce fut à la faveur d'une nuit obscure que Henri donna l'ordre de dresser les échelles contre les remparts.

L'intrépide Godefroid, égaré par son obéissance et ne réfléchissant pas que la guerre qu'il faisait, dirigée contre le Saint-Siége, devenait une guerre impie, franchit le premier les murailles et soutient seul l'effort des Romains qui, éveillés en sursaut, s'étaient élancés aux murailles. Les coups redoublés du prince, sa valeur téméraire, leur font penser qu'ils ont à soutenir l'attaque de plusieurs bataillons. Le désordre se met parmi eux, ils reculent devant Godefroid qui, profitant de cette terreur, arrive à la porte de Latran, qu'il ouvre aux troupes impériales : elles pénètrent dans la place, et bientôt Henri est reconnu maître de Rome.

Grégoire VII se retira à Salerne, où il mourut l'année suivante. Victor III lui succéda, mais ne régna que seize mois. Urbain II, qui vint ensuite, ne se montra pas plus favorable à la cause de Henri, que ne l'avait été Grégoire VII. Il continua à protéger Hermann ; mais celui-ci, fatigué de lutter sans cesse, abdiqua l'Empire. Les insurgés alors offrirent la couronne impériale à Conrad l'un des fils de Henri ; et ce prince, aveuglé par l'ambition, se révolta contre son père. Il fut vaincu et mourut peu après.

Godefroid, quoique humain et généreux, avait les préjugés de son époque; ainsi le duel lui semblait une chose légitime et nécessaire. Un seigneur des Pays-Bas eut avec lui une discussion violente, relativement à des possessions que celui-ci prétendait devoir lui être remises et que le jeune prince, fort de son droit, voulait conserver. Tout arrangement fut repoussé; l'Empereur lui-même voulant intervenir dans le différend, ne put rien obtenir. Le duel fut résolu. Godefroid, dès qu'il fut dans la lice, en présence de son adversaire, se précipita sur lui et lui donna un coup de son épée sur son casque, mais celui-ci résista, et l'épée fut brisée de manière à ne laisser que le pommeau aux mains de son maître. A cette vue un cri général s'éleva : la lutte devenait tellement inégale que l'intérêt qu'on portait au jeune prince, se manifesta hautement. Plus furieux encore à la vue de ce pressant danger, il frappa de nouveau son ennemi, qui était resté étourdi par la violence du coup et il le renversa presque mourant; mais à ce moment, le noble caractère de Bouillon reprit le dessus. Il laissa la vie à son adversaire.

L'Empereur, voulant récompenser les services que Godefroid lui avait rendus, l'investit du duché de Lotharingie. Il prêta entre ses mains le serment d'usage et il retourna dans les Pays-Bas, où le bruit de son investiture avait déjà calmé l'animosité qui fermentait parmi les habitants des diverses contrées. Il ne s'occupa plus que du bien-être de ses peuples. Son héroïsme guerrier fit place à des travaux paisibles. Il se borna à entretenir des inclinations belliqueuses, certain qu'il était, au premier appel, de trouver ses concitoyens prêts à combattre. Mais il ne prit aucune part aux guerres que l'Empereur continua de soutenir; et quoique vassal fidèle, il refusa désormais de s'en mêler.

Reconnaissant de l'éducation qu'il avait reçue, il voyait avec peine l'ignorance profonde de ses sujets. Il s'efforça d'y remédier, en instituant des écoles publiques. Il accueillit des hommes pieux et instruits, et leur confia le soin de former à la piété, à la morale, les jeunes élèves qui fréquentèrent ces institutions. Les enfants profitaient, et les pères ne voulant point avoir à rougir devant eux, réformaient leurs mœurs. De sages mesures furent prises pour que les cabarets ne restassent point ouverts pendant le service divin. Les blasphèmes furent punis, et bientôt si le vice ne disparut pas entièrement des états du sage prince, au moins il n'osa plus se montrer si ouvertement.

Godefroid protégea le commerce et l'industrie. Des ateliers se formèrent à Anvers, à Gand, à Louvain, à Bruxelles, à Courtrai; et les métiers se

divisèrent en différentes corporations. L'agriculture surtout attira ses soins. Il chercha à la faire prospérer ; il adoucit le sort des serfs, et, pour les encourager à se livrer au travail avec ardeur, il les fit participer au profit que l'on pouvait en tirer.

Godefroid avait gagné l'amour de tous ses sujets ; tout prospérait autour de lui ; il pouvait déjà recueillir le prix de ses nobles pensées, de ses généreuses actions, et, cependant, une inquiétude de tous les moments tourmentait sa vie et décolorait tout à ses yeux. Le souvenir de la guerre impie où son obéissance aveugle aux ordres de l'Empereur l'avait conduit lorsqu'il avait assiégé Rome, était un remords qui lui déchirait le sein. Sa piété fervente s'était réveillée comme aux jours de sa première jeunesse, et cette révolte contre le chef de l'Église ne pouvait être justifiable, avec les principes religieux qui avaient été la base de son éducation. Il embrassa donc la Croisade avec ardeur. C'était une expiation. Il avait alors trente-sept ans.

B.

TRÊVES DE DIEU, OU LOI DE PAIX.

Les déréglements de l'empereur Henri IV et ses dissensions avec les papes avaient achevé de rompre les barrières opposées jusqu'alors à la licence la plus affreuse. L'audace et la force avaient pris partout la place de la justice ; et l'ordre était victime partout des vengeances particulières. Godefroid-le-Bossu, duc de la Basse-Lotharingie, avait su, par sa vigueur, garantir les Pays-Bas de la contagion. Mais à sa mort, arrivée en 1076, les garanties du repos public avaient été détruites. Les hostilités éclatèrent bientôt après ; les incendies, les ravages et les meurtres les plus effroyables désolèrent l'évêché de Liége et les Pays-Bas, comme ils désolaient l'Allemagne.

Henri Ier, évêque de Liége, affligé de ces débordements, fit les plus fortes représentations aux principaux seigneurs sur les terres desquels sa juridiction épiscopale s'étendait, pour qu'ils voulussent établir, de concert avec lui, une loi et plus encore un tribunal, capable de réprimer des désordres que l'impunité accroissait tous les jours. Les princes se rendirent

enfin aux pressantes sollicitations du prélat ; ce furent Albert III, comte de Namur et Henri son frère ; Hermann, comte palatin de la Basse-Lorraine ; Godefroid de Bouillon, marquis d'Anvers ; Conrad, comte de Luxembourg ; Henri, comte de Limbourg ; Henri, comte du Lac sur le Rhin, qui avait des possessions aux Pays-Bas ; Arnould, comte de Looz ; Henri, comte de Louvain et le comte Conon qui s'assemblèrent à Liége pour délibérer sur les moyens les plus propres à parvenir au but que l'on se proposait. Le prélat, si nous en croyons quelques écrivains modernes, leur traça lui-même le plan de l'établissement qu'il désirait fonder. Il leur représenta d'abord avec force la grandeur des maux publics et la nécessité d'y apporter un prompt remède ; après quoi il conclut à ce que l'on érigeât une chambre de justice, pour connaître, à l'exclusion de tout autre juge, des délits contraires à la tranquillité publique, qui se commettraient dans l'étendue de l'évêché. Après quelques difficultés, le projet ayant été agréé, l'on convint d'établir ce tribunal dans la ville épiscopale même et d'en nommer l'évêque président.

La séance de ce tribunal était fixée aux samedis, dans l'église de Notre-Dame-aux-Fonts à Liége. L'évêque devait y présider lui-même, revêtu de ses habits pontificaux ; à côté de lui un magistrat, *prætor*, armé, se tenait debout avec quelques vassaux de l'église de Liége. Ils jugeaient entre autres des causes de rapt, de violence, de vol public, d'incendie, de contravention à la trêve et de destruction d'arbres fruitiers. Tous les diocésains, quand ils avaient été cités, étaient obligés de comparaître en personne devant ce tribunal. Les ecclésiastiques n'étaient cependant pas soumis à sa juridiction, ni les princes qui avaient concouru à l'établir. Ces derniers conservaient par conséquent le droit de se faire mutuellement la guerre au détriment des peuples. Les accusés qui, cités sept fois, ne se présentaient point, ou ne légitimaient pas leur absence par des motifs valables, étaient déclarés infâmes au son de la cloche de l'église de Notre-Dame, et ensuite bannis de tout le diocèse après avoir été excommuniés. Un absent ne pouvait y faire citer personne ; mais il était permis au clergé et aux femmes, ainsi qu'aux impubères, d'y porter leurs plaintes par des fondés de pouvoir. Quand il s'était présenté des causes, l'évêque tenait le lendemain (le dimanche) une séance dans son palais pour les examiner. Mais il était au choix de l'accusé de tenter les voies de droit, et alors son affaire était remise au jugement de deux vassaux de l'église de Liége, pour en décider selon les lois ou vider la querelle par le duel. Dans ce dernier cas il recevait une épée du mayeur, *prætor*, et avant les six pre-

mières semaines écoulées, les deux champions, couverts d'une armure peinte en rouge, *armis tecti miniatis*, devaient se battre dans un champ de vingt pieds carré. Celui qui terrassait son adversaire était réputé innocent; car, par une persuasion téméraire, l'issue de ces combats était regardée comme un témoignage de la divinité en faveur de l'innocence, d'où leur est venu le nom de *jugement de Dieu*.

Plus tard nous verrons les souverains approuver encore un usage si détestable et si cruel, mais dont tous les pays étaient infectés par l'irruption des barbares. Ces conquérants, habitués à décider tout par la voie des armes, introduisirent cet usage dans les pays dont ils s'étaient rendus maîtres, et le firent passer dans la loi. Ce n'est pas qu'il n'y ait des Papes et des Évêques qui s'y sont opposés; mais le courage féroce dont les nations étaient animées, les empêchait de prêter l'oreille à la voix de la vérité. Ainsi aujourd'hui que les lois humaines ont proscrit partout ces combats judiciaires, qu'elles avaient trop longtemps tolérés, nous ne voyons que trop de gens se livrer à une férocité plus coupable encore, et se mettre en révolte ouverte contre l'autorité publique, quand entraînés par un faux préjugé du point d'honneur, ils osent se battre en duel contre leurs frères, pour se venger d'une injure qu'ils croient en avoir reçue.

Gilles d'Orval, écrivain du treizième siècle, garde le silence sur tout ce que l'on vient de lire touchant l'érection de ce tribunal, dont l'existence ne laisse pas pour cela d'être indubitable, mais d'un autre côté il nous instruit de la loi que les seigneurs assemblés décrétèrent pour mettre un frein aux violences, et qui servait de règle à cette cour de justice. Il fut ordonné que dans tout le diocèse, hormis les voyageurs qui en sortaient ou qui y entraient, personne ne porterait des armes trois jours de la semaine, savoir: Depuis l'aurore du vendredi jusqu'à celle du lundi, les jours de fête, et tout le temps de l'Avent jusqu'à l'Épiphanie, ainsi que le temps qui est compris entre la Septuagésime et l'octave de la Pentecôte. C'était, selon cet historien, dans ces deux saisons de l'année que la force régnait le plus ouvertement. Aux Quatre-temps et aux Vigiles on pouvait bien se munir d'armes; mais il était défendu, comme aux jours désignés, de commettre des rapines, des incendies, des meurtres ou des violences quelconques, à peine pour les hommes libres, de perdre leurs fiefs et leurs biens et d'être bannis de l'évêché, et pour les esclaves d'avoir la main droite coupée. Les uns et les autres devaient être également frappés d'excommunication.

Quand un homme libre était accusé d'avoir enfreint cette loi, il était obligé de prouver son innocence par le témoignage sermenté de douze personnes. Ceux qui n'appartenaient point à la classe des hommes libres devaient subir l'épreuve ou le soi-disant jugement de Dieu, en cas qu'il y eût de forts indices contre eux; sinon il suffisait de produire sept témoins qui les déchargeassent sous serment, de l'accusation qui leur avait été intentée. (Le chanoine Ernst, *Histoire du Limbourg, tome* 2.)

Telle fut la loi de paix qui valut à l'évêque Henri le surnom de Pacifique. Ces réglements sont connus dans l'histoire sous le nom de trêve de Dieu (*treuga Dei*) et de paix du Seigneur.

Ce n'est peut-être pas ici l'occasion de peindre cette époque affreuse que Grégoire VII appelait si justement le siècle de fer. Ajoutons pourtant encore un mot d'éclaircissement :

« Les lecteurs qui n'ont lu que les livres bleus ne sauraient s'arracher de la tête le préjugé que les guerres de cette époque eurent lieu à cause des excommunications, et que sans les excommunications on ne se serait pas battu. C'est la plus grande de toutes les erreurs. On se battait avant; on se battait après. La paix n'est pas possible partout où la souveraineté n'est pas assurée. Or elle ne l'était point alors. Nulle part elle ne durait assez pour se faire respecter. L'Empire même, étant électif, n'inspirait point cette sorte de respect qui n'appartient qu'à l'hérédité. Les changements, les usurpations, *les vœux outrés*, *les projets vastes*, devaient être les idées à la mode; et réellement ces idées régnaient dans tous les esprits. La vile et abominable politique de Machiavel est infectée de cet esprit de brigandage; c'est la politique des coupe-gorges qui, dans le quinzième siècle encore occupait une foule de grandes têtes. Elle n'a guère qu'un problème : *Comment un assassin pourra-t-il en prévenir un autre?* Il n'y avait pas alors en Allemagne ni en Italie un seul souverain qui se crût propriétaire sûr de ses états et qui ne convoitât ceux de son voisin. Pour comble de malheur, la souveraineté morcelée se livrait par lambeaux aux princes en état de l'acheter. Il n'y avait pas de château qui ne recelât un brigand ou le fils d'un brigand..... » (Joseph de Maistre, *du Pape*, liv. II.)

C.

PÈLERINAGE DE GUILLAUME D'UTRECHT, EN 1064.

Pendant l'automne de 1064, une foule de chrétiens des Pays-Bas et de l'Allemagne, à la tête desquels se trouvaient Guillaume, évêque d'Utrecht, Sigefroid, évêque de Mayence, Gunther, évêque de Bamberg, Otton, évêque de Ratisbonne, et beaucoup d'autres seigneurs, se déterminèrent à partir pour Jérusalem, afin de visiter le Saint-Sépulcre et d'y faire des prières mêlées de larmes.

Mais les pèlerins eurent l'imprudence de laisser voir en route leurs richesses; partout les habitants des villes et des campagnes accouraient en foule sur leur passage pour les voir et pour admirer leur faste; ils étaient déjà sur le territoire des Sarrasins, à une journée de la ville de Ramla, lorsque, la veille de Pâques, vers les trois heures de l'après-midi, ils se virent assaillis par une troupe d'Arabes qui, à la nouvelle de leur arrivée, s'étaient armés pour les piller. Le combat fut bientôt engagé; au premier choc, un grand nombre de chrétiens tombèrent grièvement meurtris et dépouillés de tout ce qu'ils possédaient. Guillaume d'Utrecht restait sur le champ de bataille, à demi-mort, nu et blessé au bras; ses serviteurs l'emportèrent et le sauvèrent. Les chrétiens, se défendant à coups de pierre, gagnèrent peu à peu, non loin de la route, un village qu'ils prirent pour Capharnaüm.

Là, ils se réfugièrent dans une cour, dont l'enceinte très-basse et très-faible menaçait ruine. Il y avait une maison dont l'appartement supérieur était admirablement disposé pour la défense. L'archevêque de Mayence, l'évêque de Bamberg et leurs ecclésiastiques s'y logèrent; les autres prélats restèrent en bas; les laïcs se placèrent à l'enceinte, afin de soutenir l'attaque de l'ennemi. Pendant que les Arabes faisaient pleuvoir une nuée de traits, les chrétiens se précipitèrent sur eux, en désarmèrent plusieurs et, sortant de l'enceinte, leur livrèrent un combat corps à corps.

Les Arabes, voyant qu'ils avaient à faire à des ennemis intrépides, investirent la maison, afin de réduire par la famine et l'épuisement ceux qu'ils ne pouvaient entamer; ils divisèrent leurs forces, qui se portaient, dit-on, à douze mille hommes, et se relevèrent sans cesse, afin de ne laisser aux chrétiens aucun relâche.

Les pèlerins combattirent, le lendemain, jour de Pâques, jusqu'à trois heures de l'après-midi, sans avoir pu prendre ni nourriture ni repos. Le jour suivant, poussés par la faim, la fatigue et le désespoir, ils suivirent le conseil d'un prêtre qui leur dit que Dieu n'avait jamais abandonné ceux qui se dévouaient à lui et à son Fils, ils envoyèrent aux Arabes un interprète demandant à capituler. Le chef barbare s'avança à cheval; et après avoir pris l'interprète avec lui, il entra dans la maison, suivi de dix-sept de ses compagnons les plus distingués de sa troupe. Il laissa à la porte son fils, avec des gardes, afin d'empêcher tout autre d'y entrer.

Il monta, accompagné de quelques-uns des siens, dans la chambre de l'archevêque de Mayence et de l'évêque de Bamberg. Ce dernier demanda un libre passage, offrant de livrer ce qu'il avait. Mais l'Arabe, furieux et exaspéré par une résistance de trois jours, répliqua que c'était à lui de prescrire les conditions et non à eux; qu'il voulait manger leur chair et boire leur sang. Il prit en même temps le turban dont, suivant l'usage du pays, sa tête était ornée, le déroula et le jeta autour du cou du prélat pour l'étrangler. Celui-ci, tout calme et de sang-froid qu'il était, allongea un si vigoureux coup de poing dans le visage de l'Arabe, qu'il le jeta par terre. Les autres pèlerins se précipitèrent sur ses compagnons et leur lièrent les mains derrière le dos.

A leurs cris effroyables, les chrétiens qui étaient aux portes attaquèrent la garde arabe, dont une partie fut massacrée et l'autre mise en fuite. Ce succès ranima le courage des pèlerins, qui empêchèrent leurs ennemis de pénétrer dans la maison. Peu après, ceux de l'étage supérieur descendirent menant devant eux les chefs liés, les exposant aux lieux où les traits de l'ennemi tombaient le plus fort, tenant sur leurs têtes le glaive suspendu et menaçant de tuer leurs captifs, si le combat ne cessait sur-le-champ. A la prière des prisonniers, le fils du chef des Arabes ordonna à sa troupe furieuse de mettre bas les armes. Au même moment arriva aux chrétiens un messager, envoyé par leurs frères qui étaient parvenus à gagner Ramla, après avoir été complétement dépouillés et qui leur annonçait que le gouverneur de cette ville, moyennant une somme convenue, venait à leur secours avec des troupes nombreuses. A cette nouvelle, les Arabes prirent la fuite, abandonnant leurs prisonniers.

Le secours arriva en effet; les chrétiens livrèrent au gouverneur leurs captifs et la somme stipulée; et ils arrivèrent heureusement à Ramla. Une escorte leur fut donnée ensuite pour les mettre à l'abri des brigands et les conduire jusqu'à Jérusalem; ils n'eurent plus à souffrir ni pendant

leur voyage, ni dans leur retour. Gunther de Bamberg mourut subitement en Hongrie. Sigefroid de Mayence rentra dans son évêché. Guillaume d'Utrecht revint aussi sur son siége, où il se montra plus guerrier que pontife. Il prit parti pour l'Empereur contre Grégoire VII ; et nous croyons devoir rapporter ici sa fin :

Henri IV s'était rendu à Utrecht pour célébrer les fêtes de Pâques qui commençaient l'année 1076, car l'évêque Guillaume, homme actif et entreprenant, lui était entièrement dévoué. Ce fut en cette ville que l'ambassadeur de Henri IV, revenant de Rome, le rejoignit et lui remit la sentence d'excommunication que le Pape avait prononcée contre lui. Dans le premier moment, le prince en fut extrêmement frappé ; mais d'après le conseil de Guillaume, il cacha son trouble et affecta de l'indifférence. Tout cela se passait quelques jours avant Pâques.

Le jour de la fête, l'évêque entra dans l'église en grande pompe et monta en chaire. A peine eut-il prononcé quelques mots sur le texte de l'Évangile, qu'il se mit à faire une sortie violente contre le Pape, le traitant de parjure, d'adultère, de faux apôtre, et ajoutant d'un ton railleur : Eh bien ! c'est par un tel homme que notre Roi a été excommunié; anathème qui ne mérite que nos risées !

Mais au sortir de l'église, l'évêque calomniateur tomba dangereusement malade. Au milieu des plus horribles souffrances de l'âme et du corps, il demandait pardon à Dieu, le suppliant de lui accorder la vie éternelle, qu'il avait perdue, disait-il, en soutenant le Roi dans sa conduite déréglée et en parlant du Saint-Père d'une manière infâme et mensongère. — Allez dire au Roi, criait-il en s'adressant aux serviteurs de Henri, que lui et moi et tous ceux qui ont favorisé ses déréglements nous sommes perdus dans l'éternité.

Et comme les clercs qui l'entouraient le priaient de ne pas parler de la sorte : — Et pourquoi ne dirais-je pas, reprit-il, ce qui est clair et évident à mon esprit ? Ne voyez-vous pas les démons qui se tiennent à mon chevet pour se saisir de mon âme, aussitôt qu'elle sortira de mon corps ? Je vous en conjure, vous et tous les fidèles, ne priez pas pour moi après ma mort. Sur cela il expira dans le désespoir. (J. Voigt, *Histoire du pape Grégoire VII et de son siècle*, chap. 3 et 8.)

Parmi les pèlerins de cette époque, citons encore saint Guidon, pauvre berger du Brabant, qui alla visiter les saints lieux lorsqu'il eut appris leur délivrance, demeura sept ans à Jérusalem et vint mourir à Anderlecht près Bruxelles. Il rendit son âme à Dieu en 1112.

D.

DÉCOUVERTE DE LA SAINTE LANCE.

Comment l'apôtre saint André apparut au comte de Flandre Robert, et comment par son secours les Croisés assiégés dans Antioche furent délivrés et remportèrent la victoire; — avec autres choses [1].

Les Croisés, réduits dans Antioche à la dernière extrémité, n'espéraient plus en aucun secours humain, quand le Dieu très-bon et très-puissant vint à leur aide.

Une nuit, le glorieux apôtre du Christ, celui qui des premiers suivit les traces du Fils de Dieu et fut son fidèle disciple, saint André apparut au très-noble et invincible prince le comte Robert de Flandre, lui révéla le lieu où se trouvait enterrée, dans l'église de Saint-Pierre, la lance avec laquelle le centurion Longin perça le flanc de Notre-Seigneur, et l'engagea à l'aller prendre, accompagné des autres princes chrétiens, ajoutant qu'il devait ensuite attaquer les ennemis, qui seraient vaincus. Ayant dit ces paroles, il disparut.

Le comte Robert, à qui cette vision rendait la joie et l'espérance, se leva au point du jour, remercia le Seigneur tout-puissant et son saint apôtre de la faveur qui lui était faite; puis il assembla tous les chefs de l'armée et leur exposa ce qui lui était arrivé. Tous, ayant fait le signe de la croix, coururent en bénissant Dieu au lieu indiqué; et la terre ayant été creusée, on trouva la lance du Christ, ainsi que la vision l'avait révélé.

Une grande confiance se répandit alors dans toute la ville; on ne songea plus qu'à combattre et on s'y prépara avec ardeur. Chacun confessa ses péchés, puis s'avança pour recevoir le précieux corps de Jésus-Christ; ce qui acheva de relever leur énergie. Dès le point du jour, les prêtres, vêtus de leurs habits sacerdotaux, célébraient de tous côtés le service divin, même au milieu des rues, et donnaient la bénédiction à tous.

[1] Extrait de la *Chronique de l'abbaye de Saint-André lez-Bruges*, publiée par M. Octave Delepierre.

Il résulta de là pour les Croisés une telle confiance, et une telle grâce leur fut inspirée d'en haut, que l'on vit s'élancer courageusement ceux qui la veille, abattus et consternés, pouvaient à peine lever leurs yeux éteints par la souffrance; car la famine les assiégeait depuis vingt-six jours.

Invoquant donc le secours divin, ils se formèrent en douze bataillons et s'avancèrent vers l'armée ennemie. Comme ils sortaient de la ville, une suave rosée descendit du ciel et se répandit sur les Croisés; ils reconnurent là encore une bénédiction du Seigneur; et les ennemis s'étant rangés en bataille, les chrétiens se précipitèrent sur eux avec l'énergie et le courage du lion, et en firent un tel carnage que, de cette multitude innombrable, quelques-uns à peine, cherchant leur salut dans la fuite, parvinrent à s'échapper.

Après ce triomphe, le très-illustre comte de Flandre Robert fit vœu que, dans l'enceinte de ses domaines, il bâtirait un monastère de moines, en l'honneur du glorieux apôtre saint André, le protecteur de la milice sacrée. Mais comme l'amour du Christ le retenait sur la terre étrangère et que néanmoins une si grande ferveur l'animait pour le saint apôtre de Dieu, qu'il ne voulait pas attendre son retour en Flandre pour exécuter son vœu, il donna des lettres à quelques-uns des plus nobles et des plus fidèles seigneurs de ses amis, qui retournaient en Flandre, pour informer sa douce et noble épouse Clémence, qu'elle devait sans retard faire construire un monastère en l'honneur de saint André, dans le lieu qui s'appelait Bethferkerke, de Bethferd, son fondateur; et qu'elle devait y établir des moines remplis de religion et de vertus.

Comme le lieu était soumis à la juridiction de l'évêque de Tournai, la pieuse comtesse se rendit elle-même auprès du prélat qui s'empressa de lui accorder son appui.

Lorsque Robert fut revenu de la Palestine, il reçut à Bruges la visite de l'évêque de Tournai, qui lui accorda le privilége suivant :

« Balderic, par la grâce de Dieu, évêque de Tournai et de Noyon, à tous ceux qui ces présentes verront, ici et en tous lieux, allégresse et bénédiction.

» Il n'est presque aucun fidèle, dans tout l'univers, qui ignore que Robert-le-Jeune, marquis [1] de Flandre, a été un des plus vaillants chefs de l'armée de Jérusalem, et que, pour la plus grande gloire du nom du

[1] Marquis, gardien des frontières.

Christ, il a constamment et avec énergie combattu les Païens. Parvenu à Antioche, après mille dangers, et assiégé dans cette ville, ainsi que les autres chrétiens, par une multitude d'ennemis survenus tout à coup, il fut animé du souffle de l'Esprit-Saint. Plein d'amour pour saint André, dont Dieu se servit, dit-on, pour le visiter et sauver les Croisés, il fit vœu de fonder près de Bruges une abbaye, en l'honneur de cet apôtre, et d'y établir des moines en mémoire des secours qu'il avait reçus d'en haut.

» Mais sachant qu'un pareil vœu ne pouvait recevoir son exécution sans notre assentiment, il envoya à son épouse bien-aimée la comtesse Clémence, des lettres par lesquelles il lui demandait qu'elle eût à consulter de sa part notre prudence, et à nous demander la permission de faire consacrer l'autel au susdit monastère, car l'emplacement en appartient à notre diocèse, afin qu'ensuite on pût y établir des moines.

» La vénérable comtesse Clémence, toujours prête à remplir les pieuses intentions de son époux Robert, marquis de Flandre, l'un des chefs de la milice sainte, vint nous trouver, et, à l'effet d'exécuter ce qui lui était prescrit, nous demanda humblement et pieusement l'église de Bethferkerke. Du consentement donc de l'archidiacre Lambert et de nos autres clercs, après avoir aussi entendu Reigner, qui desservait cette église de notre autorité, nous avons fait don de ce terrain et confirmé cette donation de notre pouvoir pontifical, à condition que des moines y seront établis. De plus, le comte Robert, revenu de la Terre-Sainte, vainqueur des Païens, désirant, de l'avis de son conseil et avec notre consentement, que le nouveau monastère soit placé sous la direction de l'abbé d'Afflighem, nous accordons ceci, à la condition que l'abbé du nouveau monastère obéisse, avec la soumission convenable, à nous et à nos successeurs, et que tout étant régulièrement organisé, les moines demeurent libres et servent Dieu tranquillement, sans que personne puisse les inquiéter, ni les soumettre à aucune exaction.

» Nous autorisons aussi l'abbé ou les moines à établir au même lieu un prêtre, qui devra recevoir de l'évêque ou de ses ministres le soin de diriger les paroissiens et rendre compte tant pour lui que pour eux.

» Afin que personne ne tente de violer les pouvoirs accordés par le présent privilége, nous menaçons d'anathème celui qui l'essaierait; et après l'apposition de notre sceau, nous avons signé, en présence de ceux dont les noms suivent. Signé Balderic, évêque; Lambert, archidiacre; Désiré, doyen; Bertulf, prévôt; Tancard; Walbert; Blitron; Guy,

chancelier ; la comtesse Clémence ; le châtelain Robert ; Conon ; Lambert Nappin ; Tagmar ; Frédebald. Fait à Bruges, l'an 1106 de l'Incarnation de Notre-Seigneur. »

Nous avons rapporté toute cette pièce, parce qu'elle peint quelques aspects de l'époque. Le comte de Flandre l'appuya d'un privilége, dont voici le début :

« Moi Robert, après Dieu souverain de toutes les Flandres, suivant le conseil divin qui dit : Amassez des trésors dans le Ciel où ni la rouille ni la corruption ne les détruiront ; considérant en outre que la richesse et la gloire de ce monde sont périssables, j'ai jugé nécessaire de faire exécuter par les fidèles un projet, dont le résultat demeurera intact à ma mort. J'ai donc obtenu du Seigneur Balderic, dans l'intérêt de mon salut et des miens, qu'il déclarât libre et m'accordât en don, en l'honneur de saint André, l'église de Bethferkerke, qui est aussi appelée Straten. »

Il ajoute que le nouveau monastère sera exempt de deux parts des dîmes et ne pourra être opprimé par aucun pouvoir temporel ; il en confie la direction à l'abbé d'Afflighem et il appuie son seing des signatures d'Étienne de Becelar, d'Amaury de Ninove, de Gauthier Flament, de Temard, châtelain de Bourbourg, de Frolofe, châtelain de Bergues, de Thierry de Esne, de Haket, fils du châtelain, de Radulphe, de Renemar et de Kate.

Mais cette chronique de l'abbaye de saint André n'est pas très-exacte. L'auteur s'appuie sur des traditions et sur des titres dont les originaux ont été détruits, comme il le dit à la fin du chapitre V. Il avoue aussi que le monastère de Saint-André lez-Bruges était commencé avant les Croisades, sous l'évêque Radbod. Il paraît certain, toutefois, que le comte Robert s'en occupa et le dota de priviléges. Dans tous les cas on ne peut contester à Pierre Barthélemi la découverte de la sainte lance. Le récit que nous avons donné et qui est adopté aussi par Michaud s'appuie sur Raymond d'Agiles, l'un des historiens de la Croisade, qui écrivait comme témoin oculaire et qui porta lui-même la sainte lance dans la bataille.

Vraie ou douteuse, cette relique rendit un service immense aux Croisés ; elle les sauva. Nous ne croyons pas qu'il soit utile à notre sujet de parler ici des querelles qui s'élevèrent sur son authenticité. Nous devons nous borner à exposer les faits. Assez d'autres se consument en folles et vaines disputes qui, comme dit Bulwer ne font diminuer ni le tarif des patentes ni le prix du pain.

E.

ASSISES DU ROYAUME DE JÉRUSALEM.

M. Victor Foucher, avocat-général à Rennes, vient de publier ce monument, sur un manuscrit tiré de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise. Voici ce que disait récemment à ce propos M. Édouard Laboulaye, dans le *Journal des Débats;* nous pensons que quelques-uns de ces détails intéresseront le lecteur :

Ces barons fougueux, ces chevaliers qui ne se plaisent qu'au milieu du danger, le livre publié par M. Foucher nous les peint sous un jour tout nouveau, non plus comme guerriers, mais comme législateurs. Et chose remarquable, ces hommes ne nous paraissent pas moins grands dans les œuvres de la paix que dans les exploits de la guerre. Je dirai plus ; il règne en général dans les *Assises* un bon sens si exquis, une dignité si calme, une douceur si chrétienne, qu'on se refuserait à attribuer tant de sagesse à ces hardis courages, si la naïveté du langage et l'étrangeté de certaines institutions ne nous reportait au milieu de ces anciens jours, si enfin tous les monuments contemporains n'étaient unanimes à nous attester que les Godefroid, les Baudouin, les Amaury, les Lusignan n'étaient pas moins fiers du titre de *chevaliers ès lois* que du renom de preux combattants.

Aussi, dès que la sainte cité de Jérusalem eut été conquise sur les ennemis de la Croix et remise au pouvoir des fidèles de Jésus-Christ, le vendredi 15 juillet 1099, le premier soin de Godefroid fut d'instituer deux cours laïques, l'une pour les nobles et les feudataires, LA HAUTE COUR, l'autre pour le menu peuple et la bourgeoisie, LA COUR BASSE ; la première, composée des barons du royaume et présidée par le roi; la seconde, composée de bourgeois et présidée par le vicomte de Jérusalem.

En même temps et pour donner à ces tribunaux une règle à suivre dans leurs décisions, Godefroid rassembla ce qu'il put réunir de chevaliers et de prud'hommes versés dans les coutumes de la patrie, fit rédiger par écrit ces usages, les présenta au patriarche et aux barons, choisit de leur avis les dispositions les plus utiles et les plus sages, et dressa ainsi un Code officiel destiné à devenir la loi du nouvel empire. Ce Code, si précieux pour l'étude de la législation du moyen-âge, puisqu'il renferme en quelque façon la fleur des coutumes françaises, c'est ce que nous nommons les *Assises*.

Destiné à deux tribunaux, et je dirais presque à deux peuples différents, ce recueil fut composé de deux parties bien distinctes, l'Assise de la haute Cour, qui fut la loi des barons; l'Assise de la Cour inférieure, qui fut la loi de la bourgeoisie. Précieux à plus d'un titre pour les Croisés, puisqu'il leur rappelait sur la terre étrangère cette patrie toujours si chère au cœur des exilés, le Code des deux Assises fut l'ojet d'une vénération presque religieuse. L'original, écrit avec tout le luxe imaginable, en majuscules, avec des initiales d'or et des rubriques de couleur, signé en outre et scellé à chaque feuille par le roi, le patriarche et le vicomte, fut renfermé dans le Saint-Sépulcre; il fut défendu de sortir du saint tombeau ce palladium des libertés franques, hormis lorsque les Cours étaient en désaccord, et, dans ce cas même, il fallut que les trois garants de la paix publique, le roi et ses hommes liges, le patriarche et ses chanoines, le vicomte et les jurés de la bourgeoisie, assistassent au déplacement de ces précieuses écritures. On voit que nos aïeux comprenaient l'importance d'une Charte tout aussi bien que nous.

Malheureusement ces magnifiques autographes se perdirent lors de la prise de Jérusalem par Saladin, en l'an 1187; il n'en resta pas même de copie, et dès-lors, si l'on doit croire le texte des Assises qui nous reste, pour constater la coutume, on fut réduit au *Record*, c'est-à-dire au souvenir des juges, jusqu'à ce que le roi Amaury, grand jurisconsulte, au rapport de Guillaume de Tyr, eût donné, vers la fin du douzième siècle, une rédaction nouvelle destinée à remplacer le précieux manuscrit qu'on avait perdu.

La conquête de Constantinople par les Francs, les Belges et les Vénitiens porta les Assises dans la Romanie, et ce fut même sur ce nouveau territoire qu'elles régnèrent avec le plus d'éclat et de durée; toutefois elles furent remaniées à diverses reprises, jusqu'à ce que Jehan, seigneur d'Ibelin, comte de Joppe et d'Ascalon, en eût donné une édition qui effaça toutes les autres, et qui, de l'aveu de tous les prud'hommes, fut adoptée *comme le plus vrai livre des Assises qui se pût trouver*. Cette rédaction est celle qui, grâce au dévouement de M. Foucher, paraît aujourd'hui imprimée en français pour la première fois.

C'est un vrai conte de fée que l'histoire de ce manuscrit. Déposé aux archives des Dix, à Venise, en 1536, on oublie son existence, et ce n'est qu'en 1789, en le transférant à la bibliothèque publique de Saint-Marc, qu'on apprend que ce trésor n'est pas perdu. Louis XVI témoigne le désir d'en avoir une copie; elle est dressée par le savant Morelli, avec tout le soin

et le luxe possibles, et remise au roi dans le mois de février 1791 ; pendant la révolution cette copie est soustraite; elle passe de France en Russie, de Russie en Pologne, et de Pologne revient en France, sans qu'aucun de ses possesseurs ait compris l'importance de ce manuscrit, attestée cependant par un certificat de Morelli joint aux *Assises*. Croyez maintenant aux bibliophiles ! En 1828, au moment où M. Pardessus fait collationner l'original enlevé de Venise en 1797 pour enrichir la bibliothèque de Paris, et en 1815 retourné de Paris à Venise, tout à coup après trente-sept années d'exil, cette copie magique se retrouve; Charles X la fait acheter, M. Pardessus est chargé de la publier et l'imprimerie royale est mise à la disposition du savant académicien ; une seconde révolution vient ajourner les espérances de la science, la publication des Assises échappe aux mains si dignes de M. Pardessus, et il semble qu'un malin génie recule indéfiniment l'apparition du livre, lorsque, plus hardi et plus heureux que ses prédécesseurs, M. Foucher a la gloire enfin d'imprimer le manuscrit de Venise. Et c'est une heureuse idée que d'avoir mis en regard du texte français la traduction italienne, que fit faire, en 1535, le conseil de Venise. La souplesse de l'italien, qui rend à merveille la grâce et la naïveté du vieux français, permet ainsi de se familiariser avec l'étude de notre ancien langage; c'est un mérite qui n'est pas à dédaigner dans un livre destiné aux jurisconsultes, classe d'antiquaires souvent un peu novice, et que les formes étranges de la langue du treizième siècle effraient trop facilement.

Les notes que M. Foucher a jointes au texte sont nombreuses et riches, trop riches peut-être en droit romain. Il y a si loin de Caius au seigneur d'Ibelin, que le lecteur, ce nous semble, s'aventure avec peine dans ce périlleux voyage de dix siècles de législation ; nous aurions préféré que l'éditeur se fût tenu dans une sphère plus étroite, se bornant, par exemple, au droit canonique et aux vieux auteurs coutumiers. Nous aurions désiré encore (les antiquaires sont insatiables) que l'éditeur eût conféré le texte du comte d'Ibelin avec d'autres remaniements des *Assises*, par exemple avec le manuscrit grec que possède la bibliothèque royale, manuscrit dont M. Hase nous avait fait espérer la publication.

Il y a encore un manuscrit grec moderne du seizième siècle que M. Zacharie a retrouvé au mont Athos, et dont il a publié une partie ; et ce texte est d'autant plus curieux qu'il offre des variantes importantes, et semble se rapprocher du manuscrit de Munich que vient de publier M. Kausler. Les *Usances et Assises de Romanie*, publiées par Canesani,

sont encore un point curieux de comparaison dont M. Foucher ne nous paraît pas avoir tiré tout le parti possible. Il nous semble que de cette façon l'édition eût été plus savante et plus complète ; mais peut-être plus d'un lecteur ne sera-t-il pas de notre opinion, et trouvera-t-il même que l'édition, telle qu'elle est, est plus usuelle, et que ces références au droit romain sont un moyen ingénieux de faire adopter notre vieux droit coutumier par les jurisconsultes infatués des idées romaines. De ce point de vue, il y a quelque chose de spécieux dans le système suivi par M. Foucher.

F.

SUR GENEVIÈVE DE BRABANT.

Peu de légendes sont aussi populaires que celle de Geneviève de Brabant. Il n'y a pas de chaumière qui n'ait chanté sa ballade ou raconté sa touchante histoire, et qui ne possède quelqu'une des gravures où sont conservées les scènes de sa vie. Les poëtes et les artistes s'en sont emparés et toujours avec succès. Aubert le mire dans ses *Fastes Belgiques*, les Bollandistes dans leur tome 1er d'*Avril*, Molanus dans ses *Vies des Saints Belges*, et une foule d'autres chroniqueurs ont rapporté avec des variantes les malheurs attendrissants de Geneviève. Les Allemands en ont enrichi tous leurs recueils de traditions ; mais ils ont altéré beaucoup de petites circonstances.

La douce héroïne de cette chronique a inspiré au moyen-âge plus d'une ballade ; et le théâtre s'en est enrichi. Avant Tieck, dont nous parlerons tout-à-l'heure, Cécil en avait fait un drame qu'on a souvent représenté ; et avant lui, François d'Aure, curé de Minière, en 1668, et le Père Cerisiers, en 1669, avaient publié des tragédies intitulées *Geneviève de Brabant* ou *l'Innocence reconnue*. Le même Père Cerisiers, en 1647, avait mis au jour la légende, amplifiée en une sorte de roman spirituel, où Berquin et Feller ont admiré avec raison plusieurs morceaux empreints de la simplicité la plus noble et la plus touchante.

Quoique le style de l'*Innocence reconnue* ou *Vie de Geneviève de Brabant* soit suranné, l'ouvrage du bon jésuite a été réimprimé trois ou quatre cents fois dans la bibliothèque bleue ; et il fait encore les délices des habitants de la campagne. Berquin a composé une grande ballade, naïve et charmante, sur ce sujet. Legrand l'a gravé avec talent ; et une foule

d'autres artistes ont reproduit les scènes pathétiques de ce drame. Le chanoine Schmid en a fait, comme il dit, *une Histoire du vieux temps, présentée sous une nouvelle forme;* c'est-à-dire un petit roman à l'allemande.

Malgré les excellentes intentions du digne chanoine, nous croyons que cette légende perdra toujours à être altérée. C'est ce qui nous a engagé à ne rien négliger pour la restituer de notre mieux dans les probabilités de la vérité historique, dans les mœurs du temps, et dans le siècle où tout concourt à la placer. Car les Allemands surtout reportent le fait au temps de Charles Martel; ce que nous ne pouvons pas adopter. Les ducs ou comtes de Brabant de ce temps-là ne sont que dans les conteurs.

Nous croyons intéressant de donner ici l'analyse du singulier drame que la légende de Geneviève de Brabant a inspiré à Tieck. Il place l'action dans le huitième siècle, à l'époque de la défaite des Sarrasins par Charles Martel, époque que nos recherches nous ont fait repousser. Mais il a conservé plusieurs traditions allemandes que le lecteur ne sera pas fâché de trouver sous ses pas. Nous empruntons ce qui suit au travail consciencieux de M. X. Marmier, à qui nous devons tant de lumières sur les littératures du Nord.

Gœrres, qui a écrit un livre excellent sur les contes populaires et les traditions de l'Allemagne, regarde la légende de Geneviève de Brabant comme l'une des plus belles et des plus complètes du moyen-âge. Il compare l'effet qu'elle a produit sur lui à la sensation que l'on pourrait éprouver devant une petite chapelle d'ermitage, riante et paisible, située à l'entrée d'un bois, au bord d'un ruisseau, avec une croix qui attire les regards du passant, et une cloche dont les sons religieux pénètrent dans la vallée et appellent les pèlerins à venir prier.

Tieck s'est astreint à suivre avec assez de fidélité les développements de la tradition, et il a bien conservé le sentiment religieux qui y domine d'un bout à l'autre, et le doux coloris dont elle est revêtue.

La pièce commence par ce monologue de saint Boniface, dont Mme de Staël a fait mention dans son ouvrage sur l'*Allemagne*. Saint Boniface apparaît ici comme le chœur des tragédies antiques ou le prologue des drames modernes. Il annonce que l'on va voir représenter la vie et la mort de sainte Geneviève; puis nous voilà transportés au huitième siècle. La grande guerre entre les Sarrasins et les chrétiens continue; la bataille des plaines de Poitiers est prête à se livrer. Siegfried, comte palatin du

pays de Trêves, part pour se rendre au camp de Charles Martel, et sa jeune femme Geneviève se suspend à son cou, les yeux pleins de larmes, et le supplie de ne pas s'éloigner, ou du moins de l'emmener avec lui; mais Siegfried, qui est avant tout homme de guerre, ne veut point l'emmener au camp, de peur que ses compagnons d'armes ne lui reprochent de n'avoir pu se séparer de sa femme. Il la calme par de douces remontrances, puis il appelle ses serviteurs, et la recommande à celui d'entre eux en qui il a le plus de confiance, à Golo qu'il établit, pendant son absence, gouverneur et gardien du château. La trompette sonne. Siegfried s'élance sur son cheval, et Geneviève pleure en entendant le cri de joie des guerriers qui s'éloignent.

Golo, dans le drame de Tieck, est un noble et courageux chevalier, élevé par les soins du Comte, respecté par tous ses égaux, et chéri de tous ceux qui le connaissent. Mais il a conçu une passion ardente pour Geneviève ; et le départ du Comte, en lui laissant entrevoir quelque espérance, donne à cette passion une nouvelle force. Dès-lors, l'action se complique, et nous voyons se dérouler en même temps le drame de guerre dans l'armée chrétienne, le drame d'amour au château. Le poëte passe tour à tour de la demeure de Geneviève au camp de Martel, et nous retrace d'un côté l'impatience de ces soldats pleins d'un zèle religieux, leurs combats enthousiastes, leur victoire; de l'autre la jeune femme de Siegfried cherchant à se consoler de l'absence de son mari par des lectures pieuses, par des prières, et Golo livré à toutes les agitations de son amour. Auprès de lui se trouve une femme qui l'a nourri, et dont le rôle complaisant rappelle celui de la nourrice de Juliette. Cette femme l'encourage dans sa passion, l'affermit dans ses rêves présomptueux, et le décide enfin à faire les dernières tentatives auprès de Geneviève, en lui disant que Geneviève l'aime aussi.

Un jour il aperçoit le portrait de la jeune femme; et il s'écrie devant elle : Oh ! si ce portrait était vivant, il n'y aurait plus de repos pour moi jusqu'à ce qu'il m'appartînt, dussé-je le ravir à son sanctuaire, dussé-je égorger le prêtre qui le garderait.

Geneviève. Golo, vous êtes fou ! D'où vous vient cette violence?

Golo. O Geneviève, ayez pitié de moi, et je serai guéri de ma folie.

Geneviève. Que voulez-vous que je fasse? Calmez-vous, cher Golo, vous parlez dans un accès de fièvre, voulez-vous que j'appelle le médecin ?

Golo. Oui, moquez-vous de moi, repoussez-moi.... Vains efforts ! car mon esprit habite dans votre cœur, et il y est renfermé comme dans la

plus douce de toutes les prisons. Rendez-moi la liberté. Rendez-moi mon âme. Je vous en prie à genoux, ayez pitié. Oh! écoute-moi, démon cruel, démon chéri, jeune femme que je bénis, divinité que j'adore... non, c'est l'enfer qui me tourmente, l'enfer avec ses flammes éternelles, avec cette joie à faire le mal, avec ce sourire et ces yeux dont l'éclat me dévore, avec ces lèvres qui aspirent le sang de mon cœur.... O fatale magicienne, tu m'as enlevé ma vie!

Geneviève. A quoi pensez-vous donc? Que voulez-vous de moi? Éveillez-vous; car vous êtes hors de vous-même, et vous me méconnaissez. C'est moi, c'est Geneviève qui vous parle, moi l'épouse du comte Siegfried votre maître, qui sera instruit de votre conduite, à son retour.

Golo. Le monde entier, le ciel, peuvent en être instruits. Le ciel le sait déjà et il ne me réprouve pas. Il connaît la pureté de mon cœur, la sincérité de mon amour. Quel crime y a-t-il donc à vous aimer? L'amour est-il coupable, s'il reste chaste? Et qu'importe que vous soyez la femme du Comte! que je vous aime du fond de l'âme, et que ma vie soit dans cet amour, qu'importe? Oui, le mot est prononcé, oui, Geneviève, dès la première fois que je vous ai vue, j'ai vécu pour vous; que dis-je, j'ai été condamné pour vous à une mort continuelle. Arrachez-moi à cette mort, dites-moi que vous ne me haïssez pas, et je suis tranquille.

Geneviève. Je vous crois malade et je vous pardonne. Du reste, vous ne m'avez donné aucun motif de vous haïr.

Golo. Ayez donc pitié de ce que je souffre. O laissez-moi puiser l'espérance dans vos yeux.

Geneviève. Quelle espérance! Vivez dans la crainte de Dieu, et vous n'aurez pas besoin des espérances de ce monde.

Golo. Ainsi parle celle qui porte le ciel dans son cœur, celle qui renferme en elle-même la source de tout bonheur, celle dont l'âme réjouit les anges. Mais comment en serait-il ainsi de moi qui éprouve déjà les tortures du purgatoire.... O Geneviève.... Oh! que ne puis-je parler..... trouver les mots.... la voix.... Je voudrais arracher mon cœur de ma poitrine.... O Geneviève.... Je ne suis pas maître de moi.... Viens sur mon sein, viens que je t'embrasse.

Geneviève. Hors d'ici, homme sans honneur, homme insensé!

(Drago, autre serviteur de Siegfried, entre.)

Drago. Qu'avez-vous, Mme la Comtesse?

Geneviève. Retournons prendre mon saint livre. J'ai besoin de prier après cet entretien.

Quelques jours plus tard, Golo est seul dans le jardin; Geneviève y entre; et il arrive une seconde scène d'amour où la chaste épouse de Siegfried se montre dans toute la candeur de son innocence, et son amant dans toute l'impétuosité de son caractère.

Ces deux scènes n'ont fait qu'enflammer de plus en plus la passion du malheureux Golo; la résistance que Geneviève lui oppose excite dans son cœur une colère implacable. Il faut que ses vœux s'accomplissent; et il n'aura pas honte de recourir à la calomnie, de déshonorer publiquement la femme de son maître. Un matin, Geneviève est dans sa chambre, occupée avec Drago à lire de pieuses légendes; Golo entre tout à coup suivi de plusieurs serviteurs, et s'écrie en montrant la Comtesse et Drago :

— Vous voilà vous-mêmes témoins de ce que je vous avais dit. Tandis que tout le monde dort, moi je veille. J'ai pour mission de garder l'honneur de mon maître; emparez-vous des deux coupables.

— Hélas! Golo, dit Geneviève, comment as-tu pu tomber si bas!

On renferme Drago dans un cachot, Geneviève dans un autre. Là, la malheureuse femme accouche d'un fils, et abandonnée de tout le monde, privée de vêtements, elle est obligée de déchirer sa robe pour couvrir son enfant. Car Golo est sourd à toute pitié, et après avoir inutilement cherché à séduire la Comtesse par ses protestations d'amour, à l'effrayer par ses menaces, à la vaincre par les rigueurs de la prison, il se résout à la faire mourir pour l'empêcher de l'accuser de déloyauté devant son mari. Il envoie à Siegfried, un de ses affidés, à qui il a donné toutes ses instructions. Siegfried était malade, lorsque Benno, le séide de Golo, arrive. En apprenant que sa femme lui est devenue infidèle, le malheureux chevalier éclate en sanglots et en cris de désespoir : « Pourquoi voulez-vous que je vive! dit-il à ceux qui cherchent à le soutenir. J'ai perdu mon honneur; mon honneur c'est ma vie. Je suis mort, quoique je respire encore; mes membres ont conservé leur mouvement, mais je n'existe plus. Ma femme, pour laquelle j'avais tant d'amour et de vénération, ma femme qui pleurait sur mon sein à l'heure où j'allais partir, ma femme m'a déshonoré. Elle m'a déchiré le cœur; maintenant je n'ose plus me fier à moi-même, car je la regardais comme tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus noble au monde. J'étais son miroir, elle était mon bonheur. Maudit soit son nom! Maudite chaque pensée qui se rattache à elle!.... Je suis épuisé.... les forces me manquent. »

Cependant la guerre est finie. Charles Martel ramène en triomphe ses troupes victorieuses. Siegfried reprend le chemin de son pays et Golo va

l'attendre à Strasbourg. Là, dans la crainte que le Comte, par un retour de réflexion, n'en soit venu à douter de la fable qu'il a inventée sur Geneviève, il gagne à prix d'or une femme adonnée à la magie; puis il emmène le Comte chez elle; et la sorcière, après avoir allumé ses feux fantastiques et préparé ses conjurations, place Siegfried et Golo devant un miroir où Geneviève apparaît, causant familièrement avec Drago, puis s'asseyant auprès de lui, et lui passant la main sur le front, puis enfin se jetant dans ses bras et l'entraînant dans un bosquet. — Monte à cheval, s'écrie alors Siegfried, monte à cheval, Golo; cours devant moi; prononce la condamnation de l'infâme; il ne faut pas qu'elle soit en vie quand j'arriverai; je ne veux pas entrer dans ma demeure tant que cette vipère envenimée respirera.

Golo se hâte de faire exécuter la sentence. Il remet Geneviève entre les mains de Benno et d'un charbonnier, qui l'emmènent dans la forêt pour la tuer. Cette scène est un peu longue peut-être, mais belle de détails et intéressante par la résignation toute religieuse de Geneviève et le sentiment de repentir ou plutôt de compassion qui saisit peu à peu le charbonnier.

Benno. Nous voici arrivés. Arrêtons-nous.

Grimoald. Quelle triste et effrayante solitude! Vous ne dites rien, madame la Comtesse?

Benno. Que pourrait-elle dire? La conscience la tourmente; il faut qu'elle meure en silence.

Grimoald. Ce lieu peut bien éveiller de sombres pensées et rappeler l'image de la mort. On est ici comme dans un cimetière.

Geneviève. O mon Dieu, puisque telle est votre volonté, je viens ici, pauvre femme, comme un autre Abraham. Que le sacrifice de mon enfant se fasse! Je me soumets à vos decrets. Mais qu'il me soit permis de pleurer. Les larmes, en voilant mon regard, me cacheront ce malheur affreux. Je ne veux pas vous demander grâce pour lui. Je subirai l'épreuve à laquelle vous me condamnez. A peine ai-je pu l'appeler mon enfant; à peine me l'aviez-vous donné comme ma dernière consolation, que je dois me le voir enlever. Mais la mère et l'enfant ne veulent pas se séparer. Tout ce que je désire, hélas! c'est que le même coup de poignard nous jette dans le même tombeau.

Benno. Préparez-vous à mourir.

Geneviève. Je ne veux pas vous échapper.

Benno. L'enfant mourra d'abord; vous ensuite

GENEVIÈVE. Je ne murmure pas. Mais laissez-moi mourir doucement. Vous n'entendrez pas un cri de ma bouche, pas une prière. Je suis résignée. Prenez donc l'enfant et faites ce que vous voudrez. Il me regarde encore; il étend ses bras vers le sein qui l'a nourri. Encore un baiser; encore un.... et puis prenez-le.

BENNO. Allons, tire ton couteau, lâche Grimoald.

GRIMOALD. L'air du matin me fait trembler; mais ce sera bientôt passé.

GENEVIÈVE. Arrêtez; oh! arrêtez. Jamais je ne pourrai souffrir un tel spectacle; jamais mon œil ne pourra voir égorger ce pauvre agneau. Non, ce serait plus cruel que la mort; il n'y a pas une mère capable de supporter ce martyre. Prenez votre poignard; frappez-moi la première; que mon sang se mêle à celui de mon enfant; et mes derniers soupirs ne vous accuseront pas devant ce Dieu qui voit tout et qui voit aussi les tortures de mon âme. O Benno, que t'ai-je fait pour mériter que tu me traites ainsi? Oh! voyez comme mon pauvre enfant étend les mains vers ce poignard dont la lame brillante sourit à son regard. Les pierres mêmes seraient touchées de le voir. Comment les hommes peuvent-ils être si cruels?

BENNO. Silence! préparez-vous à mourir.

GENEVIÈVE (*à Benno*). Tu n'échapperas à la justice de Dieu. Tu demeures sans pitié, et tu le trouveras aussi sans pitié. (*A Grimoald.*) Et toi qui viens aider à commettre ce meurtre, n'es-tu pas venu plusieurs fois au château? Ton visage ne m'est pas étranger.

GRIMOALD. Non, madame, c'est vrai, je portais du charbon au château, et vous m'avez souvent honoré d'un regard; souvent vous m'avez donné du vin et de l'argent. J'ai ressenti une grande douleur, quand on m'a appris le crime dont vous vous étiez rendue coupable.

GENEVIÈVE. Je prends Dieu à témoin de mon innocence. Qu'il me punisse, si jamais j'ai oublié la fidélité que je dois à mon époux. Oh! vous êtes dans l'erreur, et vous vous rendez complice du crime de celui qui a cherché à me séduire.

BENNO. Allons, ce ne sont là que des paroles en l'air.

GRIMOALD. Non, laisse-la continuer, je veux savoir la vérité, et ne pas pécher par ignorance.

GENEVIÈVE. Un méchant homme a ourdi toute cette trame, parce que je ne voulais pas oublier la parole de Dieu, parce que je tenais à mes devoirs plus qu'à la vie.

BENNO. Le couteau est aiguisé. Il faut mourir.

Grimoald. Arrière, misérable! ou je te plonge cette lame dans la poitrine. Laisse-la parler.

Geneviève. Oh! tu es bon; tu es pour moi une consolation inespérée dans ce sombre désert. Aie pitié de moi et de mon enfant, je t'en prie à genoux, aie pitié. Je ne peux pas mourir, je suis innocente, aussi innocente du crime dont on m'accuse que cet enfant. Oh! ne répandez pas notre sang, car il crierait vengeance contre vous au pied du trône de Dieu. Voyez comme le soleil tarde à paraître. Le flambeau du monde ne veut pas être témoin d'une action dont vous vous repentiriez sans cesse. Vous voulez donc vous résoudre, avec votre cœur d'homme, à faire couler mon sang, et vous le verriez couler. Mais regardez comme les arbrisseaux de la vallée se balancent et mugissent! On dirait qu'ils répondent à mes plaintes, qu'ils sont attendris par mes prières. Et tu pourrais laisser ton âme s'endurcir? N'ai-je donc pas assez souffert? Je n'ai pas pu me réjouir de la naissance de mon enfant, il n'y avait personne auprès de moi pour me tendre une main secourable, personne pour m'encourager. Mon fils pleurait dans mes bras, et je ne pouvais saluer sa bienvenue que par des pleurs. Ainsi nous gémissions tous les deux; et pas un être ne songeait à nous donner le moindre soulagement. Il n'y avait point de lit dans cette tour froide et humide où l'on m'avait renfermée. Je n'avais ni linge, ni vêtement; je ne pouvais qu'à peine allaiter mon enfant, et je manquais de ce qui ne manque pas au mendiant. Aujourd'hui, on veut me faire mourir, parce qu'on redoute la colère de mon époux. Ne suis-je pas assez misérable? Ah! laissez-moi vivre. Au nom de mon fils, laissez-moi vivre, car c'est là mon bien, ma joie, c'est là ce qui remplace mon époux, le monde, la fortune. Oh! laissez-moi vivre pour que je puisse élever ce pauvre enfant dans l'amour et la crainte de Dieu.

Benno. Tu pleures, lâche que tu es; je le dirai à Golo.

Grimoald. J'ai dévoré mes larmes tant que j'ai pu, car je me sentais honteux de pleurer; mais elles éclatent malgré moi; tu peux le dire à Golo; dût-il me tuer, je ne suis pas une bête sauvage comme toi, comme lui. Éloigne-toi, malheureux, je te le répète encore, ou je te prends par la ceinture et c'en est fait de toi.... Tâche de te calmer. — Jette là ce couteau. — Bien, à présent, je peux te laisser vivre; mais autrement tu ne l'as pas mérité.... Hélas! ma bonne dame, si nous vous donnons la vie.... que ferez-vous?

Geneviève. Avant tout, je te remercierai d'avoir été si bon envers moi et envers mon enfant : tu as sans doute aussi des enfants?

GRIMOALD. Ne parlons pas de cela. J'avais un fils unique; il est mort dans la guerre contre les Sarrasins.

GENEVIÈVE. En voici un qui le remplace.

GRIMOALD. Mais dites-moi, où pouvez-vous aller ?

BENNO. Si nous vous laissons la vie, vous ne devez plus reparaître parmi nous; autrement Golo nous ferait mourir dans les tortures.

GENEVIÈVE. Je ne retournerai plus parmi les hommes ; je sais qu'on ne doit pas attendre d'eux sa consolation. Non, je me retirerai au fond de ces montagnes, dans ces déserts où l'on ne trouve pas de trace humaine. Ma vie se passera dans la solitude; ce sera mon bonheur, mon appui, et plus ma retraite sera loin du monde, plus je l'aimerai.

GRIMOALD. Eh bien ! allez, ma noble dame, voilà votre enfant. Ah, comme il me regarde en souriant !... Et moi j'ai le cœur léger, comme quand on vient de faire une bonne action.

GENEVIÈVE. Adieu donc ! que le ciel vous bénisse ! Viens commencer ton pèlerinage, ô mon pauvre enfant. (*Elle s'éloigne.*)

Dans une des scènes suivantes, Geneviève nous apparaît au milieu du désert, effrayée de sa solitude, manquant de nourriture, et implorant, comme Agar, la miséricorde de Dieu pour son fils. Une biche arrive, se penche auprès de l'enfant, et l'allaite ; puis un loup apporte, à la malheureuse mère, une peau d'agneau dont elle se sert pour couvrir les membres nus de son fils. Cette rencontre avec le loup est racontée, dans la tradition allemande, de la manière la plus naïve. Geneviève, en le voyant venir, et en lui prenant la peau d'agneau, ne peut s'empêcher de lui faire une leçon de morale ; elle lui reproche ses cruautés, ses déprédations ; et le loup l'écoute en baissant humblement la tête, puis s'en va d'un air tout contrit [1].

Plusieurs années se passent : Siegfried est revenu dans son château, mais le cœur triste, le front soucieux. L'image de sa femme le poursuit partout; le souvenir de sa douceur angélique, de ses vertus, lui rend de jour en jour plus suspect le récit de Golo. Puis des rêves horribles le tourmentent; l'ombre du vieux Drago, son fidèle serviteur, lui est apparue dans son sommeil, et lui a reproché sa faiblesse ; on lui a remis une lettre que Geneviève lui écrivait au moment où on allait l'emmener dans la forêt pour la faire mourir ; et cette lettre est pleine des plus douces

[1] Le chanoine Schmid habille l'enfant d'une peau de chevreau, que Geneviève arrache à un renard.

protestations d'amour et de fidélité. Enfin un jour arrive où tous les secrets pressentiments du Comte se confirment, où le crime est dévoilé. La vieille femme de Strasbourg, qui lui a montré, dans un miroir, l'image de Geneviève avec celle de Drago, est arrêtée comme sorcière et condamnée à mort. Avant de monter sur l'échafaud, elle demande à faire un dernier aveu, et elle révèle à Siegfried l'infernale trame de Golo, et la part qu'elle y a prise.

Mais le coupable a eu soin de se dérober d'avance aux poursuites que l'on pourrait exercer contre lui. Dès qu'il a vu Siegfried chanceler dans son premier ressentiment contre Geneviève, il est allé se renfermer dans une retraite; il a emmené, un soir, Benno, le dernier témoin de son crime, au-dessus d'une montagne, et l'a précipité dans l'abime. Siegfried, désespérant de s'emparer de lui par la violence, a recours à la ruse; il lui envoie des lettres pleines de bienveillance, et l'invite à venir le voir. Golo se laisse tromper par ces apparences d'affection; d'ailleurs sa solitude le fatigue; le remords l'obsède dans les salles désertes de sa demeure; il espère s'étourdir dans le tumulte du monde, et revient chez Siegfried. Une grande chasse est ordonnée pour le lendemain. Golo en fait partie. Le Comte s'éloigne de ses compagnons; entraîné à la poursuite d'une biche qu'il a déjà rencontrée plusieurs fois, la biche l'emmène dans la grotte de Geneviève.

Siegfried. Seigneur Dieu! Que vois-je? un revenant dans cette montagne! Il reste là; il ne fait aucun mouvement. Si tu es une créature vivante, montre-toi.

Geneviève (*priant sans le voir*). Je vous salue, Marie, sainte Mère de Dieu.

Siegfried. Si tu es l'œuvre de Dieu, montre-toi.

Geneviève. Je suis l'œuvre de Dieu; mais je n'ose me montrer; je suis une pauvre malheureuse femme toute nue. Si vous voulez que je paraisse devant vous, jetez-moi d'abord votre manteau pour me couvrir.

Siegfried. Voila mon manteau. Avance; parle.... mais au nom de Dieu, tu m'effraies; qui es-tu? Comment te trouves-tu ainsi dans cette grotte solitaire, où jamais homme n'a mis le pied? D'où vient que cette biche obéit si bien à tous tes mouvements?

Geneviève. Hélas! pardonnez-moi; j'ai été effrayée aussi en vous voyant paraître. Jamais je n'ai rencontré aucun être vivant dans ce désert; c'est Dieu qui vous a amené auprès de moi.

Siegfried. Qui es-tu? Comment t'appelles-tu? As-tu toujours habité

ce désert? Ou ta vie a-t-elle été autrefois plus belle? Hélas! tu me causes une telle pitié, que je puis à peine m'empêcher de pleurer.

GENEVIÈVE. Oh! oui, j'ai connu des jours meilleurs. Je suis une fille du Brabant; et j'ai cherché un refuge dans ces montagnes, parce que l'on voulait me faire mourir, moi et mon enfant.

SIEGFRIED. Comment cela est-il arrivé? Combien y a-t-il de temps?

GENEVIÈVE. J'étais l'épouse d'un noble seigneur; on lui fit croire que je lui étais devenue infidèle. Dans sa colère, il ordonna qu'on me mît à mort avec mon fils. Mais les meurtriers m'accordèrent la vie, à condition que je me retirerais dans cette solitude, et que je ne reparaîtrais plus devant mon époux; il y a de cela sept ans.

SIEGFRIED. Est-il possible?... J'ai beau vous regarder.... je ne vous connais pas. Je ne vous ai jamais vue.... Non, cela ne se peut.... Dites-moi donc votre nom et celui de votre époux.

GENEVIÈVE. Mon époux.... hélas! mon Dieu, il s'appelle Siegfried. Et moi je suis la malheureuse Geneviève. (*Siegfried tombe à la renverse.*) Ces paroles l'ont-elles fait mourir? O Siegfried, mon noble cœur, relevez-vous!

SIEGFRIED (*à genoux*). O Geneviève, Geneviève, c'est vous! ô mon Dieu! Vous m'avez donc pardonné? Non, non; laissez-moi rester à genoux, je ne veux pas me lever, ni me consoler, mais vous voir ainsi, et baiser vos saints pieds tout nus. Hélas! comment la terre peut-elle encore me porter? Comment pourriez-vous me pardonner? Non, jamais. C'est moi qui suis la cause de toutes vos douleurs. C'est moi qui vous ait fait perdre ainsi votre jeunesse. Vous ici! Je puis à peine en croire mes yeux. Non, quand je passerais des années entières dans des abîmes de soufre enflammé; quand je souffrirais la faim, la soif, le froid, la nudité; quand je vivrais parmi des serpents et des scorpions, je ne pourrais pas expier le mal que je vous ai fait. Oui, je veux pleurer, pleurer à vos pieds. O Geneviève, m'est-il encore permis de prononcer votre nom sacré? Puis-je élever mes regards jusqu'à vous? Ne repousserez-vous pas avec mépris votre meurtrier? Mais, au nom de Jésus-Christ, au nom de ses plaies et de ses souffrances, pardonnez. Je ne me relèverai pas, jusqu'à ce que j'aie obtenu mon pardon, dussé-je rester ici éternellement, et voir mon corps prendre racine dans ce sol! Ayez pitié de moi; car je n'oserais pas mourir et reparaître devant Dieu, avant que vous ne m'ayez dit, vous-même, que vous me pardonnez.

GENEVIÈVE. Je mêle mes larmes aux vôtres.... Ne vous affligez pas

ainsi. — Mes sanglots m'empêchent de parler. — Siegfried, ne vous affligez pas ainsi; car mon cœur se déchire en vous voyant pleurer. — Courage donc! Levez-vous. Ce n'était pas votre faute; c'est le ciel qui a voulu, pour le salut de mon âme, m'amener dans ce désert. — Je vous pardonne avec joie, et il y a longtemps que je vous ai pardonné. Dieu veuille aussi avoir pitié de nos fautes et nous recevoir dans son royaume.

SIEGFRIED. Ainsi il m'est donc encore permis de presser cette main chérie, de contempler votre visage. — Mais non, tant que je vivrai, il n'y aura point de consolation pour moi.... Est-ce donc là cette tête qui ressemblait à l'image d'un ange? Où sont les roses de ses joues, et le frais coloris de ses lèvres?.... Hélas! combien de souffrances! Je n'ose plus te parler, ô ma sainte Geneviève... Me permettras-tu de prononcer ce mot si doux d'autrefois, ce mot d'amour?... Et notre enfant? Notre pauvre enfant! Où est-il? Dieu me l'a-t-il aussi conservé?

GENEVIÈVE. Oui, il a fait pour lui un miracle. En arrivant dans ce désert, je croyois le voir mourir, car je n'avais plus de lait à lui donner. Mais Dieu lui a envoyé cette nourrice, cette bonne biche qui lui a tendu ses mamelles.

SCHMERZENREICH [1] (*entrant avec une provision de racines*). Tiens, ma mère, je t'apporte de la nourriture.... Mais regarde, que vois-je donc auprès de toi? J'ai peur.

GENENIÈVE. Ne crains rien, approche... approche. Cet homme ne te fera pas de mal.

SIEGFRIED. Une voix intérieure me dit que c'est mon fils.

GENEVIÈVE. Oui, c'est lui.

SIEGFRIED. Ainsi habillé avec cette peau de mouton... Oh! si je survis à ces émotions de la journée, je puis tout braver. Viens donc, mon enfant, viens, n'aie pas peur de moi... Veux-tu donc fuir ton père? Ah! sans doute tu as bien raison de le craindre, de ne pas l'aimer.— Mais ta mère m'a pardonné. Pardonne-moi aussi! Viens, mon enfant, viens, que je t'embrasse.

GENEVIÈVE. Vois-tu; c'est ton père, va près de lui, et tends-lui la main.

SIEGFRIED. Viens dans mes bras, sur mon sein, ô ma douce âme d'enfant, regarde-moi. — Quels beaux yeux clairs! C'est un miroir où je vois

[1] C'est le nom assez peu gracieux que Tieck donne à l'enfant qui, dans toutes les légendes, est appelé Bénoni.

le temps passé, Geneviève, et le jour de mon mariage, tout autour de nous le bonheur et le ciel sur notre tête. O mon Dieu.... Mon trésor dans ce monde, Geneviève et mon enfant, je retrouve tout à la fois... Mon Dieu, que j'ai le cœur léger et lourd en même temps! Faut-il me réjouir, faut-il me plaindre et redire mes plaintes à tous les rochers? Nous sommes seuls ici. Je veux appeler mes gens, afin qu'ils prennent part à mon bonheur, et que leurs cris de joie retentissent à travers ces montagnes.

Geneviève est reconduite en triomphe au château. Golo est arrêté et condamné à mort malgré l'intercession de celle qu'il a si cruellement offensée. Mais le Comte ne jouit pas longtemps du bonheur d'avoir retrouvé son épouse. Elle tombe malade, languit et meurt avec un chant d'amour et de miséricorde sur les lèvres.

Puis nous voyons reparaître saint Boniface qui canonise lui-même la noble femme de Siegfried en s'écriant à la fin de la pièce :

Ora pro nobis, sancta Genoveva.

Ainsi se termine cet étrange poëme auquel on ne sait trop quel nom donner, car il n'a pas la forme de l'épopée, encore moins celle d'une œuvre didactique, et il n'est pas coupé par actes et par scènes comme une pièce de théâtre. Mais dans les événements qu'il retrace, dans son action et dans son dénouement, il porte le caractère de drame. C'est un drame religieux comme les anciens mystères, mais plein d'art, de poésie, de chaleur, un drame écrit d'un style pur et nerveux, et qui reproduit non-seulement le caractère intime des œuvres du moyen-âge, mais jusqu'à leur autre lyrisme favori, l'ode, l'octave, la terzine, le sonnet.

Citons encore la ballade de Matthias Emmich, que M. E. de la Bedollière a traduite pour la pléiade de Curmer; et en finissant n'oublions pas la plus vieille et la plus naïve, comme la plus exacte des relations, la complainte populaire : *Approchez-vous, honorable assistance, etc.*

G.

DE L'HÉRÉSIE DE TANCHELM.

« Tanchelm ou Tanchelin était un laïc qui s'érigea en prédicant au commencement du douzième siècle, et qui publia différentes erreurs.

» Les incursions des Barbares et les guerres avaient anéanti les sciences dans l'Occident et corrompu les mœurs. Le désordre et l'ignorance régnaient surtout dans le onzième et le douzième siècle. On ne voyait parmi les laïcs que meurtres, que pillages, que rapines, que violences. Le clergé se ressentait de la corruption générale; les évêques, les abbés et les clercs allaient à la guerre; l'usure et la simonie étaient communes; les bénéfices étaient devenus héréditaires; quelquefois on vendait les évêchés du vivant des évêques; d'autres fois, les seigneurs les léguaient à leurs femmes par testament, quelques pontifes indignes disaient qu'ils n'avaient besoin ni de bons ecclésiastiques, ni de canons, parce qu'ils avaient tout cela dans leur bourse.

» Ces désordres, que foudroya le saint pape Grégoire VII, étaient portés à un plus grand excès en Allemagne et dans la Flandre qu'ailleurs.

» Ce fut dans la Flandre que Tanchelm publia ses erreurs contre le Pape, contre les sacrements et contre les évêques. Il prêcha qu'il fallait compter pour rien le Pape, les évêques et tout le clergé; que les églises étaient des lieux de prostitution et les sacrements des profanations, que le sacrement de l'autel n'était d'aucune utilité pour le salut; que la vertu des sacrements dépendait de la sainteté des ministres; et enfin il défendit de payer la dîme.

» Le peuple, sans instruction et sans mœurs, reçut avidement la doctrine de Tanchelm, et le regarda comme un apôtre envoyé du ciel pour réformer l'Église. Ses disciples prirent les armes; ils l'accompagnaient lorsqu'il allait prêcher; on portait devant lui un étendard et une épée; c'était avec cet appareil qu'il parlait; et le peuple l'écoutait comme un oracle.

» Lorsqu'il eut porté le peuple à ce point d'illusion, il prêcha qu'il était Dieu, égal à Jésus-Christ. Il disait que Jésus-Christ n'avait été Dieu que parce qu'il avait reçu le Saint-Esprit; que lui Tanchelm avait reçu, aussi bien que Jésus-Christ, la plénitude du Saint-Esprit; que par conséquent il n'était pas inférieur à Jésus-Christ.

» Le peuple le crut, et Tanchelm fut honoré comme un homme divin.

» Tanchelm était voluptueux. Il profita de l'illusion de ses disciples pour séduire les plus belles femmes de sa secte. Les maris et les femmes étaient fiers des faveurs qu'il accordait à leurs femmes ou à leurs filles.

» Il avait commencé sa mission en prêchant contre le désordre des mœurs. L'austérité de sa morale, son extérieur mortifié, son aversion pour les plaisirs, son zèle contre les déréglements du clergé, avaient

gagné le peuple. Il finit cette mission en faisant canoniser par ce même peuple des désordres plus monstrueux que ceux contre lesquels il s'était élevé ; et il changea ainsi, sans que le peuple s'aperçût de cette contradiction.

» A la tête de ses sectateurs, Tanchelm remplissait de troubles et de meurtres tous les lieux où l'on ne recevait pas sa doctrine. Après sa mort violente, ses disciples se répandirent du côté de Cologne et dans l'évêché d'Utrecht ; quelques-uns furent brûlés par le peuple ; les autres se fondirent avec d'autres hérétiques. » (Pluquet, *Dictionnaire des Hérésies ; Histoire littéraire de la France*, par les Bénédictins, tome 7.)

H.

INAUGURATION DES ROIS DE JÉRUSALEM.

Les Assises de Jérusalem présentent le tableau curieux de l'inauguration des rois de la Terre-Sainte.

Quand le sceptre de Jérusalem passe dans la main d'un nouveau souverain, ce prince doit rassembler, en aussi grand nombre qu'il lui est possible, les meilleurs hommes-liges, et leur faire savoir comment le royaume lui est échu, c'est-à-dire leur faire connaître ses droits au trône. Ces hommes doivent se réunir tous en une assemblée ; et s'ils sont certains qu'il soit légitime seigneur (*droit heir*) comme il l'avance, ils doivent venir en sa présence et lui dire :

« Nous reconnaissons que vous êtes tel que vous nous avez dit, et nous sommes prêts à faire ce qui est requis par vous. »

Alors le Roi doit s'agenouiller et poser la main droite étendue sur l'Évangile. Un des hommes lui dit aussitôt :

« Sire, vous jurez sur les saints Évangiles de Dieu, comme chrétien, que vous garderez, sauverez, aiderez, maintiendrez et défendrez, de tout votre loyal pouvoir, la sainte Église, les veuves et les orphelins, dans tout ce qui est juste et raisonnable, et que vous accomplirez les bons usages et coutumes de ce royaume, ainsi que les dons et priviléges que vos prédécesseurs ont accordés aux habitants. »

Après que le seigneur a juré, il doit s'asseoir ; et les hommes-liges, l'un après l'autre, lui font hommage.

Lorsque le Roi s'est fait reconnaître ainsi par ses féaux et vassaux liges,

et qu'ils lui ont fait hommage à raison de leurs fiefs, il doit se faire reconnaître aussi et recevoir par le peuple; et c'est alors que commence la cérémonie du couronnement. Le patriarche, avant de mettre la couronne sur la tête du Roi, s'adresse à tout le peuple et lui crie :

« Entre vous, qui êtes assemblés, seigneurs, prélats, maîtres et officiers, barons, chevaliers, hommes-liges, bourgeois, et toutes manières de gens et de peuple qui êtes ici, nous sommes pour couronner ce Roi, et nous voulons que vous nous disiez s'il est légitime seigneur (*droit heir*) du royaume de Jésusalem. »

Cette interpellation doit se répéter trois fois; et il faut que la masse des assistants réponde trois fois : Oui.

Sur quoi on entonne le *Te Deum;* le prélat couronne le prince; les assistants crient trois fois : *Vive le Roi!* et le nouveau monarque donne le baiser à tout le monde.

I.

TOMBEAU DE GODEFROID DE BOUILLON.

La *Revue de Bruxelles* (volume de mars 1839) a publié une lettre datée d'Alexandrie en Égypte (22 janvier même année), et adressée aux honorables directeurs de ce recueil national, MM. A. Dechamps et P. Dedecker, par M. l'abbé P.-J. Claes. Nous croyons utile de citer les principaux passages de cette lettre.

« De retour en cette ville d'un voyage que je viens de terminer en Palestine et en Syrie, il m'est tombé entre les mains, chez M. Blondeel van Ceulebrouk, notre consul-général, un numéro de la *Revue de Bruxelles* (avril 1838) contenant un abrégé de la vie de Godefroid de Bouillon. Tout Belge jaloux de la gloire de son pays partagera sans doute les nobles sentiments qui ont engagé l'auteur à consacrer quelques belles pages à la mémoire d'un de nos plus grands capitaines. Mais après avoir retracé les exploits et raconté la fin de Godefroid de Bouillon, j'aurais désiré que l'auteur eût jugé à propos d'y ajouter quelques mots sur la déplorable destruction du monument qui lui avait été érigé à Jérusalem. Son zèle lui aurait certainement inspiré de vifs accents de regret, en rappelant que, dans l'église du Saint-Sépulcre, où les dépouilles mortelles de Godefroid de Bouillon avaient été déposées, le héros est maintenant privé de son tombeau; et la patrie se serait empressée, j'en suis sûr, de réparer les torts de l'indifférence et de l'oubli.

» Aujourd'hui il n'existe plus rien du tombeau de Godefroid de Bouillon. Les Grecs schismatiques, dont la jalousie contre les Latins est aussi vive que leur haine est profonde, ont profité de l'incendie de 1808 pour confondre dans le même désastre et le Saint-Sépulcre et la tombe qui couvrait les cendres de son illustre conquérant. L'époque malheureusement ne favorisait que trop leurs coupables projets; la politique, qui absorbait alors toute l'attention de l'Europe, privait les Pères de la Terre-Sainte de l'appui nécessaire des puissances chrétiennes. Ces Pères, oubliés de leurs frères d'Occident, et n'ayant rien à offrir au Grand-Seigneur, les Grecs lui présentèrent de fortes sommes d'argent, en retour desquelles ils obtinrent un firman qui les autorisait à rebâtir le Saint-Sépulcre sur ses débris négligés et à célébrer leurs erreurs à côté des saints mystères des catholiques. Alors leurs mains jalouses, qui avaient renversé la tombe de Godefroid de Bouillon, construisirent sur l'emplacement un pan de muraille, pour en faire disparaître jusqu'à la moindre trace. Ainsi en rebâtissant le Saint-Sépulcre (1810-1811), ils y supplantèrent en partie les catholiques; et en brisant la tombe, ils détruisirent leur plus beau titre de possession.

» Ce fut donc devant une muraille muette que je m'arrêtai d'abord avec respect; mais je sentis bientôt mon cœur navré de douleur, en songeant que les restes du héros belge, qui reposaient à mes pieds, avaient été traités d'une manière si barbare.

» Ce n'est pas qu'il soit à craindre que la mémoire de Godefroid de Bouillon puisse jamais périr, ou que le pèlerin, en visitant le Saint-Sépulcre ne se rappelle pas le touchant souvenir du pieux guerrier qui en fut le libérateur; ce qui doit nous occuper, c'est qu'on tombera avant peu dans une grande incertitude sur la place qui couvre ses dépouilles. Déjà la mémoire commence tellement à s'affaiblir à ce sujet que, parmi les jeunes Pères gardiens, les renseignements sont à peine d'accord, et que quand les Pères Clément et Tryphon, qui sont aujourd'hui les seuls qui aient vu le monument, ne seront plus de ce monde, la tradition sur l'exacte position de la place qu'il occupait deviendra de plus en plus confuse et obscure; et certes ce ne seront pas les Grecs qui l'éclairciront. Alors le zèle pourra échouer devant ces nouvelles difficultés; et l'on ne recouvrera peut-être plus ce petit, mais précieux espace dans les saints lieux, où chaque pouce de terrain est disputé avec acharnement aux catholiques, par les différentes sectes qui les ont envahis.

» Le supérieur de la Terre-Sainte m'a dit que son prédécesseur avait

adressé, il y a deux ans, une supplique au roi des Français, tendante à obtenir, par son intercession, un firman de la Porte qui remît les Pères en possession de la place dont ils ont été injustement dépouillés, et un secours pour les aider à remplacer le monument détruit. Jusqu'ici rien n'a été décidé. Mais si le monument de ce grand homme doit être rétabli, n'est-ce pas à sa patrie qu'il appartient de le relever? Et la Belgique, où il a reçu le jour, exposerait-elle ses enfants qui feront le pèlerinage de la Terre-Sainte à entendre dire que leur glorieux compatriote n'a pas été reconnu par eux? Non, nous ne serons pas ingrats envers une si haute gloire; nous n'oublierons pas que les grands souvenirs fondent l'existence des peuples, comme celle des familles, et sont la plus noble source du patriotisme. »

Ainsi l'épitaphe de Godefroid de Bouillon ne se voit même plus. Nous la reproduisons ici :

Hic jacet inclytus dux Godefridus de Bulion,
Qui totam istam terram acquisivit cultui Christiano;
Cujus anima regnet cum Christo! Amen.

Voici celle de son frère Baudouin. Il a le titre de roi, que Godefroid s'est interdit jusque dans son épitaphe :

Rex Balduinus, Judas alter Machabeus,
Spes patriæ, vigor ecclesiæ, virtus utriusque,
Quem formidabant, cui dona tributa ferebant
Cedar et Ægyptus, Dan, ac homicida Damascus,
Proh dolor! in modico clauditur hoc tumulo.

Ces sépulcres et ces inscriptions ont disparu, comme on l'a dit. Il ne reste des monuments de ces grands hommes que les éperons de chevalier et l'épée de combat de Godefroid de Bouillon. Cette épée est fort lourde et très-longue; la poignée de fer en était jadis dorée; on aperçoit encore quelque trace de dorure. Les Pères de la Terre-Sainte conservent cette épée qui a délivré le Saint-Sépulcre et la considèrent comme un précieux trésor.

Indépendamment du poëme immortel de la *Jérusalem délivrée* et de

quelques romans de chevalerie, Godefroid de Bouillon a inspiré des drames et des chants célèbres. Son histoire a été écrite plusieurs fois ; l'une des plus intéressantes est du Père de Waha, jésuite ; elle est intitulée : *Les travaux de Godefroid de Bouillon, l'Hercule chrétien ; Labores Herculis christiani Godefridi Bullionii*. Lille, 1674, in-12.

J.

LA ROMANCE DU SIRE DE CRÉQUY [1].

Le roi Louis-le-Jeune ayant pris la croix, tous les braves Français voulurent le suivre. Comtes, princes, barons, toute la jeune noblesse du royaume montraient bien de l'empressement à s'enrôler.

Un puissant chevalier, voisin du Boulonnais, très-noble et possesseur du comté de Ternoy, se croisa, lui cinquième, avec le vieux sire Gérard [2], son père, pour aller faire la guerre en Terre-Sainte.

Ce chevalier était preux et de bonne renommée, redoutable dans les combats, et portait le surnom de Créquy. Il avait choisi pour compagne et épousé cette année-là même une fort belle dame.

La dame était enceinte, quand son baron, contre l'usage et la coutume, se fit enrôler sans son consentement, dont elle fut si attristée qu'on n'avait jamais vu de femme si désolée.

Mais le bon chevalier, comme féal et très-courtois qu'il était, réconfortait chaque jour sa dame par des paroles d'amitié, l'exhortant à consentir qu'il accomplît sa sainte promesse, au lieu de l'en détourner par un si grand deuil.

Le vieux sire disait à sa dame, en l'exhortant de son côté : « J'ai été

[1] L'auteur de cette petite chronique est inconnu. C'est un monument précieux de l'ancienne poésie picarde. On en doit la traduction, élégante et fidèle, à M. Lebrun de Charmettes. Tout porte à croire que l'auteur était un religieux appartenant à quelqu'un des monastères situé dans les domaines du sire de Créquy, peut-être même à celui qu'il fonda en mémoire et en actions de grâces de sa délivrance.

[2] Ce vieux sire Gérard de Créquy avait accompagné Godefroid de Bouillon à la conquête de Jérusalem. En supposant qu'il eût alors vingt ans, dit M. Lebrun de Charmettes, il en aurait eu soixante-dix en 1146, époque de la croisade de Louis-le-Jeune. On verra plus loin que ce vieillard, qu'on représente ici comme se croisant avec son fils, ne part point pour la Palestine. L'action de prendre la croix n'imposait aux vieillards et aux infirmes, comme aux femmes et aux ecclésiastiques, que l'obligation de s'associer à l'entreprise de la Croisade par des prières et des aumônes.

outre-mer en mon jeune temps ; je m'étais croisé sans la permission de mon père, et cependant il en fut bien joyeux, et madame ma mère aussi.

» Votre baron verra-t-il son roi entreprendre ce pèlerinage, sans aller avec lui batailler pour la foi dans la Terre-Sainte? Jeune et preux qu'il est (il a atteint trente ans), restera-t-il en France, et s'attirera-t-il par là autant de honte que de mépris ? »

A la fin, la dame, poussée de dévotion, se résolut à consentir au vœu de son baron. Deux de ses frères et vingt-sept écuyers rangés sous sa bannière, se croisèrent avec lui.

Quand le moment de la triste séparation fut arrivé, la dame se mit à pleurer amèrement dans son lit. Le chevalier plein d'inquiétude et le cœur brisé de douleur, la prit dans ses bras et lui fit cette promesse:

« Je vous jure, m'amie, amour et féauté ! » Il lui prit la main, en disant ces mots, lui ôta son anneau, le rompit en deux, lui en donna une moitié et garda l'autre.

» Cette moitié de l'anneau qui fut bénit pour nous, je la garderai toujours en mari loyal et fidèle. Si jamais je reviens de ce saint pèlerinage, je vous rapporterai ce cher gage de ma foi. »

Quand le jour parut, le chevalier prit la dame par la main, la conduisit près du vieux sire, son seigneur et père, l'adjurant de toujours la vouloir aimer et chérir.

Le vieux sire baisa la dame en pleurant. Le chevalier se jeta alors à genoux devant lui. « Cher sire, mon bon père, pour que mon pèlerinage soit heureux, daignez me bénir et m'accompagner de vos vœux en ce saint voyage. »

Le vieux sire, levant les yeux et les mains au ciel, adressa à haute voix cette prière à Dieu : « Seigneur tout-puissant, bénissez mon cher fils en cette sainte guerre et le ramenez en sa terre natale ! »

Il bénit ensuite ses deux fils puînés, et les accola ainsi que tous les croisés que le bon chevalier menait sous sa bannière combattre les Turcs en Terre-Sainte.

Le sire de Créquy fit de courts adieux à ses vassaux, en montant sur son palefroi. Alors trompes et clairons sonnèrent et firent entendre au loin leurs voix retentissantes. La noble troupe se mit en mouvement ; elle était à la fois légère et nombreuse : un écuyer portait la bannière ornée de la croix.

Ils chevauchèrent tant qu'ils rejoignirent l'armée, qui, étant partie

plus tôt, avait déjà fait du chemin. Jamais on n'avait vu si belle armée, si gente noblesse et si bien équipée.

Laissons-les cheminer et traverser la mer. Il faudrait un livre entier pour rappeler leurs hauts faits. Cette noble entreprise, cet armement si nombreux, était appelé par les Français la *Croisade*.

Rebroussons chemin, et revenons vers la dame, qui, peu de temps après, accoucha d'un beau fils dont la vue consola un peu sa mère. Le vieux sire en ressentit une telle joie qu'elle chassa bientôt de son cœur tout ce qui y restait de tristesse.

Il se hâta d'envoyer des lettres au chevalier, qui les reçut près de Satalie, pays d'outre-mer. C'est là qu'il apprit qu'il était père d'un fils, et qu'en santé étaient l'enfant et sa mère.

Cette bonne nouvelle lui causa une grande joie. Il assembla aussitôt ses parents et amis, et grande fête en fut menée dans son parentage dont bon nombre l'avaient accompagné en ce saint voyage.

Cette grande joie ne dura pas longtemps. Une rencontre eut lieu entre les chrétiens et les mécréants. Le chevalier mena le premier sa bannière contre les ennemis ; il s'engagea dans un passage étroit; le reste de l'armée était bien loin derrière lui.

Deux bannières suivaient celle du chevalier, et gravissaient après lui ce pénible sentier, sous la conduite de leurs chefs, les sires de Breteuil et de Varennes. Les trois troupes de ces nobles chefs pouvaient former ensemble une centaine de lances.

Les Turcs, placés au sommet de la montagne, gardaient ce passage. Ils décochaient leurs flèches aussi dru que grêle sur les chrétiens, tandis que ceux-ci combattaient à coups d'épée pour forcer le passage de cette haute montagne.

Les frères du chevalier, Roger et Godefroid, furent tués par les Turcs à la première volée, avec vingt de leurs plus robustes hommes d'armes; mais les chrétiens ne s'effrayèrent point pour cela.

Les mécréants étaient commodément placés au sommet de la montagne. Les chrétiens, en montant, combattaient vaillamment. Le sire de Créquy, qui était de grand et haut courage, batailla longuement pour forcer le passage.

Mais, chaque fois qu'on parvenait à faire reculer les mécréants, il en revenait deux fois autant. Là furent tués les sires de Breteuil, de Varennes, de Maigneux, de Montgay, et d'autres.

Les plus preux d'entre les écuyers qui là étaient, lesquels avaient bien

gagné les éperons de chevalier, furent les hoirs du Maumey, de Brimeu, de Cresseike, de Housding, du Sempey, et le borgne d'Esseike.

Tous y furent occis, et avec eux beaucoup de nobles varletons (pages), si jeunes encore qu'ils n'avaient pas de barbe au menton, entre autres, le petit du Clery et Jean de Suresnes, Pierron d'Allesnes et Willaume de Beaurain.

Des trois vaillantes bandes il ne restait plus que vingt combattants, et les Turcs qui défendaient la montagne étaient plus de trois cents encore. Le chevalier en tua un grand nombre, et tomba enfin sur les morts, transpercé de profondes navrures.

Le cœur faillit alors au peu de chrétiens qui étaient encore en vie. Des trois troupes, il n'en restait plus que sept, tous les autres étaient pris ou étendus morts sur la terre. Ces sept, dont trois étaient gravement blessés, rebroussèrent ensemble chemin.

Du nombre des sept chevaliers qui échappèrent à la mort, furent le seigneur du Bieys, Jean d'Azincourt et Hugues de Humières, tous trois du pays de Ternoy. Les autres étaient venus de France à cette guerre.

Ils regagnèrent l'armée dans un état digne de pitié. Leurs parents et amis en menèrent grand deuil; ils se promirent de tirer vengeance de la mort de leurs compagnons, et de ne faire aucune grâce à cette maudite engeance.

Retournons sur nos pas, et voyons ce que faisaient les mécréants au lieu du combat, que couvraient déjà les ombres de la nuit. Ils s'occupaient à dépouiller les corps des chrétiens. Celui du chevalier gisait au milieu des autres, immobile et insensible en apparence.

Comme on le dépouillait, il s'agita très-fort. Un archer, qui s'en aperçut, cria : « Celui-ci n'est pas mort; il ne faut pas l'achever! C'est le chef de la troupe : sans doute on le rachètera bien cher. »

On l'enveloppa alors, on le lia dans un manteau, on le plaça sur un cheval; on le mena ainsi dans un hameau voisin, où l'on visita ses blessures, et quoiqu'elles parussent mortelles, on mit dessus des onguents et appareils.

Le pauvre chevalier, qui avait perdu beaucoup de sang, resta longtemps privé de sentiment. Toutefois, comme il était jeune et d'une forte constitution, on pensa qu'il pourrait guérir de ses blessures.

Le sens et la parole lui étant revenus, ce fut pour gémir de son malheur. Que de misères, hélas! allait-il avoir à endurer dans un servage si cruel! Mieux vaudrait mourir que de vivre dans l'esclavage!

Le maître qui l'avait eu pour sa part de butin lui fit amitié et lui donna sa main à baiser. Le chevalier ne comprenait pas son langage; mais il voyait bien qu'il n'avait pas l'intention de le maltraiter.

Se mettant à genoux, il fit entendre par gestes qu'on lui avait enlevé, en le dépouillant, la moitié d'un anneau d'or qu'il portait dans une petite bourse, avec un reliquaire, et par compassion pour sa misère, ils lui furent rendus.

Déjà sa guérison approchait. Pensant se racheter pour deux cents besants d'or, il dépêcha un messager au camp des Français; mais le messager fut tué par les chrétiens, au milieu desquels il tomba, au moment où ils faisaient un grand carnage des Infidèles.

Un grand nombre de mécréants ayant péri dans ce combat, le maître du chevalier s'enfuit tout au fond de la Syrie. Il fallut l'y suivre en dure servitude, et alors l'esclavage du chevalier commença à lui être rude et pesant.

On tenait pour certain dans l'armée du roi Louis que le chevalier avait été tué avec plus de vingt nobles écuyers servant sous sa bannière, tous ses parents et vassaux, et ses deux jeunes frères.

Les premiers messagers qu'on dépêcha en France, y apportèrent la nouvelle de tous ces trépas. La dame, en l'apprenant, tomba par terre toute pâmée. Jamais, depuis ce moment, le vieux sire Gérard ne jouit d'un moment de santé.

Peu après mourut d'ennui le vieux sire. La dame eût bien voulu mourir avec lui, n'eût été l'enfant, pour qui sa pauvre mère, toute désolée, déplorait jour et nuit sa misère.

Un frère du chevalier, qui était demeuré en France, voulut hériter de ses châtellenies et dépouiller l'enfant, à l'occasion de quoi la pauvre dame endura beaucoup de maux.

Le pauvre chevalier qui avait été mené en captivité au pays de Syrie, promettait bien chaque jour à son maître d'obtenir son rachat, dont il avait cherché, par une lettre, à se procurer le prix.

Mais il fallait, en attendant, servir et travailler. Hélas! le pauvre esclave ne savait aucun métier. On le mit, par compassion, à garder les brebis sous un premier berger qui avait trop de bestiaux à gouverner pour pouvoir seul y suffire.

Le pauvre esclave, hélas! en gardant les troupeaux, élevait chaque jour la voix vers le ciel, et demandait à Dieu de mettre un terme à ses maux. Mais jamais il ne recevait de nouvelles de France, et il demeurait assujetti aux Infidèles.

Déjà sept années s'étaient écoulées depuis qu'il était tombé en esclavage, quand le maître qui avait eu pitié de lui, vint à mourir. Il fut vendu au marché comme une bête de somme, après avoir été exposé, nu de la tête aux pieds, aux regards des acheteurs.

Il fut vendu fort cher, étant encore beau et robuste, et de si grande taille qu'on n'en voyait point de si haute. Et d'ailleurs on disait que c'était un noble de France qui serait racheté à grande finance.

Il échut à un maître fort dur et furieux, qui haïssait tous les chrétiens, et était comme forcené contre eux. Ce maître lui fit endurer le plus rude esclavage, et lui fit, de prime abord, force mauvais traitements.

« Renie ta foi, ta nation, et je te délivrerai. Tu vois bien qu'ils t'ont abandonné. Laisse-toi conduire, invoque notre prophète, disait-il, et tu auras aussitôt des terres, de l'argent et une femme. »

Il le persécutait ainsi tous les jours, voulant absolument qu'il reniât la loi des chrétiens, et qu'il crût en Mahomet. Pour en venir à bout, il le renferma, chargé de chaînes, dans une tour, où le pauvre esclave fut mis à de rudes tortures.

Mais, tandis qu'il endurait tant de maux en Syrie, la dame était, de son côté, cruellement persécutée en France. Son beau-frère voulait, contre toute justice, s'emparer des terres de Créquy et des dépendances de la seigneurie.

Le père de la dame demeurait loin d'elle, au pays de Bretagne. C'était un seigneur fort puissant, mais trop éloigné pour défendre sa fille, qui se trouvait n'avoir autour d'elle aucune assistance.

Il voulait que la dame prît pour défenseur et deuxième baron un fort noble seigneur, qui, amoureux de sa beauté, cherchait depuis longtemps à l'avoir pour femme.

Cependant le pauvre esclave était toujours en Syrie, au sommet d'une tour, qui n'avait point de toit, et où le soleil dardait sans empêchement partout, excepté sur les dernières marches des montées, où l'esclave se tenait assis tout le jour, pour éviter un peu les rayons.

Une écuelle de riz, un vase plein d'eau, un peu de pain, voilà ce qui composait sa provision de tous les jours. Des menottes aux mains, des entraves aux pieds, tenaient l'esclave attaché au mur par une longue chaîne.

Quelquefois son maître voulait qu'il descendît. Il le pressait alors de renier sa loi, et, sur son refus, le faisait frapper d'une escourgée jusqu'à ce que le sang ruisselât de sa chair en lambeaux.

Il fut ainsi martyrisé pendant près de trois ans, sans que les tourments pussent le déterminer à renoncer à sa croyance; et cependant il n'espérait plus recevoir d'allégeance à ses maux; et, malgré tant de souffrances, il ne pouvait mourir.

Ce méchant maître, voyant qu'il ne voulait point changer de religion, et qu'on ne venait jamais le racheter, dépité d'une si longue attente, lui dit enfin : — Demain, sans plus de délai, tu seras étranglé en ma présence.

Le pauvre esclave se voyant ainsi condamné, lequel de très-bon cœur désirait mourir, reçut une grande consolation de cette sentence, qui lui annonçait la fin d'une pénitence si longue et si douloureuse.

Remonté au haut de la tour, il se jeta à genoux, recommanda son âme à Dieu et à Notre-Dame, fit aussi sa prière au bon saint Nicolas, puis, accablé de lassitude, s'étendit par terre et s'endormit.

Le jour avait paru, le soleil se levait, quand l'esclave crut entendre qu'on venait le réveiller. Il se trouva au milieu d'un bois, ses chaînes rompues à ses pieds. Il crut rêver, ou que ses yeux étaient troublés.

Sentant que ses pieds et ses mains n'étaient plus attachés, il se leva tout droit et se mit à marcher à travers le bois. Il s'imaginait que quelque homme, touché de compassion, l'avait délivré pendant son sommeil.

Il pensait en lui-même comment il pourrait sortir du pays, car il ne reconnaissait pas le bois où il était. Mais, en marchant toujours, il trouva un sentier qu'il suivit, et aperçut un bûcheron, dont il eut bien de la joie.

Le bûcheron crut voir un grand spectre, et en fut tellement épouvanté qu'il s'enfuit tout courant. Le chevalier était si décharné et son visage si brûlé par le soleil qu'il ressemblait véritablement à un fantôme.

Il n'avait rien sur le corps qu'un misérable sayon fort étroit et sans manches, qui lui descendait tout au plus jusqu'à la moitié des cuisses. Sa tête était rasée, une longue barbe pendait à son menton et sa peau noircie était extrêmement velue.

Il courut après le bûcheron, l'atteignit et lui demanda son chemin en langage de Syrie. Alors le bûcheron, pensant que c'était un sauvage, lui dit en français : — Je n'entends pas votre langage.

Le pauvre chevalier ne savait s'il rêvait, et ne comprenait pas comment le bûcheron pouvait lui parler en français : — Mon bon ami, dis-moi en quel lieu nous sommes. Je me trouve perdu et n'y connais personne.

— On appelle ce bois la forêt de Créquy, dit le bûcheron, elle est sur les marches de Flandre et touche au Boulonnais. Mais toi qui m'interroges, as-tu, captif en un navire battu par la tempête, fait naufrage sur la mer ?

Alors le chevalier, tombant soudain la face contre terre, les bras étendus en croix, s'écria : — O Dieu omnipotent de la terre et du ciel ! par quel miracle as-tu fait finir ma misère ?

S'étant levé, il dit au bûcheron : — Le vieux sire Gérard est-il encore en vie ? La dame et son fils, toute la maison, et le frère du sire de Créquy, sont-ils vivants et en santé ?

— Il y a longtemps que le vieux sire, de douleur et d'ennuis, est trépassé : il y a bientôt dix ans. Et depuis sa mort, Balduin, son dernier fils, veut s'emparer de son héritage, et il a fait, pour en venir à bout, souffrir à la dame force torts et outrages.

Le père de la dame, qui est encore vivant, est venu exprès, avec son fils aîné, pour la faire consentir à un nouveau mariage, afin de conserver l'héritage à l'enfant mineur.

Car bien le gardera le sire de Renty. Il était proche parent du sire de Créquy ; il est fort puissant en vassaux, en terres, en richesses ; la dame ne pouvait mieux choisir, ni mieux faire.

C'est pourquoi elle va se remarier. On va l'épouser aujourd'hui, à l'heure de sexte. Il y aura grande fête au châtel, beaucoup de noblesse y est réunie. Il y aura largesse ; on t'y donnera certainement l'aumône.

Le chevalier suivit le sentier jusqu'au bout ; et, au sortir du bois, reconnut parfaitement tous les lieux qui l'environnaient. Il alla droit au châtel où, à son arrivée, chacun s'abandonnait à la joie.

Les guetteurs qui gardaient les tours joignant le pont, le voyant près d'entrer, ne voulurent pas le lui permettre. — Que demandes-tu céans, et d'où viens-tu, si sauvage et si misérable ? Es-tu un matelot échappé d'esclavage ?

— Je suis un pèlerin revenu d'outremer, répondit le chevalier. Mes amis, il faut que je parle sans retard à cette dame ; c'est pour une affaire pressante. Laissez-moi arriver auprès de votre maîtresse.

— Notre dame ne peut point te parler aujourd'hui. On va ce matin la marier au moustier prochain. On est en ce moment occupé à la parer. attends-la, si tu veux, au passage. Jamais homme si sauvage n'entrera au châtel.

Une heure après, la dame, suivie de ses parents et parée de beaux

habits de noces, descendit sur le pont menée par son fiancé; elle allait au moustier pour y être épousée.

Le pauvre chevalier l'arrêta sur le pont. — Je viens, ma noble dame, du pays d'outre-mer, vous apporter des nouvelles du sire de Créquy, qui languit depuis dix ans dans une cruelle prison.

Elle répondit cependant : — Votre rapport n'est pas véritable : mon baron tomba mort en conduisant sa bannière; ses frères et vingt-trois écuyers y restèrent. Tous ceux qui l'avaient suivi périrent, excepté sept qui échappèrent par la fuite.

— Le sire de Créquy ne périt point alors, dame, car il est devant vos yeux. Regardez bien, c'est moi! Malgré tant de misères qu'il m'a fallu endurer, reconnaissez votre mari, qui vous fut autrefois si cher!

— Jamais je ne croirai que tu sois mon mari, si tu ne me racontes ce qu'il fit la nuit qui précéda son départ, quand, couchée dans mon lit, j'étais si malheureuse et si désolée.

— Je rompis en deux votre anneau d'épousailles, vous en prîtes une moitié et je gardai l'autre. Dame, le voici, ce cher gage de ma foi que je vous donnai jadis, lors de notre mariage.

Alors la dame s'écria : — Vous êtes mon mari! je vous reconnais bien maintenant pour mon baron tant aimé! Soudain, transportée, elle se jeta dans ses bras, et de surprise et de joie, y resta en grande pâmoison.

Mais le sire de Renty, parent et jadis ami du sire de Créquy, voulait douter encore. Il disait : — C'est bien là sa haute taille, mais je ne reconnais point là son visage.

Le père de la dame, après l'avoir bien regardé, dit : — Je me le rappelle, c'est bien lui, mais très-changé. Quand il sera lavé et vêtu, j'estime que chacun le reconnaîtra comme moi.

Quand la dame eut un peu repris ses sens, elle se retourna du côté de son jeune fils, disant : — Voyez, mon fils, voici votre seigneur et père : venez le saluer à deux genoux!

Le père prit son fils et le pressa dans ses bras. Le jeune damoiseau était fort bel enfant et disait : — C'est pour vous que ma chère dame mère pleurait en disant : Nous avons tout perdu en perdant votre père!

Cependant, dames et chevaliers, restés tout ébahis et debout sur le pont, voulaient tout à la fois voir le sire et lui parler, et il ne pouvait suffire à leur répondre.

Deux cygnes se jouaient sur l'eau au-dessous du pont et tiraient avec leurs becs une moitié d'anneau où brillait un rubis. La dame ayant jeté

les yeux de ce côté, s'écria : — Voilà la moitié de mon anneau que j'avais perdue [1] !

Un des guetteurs sauta du pont dans l'eau, prit cette moitié d'anneau dans le bec des cygnes et la porta au sire, qui avait déjà produit l'autre moitié pour se faire reconnaître.

On rapprocha ces deux moitiés d'anneau, au-dedans desquelles étaient gravés les noms du sire et de la dame, que le chevalier y avait fait mettre, le jour qu'il l'épousa.

Chacun cria miracle ! mais ce n'était rien auprès de celui qui, par une bien plus grande merveille, avait délivré le pauvre chevalier. — Vous n'en croirez pas vos oreilles, leur dit-il.

Il demanda à monter au châtel, il y fut lavé et habillé le mieux qu'il fut possible. On vêtit d'un vieux heaume sa tête rasée, et il ne parut plus d'un aspect si étrange et si sauvage.

Le banquet des noces était tout préparé. Chacun se mit à table et but et mangea joyeusement : le sire raconta alors à la noble assemblée comment il avait été délivré de l'esclavage et de la mort.

Comme il disait que ses chaînes étaient restées dans le bois où il s'était réveillé, on alla aussitôt à leur recherche. Toute la noble assemblée alla les voir sur la place même où chacun s'agenouilla et rendit grâces à Dieu.

Balduin vint à ces nouvelles. Le bon sire Raoul lui pardonna sur-le-champ la guerre qu'il avait faite, pendant sa captivité, au jeune enfant, pour lui enlever son héritage.

Longtemps fut menée la fête au châtel de Créquy ; on y cria ; *Noël !* et on y fit *largesse*. La renommée en vola dans les pays voisins, petits et grands en furent bien étonnés.

Le sire vécut en grand amour plus de vingt ans encore avec sa dame, et il en eut encore sept enfants. Il fonda un grand moustier, fit des dons à ceux des environs et enrichit tous ceux que son père avait fondés [2].

[1] L'auteur avait sans doute raconté, dans quelque strophe perdue, que, forcée par ses parents de consentir à un second mariage, la malheureuse dame avait jeté, par sa fenêtre, dans les fossés du château, à l'instant où il avait fallu qu'elle se revêtît de ses nouveaux habits de noces, ce gage de fidélité conjugale que lui rapportent les cygnes. (*Remarque de M. Lebrun de Charmettes.*)

[2] Dans toutes les littératures du moyen-âge, on trouve des romances et des ballades naïves sur le retour des chevaliers croisés. La petite poésie suivante est traduite de l'espagnol :

« Chevalier des contrées lointaines, venez ici, arrêtez-vous-y ; plantez votre lance en terre, attachez votre cheval par la bride. J'ai à vous demander des nouvelles de mon mari,

K.

COMMERCE FLAMAND AU XIIe SIÈCLE.

Le règne de Philippe d'Alsace fut favorable au commerce des Flamands, aussi bien qu'à leurs libertés. Non content de leur donner des chartes de communes et de renouveler les anciennes lois qui assuraient leurs droits et priviléges civils, Philippe protégeait leur industrie et faisait tous ses efforts pour étendre à l'étranger les relations de son peuple. C'est à sa demande que l'empereur Fréderic Ier établit en 1173 quatre foires annuelles en faveur des Flamands, et leur accorda la libre navigation du Rhin, avec des priviléges remarquables. Les diplômes et les actes publics qui consacrèrent ce grand événement sont d'un intérêt tel, que nous croyons devoir les rassembler et les traduire. La première pièce est la charte de l'empereur Fréderic Ier.

« Nous, Frédéric, par la grâce de Dieu, Empereur, auguste; faisons savoir aux fidèles de l'Empire que, sur la demande de notre bien-aimé Philippe, comte de Flandre, nous avons établi pour les marchands flamands quatre foires annuelles; savoir deux à Aix-la-Chapelle où ils viendront par terre, et deux à Duisbourg où ils viendront par eau; ces foires auront lieu à des époques qui vont être fixées.

» La première foire s'ouvrira à Duisbourg, le jour de la fête de saint Barthélemi (24 août) et durera quatorze jours; la seconde commencera au dimanche *Lætare*, et aura la même durée; la troisième foire s'ouvrira à Aix-la-Chapelle le premier jour de juin; elle durera également quatorze jours : la quatrième enfin commencera à la Saint-Michel et aura pareille durée.

si vous le connaissez. — Votre mari, madame, dites-moi quel est son signalement.—Mon mari est jeune et blanc, gentilhomme très-courtois, grand joueur de trictrac et aussi d'échecs. Sur le pommeau de son épée il porte des armes de marquis; il est vêtu de brocart, doublé de cramoisi. Au fer de sa lame flotte un guidon portugais, qu'il a enlevé, dans une joute, à un vaillant Français. — A ce signalement, madame, votre mari est mort. Il a été tué à Valence, dans la maison d'un Génois. C'est un Milanais qui l'a tué, après une partie de trictrac. Si vous devez vous remarier, madame, ne me préférez pas un autre. — Ne me demandez pas cela, seigneur; seigneur, ne me demandez pas cela. Avant qu'il en soit ainsi, seigneur, vous me verrez religieuse. — Ne vous faites pas religieuse, madame; car vous ne pouvez pas vous faire religieuse, puisque c'est votre mari bien-aimé que vous avez devant vous. »

» A la clôture desdites foires, les marchands flamands et autres se reposeront quatorze autres jours, sans rien vendre de leurs draperies ; après quoi, ils pourront recommencer à tout vendre librement, mais à condition qu'ils paieront à Duisbourg le même droit de thélion qu'ils paient à Cologne.

» Et pour leur plus grande commodité, nous avons fait frapper à Duisbourg des deniers et à Aix-la-Chapelle des oboles, qui auront la valeur des deniers de Cologne, et qui, de la volonté du comte de Flandre, auront cours dans le pays flamand.

» Tout marchand flamand ou autre qui voudra confier son argent ou ses marchandises à quelqu'un, devra le faire en présence du juge et des échevins, pour qu'ils puissent témoigner de la chose confiée et la lui faire rendre sans contestation. S'il a déposé ses biens à l'insu du juge et des échevins, celui qui niera le dépôt sera obligé de se purger par serment, sans fraude.

» Un marchand qui aura confié ses biens dans un lieu et ne pourra les avoir dans un autre, par le témoignage du juge et des échevins, aura droit de citer son dépositaire devant le juge et les échevins du lieu où le dépôt s'est fait; il l'obligera à s'y transporter avec lui pour y être convaincu. S'il n'obtient pas justice, il fournira caution de la bonne foi de sa demande aux marchands du lieu où on la lui refuse, jusqu'à ce qu'il l'ait obtenue, afin qu'on soit assuré qu'il ne cherche pas à nuire.

» Si quelqu'un poursuit un marchand, d'un lieu plus grand à un lieu plus petit, lui attribuant un délit, il lui faudra retourner avec le marchand au lieu où il prétendra que le mal s'est fait. Mais auparavant il cautionnera le marchand qu'il veut poursuivre, sans quoi il sera obligé de se contenter de la satisfaction qui lui sera offerte au lieu où il fera sa plainte, et de laisser aller le marchand en paix.

» Un marchand, qui aura éprouvé quelque tort en justice dans un lieu plus petit, aura droit de faire appel à la justice du lieu plus grand dont le lieu moindre suit les lois.

» Personne ne pourra provoquer en duel un marchand de Flandre; celui qui aura quelque chose à dire contre ce marchand devra se contenter de son serment sans fraude.

» Lesdits marchands flamands, sous notre protection expresse, auront le droit, avec plein sauf-conduit pour leurs biens et leurs personnes, de remonter et de descendre le Rhin, de naviguer dans toutes les eaux et de voyager dans toutes les terres de notre Empire : et tout homme qui

osera leur faire violence ou injure sera exclu de nos bonnes grâces (*Qui vim aut injuriam eis inferre præsumpserit, à gratiâ nostrâ sit exclusus.*)

» Et pour que tout ce qui vient d'être dit demeure stable à toujours, nous y avons fait apposer notre sceau impérial, avec celui de notre bien-aimé Philippe, comte de Flandre. Donné à Fulde, le IV des calendes de juin, l'an de la divine Incaruation 1173. »

Après la promulgation de ce diplôme, des marchands de Cologne ayant voulu empêcher les bateaux des Gantois de passer par leur ville, l'archevêque de Cologne publia la sentence suivante :

« Au nom de la sainte et indivisible Trinité.

» Philippe, par la faveur de la clémence divine, archevêque de la sainte Église de Cologne, à tous les fidèles en Jésus-Christ, présents et à venir.

» En vertu du gouvernement pastoral que Dieu nous a confié, nous devons, partout où nous le pouvons, éteindre les querelles, rétablir la paix et faire vivre la concorde. C'est pourquoi nous voulons qu'il soit connu à tous ceux qui sont régénérés en Jésus-Christ, qu'avant le temps de notre administration, une difficulté s'est élevée entre les citoyens de Cologne et les citoyens de Gand ; cette difficulté s'est aggravée et a produit de grands dommages. En voici la source et la cause :

» Les citoyens de Gand disaient avec serment qu'en faveur de leur commerce il leur était permis de naviguer librement, *ad placitum suum,* sur le Rhin ; mais ceux de Cologne niaient qu'ils pussent remonter le fleuve au-dessus de leur ville. Ayant considéré tous les maux produits par cette controverse, nous, à la prière de notre seigneur et sérénissime empereur des Romains, à la demande de notre cher et illustre cousin Philippe comte de Flandre, et aussi pour être agréable aux susdits bourgeois de Gand, nous sommes interposés dans le débat, avec le consentement de nos citoyens.

» Voulant rétablir la paix, nous avons amené les choses au point que les deux partis ont formellement et unanimement remis la décision à notre arbitrage. En conséquence, de l'avis de notre conseil, et de l'accord consenti par toute la ville de Cologne, nous accordons, de ce jour, à tous les marchands de Gand, pour eux et leurs descendants à toujours, la pleine et entière liberté de remonter le Rhin et d'y naviguer à leur gré, comme ils en avaient le droit incontesté, avant la querelle

que nous terminons ; déclarant que nous entendons par cette concession ne porter aucune atteinte aux droits des deux partis.

» Et pour que cette constitution soit ferme et stable, nous l'avons fait sceller de notre sceau et signer par plusieurs témoins. Ainsi nous soumettons sans exception à l'anathème quiconque portera atteinte à ladite constitution. Donné l'an de l'Incarnation du Seigneur 1178. »

Par la suite, cette protection accordée au commerce flamand s'étendit si loin, qu'on trouve encore dans les archives de Gand cette pièce que l'on croit de 1197 :

« Aux hommes discrets et honnêtes, aux officiers et juges, aux marchands de Gand et d'Ypres, et à tous ceux de la Flandre, hommes et bourgeois, *tam civibus quam hominibus Flandriæ*, Henri duc de Limbourg :

« Comme nous voulons faire pour vous tout ce que nous pourrons, nous vous faisons savoir à tous, que vous, tant en particulier qu'en général, dans les voyages que vous ferez entre Maestricht et Cologne par la route directe, nous vous prenons solennellement sous notre protection; et tout ce que vous perdrez sur cette route directe entre ces deux villes, nous vous le paierons intégralement, si vous pouvez prouver que vous l'avez perdu entre ces deux villes dans la route susdite. »

La même année 1197, les marchands flamands avaient fait la convention suivante avec les bourgeois de Cologne :

« Qu'il soit connu de tous, que les bourgeois de Cologne et les bourgeois de la Flandre sont convenus de ceci :

« Lorsqu'un marchand flamand sera prêt à s'en retourner, si quelqu'un réclame une dette de lui, et qu'il en fournisse la preuve, il l'obligera à payer selon les lois de Cologne, sans pouvoir lui causer d'autres retards. S'il n'a pas de témoins, le marchand de Flandre qu'il dit son débiteur se purgera en levant la main et faisant un simple serment sans fraude ; après quoi, sans autre délai, il sera libre.

» Personne du pays de Flandre ne pourra être provoqué en duel à Cologne, ni soumis au jugement qu'on appelle *Ordalie* (jugement de Dieu, combat judiciaire), à moins qu'il n'ait commis un homicide, ou une blessure grave, ou émis de la fausse monnaie, ou violé les traités.

» Personne ne pourra inquiéter un marchand flamand pour la dette d'un autre, à moins qu'il ne se soit engagé de sa propre bouche à la payer, ou qu'il ne se soit porté caution. Donné à Cologne, le VIII des calendes d'avril, l'an de l'Incarnation du Seigneur 1197. »

Ce n'est pas seulement pour nos souvenirs que ces documents latins, conservés dans les archives de Gand, nous semblent précieux. En même temps qu'ils rehaussent à nos yeux la position des Flamands en Europe dans le douzième siècle, ils font connaître les usages et les mœurs des anciens temps.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

Avant-propos. Page I

I. — Le siége de Rome. 1

II. — Pierre-l'Ermite. 7

III. — Concile pour la Croisade. 13

IV. — Godefroid de Bouillon. 19

V. — Les Croisés à Constantinople. 27

VI. — Le siége de Nicée. 33

VII. — La bataille de Dorylée. 40

VIII. — Légende des pirates. 44

IX. — Principauté d'Édesse. 49

X. — Siége d'Antioche. 52

XI. — La sainte lance. 66

XII. — Prise de Jérusalem. 73

XIII. — Royaume de Jérusalem. 81

XIV. — Règne de Godefroid de Bouillon. 89

XV. — Légende du pèlerinage d'Olivier Leefdaele de Bruxelles à la recherche de Godefroid de Louvain. 95

XVI. — La légende de Geneviève de Brabant. 117

XVII. — Le retour du comte de Flandre. 136

XVIII. — La légende de Tanchelm l'hérétique. 148

XIX. — Réveil des communes. 160

XX. — Règne de Baudouin-à-la-Hache. 164
XXI. — La légende du cheval de l'huissier. 173
XXII. — Légende des duels d'Ypres. 188
XXIII. — Légende du Watergrave et de Pier-Jan-Claes. 197
XXIV. — Successeurs de Godefroid de Bouillon en Palestine. 205
XXV. — État du pays. 220
XXVI. — La vie de Charles-le-Bon, écrite par Gualbert, notaire à Bruges. 223
XXVII. — Une croisade de Charles-le-Bon. 226
XXVIII. — Suite du récit de Gualbert. 229
XXIX. — Légende populaire de Charles-le-Bon. 239
XXX. — Assassinat de Charles-le-Bon. 253
XXXI. — Intervention de Louis-le-Gros. 281
XXXII. — L'étendard de Godefroid-le-Barbu. 303
XXXIII. — La légende de Gilles de Chin et du dragon. 309
XXXIV. — Guillaume de Loo. 319
XXXV. — Le siége de Bouillon. 329
XXXVI. — Testament de Godefroid II. 336
XXXVII. — La bataille de Ransbeck. 342
XXXVIII. — Le Manneken-pis. 351
XXXIX. — Deuxième Croisade. — Thierry d'Alsace. 354
XL. — Croisade de Portugal. 366
XLI. — Exploits de Henri-l'Aveugle. 369
XLII. — Troisième pèlerinage de Thierry. 372
XLIII. — Majorité de Godefroid III. 374
XLIV. — Florent III, de Hollande. 379
XLV. — Philippe d'Alsace en Palestine. 383
XLVI. — Légende de Gilion de Trazégnies. 388
XLVII. — Bataille de Carnières. 397
XLVIII. — Lambert-le-Bègue et les Béguinages. 404
XLIX. — La tutelle de Philippe-Auguste. 407
L. — Le château de Namur. 415

APPENDICES.

A. — Premières années de Godefroid de Bouillon. 423

B. — Trêves de Dieu, ou loi de paix. 429
C. — Pèlerinage de Guillaume d'Utrecht, en 1064. 433
D. — Découverte de la sainte lance. 436
E. — Assises du royaume de Jérusalem. 440
F. — Sur Geneviève de Brabant. 443
G. — De l'hérésie de Tanchelm. 455
H. — Inauguration des rois de Jérusalem. 457
I. — Tombeau de Godefroid de Bouillon. 458
J. — La romance du sire de Créquy. 461
K. — Commerce flamand au douzième siècle. 471

FIN DE LA TABLE.